

**Transcriptions supplémentaires de lettres
de la correspondance transatlantique
de la famille Stier (1803-1821)**

**Jacqueline Letzter
jacquelineletzter@gmail.com**

Henri Stier à Rosalie Calvert, Anvers, 26 août 1803 ¹

Ma chère,

Je saisis le premier moment de loisir pour vous écrire car jusqu'à maintenant nous avons été entièrement occupés à recevoir les visites et les marques d'amitiés d'une famille nombreuse. [...] Quoique je me repose sur les détails que maman vous donnera sur notre rentrée dans le pays et de la manière affectionnée dont nous avons été reçus, vous serez je crois bien aise de connaître les sensations que cela a fait sur moi.

Je vous dirai que j'ai été surpris en observant la Hollande de voir la richesse de la culture, la propreté, l'industrie des habitants que je n'avais jamais si bien appréciés. [Par contre] rien n'a changé dans notre pays : la route, la ville, les campagnes se sont présentées à mes sens comme si je n'en avais été absent que huit jours.

L'accueil de la famille et même des étrangers a été attendrissant et si mon frère Joseph s'était trouvé parmi eux j'en aurais senti toute la douceur.² J'ai trouvé partout une famille nombreuse dans l'aisance et la prospérité et jouissant d'une satisfaction au-dessus des circonstances après avoir fait des pertes énormes et exposés à en faire encore. L'économie répare tout cela ; il y a une magie inconcevable dans cet état des choses. Je crois que, puisque le régime actuel a le pouvoir de prendre tout, on jouit de la satisfaction de ne le voir prendre que par mesure. Enfin, notre famille, comme vous le savez, est dans des circonstances heureuses. Elle est de plus très unie, même avec les alentours. Le plus grand nombre sont favorisés de la nature. Madame Wellens, la jeune épouse de Vinck, celle d'Albert Cogels sont des beautés qui réunissent les grâces. Les jeunes Vinck, Cogels et Guyot sont intéressants.³

Étant à ce point de ma lettre, je reçois votre [lettre] datée du 21 juin, bien longue, mais pas encore assez pour moi.⁴ Elle m'a fait un plaisir d'autant plus vif que tous les projets que vous y désignez sont exactement les mêmes que ceux que je me proposais de vous conseiller. J'ai votre lettre sous les yeux et je vais vous écrire sur chaque article.

Je suis bien aise que vous avez entamé le pont sur le *mill race* [bief ou canal conduisant les eaux à la roue d'un moulin] et j'approuve beaucoup que vous l'avez fait en briques. Je vois avec plaisir que l'abandon de trois lots de jacinthes renforce votre collection que je vous recommande de cultiver avec soin, tant pour votre plaisir que parce que, si ensuite vous vous en dégoûtez, vous pourrez l'abandonner avec un profit plus grand que je ne l'ai fait.⁵ Si vous prenez plaisir dans le jardinage, j'aurai des occasions peut-être de vous

¹ Stier-MHS.

² Joseph Stier (1748-1803), frère cadet d'Henri Stier.

³ Marie-Thérèse Wellens (née de Vinck, 1773-1828), nièce d'Henri Stier, par sa sœur Hélène-Françoise Stier (1746-1807) ; Catherine Isabelle Vinck (née Stier, 1779-1860), nièce d'Henri Stier par feu son frère Albert Stier (1741-1780) et Marie Caroline Cogels (née della Faille de Leverghem 1781-1838), épouse d'Albert Cogels (1776-1852), neveu d'Henri Stier par feu sa sœur Isabelle Cornélie Marie Stier (1738-1795). Les jeunes Vinck, Guyot et Cogels étaient des neveux, encore célibataires à cette époque, d'Henri Stier.

⁴ Lettre incluse dans Letzter, *L'épopée américaine*, p. 197-201.

⁵ Rosalie partageait avec son père une passion pour l'horticulture, en particulier la culture des tulipes et jacinthes. Les jardins d'Henri Stier au Maryland avaient été si renommés qu'horticulteurs et amateurs venaient de loin pour les admirer. En avril 1803, juste avant son départ, il avait organisé à Riversdale une vente d'oignons de fleurs. Isabelle van Havre à Charles Stier, [Riversdale], 10 avril 1803, Carter translation-MHS et Rosalie Calvert à Henri et Marie Louise Stier, [Riversdale] le 21 juin 1803, Van Havre-S, incluse dans Letzter, *L'épopée américaine*, p. 199.

envoyer soit différentes coupures d'arbres fruitiers, soit des orangers, dont j'ai une grande variété, quoiqu'il sera difficile de les envoyer par mer.

J'espère que Mr Custis vous aura accompagnée à Bath [Virginie], c'est un bon compagnon ; je vous conseille de cultiver son amitié. Envoyez-le-nous ; nous tâcherons de lui rendre son séjour agréable. Je suis certain que vous vous serez amusée à Bath autant et peut-être plus que vous ne l'aviez fait à Spa, où nous irons encore si vous voulez quand vous serez ici.⁶

Avant de recevoir votre lettre, je me proposais de vous consulter exactement sur ce que vous aviez déterminé de faire, je veux dire de prendre un bon *manager* [gérant] ou surintendant pour diriger toutes vos plantations. La direction en serait trop forte et trop pesante pour votre époux et le [rendrait] esclave de ses propriétés. Il ne pourrait avoir pour vous et pour vos enfants les attentions convenables. Je suis persuadé même que par l'agence d'un assistant il trouvera de l'économie dans les résultats. On ne peut pas être partout, même en sacrifiant ses plaisirs, et une négligence ou oubli compte quelquefois plus que les gages d'un intendant.

Je vous recommande surtout de prendre le système de tenir les comptes en règle de toutes les opérations. Il est bien difficile de faire cela par soi-même, c'est une chose qui doit être suivie sans interruptions. Je sais par expérience que j'ai fait des pertes et que je me suis rendu esclave en voulant trop faire par moi-même. Si vous aviez le temps, je vous conseillerais de dresser un jeune homme bien disposé pour cet emploi, mais parce que vous demandez un secours immédiat et surtout dans le cas que vous viendrez ici il vaudra mieux prendre un homme déjà au fait d'un tel service. Celui qui avait la direction des affaires de Thomas Dick me paraissait-- pour autant que je l'ai vu-- fort entendu et propre, pour le moment que les autres qualités requises correspondent avec son talent.⁷

J'ai vu William Birch à Baltimore, mais je ne l'ai pas chargé de faire des plans. Je me félicite cependant de son empressement parce que j'étais d'intention de vous conseiller de l'employer à faire un plan des deux parties du terrain, du nord et du midi de la maison. Au nord, il pourrait vous tracer un lac serpentant à peu près de la manière que je l'avais projeté mais plus grand. Je crois qu'il devra marquer quelques bouquets de bois dans cette plaine, surtout pour cacher le verger. Le côté du midi offre plus de ressources pour l'architecte. Il pourra dessiner des touffes qui feront paysage et vous donner un plan économique pour orner le *milk house* [laiterie] et la maison du maréchal [ferrant]. Je crois qu'il est absolument nécessaire d'avoir un architecte qui est peintre pour dessiner le paysage et je crois Mr Birch très propre pour le faire, et le [lieu] est susceptible de former une belle campagne. Quelques guinées dépensées pour cet objet vous conduiront à ce but. Si vous déterminez de lui faire faire les plans, je vous prie de m'en envoyer une copie.⁸

Je vous enverrai, par le canal de M. Louvrex, d'Amsterdam le vin rouge que vous me demandez car il n'y en pas de bon ici, et j'aurai aussi demandé pour une cheminée pour la salle à manger.⁹

⁶ George Washington Parke Custis, neveu de George Calvert et petit-fils de George Washington (voir Introduction, note 4). Bath, aujourd'hui Berkeley Springs (Virginie Occidentale), nommée d'après la ville d'eau anglaise, fut fréquentée assidûment, entre autres, par George Washington. Henri Stier fait allusion à un séjour de la famille à la station thermale de Spa dans les Ardennes belges avant 1794.

⁷ Thomas Dick (?-1802), voisins des Stier à Bladensburg.

⁸ William Russel Birch (1755-1834), artiste et architecte de jardins anglais, consulté par Henri Stier pour dessiner le parc de Riversdale. Voir Letzter, *L'épopée américaine*, p. 182.

⁹ Henri Lambert Louvrex (?-1824), homme d'affaires d'Henri Stier, installé à Amsterdam.

Je vois avec plaisir que vous inclinez à habiter cette plantation [Riversdale], mais j'espère que ce n'est pas par condescendance pour moi. Dans l'offre que je vous en ai faite, je n'ai eu en vue que vos convenances et c'est d'après cela seulement que vous devez agir. Je ferai tout ce qui sera possible pour vous en faciliter la jouissance. Je regrette seulement que l'attachement que vous pourrez y prendre détournera votre époux de la disposition de venir s'établir dans le sein de votre famille [en Europe]. Vous savez assez la satisfaction qu'une telle détermination nous donnerait, mais mon principe de préférer votre bien-être à ma satisfaction ne me permet pas de vous donner un conseil décidé à cet égard, surtout dans un temps où les affaires en Europe ne présentent rien de stable. Comme votre projet est de venir voir le pays, ne serait-il pas le mieux de le faire l'été prochain ? Vous pourrez avec votre époux mieux apprécier vos convenances.

Vous me dites que les propriétés de Thomas Dick vont se vendre ; il a des terres contiguës aux nôtres. Si elles se vendaient à un prix bien convenable pour vous et que vous pourriez les acheter et pouvoir rendre un intérêt net de 4% par an, vous pourriez acheter les parties qui vous conviendraient pour mon compte et je vous en ferais venir le paiement. Votre époux pourra les faire transporter sur son nom et me donner un acte *of deed* [de don] pour mon paiement. Mais encore une fois, cette acquisition serait peut-être encore une racine de plus qui vous attacherait à un sol si éloigné de mon cœur ?

Vous dites que vous voulez prendre sur votre compte les profits de la plantation. Veuillez m'écrire combien votre époux les estime valoir net, déduction des frais et de son industrie, en un mot s'il croit qu'elle pourrait rendre net \$1400 ou \$1600 par an, afin que je puisse faire un plan de répartition pour vous. [.

Vous me ferez plaisir de récolter une bonne quantité de tulipiers que vous nommez *poplars* et aussi des semences de cèdres rouges.¹⁰ Vous avez fait le projet de faire venir un carrosse de Londres, ce qui est assurément le seul moyen d'avoir quelque chose de bon, car un carrosse fait là par un bon ouvrier de ce pays durera le double et sera beaucoup plus élégant que tout autre. Il n'y a pas à hésiter de le faire venir de là, mais la mode actuelle est si laide et durera si peu que je vous conseille d'attendre. Je ne puis me résoudre à en faire un de cette forme pour moi-même. Je tâcherai de vous envoyer des dessins.

N'oubliez pas de m'envoyer, à la nouvelle année, une attestation de vie, attestée par un consul de France ou de Hollande ou de Suède. S'il vous reste quelque argent pour mon compte, achetez-en quelques actions de la banque de Columbia sur vos noms. Je vous envoie un chèque [pour votre pension] sur la banque d'Alexandrie pour janvier 1804.¹¹ Contre mon attente, il serait possible que le chèque soit refusé pour quelque manque de forme, quoique j'ai pris tous les soins que j'ai cru nécessaires avant mon départ. Si le cas arrivait, adressez-vous à M. Cazenove pour y suppléer, s'il a de l'argent pour moi.¹²

Adieu, ma chère, je vous embrasse bien tendrement ainsi que vos enfants et votre époux.

Votre affectionné père,

¹⁰ Tulipier de Virginie (famille des magnoliacées) et cèdre rouge (genre des genévriers), arbres originaires du Sud-Est des États-Unis.

¹¹ Henri Stier avait alloué à sa fille une pension annuelle de \$1200 depuis son mariage en été 1799. À la fin de 1803 il l'augmenta à \$2000 (l'équivalent aujourd'hui d'environ \$50 000). Callcott, *Mistress of Riversdale*, p. 61.

¹² Antoine Charles Cazenove (1775-1852), conseiller financier d'Henri Stier aux États-Unis. D'origine genevoise, il était installé à Alexandrie depuis 1798. Il avait emprunté de l'argent à Henri Stier pour investir dans ses affaires et s'associer à Eleuthère Irénée Du Pont (1771-1834), fondateur en 1802 de la plus grande usine d'explosifs aux États-Unis, la compagnie Du Pont de Nemours, près de Wilmington (Delaware).

Stier d'Aertselaer

Rosalie Calvert à Henri Stier, Riversdale, [19] novembre 1803, N° 4¹³

Cher Père,

Je m'empresse de répondre à votre lettre [...] du 26 août 1803, que je reçus hier soir. J'apprends avec une satisfaction bien grande que vous êtes content du pays et de la manière qu'on vous y a reçu. J'espère bien sincèrement que vous continuerez à vous applaudir d'y être retourné et que la guerre ne rende pas votre situation désagréable. C'est la première lettre que j'ai reçue de vous depuis votre départ de Baltimore. Apprenant que le capitaine Norman était arrivé au commencement d'octobre, je fis prendre des informations s'il n'y avait point de vos lettres, et tout ce que je pus savoir c'est que vous étiez bien arrivés à Amsterdam. Je supposai alors que, capitaine Norman ayant vendu son vaisseau et prenant passage, vous ne lui aviez pas donné la lettre et que vous aviez disposé de Lucie d'une autre manière. Je fus donc très étonnée que vous lui aviez donné la charge de cette fille ainsi que d'une seconde lettre que je n'ai pas reçue non plus. Je crains, cher Père, que Norman est un coquin qui a eu intention de garder la fille et pour cela ne m'a pas fait parvenir les lettres, ce que je ne lui pardonnerai jamais car j'ai été bien inquiète d'être si longtemps sans recevoir de vos nouvelles. Mais il ne faut pas juger trop légèrement et peut-être qu'il n'est pas en faute, quoique les apparences sont contre lui.¹⁴ [...]

Je vois par votre lettre que vous avez reçu la mienne du 28 juin. Je vous en ai écrit deux depuis n° 2 du 12 août et n° 3 du 16 septembre, une autre de mon mari de septembre.¹⁵ Ces deux dernières ont été envoyées chacune avec une caisse de tulipes et je crois qu'elles furent expédiées par le même vaisseau. J'ai empaqueté [sic] ces fleurs avec soin ; celle de maman avec des papiers bleus pour les [distinguer]. J'espère que vous les aurez reçues en bon ordre et à temps. J'en ai gardé les petits rejetons comme vous me l'aviez dit, que j'ai plantés. Mes jacinthes avaient beaucoup de jeunes. En comptant les plus petites, j'en ai plus de 1500. J'ai perdu quelques-uns des grands oignons, n'ayant pas eu le temps de les examiner assez souvent pendant l'hiver.

J'ai reçu, cher Père, votre chèque de la banque d'Alexandrie et vous remercie pour l'augmentation que vous voulez bien faire à ma pension. Nos affaires ici vont assez bien maintenant. Mon mari a vendu sa récolte de tabac passé quelques jours pour \$10 la première qualité et \$8 la seconde ; il a fait 51 *hogshead* [boucaut de tabac] cela fera au-delà de \$4500, car la plus grande moitié est de la première qualité.¹⁶ [...] Nous aurons maintenant assez de revenus pour vivre brillamment ici, et en même temps améliorer nos propriétés pour nos enfants, les rendre, chaque année, plus productives et acheter de temps en temps des *shares* [parts sociales, actions] dans l'une ou l'autre banque.

¹³ Van Havre-S.

¹⁴ Lucie, jeune esclave des Stier, les avait accompagnés en Europe et fut renvoyée ensuite au Maryland avec le capitaine Norman.

¹⁵ Lettres du 28 juin 1803 et 12 août 1803, n°1 et 2 (Van Havre-S), Letzter, *L'épopée américaine*, p. 202-203 et 205-207.

¹⁶ À l'époque coloniale britannique et américaine un *hogshead*, littéralement « tête de cochon », était une mesure de tabac, à l'origine un gros tonneau ou baril en bois utilisé pour transporter et stocker le tabac, mesurant 1,20 m de longueur et 0,76 m de diamètre et pesant environ 454 kg.

Je désire bien vivement, cher Père, de venir vous voir le printemps prochain. Si j'insiste, je suis sûre que mon mari ne me le refusera pas et cependant il ne désire pas partir avant que d'avoir mis toutes ses plantations en ordre parfait et en état de produire autant que possible ; cela n'est pas fait tout d'un coup. Il me dit que lorsque je serai là je ne voudrai plus revenir [en Amérique], que tout doit donc être arrangé en conséquence. Il y a de la vérité dans cela ; je ne sais que résoudre et vous prie de me donner conseil. Si nous venons le printemps prochain, il faudra sacrifier une grande partie de notre revenu, qui serait beaucoup augmenté par les *improvements* [améliorations] que mon mari compte faire l'été prochain (entre autres de bâtir un moulin). D'un autre côté, je ne puis plus être heureuse ici et sens tous les jours davantage votre éloignement. Je crains d'être seule un moment, car alors mes idées me transportent sans cesse auprès de vous et songeant à la distance qui nous sépare mes réflexions deviennent trop pénibles pour supporter. Je vois autant de monde que je puis et vais souvent à la *City* [capitale fédérale] ; cela me distrait pour le moment.

Mon mari n'est point attaché à ce pays, il me l'a dit cent fois (et vous savez qu'il ne dit jamais ce qu'il ne pense pas), qu'il préférerait de vivre en Europe si l'intérêt ne le retenait ici. Il se plaint souvent du manque d'honnêteté et de bonne foi des Américains, mais en même temps pense qu'il n'y a pas d'autres pays où les propriétés soient [plus] assurées, ainsi il ne serait pas possible de l'engager à vendre ses terres. Je vous prie, cher Père, de me dire combien vous croyez que nous dépenserions (largement calculé) pour vivre à Anvers et surtout si vous croyez que mon mari puisse se faire à la société et aux manières si différentes d'ici. Il me dit que s'il n'avait rien à y faire, *that he will get into mischief* [il ferait des bêtises]. Écrivez-moi aussi où il faudrait mettre les cinq caisses [de tableaux] si nous nous embarquons.

Je vais faire rassembler d'abord une bonne quantité de semences de cèdre rouge ; on dit que c'est trop tard pour les tulipiers, que les semences sont déjà tombées, mais j'irai moi-même voir demain s'il n'y a pas moyen d'en trouver encore. [...] je vous suis bien obligée pour votre offre de m'envoyer des arbres fruitiers et orangers. Je crains qu'il ne soit trop difficile d'envoyer ces derniers. Il vaudra mieux que je vienne les chercher moi-même ; mais si la saison n'est pas trop entamée, vous me feriez plaisir de m'envoyer quelques-unes des meilleures sortes de pêchers et poiriers et quelques semences de légumes dont je mettrai une liste dans la lettre de maman. [...]

Je vous ai écrit [...] les détails de la vente des chevaux et de la vieille femme [l'esclave Sara] et j'espère que vous en serez satisfaits.¹⁷ La vieille jument et la femme étaient toutes deux marchandises trop connues et nous avons eu de la peine à les vendre. Vous verrez par cette note que nous avons pour vous \$866,80, pour lesquels, suivant votre ordre, mon mari achètera des actions de la banque de Columbia quoiqu'il pense que ces actions ne sont pas les plus favorables à acheter maintenant. Ils ont eu une hausse considérable, dont les raisons étaient en grande partie l'ignorance des actionnaires ; tous les fonds sont très hauts. [...]

Je suis charmée, cher Père, que notre détermination de venir demeurer entièrement ici [à Riversdale] vous fasse plaisir, et ne craignez pas que ce sera le moindre obstacle à venir chez vous. Les sentiments qui me le font désirer si ardemment ne peuvent jamais être affaiblis par aucun autre attachement. Mon premier et plus vif désir sera toujours celui de vous revoir et s'il n'est pas réalisé l'été prochain ce sera pour des raisons impérieuses. Il est difficile de faire un calcul exact de ce que cette plantation pourrait produire indépendamment de l'industrie de mon mari, mais prendre note de tous les frais et revenus de cette année sera peut-être le meilleur moyen pour le savoir [...]

¹⁷ Rosalie Calvert à Marie Louise et Henri Stier, Riversdale, 12 août 1803 (Van Havre-S) ; n°2, incluse dans Letzter, *L'épopée américaine*, p. 205-207.

Mais je commence à croire, cher Père, que je ne finirai jamais cette lettre, qui je crains vous ennuie depuis longtemps, et je n'ai pas encore écrit la moitié de ce que j'avais à vous dire, mais je le réserverai pour une autre occasion et finis en vous embrassant bien tendrement, vous priant de me croire

Votre affectionnée fille,
R. E. Calvert

Rosalie Calvert à Marie Louise Stier, Riversdale, [novembre 1803] ¹⁸

Chère Maman,

[...] Je suis bien sensible, chère Maman, à la preuve d'amitié et de souvenir que vous me donnez en m'écrivant si peu de temps après votre arrivée, lorsque vous étiez si entourée d'amis qui tous s'empressaient à vous témoigner le plaisir que votre retour leur faisait. [...]

La perte de mon oncle Joseph m'a fait bien de la peine. [Lui et ma tante] étaient les deux personnes à qui je m'intéressais le plus.¹⁹ [...] À mon âge, et surtout ayant eu si peu de [contrariétés] dans la vie, la perte d'une personne que j'aimais tant m'est très pénible. Je vois tous les jours nombre de gens qui ne sentent rien vivement et j'envie leur indépendance. Assurément un cœur trop sensible est un fâcheux présent de la nature, produisant infiniment plus de peines que de plaisirs. Je vous prie de dire à ma tante que je partage bien sincèrement ses regrets. Elle est du nombre de ceux qui sentent ces sortes de pertes irréparables. Votre société doit être un grand soulagement pour elle. Je vous accompagne en idée dans le jardin et considère avec plaisir l'avantage pour vous d'avoir une telle amie. [...]

Je suis bien charmée, chère Maman, que vous m'avez donné un si ample détail de tout. Cela me transporte pour ainsi dire auprès de vous et je vous accompagne partout. Cela me rend si absente que je fais rire tout le monde par les réponses et propos rompus que je fais. Je suis très charmée que ma tante Guyot vous a été si amicale et que sa petite-fille vous a rappelé Caroline.²⁰ Je l'ai baisée plusieurs fois en lui disant que c'était de votre part et de papa. Je lui parle très souvent de vous et lui rappelle des incidents qui l'empêchent de vous oublier. Chaque fois qu'elle voit son service de thé, elle se rappelle tout plein d'histoires qu'elle me raconte. Elle est toujours extrêmement vive et se fâche aisément, mais n'a jamais un moment de rancune et est remarquable pour sa bonne humeur. George est gros et gras, se porte parfaitement bien et peut presque marcher tout seul. Sa nourrice en a très bon soin et lui est très attachée.

Je crains, chère Maman, que ce tourbillon constant de monde qui vous entoure ne vous fatigue trop, après la vie retirée que vous meniez ici [...]. Comment le peuple anversois si attaché autrefois à leurs privilèges imaginaires, peuvent-ils supporter d'être enlevés de cette manière pour être soldats, dont ils avaient une telle aversion ? ²¹

Jérôme, le frère du grand homme [Napoléon Bonaparte], a été ici depuis quelque temps et ne s'y est pas fait respecter, on l'insultait en toute occasion. Il fit la cour à une Miss Patterson à Baltimore ; les parents ne voulant pas consentir au mariage, la demoiselle menaça de s'encourir avec lui et ils donnèrent leur consentement. Le jour fut fixé et tous les

¹⁸ Van Havre-S.

¹⁹ Jeanne Stier (née Guyot 1751-1822), veuve de Joseph Stier.

²⁰ Jacqueline Guyot (née Peeters, 1751-1805), veuve de Jean Baptiste Guyot (1748-1789) ; sa petite-fille lui rappelant Caroline Calvert était probablement Sophie Geelhand (1801-1877), fille de Sophie Joséphine Geelhand (née Guyot, 1779-1829).

²¹ Allusion à la conscription militaire obligatoire imposée par Napoléon.

préparatifs faits, mais le soir précédent on la transporta en Virginie sous la garde d'une duègne, chez un de ses parents ; je ne sais comment l'histoire finira. C'est une fille extraordinaire lisant Godwin, les droits des femmes, etc., enfin une philosophe moderne.²²

J'ai passé la semaine dernière chez Mrs Law pour jouir des courses de chevaux, qui durèrent cinq jours et furent très brillantes, avec un nombre infini d'équipages.²³ Je fus à un bal où il y avait cent vingt femmes et autant d'hommes. Tous les jours nous eûmes de la visite ou bien nous sortions depuis le matin jusqu'au soir. J'eus la satisfaction de voir la famille de mon mari en tout point supérieure à toutes les autres. Mrs Stuart, avec ses filles, y était. L'aînée est la plus charmante fille que j'ai jamais vue, extrêmement douce, aimable et bien élevée.²⁴ Mrs Peter fut arrêtée chez sa sœur Mrs Lewis en retournant à la *City* et accoucha d'un garçon ; sa sœur peu de jours après d'une fille. Leur mère [Mrs Stuart] retourna hier pour la même besogne.²⁵ Vous voyez que ces dames ont grand soin que le pays ne se dépeuple pas. Ils dînèrent tous ici lundi avec plusieurs messieurs, entre autres Thornton, l'envoyé anglais qui vous donna vos passeports et s'informa après vous.²⁶

Nous avons souvent des petits dîners ; les routes sont maintenant si bonnes que ce n'est rien de venir ici. Je ne sais si je vous ai écrit que nous avons changé votre ancienne voiture. Elle est fermée devant, avec deux glaces et des coussins contre les persiennes. Le train étant trop court pour mettre un passé, nous nous arrangeons avec deux postillons en jaquettes jaunes, pantalons de cuir, bonnet de velours noir avec gallon doré ; cela fait un très joli équipage. Les chevaux à la roue sont sûrs et *steady* [constants, réguliers], ceux de devant extrêmement vifs et beaux.

²² Arrivé à Baltimore en juillet 1803, Jérôme Bonaparte (1784-1860), frère cadet de Napoléon Bonaparte, y rencontra Elizabeth Patterson (1785-1879), fille d'un riche commerçant de cette ville. Il l'épousa en décembre de la même année, malgré l'opposition des parents de la jeune fille et de Napoléon. Ce dernier ne reconnut pas le mariage de son frère et l'obligea à rentrer en France. Betsy Patterson voulut l'accompagner pour assister au couronnement de Napoléon, mais Napoléon refusa qu'elle débarquât en France et elle s'installa donc en Angleterre, où elle attendit que son mari la rejoignît. Elle y donna naissance à leur fils en juillet 1805, Jérôme Napoléon Bonaparte (1805-1870). Entretemps, Napoléon avait arrangé pour son frère cadet un mariage avec Catherine de Wurtemberg qui eut lieu en 1807 et fit de Jérôme le roi de Westphalie. Betsy Patterson rentra à Baltimore, mais ne se remaria jamais, se targuant du nom de Bonaparte et élevant son fils unique dans le respect de la dynastie des Bonaparte. Betsy devint une femme d'affaires accomplie, gérant la fortune qu'elle avait héritée de son père et la léguant à son fils qui fut à l'origine d'une lignée de Bonaparte aux États-Unis. Dans la remarque de Rosalie que Betsy Patterson est une « philosophe moderne » qui lit le traité féministe de Mary Godwin (née Wollstonecraft 1759-1797), *A Vindication of Women's Rights* [Une Défense des droits des femmes] (1792) perçoit une ironie, peut-être mêlée de considération, même s'il n'est pas sûr que Rosalie approuvât cet ouvrage—qu'elle semble cependant avoir connu—qui prônait que les avantages de la Révolution française devaient être étendus aux femmes.

²³ Eliza Parke Law (née Custis, 1776-1832), fille aînée d'Eleanor Custis Stuart (née Calvert).

²⁴ Voir Introduction note 4, pour plus d'informations sur Eleanor Custis Stuart et sa famille. Les filles aînées de son deuxième mariage sont Ann Calvert Stuart (1784- ?) et Sarah Stuart (1786-1870).

²⁵ Martha Parke Peter (née Custis 1777-1854) et Eleanor Parke Lewis (née Custis, 1779-1852), filles issues du premier mariage d'Eleanor Custis Stuart.

²⁶ Edward Thornton (1766–1852).

Nous n'avons pas été à Bath comme je vous l'avais écrit être notre intention. Dans ma dernière lettre je vous ai dit les raisons qui m'en ont empêchée d'y aller.²⁷ Depuis ce temps, je me sens infiniment mieux que je n'avais fait depuis trois ans. L'exercice et la société me font grand bien. Ne craignez pas, chère Maman, que de songer si continuellement à vous fait du tort à ma santé. Elle serait plus en danger si je viens vous voir l'été prochain, puisqu'il n'y a pas d'exemples qu'on soit mort de chagrin, mais au contraire plusieurs qui le sont de joie. [...]

Adieu, ma chère Maman, je vous embrasse mille et mille fois en idée et ne désire rien tant que de le faire réellement. Mon mari, qui est allé à Mount Albion, où je n'ai point été depuis bien longtemps, m'a chargé de vous faire bien des compliments de sa part. Croyez-moi

Votre affectionnée fille,
R. E. Calvert

Rosalie Calvert à Henri Stier, Riversdale, 25 décembre 1803, N° 5²⁸

Cher Père,

[...] Je fus très charmée d'apprendre que vous avez récupéré tous vos bagages, je craignais que vous les aviez perdus. Quelque temps après, votre esclave Lucie arriva. Capitaine Norman l'avait mise à bord du [vaisseau] *Vénus* à Amsterdam. Je vous aurais écrit d'abord pour vous annoncer son arrivée, mais un mal de tête qui dura quinze jours m'en empêcha [...] Ainsi nous avons accusé Norman trop tôt, mais les apparences étaient contre lui [...].

Lucie me remit votre lettre du 4 août, dans laquelle vous me donnez un journal de votre passage qui n'a pas été aussi agréable que je l'avais espéré, mais considérant le temps de guerre et le nombre de vaisseaux qui vous arrêtaient je pense que vous avez encore été heureux d'être si bien traités.²⁹ Il y eut ici plusieurs faux bruits, entre autres, que vous aviez été mis en prison en France, mais par bonheur on eut l'attention de ne me les laisser parvenir qu'après que je reçus votre lettre écrite à Anvers. [...]

Lucie est maintenant auprès de moi ; je tâcherai de la vendre aussi tôt et au meilleur prix possible. Je n'ai pu lui faire déclarer qu'elle n'avait point quitté le vaisseau, car elle me dit avoir été à terre plusieurs fois, mais cela n'est je crois d'aucune importance. Elle est vraiment une très bonne femme de chambre et se conduit très bien depuis qu'elle est séparée de sa mère.³⁰ [...]

La saison a été extrêmement contraire et encore plus dans les environs de Mount Albion qu'ici. Plusieurs planteurs qui faisaient quinze à vingt *hogshead* [de tabac] n'en font pas huit. On ne se rappelle pas d'une telle sécheresse qui a continué pendant tout l'été. Les produits seront moindres aussi par notre séjour ici [...] parce que souvent le temps des

²⁷ Une fausse couche.

²⁸ Van Havre-S (cette lettre fut envoyée en même temps que la lettre du 29 décembre à Marie Louise Stier).

²⁹ Journal de voyage non retrouvé.

³⁰ Rosalie implique que le prix qu'elle pourrait demander pour l'esclave Lucie serait supérieur si celle-ci était restée sous la surveillance étroite du capitaine Norman pendant le voyage de retour. Au lieu de cela, il semble que Lucie aurait profité des escales pour quitter le vaisseau et voir un peu de pays.

ouvriers sera employé à faire des *improvements* [améliorations] qui sans cela seraient entièrement dévoués à la culture du tabac. [...]

Nous avons acheté un nègre l'autre jour, à une vente, pour \$404. Il n'y a pas, à beaucoup près, assez de mains pour cultiver avec avantage. Un petit morico [sic] est venu avant-hier—la production de Betty. Nous avons aussi acheté un charpentier à \$300. [...]³¹

La laiterie est transportée derrière les touffes en allant chez Peggy Adams et une cheminée de briques en a fait une très bonne maison de nègres.³² Nous allons bâtir une petite laiterie près de la pompe devant la cuisine. On est occupé à préparer les *pailings* [palis] pour enclore le jardin que nous rendrons plus grand que vous l'aviez projeté en l'étendant du côté de la source d'eau. [...] Mon jardinier John fait de la superbe salade dans des couches. J'en envoyai l'autre jour à Mrs Law qui avait un grand dîner donné pour Mr Merry, le nouvel ambassadeur d'Angleterre, et on l'admira extrêmement.³³ Je vais aussi faire bâtir une petite serre, où vous l'aviez projeté. La cave fait une très bonne orangerie.

Vous m'avez offert de m'envoyer des arbres fruitiers. Je vous envoie donc ci-joint la liste d'arbres et de plantes que je désirerais beaucoup avoir. J'envoie aussi à maman une petite liste de linge et quelques autres choses.³⁴ Mon mari achètera et enverra, à la commission de Louvrex, quelques *hogsheads* de tabac jaune dont le produit pourra payer pour les choses que vous enverrez. J'espère que Louvrex n'oubliera pas de m'envoyer une pièce de vin rouge. Faisant venir tant de choses et en même temps des projets d'embellissement ici, vous fera, je crains, penser que nous ne songeons pas à venir vous voir, mais je vous oppose que cela est bien loin d'être le cas, car mon plus grand plaisir est d'anticiper le temps où je serai auprès de vous et, quand même ce pays-ci serait le paradis terrestre, je le quitterai avec bien de la satisfaction aujourd'hui si la chose était possible, mais j'ai peu d'espoir que nous pourrions venir avant le printemps de l'année prochaine. Mon mari me dit que si nous allons trop tôt il ne pourra y rester longtemps et il me serait bien plus pénible de revenir que de déférer d'aller et cela est vrai. Si nous avons le temps de tout bien arranger et sur un pied durable, j'ai l'espoir, lorsque nous venons, qu'il trouvera le pays assez bon pour se déterminer à y rester. [...]. Je vous prie de me croire

Votre affectionnée fille,
R. E. C.

Henri Stier à Rosalie Calvert, Anvers, [25 décembre 1803]³⁵

³¹ Betty était une des esclaves de Riversdale ayant appartenu à Henri Stier. Rosalie annonce à son père que Betty a eu un enfant, un petit « moricaud », c'est-à-dire, brun de visage, l'étymologie de ce mot étant similaire à celle du mot mauresque. L'emploi du mot « production » de la part de Rosalie est probablement ironique, mais dans le contexte de l'esclavagisme il résonne crûment, compte tenu du fait que les enfants d'esclaves appartenaient aux maîtres comme autant de moyens de production. A noter aussi les différents termes dont elle se sert pour désigner les esclaves : parfois « esclave », dans le paragraphe précédent « ouvrier », plus souvent « nègre ». Pour une analyse de sa position par rapport à l'esclavagisme, voir Chapitre 3.

³² Peggy Adams, veuve propriétaire de terres, possédant des terres jouxtant Riversdale.

³³ Anthony Merry (1756-1835), ambassadeur à Washington de 1803 à 1806.

³⁴ Listes non retrouvées.

³⁵ Stier-MHS (copie de lettre par un secrétaire, c'est pourquoi il n'y figure ni salutation finale ni signature).

Ma chère Rosalie,

[...] Je regrette que vous avez été dérangée de votre projet d'aller à Bath, mais je suis ravi que vous vous portiez depuis mieux que vous n'avez été depuis trois ans.³⁶ Je vous demande bien expressément de me donner une description de votre état dans les cas que vous ne vous porteriez pas parfaitement bien. Vous êtes exposée à des maladies nerveuses ; une fausse couche en est la preuve et les fausses couches augmentent cette maladie [...]

J'ai eu un vrai plaisir de lire que vous êtes bien aise de vous trouver dans le voisinage de la *City* et que l'on a amélioré la route. J'ai la perspective qu'en peu d'années votre situation sera aussi agréable qu'on peut le désirer. Cependant la vogue que prend la fontaine de spa ne vous sera pas avantageuse parce que vous serez en conséquence accablée de visites indiscretes et importunes. Gardez-vous bien d'ouvrir des routes de ce côté et surtout d'ouvrir la fontaine qui est dans votre bois, qu'on dit supérieure à l'autre.³⁷ [...]

Je savais bien que mon tabac et mon foin seraient les plus beaux de l'Amérique, mais que les prés auraient été mauvais. Ils le deviendront encore davantage tant qu'ils ne seront pas inondés. Je regrette beaucoup de n'avoir pas eu en ces temps la force et le courage de le faire ou plutôt de commencer des plans pour cela, [car] je suis persuadé que j'aurais fait des miracles.

J'avais tout dernièrement, au Mick, dans un moment d'enthousiasme, commencé de faire un traité d'agriculture à votre attention spéciale.³⁸ Plaisanterie mise à part, dites à votre mari de continuer à faire des prés et d'éclaircir vos bois. Vous pourrez observer vous-même combien ils sont dégradés. Dans les grands arbres que j'ai fait scier il y en avait très peu qui ne fussent grandement endommagés parce qu'ils étaient trop vieux. Un arbre a un temps d'accroissement et un temps de maturité, puis un temps de dépérissement. Tous mes arbres ont été coupés à cette dernière période. Il faut donc éclaircir vos bois de tous les vieux et mauvais arbres pour donner jour et accroissement aux bons [...] Je vous conseille d'instruire un jeune nègre pour le jardin afin de que dans la suite, quand vous serez débarrassée de vos plus grands soins, vous pourrez faire venir d'ici un jardinier qui vous coûterait probablement \$100 par an. Ne pouvant vraisemblablement le garder que deux ou trois ans, il pourrait continuer à instruire votre nègre.

Mais voilà des plans qui ne tendent qu'à vous fixer où vous êtes, tandis que nous ne devrions, l'un et l'autre, n'en faire que pour vous rapprocher. Mais hélas, ma chère, que je vois peu d'espoir à cela quand je ne considère que votre intérêt personnel, dont nous nous occupons, maman et moi, très souvent. Nous saurions difficilement vous indiquer ce qui serait le plus convenable et avantageux. Votre époux, je crois, pourrait difficilement

³⁶ Rosalie avait compté s'y rendre avec le neveu de son mari George Washington Parke Custis. Rosalie Calvert à Henri et Marie Louise Stier, [Riversdale] le 28 juin 1803 dans Letzter, *L'épopée américaine*, p. 201.

³⁷ Il existait deux sources minérales à Bladensburg, dont l'une sur la plantation de Riversdale.

³⁸ L'intérêt d'Henri Stier pour l'agriculture relève de l'engouement de toute une époque pour la modernisation de l'agriculture. En Belgique, Louis Engelbert d'Arenberg, participa à cet engouement dans ses propriétés du Hainaut. *De Blinde hertog : Louis Engelbert van Arenberg & zijn tijd (1750-1820)*, sous la direction de M Derez, M. Nelissen, J-P Tytgat et A. Verbrugge, Leuven, Gemeente krediet, 1996, p. 13-15. Un autre disciple des physiocrates qui séjourna en Amérique dans les années 1790 est François-Alexandre-Frédéric, duc de la Rochefoucauld-Liancourt (1747-1828), qui publia en 1799 un ouvrage en huit volumes, intitulé *Voyages dans les États-Unis d'Amérique en 1795, 1796 et 1797*. Les intellectuels américains ne furent pas de reste ; Thomas Jefferson lui-même en fut l'un des plus fervents avocats. Marianne Johnson, « 'More native than French' : American Physiocrats And Their Political Economy », *History of Economic Ideas* 10/1 (2002), p. 15-31.

s'accommoder et se plaire dans un pays où les usages, la langue et les occupations sont si différents. Je ne sais si vous-même, étant sortie si jeune et après les habitudes que vous avez prises, vous trouverez le genre de vie ici plus agréable que celui du pays que vous habitez. Vous pourrez venir ici, l'un et l'autre, pour en faire l'épreuve.

L'établissement futur de vos enfants est encore une considération importante. Ici les familles se sont soutenues, du moins jusqu'à présent, depuis plusieurs générations dans l'opulence par des alliances égales et bien assorties. En Amérique la manière d'y vivre n'offre pas les mêmes ressources ni les mêmes exemples, mais d'un autre côté le champ est vaste pour vivre avec une certaine aisance. Il est difficile d'en faire bien le parallèle par lettre, nous devons nous revoir pour discuter de tout cela. Entre-temps, occupez-vous de cela avec votre époux et parlez-en souvent ensemble.

[...] Le luxe est déjà très haut [ici] et augmente tous les jours, quoique les moyens de le soutenir diminuent de même. Les enfants en souffrent pour leur établissement, qui devient bien difficile [...] Ils doivent attendre la mort de leurs parents. Il n'en sera pas ainsi pour vous, ma chère ; nous aurons soin que vous serez bien pendant notre vie. Votre frère commence à songer à un établissement. Si cela continue nous vous en écrirons dans peu. C'est la meilleure [femme], quant à la réputation. Il est actuellement pour la seconde fois à Paris pour nos affaires, qui s'arrangent au moins aussi bien que celles des autres, mais pas sans beaucoup de peine et de soins.

Maman vous écrit de venir ici cet été. Je crois que c'est le meilleur arrangement, je le désire beaucoup aussi. Eh bien, faisons nos plans sur cela. Votre maison [Riversdale] ne sera pas encore faite, il restera beaucoup à y faire, les alentours également seront imparfaits, vous aurez besoin de plans pour tout cela, vous les ferez faire le mieux que vous pourrez par vos architectes, tant pour la maison que pour la campagne, et vous les porterez ici. Vous trouverez à Paris et à Londres des modèles pour les apprécier, pour les corriger, pour les meubler. Vous prendrez de bons directeurs et un *manager* [gérant] pour soigner vos intérêts de culture pendant votre absence d'un an. Ma chère, vous arrangerez tout cela le mieux possible.

Je dois vous donner encore un conseil, c'est celui de vous instruire de vos affaires. Vous avez suffisamment de capacités pour en acquérir la connaissance en prenant le principe de le vouloir et saisissant les occasions de l'apprendre. Toutes les femmes qui en sont capables ne devraient jamais le négliger. Le pays que vous habitez nécessite plus que le nôtre que les femmes aient cette connaissance, que je ne saurais trop recommander, et votre situation particulière vous le rendra indispensable par des successions qui devront vous tomber en partage et dont les divisions seront dressées dans une langue étrangère à votre époux [...] Vous souhaitant une heureuse année et toutes les prospérités possibles ainsi qu'à votre époux.

Rosalie Calvert à Marie-Louise Stier, Riversdale, 29 décembre 1803³⁹

Chère Maman,

Je profite de l'occasion que m'offre Mr Gant pour vous écrire et vous prie d'agréer les vœux les plus sincères et ardents que l'on puisse faire pour votre bonheur pendant l'année qui va commencer et espère bien vivement que ce soit la dernière que nous serons séparés. [...] Il y a tant de vaisseaux qui vont maintenant à Anvers et à Amsterdam que nous pouvons nous

³⁹ Van Havre-S.

écrire souvent. Je ne négligerai rien pour savoir chaque fois qu'un vaisseau fera voile pour votre port, qui va encore une fois devenir célèbre.

Nous avons ici un hiver fort doux après un été si sec qu'on ne se souvient pas d'avoir été si longtemps sans pluie. Je me promène presque tous les jours au jardin, qu'on est très occupé à égaliser et qui demande beaucoup d'ouvrage. Je n'ai pas été à Mount Albion depuis bien longtemps. Mon mari y va souvent pour un ou deux jours.

Toutes mes courses sont maintenant à Washington, qui me paraît n'être qu'à un pas d'ici depuis qu'on a rendu les routes si bonnes. Mr Merry, le nouvel ambassadeur d'Angleterre, y est arrivé, passé peu de temps. Il a trois différents équipages, tous de la dernière mode, une quantité énorme de meubles, domestiques, etc. et a loué deux maisons, dans l'une desquelles Mr Peter demeurerait, qui est allé vivre dans une un peu plus haut.⁴⁰ On a fait de ces deux maisons une seule qui est très grande. Ils comptent de vivre sur le ton le plus brillant, ce qui n'est pas du tout agréable à Mr Jefferson et son parti démocratique, qui avaient voulu introduire un système d'égalité et d'économie, croyant par-là plaire au peuple en quoi ils commencent à se trouver désappointés. Ils n'aiment pas Mr Merry ; cela occasionna une scène bien ridicule qui eut lieu l'autre jour à un dîner donné par Mr Madison, le Secrétaire d'État qui, au lieu de mener Mrs Merry la première au dîner, donna la main à la femme de Gallatin, et on laissa l'ambassadeur conduire sa propre femme. Cela a fait crier autant que si un traité avait été rompu.⁴¹ [...]

Caroline et George se portent parfaitement bien. Ils n'ont pas eu la moindre incommodité depuis que vous les avez quittés. Caroline est toujours la vivacité même et commence à apprendre ses lettres et compter de temps en temps. Son frère est aussi gros qu'elle, mais pas si grand. Il marche seul comme un homme ivre et est toujours de bonne humeur, pleurant très rarement. [...]

Je vous envoie ci-joint une petite liste de quelques articles que vous m'obligerez si vous pouvez me les envoyer par le *Cato* qui revient à Alexandrie, et Mr Gant s'en chargera avec plaisir [...] S'il y a quelque chose d'ici, plantes etc., que vous désiriez avoir, je vous prie de me le dire, ce sera un amusement pour moi de vous le procurer. Dites-moi comment vous avez trouvé le Mick [...] et à mon frère que je ne lui pardonnerai pas de m'avoir si entièrement oubliée. Il ne m'a pas écrit depuis deux ans. Sa dernière lettre était de décembre 1801 ! Je lui ai écrit deux fois depuis peu. Je dois finir cette lettre, chère Maman, en vous embrassant en idée mille et mille fois et, quoique j'ai peu d'espoir de vous revoir cette année, mon premier et dernier désir chaque jour est celui de vous rejoindre, je ne vis que dans cette espérance. [...]

Croyez-moi avec l'attachement le plus tendre,
Votre affectionnée fille Rosalie

⁴⁰ Thomas Peter (1776-1834), époux de Martha Parke Custis, nièce des Calvert. Les Peter habitaient alors une des maisons bâties à Georgetown en 1795 par le père de Thomas Peter, Robert Peter (1726-1806). Ce ne fut qu'en 1805 que les Peter acquirent, grâce à un héritage à Martha Peter provenant des Washington, une maison également à Georgetown, qu'ils transformèrent en 1816 en l'une des plus prestigieuses demeures de la capitale, Tudor Place. Leslie L. Buhler, Joseph J. Ellis, Bruce White, William C. Allen, Erin Kuykendall et Patricia M. O'Donnell, *Tudor Place : America's Story Lives Here*, Washington, D.C., The White House Historical Association, 2016.

⁴¹ Pour plus de détails sur cet incident d'étiquette diplomatique, voir Cynthia D. Earman, « Remembering the Ladies : Women, Etiquette, and Diversions in Washington City, 1800-1814 », *Washington History*, 12/1 (2000), p. 109-110.

Henri Stier à Rosalie Calvert, Anvers, 20 février 1804 ⁴²

Ma chère,

Malgré la meilleure intention de ma part, je n'ai pas eu le temps de vous écrire depuis ma lettre du 25 décembre, j'espère que vous aurez reçu cette longue lettre. Je n'ai pas fini encore d'établir l'arrangement que je me propose de prendre pour votre dot, étant tellement accablé d'affaires qui sont très difficiles à traiter en ce temps. En attendant, j'écris aujourd'hui à Thomas McEwen à Philadelphie et lui donne ordre de tenir à votre disposition \$500 qu'il pourra vous envoyer par une poste notée quand votre époux l'ordonnera.⁴³ Je vous envoie cette somme pour autant que vous aurez besoin d'argent et pour la porter en compte dans mon arrangement, que je vous enverrai aussitôt que possible.

Je n'ai reçu aucune de vos lettres depuis celle que vous m'avez écrite en août. Maman se porte mieux à présent ; elle a été souffrante depuis notre arrivée ici, dans un état de faiblesse et d'oppression de poitrine qui menaçait d'hydropisie et m'a inquiété beaucoup.⁴⁴ J'ai eu recours à un médecin de Gand du plus grand talent qui, je crois et espère, rétablira sa santé. Votre sœur et votre frère ont la meilleure intention de vous écrire, mais ils ne peuvent en trouver le temps. L'une est occupée de ses enfants et de monter un nouveau ménage ; l'autre de faire l'amour, ce qui est, comme vous le savez, une pesante et rude besogne. Je ne vous en dirai pas grand-chose parce que je lui laisserai faire lui-même le portrait de l'objet de son adoration. Je me contenterai de vous dire que, quoique cette affaire n'est pas entièrement arrangée, elle est en bon train. L'objet de ses vœux est la fille du baron van Ertborn.⁴⁵ Elle a la réputation d'être une merveille d'éducation et de caractère et, sans être la plus belle, elle est la plus parfaite et la plus distinguée et la plus recherchée. C'est un tendron de dix-neuf ans. Hâtez-vous donc, ma chère, de venir embrasser votre nouvelle sœur et votre père. En attendant, je suis votre affectionné,

HJ Stier

PS Wilmer a perdu sa femme à Paris.⁴⁶

Rosalie Calvert à Marie Louise Stier, Riversdale, 2 mars 1804 ⁴⁷

Chère Maman,

Depuis deux mois je n'ai pas reçu de vos nouvelles. Un grand nombre de vaisseaux venant d'Amsterdam sont arrivés à Baltimore pendant ce temps et par chaque navire je croyais enfin recevoir de vos lettres ; jugez de mon impatience en me trouvant chaque fois désappointée [...]

Nous avons un hiver très dur. On passait le Potomac à cheval ; une neige très profonde continua sur terre longtemps et il donna le plaisir d'aller plusieurs fois en traîneau à

⁴² Stier-MHS.

⁴³ Agent financier d'Henri Stier aux États-Unis. Une « poste notée » est probablement un genre d'envoi recommandé.

⁴⁴ L'hydropisie, œdème généralisé, provoqué par une insuffisance cardiaque congestive.

⁴⁵ Eugénie van Ertborn (1785-1834).

⁴⁶ James Jones Wilmer (1750-1814), pasteur épiscopal anglais, que les Stier avaient rencontré au Maryland. Lors d'un voyage en Europe en 1804, Wilmer rendit visite aux Stier à Anvers. Voir Rosalie Calvert à Marie-Louise Stier, Riversdale, 12 mai 1804.

⁴⁷ Van Havre-S.

Washington. Un soir en revenant nous rencontrâmes un autre où était Betsy Lloyd ; le chemin était étroit, nos chevaux vifs et en passant l'un et l'autre trop vite nous renversâmes dans plusieurs pieds de neige.⁴⁸ Avant que les messieurs, qui étaient dans l'autre traîneau, puissent venir à notre secours, nous étions déjà sur pied et prêts à continuer notre route. Cela sert de variété et n'est pas désagréable.

Il y a eu plusieurs grandes parties de danse cet hiver. Mrs Tayloe en donna une charmante peu de jours passé.⁴⁹ Il y avait deux bandes de bons musiciens, l'une pour les danseurs, l'autre consistait en instruments militaires, clarinettes, timbales, etc. On jouait dans le salon rond, où cela faisait un effet charmant. J'aime la danse plus que je n'ai jamais fait. Il y a un bal tous les mardis, alternativement à Georgetown et sur la montagne du Capitole. Les habillements que l'on porte sont extrêmement avantageux, quelques-uns montrant un peu trop, entre autres, Madame Bonaparte, qui porte des habits si clairs et étroits que l'on voit sa peau à travers, point de chemise du tout. Mrs Merry, la nouvelle ambassadrice d'Angleterre, est très grosse et ne couvre que de fines dentelles deux objets qui rempliraient un quart de bois.⁵⁰

Je joins ici quelques vers que Mrs Law, qui logea ici, me donna l'autre jour. Vous n'en comprendrez peut-être pas toute la finesse [car ils sont en anglais]; il faut vous les faire lire par mon frère. Voici l'occasion qui y donna lieu. Madame Bonaparte vint à une partie de danse donnée par Mrs Smith avec un habillement si clair que l'on voyait la couleur et la forme de ses cuisses et même plus ! Plusieurs dames furent sur le point de quitter la chambre, et on fit dire à la belle que si elle ne changeait pas sa manière de s'habiller on ne la demanderait plus nulle part. Notre neveu Law, qui est grand poète, composa d'abord les premiers vers ; colonel Burr, par méchanceté, dit à la dame qu'on avait fait de très jolis vers à sa louange et elle insista tant pour les voir que le premier poète, pour conserver ses yeux, fut obligé de d'abord composer les seconds [...]⁵¹

Je suis très occupée dans ce moment à faire des rideaux, tapisseries, etc. pour la salle à dîner de cette étoffe d'Angleterre rayée bleu que vous m'aviez donnée. Il y en a juste assez pour les fenêtres et sofas, avec une frange blanche entremêlée de petits *tassels* [glands, pompons] bleus. Les corniches sont blanches et dorées. Je compte peindre la salle en jaune ; la chambre du milieu est avec des rideaux et un lit de basin blanc avec frange blanche entremêlée de deux ornements, vert et rouge, ce qui est très élégant. Le charpentier va maintenant travailler à finir l'autre chambre à coucher. La saison pour jardiner va commencer bientôt. [...] J'espère que Charles m'enverra des plans pour le lac [...]

Le printemps va ramener la saison pendant laquelle l'année passée nous nous promenions ensemble dans le bois ; je ferai bientôt les mêmes promenades en me rappelant les heureux moments que je passais avec vous. Lorsque je songe, chère Maman, à la distance qui nous sépare ma tête s'embrouille, tout flotte devant mes yeux et je me trouve comme seule au monde. [...] Vous serez étonnée peut-être de m'entendre en même temps faire tant

⁴⁸ Betsy Lloyd (1774-1863), sœur cadette d'Ann Lowndes (née Lloyd, 1769-1841), voisine de Bladensburg.

⁴⁹ Ann Tayloe, (née Ogle 1772-1855), épouse du riche John Tayloe III (1771-1828), propriétaire d'Octagon House à Washington, bâtie en 1799 par le fameux architecte William Thornton.

⁵⁰ Elizabeth Patterson Bonaparte et Elizabeth Merry (née Death, ? -1824), épouse d'Anthony Merry, ambassadeur du Royaume-Uni.

⁵¹ Margaret Smith (1765-1842), épouse du Secrétaire de la Marine, Robert Smith (1757-1842) ; Thomas Law (1756-1834), époux d'Eliza Law (née Custis) ; Aaron Burr (1756-1836), vice-président des États-Unis (1801-1805). Voir sur cet incident, Earman, « Remembering the Ladies », p. 108-9.

de projets et de nous voir tant travailler ici. Mais si je ne m'occupais pas de cette manière je ne pourrais vivre. Peut-on demeurer avec agrément dans un endroit en songeant continuellement à l'abandonner ? [Par conséquent] quoique je sois bien déterminée de venir à Anvers l'année 1805, je veux agir maintenant comme si cela ne serait pas. [...]

Croyez-moi avec l'attachement le plus tendre
 Votre affectionnée fille
 Rosalie E. Calvert

[Suit un feuillet avec les vers écrits par Thomas Law sur Betsy Patterson Bonaparte]

1.
*I was at Mrs Smith last night
 And highly gratified my self
 Well ! What of Madame Bonaparte
 Why she is a little whore at heart
 Her lustfool looks, her wanton air
 Her limbs revealed her bosom bare
 [...]*⁵²
*Show her ill-suited for the life
 Of a Columbians modest wife
 Wisely she's chosen her proper line
 She's formed for Jerom's concubine.*

2.
*Napoleon full of trouble
 Conquers for an empty bubble
 Jerom's conquest full of pleasure
 Gains him a substantial treasure
 The former triumphs to destroy
 The latter triumphs to enjoy
 The former's prise were little worth
 If e'ven he vanquished all the earth
 The latter Heaven itself has won
 For the ador'd Miss Paterson.*⁵³

⁵² Les lignes laissées en blanc furent probablement censurées par Thomas Law avant de les donner à son épouse et à Rosalie.

⁵³ 1. J'étais chez Mrs Smith hier soir / Et fut hautement satisfait / Eh bien ! Madame Bonaparte / Est une vraie petite catin dans l'âme / Avec ses regards lascifs et son air dévergondé / Ses jambes révélées et sa poitrine dénudée [...] / Prouvant qu'elle n'est pas faite pour être / La modeste épouse d'un citoyen du District de Columbia ; / Judicieusement, elle a choisi sa voie, / Parfaite galante de sire Jérôme. / 2. Alors que Napoléon croule sous les tourments / Et cumule les exploits pour une bulle vide, / Jérôme a conquis le plaisir / Et recueilli un trésor infini. / Le premier triomphe pour détruire / Le second pour jouir. / Le premier ne recueillera que peu de choses / Même s'il vainc toute la terre / Mais le second a gagné le paradis-même / Dans l'adorée Miss Paterson. Traduction par JL.

Henri Stier à Rosalie Calvert, Anvers, 8 mars 1804 ⁵⁴

Ma chère,

Par celle-ci j'ai le plaisir de vous annoncer le mariage prochain de votre frère avec Mademoiselle Eugénie van Ertborn. Le jour n'en est pas encore fixé. Comme je ne sais si vous les connaissez, je crois bon de vous donner un petit tableau de sa famille, car il vous importe non seulement de connaître votre propre famille, mais aussi celles qui vous deviennent alliées par le mariage de vos frère et sœur. Ce tableau que je vous envoie est imparfait ; quand j'aurai le temps, je vous donnerai tout cela en ordre.⁵⁵ Je laisserai à Charles de vous faire le portrait de l'objet de son adoration. [...] Ne soyez pas jalouse, ma chère, de ce brillant portrait et persuadez-vous que vous garderez toujours votre place dans le cœur de vos parents. Il ne manque à notre bonheur parfait que de vous voir ici pour le partager.

Au moment que je suis à vous écrire, je reçois votre lettre du 16 septembre qui me fait le plus sensible plaisir, ainsi qu'à votre mère. [...] Vous avez de votre côté plusieurs moyens de m'envoyer vos lettres, soit par Philadelphie ou Baltimore. Les ports d'Anvers et d'Amsterdam n'ont jamais été bloqués, mais il arrive que les vaisseaux américains sont retenus longtemps dans les ports d'Angleterre. Cela aura été le cas de votre lettre n° 3 du 16 septembre et de la caisse de fleurs. Ne regrettez pas que les envois m'arrivent trop tard—la perte des fleurs en est une que je puis réparer facilement.

Je vois avec bien du plaisir que vous êtes dans une situation à mener une vie heureuse. Dans vos moments de loisir, donnez-moi souvent de vos nouvelles, les plus petits détails m'en seront agréables. Je regrette que les circonstances dans lesquelles je me trouve ne me permettent pas de m'occuper autant de vous que je le désire. La lettre de votre époux m'a fait le plus grand plaisir ; j'y réponds le mieux que je le puis et vous saurez interpréter ce qu'il ne peut lire. [...]

Vous embrassant bien tendrement ainsi que vos enfants.

Votre affectionné père

HJ Stier d'Aertselaer

Rosalie Calvert à Marie Louise Stier, Riversdale, mars 1804 ⁵⁶

Chère Maman,

Après avoir été quatre mois sans avoir de vos nouvelles, je reçois enfin aujourd'hui votre lettre. Jugez avec quelle impatience je l'ouvris et quel plaisir elle me fit, mais je ne conçois point comment elle put avoir été cinq mois en route pour venir ici. [...]

Ainsi donc vous êtes encore une fois au Mick. Vous devez l'avoir trouvé bien changé en huit années de temps que vous avez été absents. Je vois avec bien de plaisir que vous vous y amusez si bien, qu'on y bâtit des couches de raisins. Papa a donc abandonné les jacinthes pour des renoncules ? Je ne m'en étonne pas, considérant qu'il les a eues pendant quatre ou cinq années dans la plus grande perfection et qu'il n'y pouvait plus rien améliorer. Les miennes commencent à pousser [...] J'espère que vous aurez reçu à temps les deux boîtes de tulipes. Je les ai empaquetées [sic] avec beaucoup de soin et expédiées au commencement de

⁵⁴ Stier-MHS.

⁵⁵ Tableau généalogique non retrouvé.

⁵⁶ Van Havre-S. Une photocopie de cette lettre est dans les archives de Riversdale, mais l'original ne fait pas partie du lot de lettres scannées par le Heemkundige Kring de Wijnegem.

septembre. Je vous ai aussi envoyé le 25 décembre une pièce avec des semences de tulipiers, cèdres rouges et un petit paquet d'argent de la Chine. S'il y a ici d'autres plantes que vous désireriez avoir, écrivez-le-moi et je vous les enverrai. Je suis très occupée dans ce moment à jardiner. J'ai planté aujourd'hui quatre touffes de cerisiers avec des rosiers alentours, entre la maison et la grange. Après cela je vais planter plusieurs touffes de saules peupliers d'Italie et acacias, du côté nord. Nous avons étendu le jardin du côté de la source d'eau de sorte qu'il est le double plus grand, mais plus de la moitié sera en arbres fruitiers, groseille, framboise, etc. J'ai planté une grande quantité de jeunes arbres de toutes les espèces de fruits que j'ai pu trouver, et vais aussi remplir le verger de jeunes pommiers partout où il en manque.

Caroline a aussi un jardin, où elle travaille toute la journée, mais souvent elle lève de terre les semences qu'elle a plantées la veille. Elle commence à être de quelque société pour moi et m'accompagne toujours lorsque je me promène. Elle est extrêmement vive, mais très caressante et fort réfléchie. Ses questions et réparties m'amuse très souvent. George est très sérieux, mais cela vient, je crois, du caractère de sa nourrice, avec qui il est toujours. Je pense que lorsque le temps deviendra beau pour sortir, il jouera plus avec sa sœur et avec Kitty [la femme de chambre de Rosalie] et qu'alors il deviendra plus gai. Il court depuis longtemps et son plus grand plaisir est d'ouvrir les portes et de grimper sur les chaises. Il ne dit encore qu'un seul mot, ce qui est papa. J'espérais que nous nous serions contentés de ces deux, mais il paraît que non et je crains que le mois de novembre prochain ne me sera pas le plus agréable de l'année. [...]

Je plains ma sœur de ce qu'elle ne peut avoir sa maison ; cela est piquant d'en devoir louer une si mauvaise.⁵⁷ Mais pourquoi Charles ne loge-t-il pas chez vous ? Cela serait bien plus agréable de part et d'autre. Vous ne me parlez presque pas de lui ; est-il encore si sérieux et ne songe-t-il pas à un second choix ? Je crains qu'il ne soit un peu trop romantique. Aimant tant les enfants, il ne doit pas se priver du bonheur d'en avoir. Pour ceux qui en ont, un second mariage est impardonnable, mais ce n'est pas son cas.⁵⁸

Vous ne me parlez pas assez de vous-même, chère Maman. J'aimerais savoir tout ce que vous faites et pensez. Rien ne peut m'intéresser autant que cela [...] Je me transporte bien souvent en idée auprès de vous au Mick, où je suppose que vous êtes dans ce moment. Je vous y accompagne en promenades qui, je suppose, sont les mêmes qu'avant ? Dites-moi si le petit temple est encore dans l'étang. Ah, si cette détestable mer n'était pas entre nous deux, que je serais vite dans vos bras !

Nous sommes très bien informés de tout ce qui se passe en Europe. Je pense que les Américains ont un goût naturel pour savoir tout ce qui arrive aux quatre coins du monde. Cette descente en Angleterre, si elle se fait, ne sera pas avantageuse aux Pays-Bas, d'aucune manière.⁵⁹ Dites-moi si papa s'inquiète beaucoup des nouvelles politiques. Comme vous prenez les gazettes d'ici, je suppose que vous êtes bien instruits de tout ce qui se passe. Je vous ai écrit dans mes précédentes un détail de nos amusements d'hiver et des habillements

⁵⁷ La maison anversoise qu'Isabelle van Havre avait héritée de ses grands-parents Stier était à l'angle de la Longue rue Neuve et de la rue du Chêne. Yves Schmitz, *Les della Faille, V*, Bruxelles, Imprimerie F. Van Buggenhoudt, 1974, p. 286-287. Cette maison étant louée au consul d'Espagne, les van Havre furent obligés de prendre en location une autre maison, dont ils n'étaient pas contents. Voir, Isabelle van Havre à Rosalie Calvert, Anvers, [probablement août 1804].

⁵⁸ Rosalie est surprise que Charles Stier ne soit pas retourné vivre chez ses parents, rue de Vénus, après la mort de Mimi en 1803.

⁵⁹ Allusion à l'intensification des conflits maritimes franco-britanniques, commencés au printemps 1803 par des embargos respectifs et aboutissant à un projet d'invasion française du Royaume-Uni au début de 1804.

qui sont extrêmement avantageux, mais quelquefois outrés jusqu'à être indécents. Je vous envoie ci-joint un petit dessin de la manière dont on se coiffe, qui est exactement comme cela, quelquefois avec une guirlande de fleurs ou bien les cheveux retroussés avec des peignes garnis de perles et, pour ceux qui en ont, de diamants. [...]

Ma chère Maman, je sens tous les jours d'avantage que le vrai bonheur ne peut se trouver hors de sa famille. Quoique je vais plus dans le monde et y joue un rôle plus distingué que je n'avais encore fait, cependant je me dégoûte tous les jours de la malice et du peu de sincérité que j'y rencontre, mais je crois qu'en Amérique il y a moins d'attachement entre parents qu'en Europe et je l'attribue à ce qu'ils sont pour la plupart établis si loin l'un de l'autre. Je puis former ici des connaissances agréables, mais je n'ai encore pu trouver personne dont je pourrais faire un ami, ni homme ni femme. Par bonheur, ma famille est tout ce que je puis désirer : mes enfants jouissent d'une santé hors du commun et l'affection que mon mari a pour moi augmente plutôt que de diminuer. Il a pour moi tous les égards possibles, me laisse maîtresse de faire ce que je veux et ne fait rien d'important sans mon avis. [...]

Votre affectionnée fille,
REC

Henri Stier à Rosalie, Anvers, 26 avril 1804 ⁶⁰

Je dois donc, ma chère, vous annoncer le fatal événement qui, j'espère, vous a déjà été communiqué avec les ménagements convenables.⁶¹ Je suis sans doute peu propre à vous présenter des consolations. Je ne sens que trop moi-même que les seuls secours présents ne se trouvent que dans notre religion, en nous soumettant avec résignation à la volonté de Dieu. Selon le cours de la nature, vous deviez inexorablement éprouver, l'un ou l'autre jour, la douleur de cette perte. C'est sans doute moi qui dois la ressentir le plus vivement par les conséquences qui en dérivent.

Plaignons notre malheur, mais ne plaignons pas votre mère. S'il y a un mortel qui a pu espérer dans la miséricorde de son Créateur, c'est elle. Sa vie chrétienne exemplaire, sa résignation parfaite dans une maladie longue qu'elle a soutenue avec patience et qu'elle a terminée sans angoisse le 22 avril à 11h du matin, âgée de cinquante-six ans, après avoir été administrée des saints sacrements de l'Église, méritent le jubilé. Avoir reçu quatre fois la sainte communion pendant les quatre semaines qui ont précédé son décès—la dernière peu d'heures avant—me laisse la plus parfaite confiance en son bonheur éternel.⁶² Ah, que je désire bien sincèrement être aussi heureux qu'elle.

Je vous ai écrit peu de sa maladie parce que nous avons été flattés nous-mêmes par l'espoir de sa guérison. Par conséquent, dans l'incertitude de l'événement, je devais respecter votre sensibilité et votre inquiétude sur son état. Vous apprendrez sans doute avec intérêt les circonstances qui ont précédé et accompagné la maladie de votre mère. Je trouverai aussi une

⁶⁰ Stier-MHS.

⁶¹ Le décès de Marie Louise Stier était survenu le 22 avril 1804, mais la nouvelle n'atteignit Rosalie qu'en août 1804, car Henri Stier l'avait envoyée d'abord à George Calvert et au Lowndes de Bladensburg pour leur permettre de préparer Rosalie.

⁶² « Elle a mérité le jubilé » aurait dans ce contexte la signification donnée au mot « jubilé » par l'Ancien Testament (Isaïe 61,2), un moment de pardon pour toutes nos fautes, « l'année de grâce », où sont remises les dettes et les peines dues aux péchés.

douce sensibilité à vous les donner puisque je crois qu'elles nous donneront mutuellement quelques soulagements à notre chagrin.

Vous savez, ma chère, que quand nous avons quitté [le Maryland] elle était faible au point de croire qu'il était incertain qu'elle pourrait s'embarquer. Vous aurez appris par nos lettres que le passage a été heureux, quoique long, qu'il ne nous a rien manqué, que l'air de la mer lui convenait bien, que nous sommes arrivés à Anvers sans accident, et que nous avons été bien accueillis non seulement de la famille, mais de toute la ville. Elle a donc joui jusqu'alors de toutes sortes de satisfactions. Sa santé paraissait bonne. Quelques semaines après notre arrivée, nous avons été loger au château de Cleydael, où elle s'est parfaitement bien amusée, faisant des plans d'embellissement pour le futur. Elle eut, étant là, une attaque d'une espèce de fièvre bileuse, semblable à celle dont elle a souvent été affectée en Amérique et qui s'est terminée de même. Cependant, depuis elle souffrit d'oppression de poitrine qui lui rendait l'exercice laborieux, conservant cependant l'appétit et la gaîté. La saison devenant humide, nous avons quitté Cleydael pour aller loger dans l'arrière-saison au Mick, où elle se plaisait beaucoup à diriger les changements en faisant éclaircir les bosquets des jardins anglais. Nous y sommes restés aussi tard que possible, car en ville l'oppression de poitrine et son ancienne douleur au foie augmentaient, jusqu'à ce qu'enfin elle commençait de menacer d'une hydropisie. Nous avons eu recours à un médecin de Gand, dans lequel j'avais beaucoup de confiance, mais malgré tous les remèdes le mal faisait des progrès insensibles au point de la garder presque toujours dans sa chambre, pendant tout l'hiver qu'elle a passé sans ennui, étant entourée de ses enfants et de ses parents. Au mois de février nous attendions beaucoup du changement de la saison et projections d'aller à la campagne sitôt que le temps et ses forces le permettraient. Ainsi le temps s'est passé toujours dans un espoir trompeur, jusqu'au dernier jour. Je lui ai constamment tenu compagnie et lui ai prodigué tous les soins et les attentions dont j'ai été capable, avec l'assistance de deux religieuses, sœurs grises, et une excellente et zélée servante. Jamais nous n'avons été plus attachés l'un à l'autre que depuis notre retour d'Amérique, sans doute par le pressentiment de l'événement. [...]

Il n'est pas nécessaire de vous dire que vous avez souvent été l'objet de ses sollicitudes et l'objet de nos entretiens. Nous n'avons pas, dans le raisonnement, regretté votre établissement en Amérique, quoique le sentiment nous conduisait au désir de vous voir auprès de nous. Nous avons toujours conclu que votre situation était heureuse. La religion est un point sur lequel nous avons souvent raisonné ; c'est un point que l'on considère bien autrement dans un âge avancé que dans la jeunesse et sur lequel votre mère et moi avons senti de la responsabilité, et que nous recommandons-- dans ce moment que le cœur est ému par le sentiment-- spécialement à votre attention et à votre souvenir. Je discuterai avec vous dans un autre temps des moyens de suppléer aux défauts que votre local présente. [...]

Sans espoir de porter du soulagement à votre douleur que le temps seul peut amoindrir, je peux y porter un peu de diversion en vous disant que le mariage de votre frère avec Mademoiselle van Ertborn, ayant été fixé au premier du mois, est par l'événement différé de six semaines pour se conformer à l'usage, et n'aura conséquemment lieu que le 6 juin. Les perfections distinguées de cette fille aimable lui présagent le plus parfait bonheur. Il est triste d'en voir former les nœuds dans des circonstances si malheureuses. Plaignez, ma chère, la triste situation de votre père, aimez-moi, aimez votre mari, vos enfants autant que je vous aime.

Votre affectionné père,
H Stier d'Aertselaar

Rosalie Calvert à Henri Stier, Riversdale, 14 mai 1804, N° 7 ⁶³

Cher Père,

[...] J'ai pensé souvent, cher Père, à la comparaison que vous faites des deux pays. Quand même celui-ci serait le paradis terrestre, y étant séparée de vous je ne puis y être contente. Mais je ne songerai pas à cela pour quelques moments pour en faire une comparaison impartiale.

Considérant premièrement nos enfants, il n'y a pas de doute que l'Amérique offre plus d'avantages. Comme vous l'observez, autrefois dans notre ancienne ville les familles se sont soutenues en faisant toujours des alliances égales et surtout par une stricte économie et en plaçant leur argent à intérêt sur des fonds sûrs, mais de ces trois fondements les deux derniers paraissent très précaires, et l'autre par conséquent le devient aussi.

Ici l'éducation aux collèges publics du nord est excellente et a déjà produit plusieurs sujets hors du commun.⁶⁴ Celle des filles est généralement très mauvaise, mais une mère attentive à l'intérêt de sa famille pourrait aisément remédier à cela, surtout à la campagne. En Europe l'éducation doit être fort négligée dans ce moment ? Pour l'établissement futur de nos enfants je ne sais quel pays offre le meilleur aspect ? Si tout revient sur l'ancien pied et que l'Escaut reste ouvert, vous avez peut-être l'avantage, mais cela est tant incertain.⁶⁵

Ne considérant que moi-même et mettant à part la satisfaction que j'aurais d'être avec vous, je n'hésiterais pas à choisir l'Europe, si l'intérêt ne me retenait. Le climat est sans doute ici bien beau et la liberté que chacun a d'y vivre à son goût est un grand avantage, mais le tourment des domestiques empoisonne toutes les jouissances. Peut-être en prenant des *housekeepers* [gens de maison libres] et dépensant le double on aurait moins de trouble, mais je ne suis pas dans une situation de faire cela. Pour mon mari, il ne sent pas comme moi cet inconvénient y étant accoutumé. Je ne sais s'il pourrait se faire à la manière de vivre et aux gens là-bas, ne sachant pas la langue surtout. La culture [de la terre] est son seul amusement, qu'il ne pourrait avoir là.

Je m'étonne que le luxe augmente tant, puisque les fortunes sont si diminuées ; il faut donc qu'on se ruine ! Vous me feriez plaisir de m'écrire combien une famille comme la nôtre, tenant équipage et voyant le monde, dépenserait par an.

Vous aurez vu par mes lettres précédentes les raisons qui nous empêchent de venir cet été.⁶⁶ [...] Il n'est pas si tôt fait d'arranger nos plantations en assez bon ordre pour pouvoir faire de bon *crops* [récoltes] pendant notre absence. Il faut deux ou trois *tobacco houses* [granges pour entreposer le tabac], une grange et étable chez Sheckles et une étable pour les bestiaux ici, outre un *corn house* [grange pour le maïs] et plus de maisons de nègres et pour les *overseer* [contremaître], etc. Tout cela pourrait se faire en peu de temps en employant des charpentiers loués, mais nous ne pouvons pas déduire toutes ces dépenses de notre revenu qui a jusqu'à présent presque toujours été approprié aussitôt que reçu.

⁶³ Van Havre-S.

⁶⁴ Les « collèges publics » ou universités du nord, telles que Yale, l'université de Pennsylvanie, ou l'université de Cambridge (Harvard) étaient réservées aux hommes. Les Calvert enverraient leur fils aîné, George Henry, étudier à Harvard de 1819 à 1823. Leur fils cadet, Charles Benedict, irait étudier à l'université de Virginie (Charlottesville) de 1824 à 1827 et serait le fondateur en 1856 du collège agricole qui deviendrait l'université du Maryland.

⁶⁵ L'Escaut était rouvert à la navigation et à partir de 1803 Napoléon fit exécuter des travaux importants dans le port d'Anvers pour en faire le premier chantier naval et port de guerre de France.

⁶⁶ Une nouvelle grossesse.

Je suis votre conseil de m'instruire de nos affaires autant que possible, étant persuadée comme vous que c'est un grand avantage et très nécessaire dans ma situation ; mon mari ne fait rien d'important sans me le communiquer. Je vous ai envoyé passé longtemps la note de l'argent que nous avons reçu pour vous, à peu près \$200, pour le montant de quoi vous m'avez écrit d'acheter des *shares* de la banque de Columbia sur nos noms, mais elles ont été toujours si haut que cela aurait été très désavantageux de les acheter [...] Il s'est formé une nouvelle banque à Baltimore dans laquelle mon mari a pris dix *shares* [parts sociales] pour l'argent que nous avons de vous et dix pour lui-même. Comme mon frère fait venir les gazettes de Baltimore, vous aurez sans doute vu le plan de cette banque. Nous avons vendu hier votre fille Lucie pour \$220 à Daugherty, dont nous sommes sûrs d'être payés en attendant un peu ; le charron de Georgetown est le plus grand coquin qu'il n'y eut jamais, cependant nous aurons nos \$200 mais c'est avec beaucoup de peine.⁶⁷ Je n'ai pas encore pu monter le compte de tous les profits et frais de la ferme depuis votre départ, que je comptais vous envoyer, mais le ferai aussitôt que possible.

Il y eut ici cette semaine un orage et une pluie terrible qui a fait beaucoup de dégâts ; cassa le *mill dam* [barrage du moulin] ainsi que le *race* [le bief] en deux endroits, emporta des *fence logs* [poteaux de clôture] au-delà de Bladensburg, qui furent par conséquent tous perdus, inonda et détruisit tous les plants de tabac ainsi qu'une partie de l'avoine semée et mon jardin. Une douzaine de tulipes furent enlevées de terre et charriées au-delà du *fence* [barrière, clôture]. Depuis dix ans on n'avait point vu une telle inondation [...]

Nous voyons par les dernières nouvelles arrivées d'Europe, qui sont du 5 avril, que la France est dans ce moment dans une situation critique et que même des Américains ont été arrêtés.⁶⁸ Ne sachant pas si les lettres sont respectées je ne vous parle jamais de politique, mais les nouvelles que nous recevons tous les jours de France et de Hollande me causent bien des inquiétudes. Je ne conçois point comment vos lettres sont si longtemps à venir ici. Je les reçois toujours trois mois, souvent beaucoup plus après leur date. Je pense que Louvrex les garde à son comptoir oubliant de s'informer des vaisseaux, car il y en a un grand nombre qui arrivent tous les jours d'Amsterdam. Je recevrais vos lettres aussi bien par des vaisseaux allant à Boston, New York ou Charleston que de Baltimore, puisque la poste les prend hors des vaisseaux et les distribue après. Ainsi il n'est pas du tout nécessaire qu'il les envoie à Baltimore [...]

Croyez-moi avec l'attachement le plus tendre

Votre affectionnée fille,

R. E. C.

Rosalie Calvert à Marie-Louise Stier, Riversdale 12 mai 1804 ⁶⁹

Chère Maman,

J'ai cru de vous écrire chaque jour depuis le commencement d'avril et en ai toujours été empêchée, car j'ai eu depuis quelque temps la maison remplie de monde à loger, et auparavant j'étais si incommodée tous les matins que je ne pouvais rien faire. [...] Je suis étonnée que vous n'avez reçu que deux de mes lettres puisque j'en ai écrit tant, mais nous voyons par les papiers publics qu'un nombre infini de vaisseaux ont péri.

⁶⁷ L'acheteur de Lucie, le charron Daugherty de Georgetown, n'a pas pu être identifié plus précisément.

⁶⁸ Voir note 63.

⁶⁹ Van Havre-S.

Je vous suis bien obligée, chère Maman, pour tous les détails que vous me donnez du pays et aussi des peines que vous vous êtes données pour les cheminées. Je ne les ai point encore [...], mais je les attends au premier jour et les ferai placer selon les directions que vous me donnez.

Cela a dû être bien désagréable d'attendre si longtemps pour vos bagages, mais rien ne m'a plus étonnée que ce que vous me dites de ma sœur—qu'elle a encore plus d'ouvrage qu'elle n'avait ici ! Comment cela est-il possible ? Les domestiques ne sont-ils donc plus si bons qu'ils l'étaient autrefois ? Pour moi, j'ai beaucoup d'ouvrage maintenant, mais c'est parce que je n'ai pas un bon domestique, sans cela je n'aurais rien à faire. Pour avoir tout en ordre, il faut les surveiller continuellement et c'est un bien gros tourment, dont j'espère que vous êtes débarrassée tout à fait. [...]

Je ne m'attendais pas à apprendre que les ci-devant prudents Anversois font des banqueroutes si énormes et dépensent tant. Il faut les envoyer ici où l'économie est tout à fait à la mode, surtout à Washington, mais à Alexandrie c'est tout le contraire.⁷⁰

Il n'y a pas le moindre danger que le gouvernement déclarerait la guerre à l'Angleterre. Ils sont trop bien persuadés de leur intérêt qui est d'être toujours bien avec cette puissance qui est la seule qui puisse nuire à ce pays. Jérôme B. [Bonaparte] est si généralement méprisé qu'on lui fait toute sortes d'affronts, qu'il mérite. Il doit emprunter de l'argent de différents ambassadeurs pour vivre. Il vint à Washington dans un bel équipage avec six chevaux, mais quelque temps après il se trouva qu'il appartenait à son ami, commodore Barney, qui est aussi un homme méprisé.⁷¹ Ici les démocrates continuent toujours à avoir la majorité.

Mais que fait Joseph B. à Hoogstraten, c'est un bien singulier endroit pour l'envoyer—je suppose que c'est pour tenir un seul sur le pays ?⁷² Nous sommes très bien instruits de tout ce qui se fait en Europe et je crois que nous savons souvent plus que ceux qui sont sur les lieux. Je n'aime pas l'aspect des affaires là-bas et crains bien souvent que notre malheureux pays ne souffre encore une révolution. Quoique je suis persuadée que vous y êtes mieux et plus contents que vous n'étiez ici, cependant j'ai quelque fois bien des craintes que vous ne vous repentissiez d'y être retournés. Il n'y a à mon avis qu'une seule objection à ce pays-ci, mais celle-là est terrible et sans remède, le trouble qu'on a avec les domestiques ; sans cet inconvénient qui détruit toutes les autres jouissances, l'Amérique serait certainement le plus agréable pays pour vivre.

Votre petite Caroline s'est toujours portée parfaitement bien ainsi que son frère, qui a très peu souffert des dents. Elle est toujours comme vous l'avez vue, vive et de bonne humeur, et fait l'admiration de tous ceux qui la voient. Sa réputation est très étendue ; je la menai l'autre jour chez le peintre Stuart qui a une jolie collection de portraits. Il ne pouvait se passer de la regarder et dit qu'elle était exactement comme une Mrs Sheridan d'Angleterre,

⁷⁰ Allusion probable à Thomas Jefferson qui, dans sa première allocution présidentielle (du 4 mars 1801), déclara que son gouvernement serait « sage et frugal » et interviendrait le moins possible dans le fonctionnement du pays et la vie des citoyens. Thomas Jefferson, *The Papers of Thomas Jefferson*, sous la direction de Julian P. Boyd, Mina R. Bryan, L. H. Butterfield, Charles T. Cullen, John Catanzariti, Barbara Oberg, James P. McClure, Martha J. King, et Tom Downey, Princeton, Princeton University Press, 1950, vol. 33, p.141-142.

⁷¹ Le commodore Joshua Barney (1759-1818) avait servi dans la marine française de 1796 à 1802. En tant que fédéraliste hostile aux Français, Rosalie trouve méprisante qu'un Américain eût servi sous le drapeau français.

⁷² Joseph Bonaparte (1768-1844), frère aîné de Napoléon, commanda une campagne militaire près de Hoogstraten, non loin d'Anvers, en avril 1804.

femme très célèbre pour sa beauté et sa belle voix.⁷³ George est très fort et agile et son plus grand amusement est de grimper sur les chaises. Il ne parle pas encore, excepté pour dire papa.

Nous venons, chère Maman, de recevoir une lettre de Wilmer qui est arrivé à Baltimore, mais nous dit qu'il en part dans le même moment pour Philadelphie et de là à Charleston. Si mon mari avait su qu'il viendrait à Baltimore, il y aurait été d'abord pour le voir. Il ne nous mande rien de particulier, supposant que nous avons des nouvelles plus récentes que celles qu'il pouvait nous donner, mais sa lettre est expressive de sentiments de reconnaissance pour les politesses que notre famille lui a faites et dont il fait l'éloge en termes les plus forts. Je regrette extrêmement de ce qu'il ne pouvait venir ici. J'aurais pu m'entretenir avec lui de vous et de tout ce que vous faisiez. Quelle satisfaction ç'aurait été de voir quelqu'un qui avait été auprès de vous !⁷⁴

Selon les descriptions que vous me donnez, votre hiver doit avoir été bien brillant. J'espère que vous aurez été quelque fois au spectacle, ce que vous ne me dites pas. Que je voudrais, chère Maman, être auprès de vous et nous passerions les soirées ensemble comme nous le faisons à votre chambre ici. J'ai participé cet hiver aux plaisirs de Washington et ai encore une fois recommencé la danse avec succès. Les habillements étaient très élégants et très avantageux. [...] Maintenant je m'amuse avec le jardin. Nous avons eu un printemps affreux, des pluies continuelles depuis le commencement de mars jusqu'à présent. On ne se souvient pas d'avoir eu tant de pluie et d'orages violents. La grêle entre ici et Baltimore détruisit jusqu'aux arbres mêmes. On en a apporté des morceaux [de grêle] chez nous le jour après qu'elle tomba qui étaient plus gros qu'un œuf de poule et en quelques endroits la terre en était couverte à un pied de profondeur.

Vous savez, je suppose, si vous avez reçu ma dernière lettre, que ne trouvant pas notre famille trop nombreuse je compte de l'augmenter au commencement de novembre prochain. J'aurais mieux aimé le différer plus longtemps [...]

Je dois finir cette lettre, chère Maman. [...] Croyez-moi toujours

Votre affectionnée fille,

R. E. Calvert

PS 1 juin [1804]. [...] Je vois avec une peine bien sensible que vous avez encore une fois eu une rechute de votre ancienne maladie [...] Si je n'étais retenue ici par deux raisons impérieuses, je partirais dans le moment pour être auprès de vous. Jugez donc, chère Maman, ce que j'éprouve de ne pouvoir espérer pouvoir venir avant le printemps prochain. Cette idée est si affreuse que je puis à peine la supporter. Vous connaissez notre situation et l'impossibilité de tout arranger en si peu de temps sans une grande dépense que nous ne sommes pas en état de faire [...]. Bien des compliments de mon mari. Il n'apprend le français que fort mal et ne le prononcera, je crois, jamais.

⁷³ Gilbert Stuart (1755-1828), portraitiste de Philadelphie, était venu à Washington en décembre 1803 pour faire les portraits de Thomas Jefferson, James Madison et d'autres personnalités importantes de la capitale fédérale. Caroline Henriette Sheridan (1779-1851) était réputée une des plus belles Anglaises de son époque. En été 1804 Gilbert Stuart passa deux semaines à Riversdale pour faire deux portraits en pendant des Calvert ; l'un de Rosalie avec Caroline (qui avait quatre ans et demi) ; l'autre de George Calvert. Ces portraits appartiennent toujours à des descendants des Calvert, et sont en dépôt à la Maryland Historical Society (Baltimore).

⁷⁴ Voir ce chapitre, note 50.

Rosalie Calvert à Marie Louise Stier, Riversdale, 14 juin 1804 ⁷⁵

Chère Maman,

[...] Les nouvelles que votre lettre me donnent de votre santé m'ont fait bien de la peine en m'apprenant que vous avez encore eu une rechute de cette même maladie que vous aviez ici. J'avais pensé que le changement d'air et le plaisir de revoir tant de personnes chéries et le repos vous auraient été avantageux. J'espère que vous continuez à consulter ce même médecin puisqu'il vous a soulagée. Je crains, chère Maman, que vous ne vous ménagiez pas assez.

Que je regrette en ce moment d'être si loin et de n'avoir pas même l'espoir de vous revoir avant le printemps prochain. Je vous ai écrit dans plusieurs de mes précédentes les raisons qui nous empêchent d'entreprendre ce voyage cet été. C'en sont de si impérieuses que je ne doute pas un moment que vous les approuverez vous-même. Soyez assurée, chère Maman, qu'il n'y a qu'une nécessité absolue qui me retient ici et que ma seule consolation, en étant séparée de vous, est de songer au plaisir que nous aurons lorsque nous serons réunies. [Même] si nous avons pu arranger nos affaires cet été, l'état où je me trouve ne me permettrait pas de venir en automne, puisque c'est au commencement de novembre que je compte augmenter notre famille. Comme je suppose que peut-être vous serez inquiète vers ce temps parce que j'ai toujours été si faible les autres fois, je vous donnerai un détail des arrangements que je compte prendre. Puisque je n'aurai point cette fois l'avantage de votre secours ni celui de ma sœur, je prendrai un médecin de Washington, qui est très bon accoucheur et généralement employé par tout le monde. Les Mrs Stuart et Law m'ont toutes deux offert de venir rester ici pendant ce temps et je choisirai l'une ou l'autre qui me paraîtra la meilleure.⁷⁶ Je louerai pour deux mois, si je peux l'avoir, votre ancienne cuisinière d'Annapolis, Betty, pour me soigner etc. Ainsi, vous voyez, je prendrai toutes les précautions nécessaires pour être bien et vous ne devez pas être inquiète de ma santé, qui est très bonne dans ce moment ainsi que celle de mon mari et de mes enfants.

Notre printemps a été aussi mauvais que notre hiver et continue encore de même. Nous avons depuis quarante jours des pluies terribles et continuelles [...] On ne se souvient pas d'autant de pluie et de destruction [...] Les trois états du Maryland, Delaware et Pennsylvanie ont eu les plus grands dommages, maisons détruites et personnes tuées.

J'ai appris avec bien du plaisir que mon frère fait la cour à Mademoiselle van Erthorn dont vous dites tant de bien que je suis tout à fait impatiente de faire sa connaissance [...] Dans ce moment, chère Maman, je sais que vous êtes au Mick et je m'y transporte bien souvent auprès de vous. Je suis fâchée de vous entendre dire que le pays, comparé à l'Amérique, est monotone et triste. Puisque vous devez l'habiter, je voudrais qu'il fût le paradis terrestre. Votre printemps est bien plus beau et puis vous avez les charmants rossignols et une si grande variété de jolis oiseaux, au lieu desquels nous n'avons ici que des *bullfrogs* [grenouilles-taureaux] des *locusts* [criquets] et mille autres insectes détestables. Je ne me suis aperçue des désagréments de ce pays que depuis que vous l'avez quitté et probablement j'imagine l'Europe plus agréable que parce que vous y êtes. En général, je crois que tous les pays sont à peu près également avatagés de la nature par différents moyens, mais ce sont ceux qui les habitent qui les rendent agréables ou le contraire [...]

Adieu donc, chère Maman. Mon mari me charge de vous faire mille compliments de sa part. Il a écrit à papa trois ou quatre fois mais je crains que vous n'ayez pas reçu nos lettres. [...]

Je vous embrasse bien tendrement en idée et vous prie de me croire

⁷⁵ Van Havre-S.

⁷⁶ Eleanor Custis Stuart (née Calvert), et Eliza Law (née Custis).

Votre affectionnée fille
R. E. Calvert

Rosalie Calvert à Henri Stier, Riversdale, 7 juillet 1804, N° 8⁷⁷

Cher Père,

[...] Les nouvelles que nous recevons journellement d'Europe sont très alarmantes, mais je suppose que plusieurs sont fabriquées en Angleterre.⁷⁸ Ce que vous me dites sur la santé de maman me fait bien de la peine. Je croyais qu'elle se serait mieux portée qu'elle n'avait fait ici. J'espère que vous continuez à consulter ce médecin anglais puisqu'il l'a soulagée. Vous approuvez, je n'en doute pas, cher Père, les raisons qui nous empêchent d'entreprendre le voyage d'Europe cette année comme je l'avais espéré à votre départ. Ce sera donc encore jusqu'au printemps qu'il sera différé et alors j'espère que l'état de l'Europe sera plus tranquille et assuré. Je vous prie de m'écrire ce qu'il faudra faire de ces cinq petites caisses.

Je suis fâchée de ne pouvoir vous donner des nouvelles agréables de Riversdale. Nous avons eu des pluies continuelles ; on ne se souvient pas d'un tel printemps. Il est impossible de vous donner un détail de tout le dégât qui a été fait par cinq orages, tous terribles, mais un surtout. Nous croyions que cela allait être un second déluge. L'eau était quatre pieds dans le *store* [le hangar] de Ben Lowndes et emporta des escaliers et bancs devant la porte.⁷⁹ Capitaine Jones vint dans un bateau à travers les prés jusqu'à sa propre maison.⁸⁰ Tous les jardins dans Bladensburg furent détruits et en plusieurs endroits couverts de gravier à plusieurs pieds de profondeur. Pas un seul *fence log* [piquets de clôture] ne resta entre Sheckels et la plantation d'Anderson ; plusieurs ne furent arrêtés qu'au nouveau pont sur *l'Eastern branch* [la branche orientale, rivière Anacostia] à Washington où on en ramassa des milliers.⁸¹ Il n'y a pas de vestiges des *mill dams* [barrages de moulin] et dans plusieurs endroits il y a des trous dans le *race* [bief] de dix pieds de hauteur, en d'autres elle est tout à fait remplie de gravier. Mon mari s'était donné beaucoup de peine pour rassembler une grande quantité de fumier qu'il avait acheté de Daugherty ; presque le tout fut emporté. Une grande pièce de tabac, justement plantée près de la grande barrière, fut non seulement détruite, mais même toute la terre emportée aussi profond qu'elle avait été labourée. Il comptait mettre en tabac une partie du terrain au nord de la maison ; cinq fois il fut labouré et apprêté et cinq fois il fut détruit par la pluie. Maintenant il va essayer de le mettre en pommes de terre pour du moins produire quelque chose. Je crains que nous ne ferons pas un *hogshead* [de tabac] ici, quoique l'on avait préparé pour en faire vingt. Les prés ne produisent presque rien non plus ni l'avoine et les blés très peu. Edward Lloyd, qui ne fait presque rien d'autre [que du tabac], n'en fera point du tout ainsi que plusieurs autres, de sorte que nous avons assez de compagnons de malheur.⁸² Je vous envoie la gazette d'Alexandrie qui décrit ce que nous avons vu ici, mais cinq différentes fois. Une maison de maréchal [ferrant] avec les outils

⁷⁷ Van Havre-S.

⁷⁸ Les conflits navals franco-britanniques près du Havre et Boulogne-sur-Mer.

⁷⁹ Benjamin Lowndes (1749-1809), voisin planteur de Bladensburg.

⁸⁰ Probablement William Jones (1760-1831), député de Pennsylvanie (1801-1803) et Secrétaire à la Marine (1813-1814).

⁸¹ Samuel Sheckels, contremaître de George Calvert à sa plantation de Buck Lodge.

⁸² Edward Lloyd V (1779-1834), riche planteur du Maryland. Sa plantation, Wye House, dans le comté de Talbot (Maryland), subsiste aujourd'hui.

dedans descendit le Potomac près de Georgetown ainsi que les lits, chaises et plusieurs roues et pièces de moulins. Dans la *City* deux ou trois hommes furent emportés dans l'avenue de Pennsylvanie et seraient allés dans la rivière, s'ils ne s'étaient accrochés aux branches des arbres près de la maison de Young, d'où on les alla chercher à cheval. Enfin, il est impossible de se faire une idée de tant de destruction sans être sur les lieux. Nous avons commencé à acheter quelques *bank stocks* [actions] et comptons continuer de le faire de temps en temps, mais maintenant nous sommes obligés de les revendre pour pouvoir réparer tous les dommages aussitôt que possible. [...]

8 juillet

Il me paraît, cher Père, qu'il ne faut que commencer à vous écrire pour recevoir d'abord de vos nouvelles ! C'est la troisième fois que je reçois une de vos lettres au moment que j'allais vous envoyer la mienne. Puisque ce moyen réussit si bien, je vais l'employer souvent, mais je ne conçois point comment vos lettres prennent si longtemps à venir ici. Il faut que Louvrex les garde [avant de les envoyer], celle-ci est du 24 février [...]

Je ne vous ai pas envoyé encore—parce que je n'ai pas encore tous les détails et n'ai pas encore reçu tous les différents paiements—le compte de la récolte de 1803, ce que vous aviez laissé ici et ce que nous devons recevoir pour votre compte. Nous avons tout reçu, excepté les \$200 pour le carrosse. Le phaéton de mon beau-frère n'est pas encore fini, mais s'il ne l'est jamais, l'argent est assuré, d'autant plus qu'il a rapporté depuis quelques intérêts.⁸³ Je vois que vous mettez Lucie dans l'évaluation de la ferme, nous l'avons vendue à Daugherty pour \$220, croyant que cela avait été votre intention de la vendre. Pour le montant des différentes sommes que nous avons déjà reçues [pour votre compte], nous avons acheté des actions de la banque de Baltimore sur nos noms, comme vous me l'aviez écrit.

Je suivrai vos conseils de m'occuper de nos affaires et ai enfin trouvé moyen de faire tenir livre à mon mari : c'est de l'avoir commencé moi-même ! Au commencement il s'est moqué de ma maladresse à le faire, puis après il s'est impatienté de ce que je lui demandais compte tous les jours de ce qu'il avait dépensé, mais à la fin il va le faire lui-même parce que, dit-il, je le fais si mal qu'il n'en pouvait sortir et maintenant nous notons tous les soirs après souper tout ce qui a été reçu ou donné pendant la journée.

Nous comptons aussi acheter de temps en temps des actions de banque et l'avons déjà fait dans celle de Baltimore, mais les différentes dépenses qu'il faut faire dans ce moment nous ont obligé de les vendre l'autre jour (avec un profit de \$240 sur une très petite somme) ; nous comptons les remplacer aussitôt que possible. Je désire très fort d'avoir des *stocks* [actions] et surtout maintenant, pour pouvoir en disposer, s'il est nécessaire, lorsque nous entreprenons le voyage le printemps prochain, car lorsqu'on part, surtout pour si loin, il se trouve toujours des choses à payer auxquelles on n'avait pas songé. [...]

Si vous n'avez pas encore envoyé la pièce de vin rouge et les différents petits articles que j'avais demandés à maman dans une de mes lettres, ne les envoyez pas à présent parce qu'elles ne viendraient peut-être pas à temps [avant notre départ] [...]

Je vous remercie de l'offre que vous me faites au sujet du prêtre mais, tout bien considéré, je pense qu'il vaut mieux aller à une chapelle publique, surtout dans la situation où je me trouve, mon mari étant d'une autre persuasion. On a réparé et remis en très bon ordre celle où vous alliez et pour laquelle je paie annuellement. Je compte d'y aller chaque fois et, pour le même prix que je donnerai pour un prêtre ici, je le ferai venir là, ce qui aura un double avantage : celui d'être plus décent que ne l'est jamais le service dans une maison et celui d'augmenter le nombre de la congrégation en rendant les jours de messe et d'instruction plus fréquents.

⁸³ Le phaéton était un véhicule léger et rapide, haut sur roues, attelé à deux chevaux et conduit par son propriétaire.

[...] Mon mari vous a écrit trois ou quatre lettres depuis août 1803. Il est très occupé dans ce moment qui est celui de la moisson, sans quoi il vous aurait écrit aujourd'hui. Le blé est bien mauvais cette année [...]

Adieu donc, cher Père, je vous embrasse bien tendrement en idée et je vous prie de me croire.

Votre affectionnée fille,

R. E. Calvert

Rosalie Calvert à Henri Stier, Riversdale, 28 août 1804, N° 10 ⁸⁴

Cher Père,

Je reçus le 7 de ce mois le paquet de lettres que vous aviez inclus à Richard Lowndes et n'ai eu jusqu'à ce moment assez de courage pour vous répondre. Votre lettre si affectionnée et les détails que vous me donnez me sont une grande consolation.⁸⁵ Vos dernières du 20 février m'avaient fait craindre ce fâcheux évènement et depuis je n'ouvrais vos lettres et n'apprenais de vos nouvelles qu'en tremblant, mais cependant j'espérais toujours que j'aurais encore le bonheur de la revoir et je faisais journellement des vœux pour cet effet. Maintenant cet espoir si cher est évanoui et je ne reverrai donc plus la meilleure des mères. Je me flatte de croire qu'elle a senti que ce n'était qu'une nécessité absolue qui me retenait loin d'elle, sans cela je ne me consolerais jamais de n'avoir pas été présente dans ses derniers moments. Ah, lorsque vous nous quittiez l'année passée que je songeais peu alors que c'était la dernière fois que j'embrassais ma pauvre mère, et pendant que je faisais ici des projets et anticipais avec tant d'impatience le plaisir d'être encore une fois avec elle, que je me plaisais même à en parler avec Caroline, je ne me doutais pas de votre malheur ! Je ne plains point son sort mais le vôtre. Sa vie chrétienne sans reproche et ses vertus nous laissent assurés de son bonheur éternel, mais il est triste de songer qu'elle avait beaucoup souffert ces dix dernières années, et maintenant qu'elle allait être dans une situation plus aisée et agréable et réunie à toute sa famille, elle nous est enlevée. Comme vous le dites, il n'y a que la religion qui puisse nous le faire supporter avec résignation.

Je vous remercie encore de ce que vous me donnez un détail des circonstances précédentes et pendant sa maladie. Je trouve une douce satisfaction à les relire et une consolation en voyant qu'elle a peu souffert. Il m'est aussi consolant d'apprendre que vous n'avez pas regretté mon établissement ici. C'est un sujet, cher Père, sur lequel je ne suis jamais sans éprouver des sentiments si contraires que je puis à peine les définir. Si vous étiez restés dans ce pays, je n'aurais jamais eu un moment de regret, mais maintenant, séparée de toute ma famille, je me trouve ici bien seule. Je suis d'ailleurs, quoique naturellement gaie et légère, devenue par les circonstances tout le contraire et aussi, par une vie retirée, trop sensible pour être heureuse.

J'ai été fortunée dans mon choix, il n'y avait peut-être pas un homme dans l'univers qui me convenait mieux que mon mari. Il a toutes les attentions possibles et sait apprécier les sacrifices que je fais. Il me traite en toutes occasions avec tendresse et respect et quoique vif, violent et même ne souffrant pas la contradiction, jamais je crois une femme n'a eu plus de pouvoir sur son mari que j'en ai. Mes enfants ont une excellente constitution et paraissent promettre beaucoup. Tous les individus de la famille à qui je suis alliée sont dans l'aisance et

⁸⁴ Van Havre-S.

⁸⁵ Richard Tasker Lowndes (1763-1840) et à son épouse Ann (née Lloyd, 1769-1841). Voir ce chapitre, note 65.

respectés, ils ont pour moi beaucoup d'égards et d'attentions, mais ce ne sont que des liens de convenance, sans que le cœur y paraisse intéressé. J'étais trop jeune en quittant Anvers pour en bien juger, mais il m'a paru qu'il y avait plus d'attachements entre les parents qu'il n'y en a ici. [...]

Cette lettre, cher Père, ira je crois par le *Vénus* [...] Que je voudrais pouvoir m'embarquer aussi pour venir partager et adoucir vos regrets [...]

Votre affectionnée fille,

R. E. Calvert

Isabelle van Havre à Rosalie Calvert, Anvers, [probablement août 1804] ⁸⁶

Chère Sœur,

Je viens de recevoir votre lettre du 13 juin. Je ne mérite pas autant d'être grondée que vous le pensez, puisque je vous ai écrit six lettres, celle-ci étant la septième. Je vous ai expliqué dans ma dernière les raisons qui m'avait empêchée de vous écrire pendant un espace de deux mois et demi, étant dans la même situation où vous êtes. [...] Je vois, chère Sœur, par votre lettre que vous comptez prendre un accoucheur de Washington. Je crois qu'on vous a mal conseillée. Il y a toujours beaucoup de partialité dans ces recommandations, mais en général il arrive plus d'accidents chez celles qui prennent des hommes que chez celles qui ont des femmes. J'en ai eu expérience et ne voudrais jamais prendre qu'une femme, s'il y en a une bonne à avoir. Celle d'Alexandrie, nous en avons l'expérience ; si elle exerce toujours ce métier, je la préférerais à aucune autre.⁸⁷ Je compte aussi être au lit vers le premier quart de novembre ; je penserai bien souvent à vous, chère Sœur. Que ne pouvons-nous pas être ensemble pour nous aider et nous consoler dans ce moment. Je n'aurai personne auprès de moi dans ce moment qu'une gère-couche [sage-femme]. Il n'y que Madame V. H. que je pourrais demander.⁸⁸ Je suis on ne peut pas mieux avec elle mais, cependant, avec les vieilles tracasseries d'avant l'émigration, je préfère de ne pas lui demander.

Vous me demandez, chère Sœur, un détail de ma manière de vivre et de mes amusements. Depuis le commencement de l'hiver cela n'offre pas un tableau bien grand. Quant aux plaisirs publics, je vous en ai envoyé un détail. J'en ai assez joui, mais la maladie de maman et l'embarras de se mettre en ménage m'ont pris beaucoup de temps. Depuis le moment de notre retour jusqu'au mois de novembre, nous avons passé notre temps à faire le tour de notre famille, à camper en ville ou à la campagne, [au point à] mettre dans un état notre linge et habits, etc. Je devais beaucoup faire moi-même, n'ayant pour tout domestique qu'une garde d'enfants très jeune et toute nouvelle. Il fallait surveiller les enfants qui ne savaient se faire comprendre, faire mille petites choses pour maman.⁸⁹ Vous savez qu'en hiver, lorsque les jours sont courts et qu'on fréquente les plaisirs, on ne trouve pas beaucoup de temps pour faire autre chose, outre cela. J'ai passé tous ces jours, quelque fois le matin et l'après dîner, quelques heures auprès de maman. Cela paraissait lui faire plaisir, parce que

⁸⁶ Cal S-V, copie ou brouillon de lettre, non signé, du carnet de correspondance d'Isabelle van Havre.

⁸⁷ Mrs Somers, sage-femme d'Alexandrie, qui aida à mettre au monde trois enfants van Havre : Édouard (1796-1829), Charles (1799-1807) et Albert (1802-1802).

⁸⁸ Hélène van Havre (née Vinck, 1769-1842), belle-sœur d'Isabelle. La référence aux « tracasseries d'avant l'émigration » n'est pas claire.

⁸⁹ Édouard et Charles van Havre parlaient donc l'anglais mieux que le français en arrivant à Anvers.

papa était très occupé par ses affaires, même le soir, jusqu'à huit ou neuf heures. Mon temps, chère Sœur, a donc été partagé entre les plaisirs publics et les devoirs de famille. J'ai dû [ensuite] camper dans une mauvaise maison, sans équipage, avec quatre domestiques (femme de chambre, garde d'enfants, cuisinière, et un domestique de maison) et sans voir de monde parce que nous n'avions pas eu le temps de mettre la maison en état.⁹⁰

L'événement malheureux survint au mois d'avril. Charles était sur le point de se marier et logeait chez papa depuis le mois de janvier, mais il était tellement occupé à mettre ses affaires en ordre et à filer l'amour qu'il n'était à la maison que le matin et la nuit. C'est donc sur moi que tombait en grande partie le soin d'aider papa à arranger son ménage et de lui faire compagnie. Il était, et est encore, très affecté de la perte qu'il a faite. Au mois de juin nous avons été pour quelques jours à Cleydael, d'où on est venu me chercher pour la maladie [du père] van Havre que nous avons perdu peu de jours après.⁹¹ Nouvelle perte et mille affaires et embarras de plus. Il faut maintenant arranger ce mortuaire avec Charles van Havre et sa femme, avec qui heureusement nous nous entendons extrêmement bien, mais cela va nous prendre une grande partie de l'été.⁹²

Le mariage de Charles a été célébré il y a quinze jours, sans cérémonie par rapport au double deuil que nous portons. Je suis depuis huit jours au Mick avec papa et sœur Catherine, la religieuse qui a servi feu Mimi un été à Wijnegem et notre mère pendant sa maladie. C'est une bonne fille qui aime beaucoup les enfants. Elle est en partie *housekeeper* [ménagère] pour papa et, lorsqu'on s'absente pour un jour, c'est une surveillante pour les enfants. Charles a logé ici deux nuits avec sa nouvelle épouse, mais ils ont dû retourner à la campagne chez van Ertborn, parce que l'archevêque devait y venir loger pendant huit jours, confirmer sept paroisses des environs. Le jour du mariage on a été dîner et loger à leur campagne, où les paysans ont eu une fête champêtre. Il n'y avait de la famille de la maison que le baron van Ertborn et sa femme, papa et nous.⁹³ La baronne fit conduire la mariée après souper à son quartier ; quelque temps après le baron y conduisit le *bruidegom* [le jeune marié] et tout le monde s'en fut coucher les uns avec leur femme et les autres tout seul. [...] Je crois qu'ils [les jeunes mariés] iront à Paris, mais ne sais pas qui les accompagnera. Je crois que ce sera un des frères van Ertborn.⁹⁴

Je ne puis pas encore vous dire, chère Sœur, quels sont mes projets pour l'hiver ne prévoyant pas de trop en faire par les circonstances. Nous irons certainement dans le monde, mais je ne le fais pas encore. Si nous restons dans la maison que nous occupons, elle est trop petite et incommode et nous pourrions difficilement y loger avec l'équipage que nous avons maintenant. En attendant [le compte] mortuaire de [la maison rue] Margrave, peut-être bien que nous irons nous-même y loger en attendant notre maison ou une autre location ?⁹⁵ Il est impossible d'en trouver dans ce moment. On demande 140 à 200 louis de loyer pour une

⁹⁰Voir ce chapitre, note 60.

⁹¹ Jean Michel Joseph van Havre (1730-1804), beau-père d'Isabelle, décédé le 17 juin 1804.

⁹² Charles-Antoine van Havre (1767-1814) et Hélène Thérèse Jeanne van Havre (née Vinck, 1769-1842).

⁹³ François de Paule Joseph, baron van Ertborn (1755-1807) et Jeanne Joséphe Louise (née van de Werve, 1755-1785), parents d'Eugénie van Ertborn. Cette lettre indique que François de Paule s'était remarié, mais je n'ai pu identifier sa seconde épouse. La campagne des Ertborn était située à Hoboken ; elle ne subsiste plus aujourd'hui.

⁹⁴ Les jeunes mariés se joignirent à Emmanuel François de Paule van Ertborn (1761-1818), l'oncle d'Eugénie et à son fils Florent Joseph (1784-1840), déjà à Paris en septembre 1804.

⁹⁵ Maison au n° 12 de la rue du Margrave (prolongement de la rue de Vénus) ayant appartenu à feu Jean Michel Joseph van Havre.

bonne maison, et il n'y en a pas. La nôtre est louée au consul espagnol pour 15 000 louis par an.⁹⁶

Le luxe est beaucoup augmenté ici depuis un couple d'années, aussi il n'y a plus de mariages. Les parents vivent bien mais ne peuvent donner à leurs enfants une dot suffisante pour vivre sur le même ton. Il y a cependant un lot de demoiselles fort nombreux, mais dont beaucoup deviendront, je crains, *old maids* [de vieilles filles], parce que l'hiver prochain il en viendra trois ou quatre qui sont très riches et les jeunes gens mettront [les autres jeunes filles] en réserve pour ce temps.

Vous me demandez combien une famille doit dépenser par an pour vivre sans extravagance. Il m'est difficile de répondre sur cela n'en ayant pas encore fait l'expérience. Notre beau-frère Leverghem dépense, dit-on, vingt mille par an outre l'intérêt, mais il vit brillamment, a du monde à dîner cinq fois dans la semaine, loge ses enfants mariés une partie de l'année, en a cinq non mariés, dont deux à la maison et les autres au couvent. Son fils découvre Paris et fait en quelque façon les honneurs de la société, donne des fêtes, etc.⁹⁷ Je crois que vous et moi pourrions vivre, en tenant équipage et cinq ou six domestiques, pour douze mille, voire un occasionnel dîner en ville et à la campagne, sans cependant y comprendre les dépenses d'entretien ou intérêt d'une campagne. Si nous n'avions pas fait d'héritage nous n'aurions certainement pas dépensé cette somme, pour la très bonne raison que nous n'aurions pas autant de revenus et que jamais mon mari n'aurait voulu dépenser son capital.

Voilà pour le moment tout le détail que je puis vous donner à cet égard, mais je prendrai de plus complètes informations et vous écrirai encore sur ce sujet. La certitude de vous revoir, chère Sœur, l'été prochain, me fait faire mille projets flatteurs. Il ne faut pas craindre d'amener vos nègres et négresses, si vous en avez dont vous êtes contente. Je regrette beaucoup de n'avoir pas ici une petite pour garder le nouveau venu lorsqu'il sera ici. Il y a beaucoup de Français en ville qui en tiennent ; cela n'est plus rien de rare.

Rosalie Calvert à Henri Stier, Riversdale, 18 septembre 1804, N° 11 ⁹⁸

[...] Ce sera une diversion pour moi de vous écrire ; rien ne me soulage plus que de m'entretenir avec vous, car quoique cela me fait sentir plus vivement notre perte, je sens qu'il n'y a personne qui puisse partager plus sincèrement mes regrets. [...]

Je vous ai écrit un détail des ravages que les pluies avaient faites, en conséquence de quoi nous ne produirons rien ici [à Riversdale]. A la plantation de Buck Lodge (où Sheckels était autrefois) on fera un demi *crop* [récolte] [...], à Mount Albion, si aucun accident n'arrive pendant ce mois-ci, on en fera un très bon [...]

⁹⁶ Officiellement la pièce d'or de 20 francs s'appelait « napoléon » sous l'Empire, mais dans l'usage on disait encore louis, au moins à Anvers.

⁹⁷ Joseph della Faille de Leverghem (1754-1822), veuf de Catherine de Witte (1755-1803). Louise van Havre épousa en 1819 un de leur fils, Jean Marie (1780-1848) ; il n'est pas clair si le fils della Faille, dont il est question dans cette lettre et qui faisait la fête à Paris, est Jean Marie ou plutôt son cadet Charles (1784-1849). Isabelle réfère au baron della Faille comme son beau-frère car Catherine della Faille (née de Witte) était la demi-sœur de Jean-Michel van Havre, par leur mère Catherine Anne de Witte (née Lunden, 1733-1801) qui, veuve très jeune, se remaria avec Jean Michel van Havre, père.

⁹⁸ Van Havre-S.

Nous et nos enfants nous portons bien, mais tous les nègres ont été malades, quelques-uns très sérieusement. Notre cocher Will Scott a une consommation dont il mourra ; Caroline a été incommodée pour quelques jours, mais est tout à fait rétablie. J'ai maintenant une excellente garde d'enfants blanche. George lui est si attaché qu'il ne la quitte jamais et elle l'aime comme si c'était son propre enfant ; il est extrêmement fort pour son âge. Vous devez vous rappeler votre *overseer* [le contremaître] Watson. Nous lui donnâmes son congé à la fin de l'année, n'étant bon à rien, et nous en prîmes un autre qui au bout de peu de temps se trouva être encore plus mauvais et le plus grand coquin. Nous l'avons renvoyé à la demi-année et avons repris Baret ; c'est un bien brave homme, mon mari en est très content. [...]

Je vous ai écrit que Mrs Law était séparée de son mari. Elle est maintenant avec moi et a quelque intention d'acheter la maison de Stoddert. Si nous n'étions pas décidés d'aller en Europe, elle n'hésiterait pas à la prendre d'abord. C'est une triste chose de voir deux personnes qui ont un enfant se séparer sans de bonnes raisons. Vous savez qu'il a toujours été un singulier homme ; elle a un caractère en tout opposé au sien et n'était pas assez raisonnable pour supporter ses folies, de sorte que, comme il arrive le plus souvent, ils ont tous deux tort.⁹⁹

[...] Je voudrais, cher Père, [...] venir adoucir la solitude de votre situation et, quoique j'espère avoir ce plaisir l'été prochain, cette époque me paraît bien éloignée. Je ne vis plus que dans l'attente d'aller vous revoir. Depuis votre départ l'Amérique me paraît un désert et tout m'y est désagréable. Je désire de tout arranger ici pour que, si mon mari peut se faire aux manières et façons de vivre de notre pays, nous puissions y rester. Je me trouve à cet égard dans une situation embarrassante. L'intérêt premier de mes enfants est certainement de les établir ici, surtout si notre famille devient nombreuse. Mais dois-je entièrement sacrifier mon propre bonheur ? Un autre article est la religion : mon mari ne changera pas sur ce point et l'observation exacte de nos préceptes est bien difficile ici.

Selon vos lettres et celles de ma sœur il me paraît que vous n'êtes pas si contents du pays que je m'y étais attendue et, comme vous dites, je crains bien que mon mari sera entièrement étranger et ne pourra se faire aux manières. Le seul moyen est donc de l'essayer avant que de prendre des résolutions que nous pourrions regretter. Mais si je prévoyais la probabilité de pouvoir ne plus revenir ici, cela influencerait beaucoup les arrangements que je dois prendre. J'acquiesce entièrement à tout ce que vous me dites sur ce sujet dans votre lettre et surtout que le vrai bonheur ne se trouve que dans sa famille et sur ce point je ne peux que me féliciter chaque jour, puisque mon mari et mes enfants sont tout ce que je peux désirer. [...]

Songez souvent, cher Père, à votre pauvre Rosalie qui ne se consolera jamais de n'avoir pu accompagner sa mère et croyez-moi avec l'attachement le plus tendre,

Votre affectionnée fille,
Rosalie E. Calvert

Rosalie Calvert à Henri Stier, Riversdale, 28 septembre 1804, n° 12¹⁰⁰

Cher Père,

⁹⁹ Eliza Law (née Custis) et Thomas Law se séparèrent à l'amiable en août 1804. Calvert et Rosalie aidèrent Eliza à organiser ses finances. Elle aurait voulu s'installer près d'eux à Bladensburg et pensait un moment acheter la maison Botswick, que les parents Stier avaient louée de 1800 à 1802 de Benjamin Stoddert (1751-1813).

¹⁰⁰ Van Havre-S.

[...] Je vois avec regret, cher Père, que tout paraît perpétuer et vous rappelle la fâcheuse perte que nous avons faite. J'apprécie, mieux que personne, l'amertume de votre situation [car] elle est semblable à la mienne. Ah, si nous pouvions nous plaindre ensemble, quel soulagement ce serait pour nous deux. Mon mari, quoiqu'il a senti vivement la perte de notre mère, ne la connaissait pas assez pour que sa douleur puisse se comparer à la mienne et la solitude que je cherche augmente mes regrets. Ah, cher Père, que je soupire après le moment qui me réunira à tout ce qui m'est cher. Je ne peux m'attacher à rien ici, mon imagination me transporte sans cesse auprès de vous. [...]

Vous me demandez de vous envoyer un acte ou *deed* pour faire le transport de la plantation, mais vous n'avez pas songé que vous en avez le modèle dans celui de William Steuart. Pour la décharge de Charles, il s'agit seulement de brûler le *deed of trust* [acte de fiducie] qu'il vous a donné et il est déchargé par ce fait, puisque dès que l'acte n'existe plus, il ne peut être responsable.¹⁰¹ Un autre article que je ne comprends pas est que vous dites qu'il doit être mentionné dans cet acte que nous recevons cette propriété pour tenir lieu et à compter de ma portion légitimaire de la succession de ma mère et signé de mon époux. D'aucune manière je ne puis comprendre cet article, puisque vous me donnez [la plantation] comme dot et pas par succession.¹⁰² Ainsi donc il ne peut être nécessaire de faire dresser l'acte d'aucune manière particulière, excepté que c'est donné à moi, Mrs Calvert, fille d'Henri J. Stier, parce que tout ce que je reçois en mon nom ne peut alors aller qu'à mes héritiers, de même que je compte faire mettre les fonds que nous achetons de mon chef sur mon nom, ce qui est souvent fait ici, ainsi mon mari ne peut s'en offenser. Je ne désire point être indépendante de mon époux et agirai toujours dans ces occasions avec la plus grande délicatesse, mais les lois ici ne donnent que peu de pouvoirs aux femmes et il vaut mieux errer du côté de trop de prudence. Je dois lui rendre cette justice qu'il me traite en toutes occasions différemment de la coutume d'ici, puisqu'il ne fait aucune transaction importante sans me consulter et avoir mon consentement.

Je ferai ce que vous me demandez d'obtenir en acte, lorsque les États s'assemblent pour vous autoriser à tenir des terres en Maryland. Il est bon d'en avoir [la possibilité], mais je ne crois pas qu'il vous serait avantageux d'en avoir, [car] les terres doivent être sous les yeux du maître pour produire un intérêt suffisant. Dans ce moment ici elles n'ont presque pas de valeur, toutes sont à vendre et il n'y a pas d'acheteurs parce qu'il n'y a pas d'argent : les trois plantations des Addison et celles de Tom Dick, Stoddert, Belt, Tayloe et plusieurs autres que vous ne connaissez pas.¹⁰³ [...]

Je crois voir, par vos lettres et celles de ma sœur, que vous ne trouvez pas tout aussi bon [à Anvers] que vous l'aviez attendu. Assurément, le gouvernement doit être bien mauvais. Je m'étonne aussi que l'on met tant d'entraves au commerce que, d'un autre côté, on prétend tant encourager. Si jamais, cher Père, vous regrettez un moment d'être parti d'ici, j'espère que vous êtes assuré que rien ne me ferait plus de plaisir que de vous remettre en pleine possession de Riversdale. Je retournerai avec une satisfaction bien grande à Mount

¹⁰¹William Steuart, avocat des Stier lors de l'achat de Riversdale. Cet achat était compliqué par le fait qu'Henri Stier n'avait pas la nationalité américaine et par conséquent n'était pas autorisé à acquérir de biens immobiliers aux États-Unis. Le terrain avait donc été acheté au nom de Charles Stier, seul membre de la famille Stier à être naturalisé américain à cette époque. Voir Letzter, *L'épopée américaine*, p. 69-71.

¹⁰²Henri Stier expliquera à Rosalie les subtilités juridiques du transfert de Riversdale dans sa lettre du 15 décembre 1804.

¹⁰³ John Addison (1770-1835), Thomas Dick, Benjamin Stoddert, Benjamin Belt (1761-1836), et John Tayloe III.

Albion ou, si vous le préférez, je resterai ici pour être votre *housekeeper* [ménagère]. Qu'une telle résolution me ferait plaisir car, quelque désir que j'ai de venir m'établir pour toujours en Europe, il y a deux choses qui m'inquiètent : l'une est que toutes nos propriétés sont ici et l'autre est si mon mari pourra s'habituer aux manières là-bas. Cependant, il n'est attaché à ce pays que parce que ses propriétés y sont.

Je vous ai écrit dans mes précédentes combien nous avons souffert [par les inondations de l'été dernier] et pour tout combler une gelée blanche vient de détruire le peu de tabac que l'on avait planté depuis les inondations, espérant un automne tardif. Ainsi nous ne ferons littéralement rien ici, outre beaucoup de frais au moulin, *dams, races, fences* etc... [barrages, biefs, clôtures]. Si vous recevez les gazettes, vous verrez les ravages terribles que les états du midi ont soutenu. Outre cela, tout le monde dans ce voisinage a été malade et une quantité de personnes sont mortes. Dr Mitchell avait tant à faire qu'il a attrapé une fièvre bilieuse, qui l'a emporté. Il se tient aujourd'hui une assemblée de tous les voisins pour choisir et inviter un autre médecin qui soit bon. Nous et nos enfants nous sommes très bien portés, mais les nègres ont été malades-- Betty a perdu deux de ses enfants. Toutes ces pertes ne m'inquiètent que pour autant qu'elles pourraient influencer et embarrasser le printemps prochain, lorsque nous songerons à nous embarquer. Puisque je serai en couche pendant l'hiver et par conséquent pas dans le cas de faire de la dépense, ce sera une bonne excuse.

Vous ne m'avez jamais rien écrit des cinq caisses laissées ici, ce qu'il faut en faire en cas de départ. [...]

Je crains que les choses que je vous ai prié de m'envoyer vous donneront du trouble. J'ai oublié de vous dire qu'il est indifférent si vous les envoyez à Baltimore ou à Philadelphie, puisqu'il y a des *packets* [petits bateaux à marchandise pour le transport intérieur] qui vont constamment de ces endroits à Washington. Si les ballots ne pèsent pas au-delà de 100 livres, ils peuvent venir par le *stage* [coche, voiture de poste] à peu de frais. Je vais faire rassembler une grande quantité de semences de peuplier et vous les enverrai par la première occasion qui se présentera. [...]. Je m'occuperai aussi avec plus d'exactitude des devoirs de notre religion. Comme vous dites, cela est bien difficile ici : les prêtres se rendent si peu respectables que la religion en souffre, et puis leur nombre n'est pas suffisant. On me dit que Plunkett est mort ; je ne sais si c'est vrai.¹⁰⁴ [...]

Votre affectionnée fille,
Rosalie E. Calvert

Rosalie Calvert à Isabelle van Havre, Riversdale 28 septembre 1804¹⁰⁵

[...] C'est maintenant à peu près le temps que vous comptiez être en couche. Moi, je crains que je serai aussi attrapée en octobre, quoique je comptais seulement en novembre. Je n'ai encore rien de prêt et ne sais comment j'ai tant d'ouvrage, car j'ai à présent deux excellentes couturières et une garde d'enfants blanche. Je lui donne des hauts gages, \$5 par mois, mais elle les vaut. Jamais je n'ai vu tant de patience et de bonne humeur à toute épreuve. Je n'ai maintenant plus le moindre trouble avec les enfants. Elle fait même leurs habits avec très peu de mon assistance. J'ai aussi pris une petite fille noire de treize ans, qui

¹⁰⁴ Robert Plunkett (1752-1815), prêtre paroissial catholique à Bladensburg. Missionnaire jésuite anglais, éduqué en Flandre, il fut envoyé aux États-Unis en 1789 et nommé premier président de l'université de Georgetown en 1791. Il démissionna de ce poste en 1793, préférant exercer son ministère.

¹⁰⁵ Cal S-V.

nettoie, fait les lits, etc. Kitty, que vous connaissez, est ma femme de chambre et excellente ; elle est extrêmement adroite et même met mes cheveux en papillotes tous les soirs. [...] Malgré tout cela, je suis accablée d'ouvrage. Il est vrai que j'ai eu constamment du monde à loger depuis le premier de mai, et outre cela j'ai entrepris une pesante besogne, celle de m'occuper de nos affaires, apprendre à tenir livre, etc. Cela prend beaucoup de temps, mais je veux avoir tout en bon ordre (ménage, toilettes, etc.) et en même temps économiser pour passer la mer. Vous voyez que tout cela n'est pas aisé et demande une grande activité.

Mais d'où vient-il que vos enfants désirent de retourner ici ? Je vois aussi que vous ne trouvez pas tout aussi bien que nous l'avions imaginé. Je vous en prie sérieusement, chère Sœur, écrivez-moi ouvertement sur ce sujet et surtout ne craignez pas que rien ne m'empêcherait de venir, puisque ce n'est pas le pays qui m'attire, mais ceux qui l'habitent. Ainsi donc, soyez persuadée que si l'un était le paradis terrestre et l'autre le purgatoire, encore je n'hésiterais pas un moment à partir aussitôt que possible. Je me trouve ici comme en prison depuis votre départ et surtout depuis le fâcheux événement. Je ne puis cesser de pleurer et ne jouis de rien. Mes amis et mon mari tâchent de me distraire, et en compagnie je m'efforce d'être gaie, mais c'est forcé et je suis continuellement en Europe et ne puis me pardonner de vous avoir quittés, non jamais, aussi longtemps que je vivrai. Ah, si j'avais prévu ce fatal événement, rien ne m'aurait empêchée de vous accompagner, car maintenant je n'y songe jamais sans sentir un reproche bien cruel. Votre destin, chère amie, et celui de mon frère est bien plus heureux que le mien. [Charles] partit d'ici car c'était son devoir, mais il eut le bonheur de voir revenir ses parents et d'être avec notre mère jusqu'au dernier moment. Vous abandonnâtes votre époux pour quelque temps pour remplir des devoirs plus sacrés et en avez été récompensée. Mais moi, que je me trouve dans une situation pénible ! Mon mari ne pouvait au temps de leur départ quitter ce pays, même au prix de maintes privations—la chose était impossible. Devais-je l'abandonner ; peut-être ne l'aurais-je plus revu ? De tous côtés, je me préparais des regrets éternels. [...]

Je suis fâchée que vous ne pouvez avoir votre maison de retour. Vous l'aviez arrangée si joliment qu'il est bien désagréable de ne pouvoir la saisir, d'autant plus que vous êtes obligée d'en louer une si mauvaise.¹⁰⁶ Les Français ont grand tort de mettre tant d'entraves au commerce s'ils veulent vraiment du bien à la ville d'Anvers. Les marchands se dégoûteront d'y envoyer leurs vaisseaux et une fois détournés ils ne reviendront plus.

Je vois avec plaisir que ma chère Louise profite si bien de ses leçons.¹⁰⁷ Elle doit être bien changée. Dites-lui que je lui recommande la danse ; si elle désire de revenir ici, c'est le plus beau moyen d'y briller. L'éducation des filles est ici bien méconnue. On les élève comme si elles devaient épouser des ducs et marquis, et elles n'attrapent personne car les hommes s'effrayent de leurs airs et dépenses. [...]

Je suis étonnée et ne conçois point comment vous pouvez avoir les *blue devils* [attaques de mélancolie]. N'avez-vous pas tout ce que vous pouvez désirer, au milieu de tous vos parents et amis, pas de soucis avec votre ménage, toutes sortes d'amusements, sans qu'il vous coûte la moindre peine ? Envisagez la différence de ma situation et vous ne pourrez jamais vous plaindre [...]

Votre affectionnée sœur,
R. E. Calvert

¹⁰⁶ Voir note 61.

¹⁰⁷ Voir aussi, Isabelle van Havre à Rosalie Calvert, [probablement avril ou mai] 1805, où Isabelle écrit avoir réembauché pour Louise Madame Millevoise, ancienne préceptrice de Rosalie.

Henri Stier à Rosalie Calvert, Anvers, 10 novembre 1804¹⁰⁸

Ma chère,

Je profite du premier moment de loisirs pour vous écrire une longue lettre où, entièrement et exclusivement occupé de vous, je vous exprime tous mes sentiments et mes opinions dans le désir de vous être utile dans la situation où vous vous trouvez. J'ai devant moi toutes les lettres que vous m'avez écrites depuis que nous nous sommes quittés. Je vais tâcher de vous présenter des conseils qui pourraient servir à vous rendre heureuse et c'est avec confiance que je vous offre la vie de votre mère pour modèle, en revenant sur des événements passés qui me rendent le souvenir de sa perte bien sensible.

Pour avoir été témoin constant, ma chère, de notre amour et de notre tendresse mutuelle, vous savez que jamais nous n'avons différé d'opinion ni de sentiment sur des objets de quelques conséquences. C'est une grande consolation pour moi, parvenu à l'âge déjà très avancé de soixante-deux ans, de sentir que j'ai joui de la plus grande somme de bonheur dont un mortel est susceptible et de me rappeler toutes les actions de ma vie sans aucun remords. S'il me reste quelque regret, ce n'est peut-être que celui de n'avoir pas fait encore plus d'*exertion* [efforts] pour rendre encore plus heureuse une épouse que j'ai toujours tendrement et fidèlement aimée et respectée. Je vous souhaite bien sincèrement, ma chère, une carrière aussi heureuse et qui, je crois, ne dépendra que de vous d'obtenir en suivant la même recette, puisque vous avez les mêmes moyens. [...]

Nous avons souvent, votre mère et moi, discuté l'événement de votre mariage qui nous séparait de vous et nous avons toujours fini par reconnaître le mérite d'une résolution qui, cependant, coûta si cher à notre tendresse et la vôtre. Vous savez et votre époux aussi combien il nous en a coûté, combien de larmes j'ai répandues avant de donner [mon] consentement, prévoyant la possibilité de notre séparation, quoique non probable à cette époque. Je ne me suis point fait illusion sur la promesse de votre époux de nous suivre ; ce serait une cruauté de l'exiger si son bonheur se trouvait contrarié par l'exécution d'une telle promesse. Dans notre résolution, vos intérêts seuls ont été dans la balance. Nous avons considéré que vous étiez dans la fleur de votre âge, que notre retour en Europe était peu probable, que l'époque en était dans tous les cas incertaine et certainement peu prochaine, que vous ne pourriez pas gagner à attendre à vous établir et que votre établissement en Europe ne se présentait pas dans un jour favorable. Votre inclination a décidé notre consentement ; nous ne nous en sommes jamais repentis et le donnerions encore. Soyez donc heureuse [...]

Soit que vous veniez vous établir ici ou que vous décidiez de rester où vous êtes, établissez votre bonheur sur des bases solides, sur une parfaite union et accord avec votre époux et vos enfants, car ce n'est que dans ce cercle qu'on peut le trouver réel et constant. Étudiez donc bien les moyens de former ce cercle. Cela est facile quand on est pénétré de la vérité de ce principe : le pouvoir d'une femme sur son mari est sans bornes, quand elle sait gouverner avec modération et méthode. S'il s'échappe quelquefois, il est aisé de le ramener et le seul secret consiste à lui rendre les intérêts de sa famille plus chers et plus intéressants que toute autre dissipation, en un mot, lui faire trouver le vrai bonheur chez lui.

Occupez-vous essentiellement de l'éducation de vos enfants et de leur procurer une véritable tendresse sans faiblesse, de l'exactitude dans le maintien du bon ordre et de l'économie dans le ménage. Ces soins et attentions vous assureront une jouissance présente et bien plus grande encore dans un âge plus avancé quand vous pourrez récolter les fruits des soins que vous avez pris. Tous les soins d'une mère de famille ne doivent pas la priver des

¹⁰⁸ Stier-MHS.

plaisirs de la société. Il suffit de ne pas s'abandonner aux derniers et de s'occuper avec exactitude des premiers. Vous trouverez votre bonheur dans celui de vos enfants et de votre époux. Préparez-leur donc dès à présent un sort par votre économie et votre bon exemple. Apprenez-leur de bonne heure d'apprécier ce que vous aurez fait pour eux.

Le point d'[assurer] un sort pécuniaire pour vos enfants est le plus difficile pour vous dans la situation où vous vous trouvez, par une opinion et un usage contraires de ceux qui vous entourent. Le système général en Amérique est de dépenser ; l'économie y est considérée comme un vice. On ne pense que pour soi-même, on s'inquiète peu de la famille. Ce système peut être admissible pour un homme qui, par son industrie et son travail, a acquis [sa fortune] et qui a le droit par-là d'en jouir, laissant uniquement à sa postérité les mêmes moyens pour subsister. Aussi ce système se réduit à une génération et ne peut aller plus loin. Ne vous laissez pas séduire par les faux paradoxes et exemples. Tachez de mettre vos enfants dans une aussi heureuse position que vous avez été mise vous-même. Vivez noblement, mais avec modération. Suivez les bons exemples d'un [George] Washington, d'un Carroll—oui d'un Carroll—que l'on a injustement accusé d'avarice ; reproche dont il s'est bien lavé par les généreuses dots à ses enfants.¹⁰⁹ Le véritable avare est celui qui amasse par plaisir d'accumuler ou de dépenser pour sa propre satisfaction et sans partager. Le généreux est celui qui vit avec modération et sait donner son argent à ceux à qui il convient et quand il convient.

Votre époux et vous avez reçu votre bien en patrimoine et vous trouverez du plaisir à le transmettre de même à votre postérité [...] Il vous importe de connaître vos moyens [...] Vous avez à attendre, du chef des biens de votre mère et des miens-- s'il n'arrive aucune révolution--un capital d'à peu près \$180 000, dont vous avez déjà reçu par la terre de Bladensburg la valeur de \$40 000. Cette somme, dans quelque façon qu'elle se présente à votre esprit, est en partie le produit de notre économie. Vous devez la considérer comme un héritage très conséquent et qui offre peu d'exemple dans quelques contrée ou pays que ce soit. Ne vous laissez pas imposer par des propos vagues et hasardés. Persuadez-vous bien qu'Anvers est une des villes les plus riches du monde et contient plus qu'aucune un grand nombre de capitalistes en proportion de sa population. Ceci bien établi, vous pourrez parfaitement faire votre opinion sur la valeur de votre fortune, quand je vous informerai que même ici un héritage comme le vôtre a peu d'exemple [...]

Pénétrez-vous bien de la difficulté de diriger et de conserver votre fortune ; pensez souvent à la source d'où elle vous est transmise ; elle remonte à plusieurs générations, et c'est ce qui lui imprime une respectabilité et une obligation de la soutenir au même degré de splendeur et de la transmettre à vos descendants [...] Il n'y a qu'à Anvers [que se] présente un tel exemple de succession de familles qui se soutiennent depuis plusieurs générations. Partout ailleurs, c'est la roue de la fortune : l'un monte, l'autre descend. Ce n'est qu'ici qu'on suit un système et encore voit-on aujourd'hui bien des branches décliner et aller à rien [...]

Nos principes ont toujours été de traiter nos trois enfants avec une parfaite égalité ; c'est ce que nous avons fait jusqu'à présent et je continuerai [...] Je vous envoie ci-joint les différents comptes de ce que vous avez reçu depuis l'époque de votre mariage. Ne croyez pas qu'en vous les envoyant et en faisant ces remarques ce soit pour vous en faire des reproches ; je ne veux faire que des observations et vous habituer à calculer. Je sais que le premier capital et une partie des revenus ont été employés à quelques achats de propriétés et à faire votre maison, mais vous verrez par ce tableau que vous avez dépensé dans le cours de cinq ans et demi \$16 171. Pour le compte, vous verrez que je reste débiteur d'un peu plus de \$200, que je

¹⁰⁹ Charles Carroll de Carrollton (1737-1832), réputé l'un des hommes les plus riches des États-Unis. Henri Stier l'avait fréquenté à Annapolis quand Carroll servit comme sénateur du Maryland (1781-1800).

retiens pour payer les commissions de linge de table et autres objets. Il reste à présent de trouver les moyens de vous transférer la plantation. J'ai déjà fait le nécessaire de la part de votre frère Charles et je verrai si je peux vous envoyer aujourd'hui les pièces requises pour vous en assurer la propriété irrévocable. [...]

Votre sœur est comme vous au terme de sa grossesse. J'espère que l'une et l'autre vous terminerez bien cette affaire. Elle est surchargée de soins en ce moment, occupée de liquider la succession du père van Havre, faisant des plans pour acheter une bonne maison et même pour avoir une campagne. Avec beaucoup d'amitié pour vous et un sincère désir de vous écrire, elle n'a pas trouvé le temps. Il en est de même de votre frère : époux d'une jeune, aimable et jolie femme, toute son existence est concentrée auprès d'elle. Marié au commencement de juillet et après avoir couru de campagne en campagne, de ville en ville, il est allé à Paris au commencement de septembre et y restera peut-être jusqu'en janvier. Là, l'un et l'autre s'enthousiasment des arts, des spectacles, ils ne songent qu'à jouir et s'amuser ; le reste du monde n'est rien pour eux. Il faut avoir patience, ma chère, et attendre que le premier feu soit passé pour vous rappeler à son souvenir. Cependant, il m'écrit souvent, mais c'est pour écrire quelques lignes et jamais il n'a le temps de finir sa lettre. Jusqu'à ce jour sa femme n'est pas enceinte.

Après vous avoir parlé d'eux, vous voudrez je crois savoir quelque chose de ma manière d'exister, qui est devenue très triste. Je vous ai écrit par mes précédentes ce que nous avons fait depuis notre débarquement. Après être restés quelque temps à Cleydael et ensuite au Mick, nous sommes retournés en ville au mois de novembre, où après avoir employé quelque temps à nous mettre un peu de meubles de ménage dans la maison de Saint Georges, votre mère est devenue indisposée, obligée continuellement à rester à la maison et à la fin à garder sa chambre par son oppression de poitrine, qui n'était pas importune quand elle ménageait la fatigue.¹¹⁰ Là, entourée de la famille et de nos enfants, le temps s'est paisiblement écoulé jusqu'à l'époque fatale, dont je vous ai communiqué les circonstances. Depuis lors jusqu'à l'époque du mariage de Charles en juillet, je n'ai de diversion dans ma tristesse que celle que présente la perspective du bonheur de votre frère. [Comme il est] parti pour Paris, il ne me restait d'autres ressources que celle d'aller à la campagne du Mick, où je n'ai pas pu prendre grand intérêt. Votre sœur a eu la complaisance d'y séjourner constamment avec moi [...]. Enfin à la fin d'octobre, nous sommes retournés en ville, puisque votre sœur était à son terme.

Je suis occupé en ce moment à mettre en ordre mes affaires et à finir ce que Charles avait déjà commencé à ma maison de la rue de Vénus, que je me propose d'aller habiter et de vous y préparer un quartier pour vous y loger avec toute votre famille, quand il vous conviendra de venir l'occuper. Que cela puisse être l'été prochain ; je connais trop bien vos sentiments pour ne pas être persuadé que vous le désirez aussi vivement que moi. [...]

Vous me demandez si je crois que votre époux pourrait s'accommoder aux habitudes, aux usages et manières du pays, s'il pourrait y trouver à s'y occuper. Il est bien difficile de répondre à cette question. Je crois cependant que les alentours de notre famille, de vous et de ses enfants pourront le contenter, puisqu'il pourrait jouir ici de son principal amusement, celui de la campagne. Soit qu'il voulut se borner au simple embellissement de nos campagnes alentours d'Anvers, soit qu'il préférerait une culture plus étendue, à peu près dans le genre qu'il travaille, il y a nombre de terres assez conséquentes à acquérir alentours de Bruxelles et de Namur où il pourrait pleinement exercer toute son énergie, même planter du tabac, ce qui

¹¹⁰ Maison appartenant à Jeanne Stier (née Guyot), veuve de Joseph Stier, proche de l'église Saint Georges (Sint Joris) à Anvers. Les Stier s'y étaient installés avec leur belle-sœur en attendant de réaménager dans leur maison rue de Vénus, endommagée durant l'occupation française.

commence à se pratiquer ici. Il y a actuellement la terre de Loenhout, située à un quart de lieu de celle de Wezel de votre tante Vinck, qui est à vendre.¹¹¹ C'est une terre de la valeur de 200 000 florins et dont le rendement est proportionné avantageusement avec le prix qu'on en demande. Il me semble donc que pour ce qui est du bonheur de votre époux et du votre, il y aura moyen de le trouver ici. La plus grande difficulté dans la résolution à prendre est de ce que vous ferez de vos propriétés en Amérique. [...] Si vous pouviez résoudre cette difficulté, il n'y aurait plus à considérer que vos goûts et l'avantage de vos enfants et ces deux derniers points présenteront encore des difficultés

La révolution a porté de grands changements dans tant d'ordre de choses que personne ne s'y connaît plus. Tous les royaumes, d'un point à l'autre, sont dans un état de convulsion dont on ne peut prévoir le résultat. Tous ne présentent que ruine et désolation. Nous sommes ici en quelque façon le point le moins souffrant. Voyez l'Angleterre, dans quel état elle se trouve, plus accablée de charges et d'impôts que nous ; la Hollande, épuisée à un point que tous les rentiers doivent s'en émigrer. Je ne connais réellement que notre ville où on se soutient dans un état d'aisance et de tranquillité, on peut dire même dans un état de splendeur. Quoique nous ayons perdu infiniment, on se raccommode par une certaine économie et modération. Du moins nous sommes mieux que partout ailleurs, mais comment prévoir dans l'avenir ?

Comparez à présent cette description à votre existence en Amérique. Vous avez d'un côté de grands avantages, celui d'un territoire immense qui offre pour les générations futures des ressources qui ne manqueront de plusieurs siècles. Mais ces ressources ne sont de valeur que pour la classe née dans la médiocrité, celles de l'opulence ne peuvent se soutenir que comme ici par des alliances de fortunes égales. Celles-ci ne se trouvent pas aisément parce qu'il y manque [en Amérique] l'esprit d'économie et que les aînés sont souvent favorisés aux dépens des cadets et des filles. Votre situation particulière est, cependant, avantageuse ; vous devez en sentir fréquemment la supériorité ; il ne dépend que de vous de la faire valoir de plus en plus, puisqu'elle est fondée sur des mérites réels et solides, tous vos alentours vous en garantissent le soutien. [Cependant] les familles se dispersent et par leur établissement les membres s'éloignent les uns des autres à l'infini. Même avec une nombreuse famille on peut se retrouver seul dans un âge avancé. Un autre inconvénient est le système actuel du gouvernement, [qui incite] les individus à humilier ceux qui sont au-dessus d'eux. Voilà donc encore que ces parallèles et ces comparaisons ne décident rien.

On pourrait attendre quelque temps le cours des événements et des choses, mais la grande difficulté est de décider que faire de vos propriétés qu'à peine vous pourrez abandonner une année sans les exposer à les voir se détériorer. Votre époux se fait illusion en croyant pouvoir les mettre dans un état de perfection et à l'abri de toute détérioration. Il risque d'y perdre la mise de son argent et de ses peines, car si vous venez ici vous devrez au moins faire une absence d'un an.

Venez donc, ma chère, et voici comment nous nous arrangerons. Vous choisirez un beau vaisseau dans lequel vous vous embarquerez au mois de mai. Vous trouverez chez moi un quartier spacieux et commode pour toute votre famille. Nous ferons tous les efforts possibles pour rendre à votre époux son séjour agréable, pour l'engager à s'y fixer. Nous passerons une partie de l'été à la campagne, nous les parcourrons toutes, ainsi que le pays, pour le lui faire connaître. Nous ferons ensemble le voyage de Paris. Nous jouirons des plaisirs de société de l'hiver et nous attendrons les résultats de tout cela. Lorsque vous viendrez, je vous recommande de prendre avec vous les cinq caisses qui sont restées chez vous. [...]

¹¹¹ Campagne à Wustwesel appartenant à Hélène Françoise Vinck (née Stier, 1746-1807) et Jean François Vinck (1747-1811).

Je dois finir en vous embrassant bien tendrement ainsi que vos enfants. Un peu fatigué de ma longue lettre à laquelle j'ai été occupé, ainsi qu'à relire toutes les vôtres et les miennes, pendant plus de deux jours entiers, je resterai toujours

Votre affectionné,
H. J. Stier

Isabelle van Havre à Rosalie, [après le 16 novembre 1804]¹¹²

Chère Sœur,

[...] Je commencerai par vous annoncer la naissance d'un gros garçon, le plus fort que j'ai eu. Nous l'avons appelé Eugène, sa marraine s'appelant Eugénie.¹¹³ Mes couches ont été des plus heureuses. Je comptais pour le 1 novembre et l'enfant est né le 16. Je le nourris moi-même et il est gros, gras et sain comme un enfant de trois mois. Enfin, je ne peux mieux vous souhaiter que d'en avoir un pareil. J'espère qu'avant la nouvelle année nous aurons la nouvelle que vous êtes heureusement accouchée et que vous vous portez aussi bien que le petit chou. Mon petit est habillé à l'américaine et a excité la curiosité de beaucoup de personnes qui sont venues me voir. Je vous suis très reconnaissante pour le joli petit corsage que vous m'avez envoyé [pour lui], il est vraiment charmant. Comment avez-vous, chère Sœur, ayant tant d'occupations, trouvé le temps de faire un tel ouvrage ? Je suis extrêmement fâchée de n'avoir pu vous envoyer jusqu'à présent les choses qui sont prêtes depuis quatre mois, surtout les objets que vous aviez demandés pour le petit chou, mais aucun vaisseau n'est parti d'ici pour l'Amérique et pour les envoyer par la Hollande on rencontrerait tant d'obstacles par les règlements imposés qu'on ne peut presque pas prendre cette voie. [...]

Il me paraît, chère Sœur, par la manière dont vous me décrivez comment votre ménage est monté maintenant, que vous y êtes confortables et même mieux que vous ne pourriez l'être ici, car il ne faut pas vous imaginer que les domestiques sont aussi bons qu'ils l'étaient autrefois. Il y a beaucoup de pis parmi les servantes et beaucoup de personnes se plaignent autant que chez vous. Je suis passablement bien partagée, mais malgré cela on ne fait absolument pas ce que je veux [chez moi] et il faut tout surveiller. J'ai une jeune garde d'enfants de dix-huit ans qui fait tout ouvrage qu'on demande d'elle, mais à qui je n'oserais pas aussi bien confier un petit enfant qu'à Mimy, qui garde toujours mon petit Charles.¹¹⁴ J'ai repris mon ancienne cuisinière, qui est une bonne fille, mais débordée dès qu'il y a des invités ; alors, je dois prendre un cuisinier pour ces occasions. Pour le cocher, il me paraît bon, mais comme on dit ici : « *een nieuwe bezem keert wel* » [un balai neuf balaie bien]. Mon domestique est tranquille, mais un peu paresseux. La femme de chambre lente à la couture, mais une honnête fille, ce qui vaut beaucoup. [...]

Vous me demandez de vous dire ouvertement comment je trouve ce pays. Il est difficile de vous le dire. J'y trouve beaucoup de mauvais et peu de bon, comme partout ailleurs. Y ayant été élevée, ne sachant qu'imparfaitement l'anglais, n'ayant pas de parents ni de liaisons formelles en Amérique, je préfère de rester ici jusqu'à présent, mais à votre place et comme vous y êtes [installée] je préférerais peut-être l'Amérique ? Vous y êtes si différemment que jamais moi je ne pourrais y être, que cela change entièrement les cartes.

¹¹² Cal S-V, copie de lettre dans le carnet de correspondance d'Isabelle van Havre.

¹¹³ Eugène Charles Henri (1804-1854), filleul d'Eugénie Stier (née van Erthorn).

¹¹⁴ La servante Mimy avait apparemment été employée chez les Stier avant leur départ en Amérique.

La société ici tourne beaucoup sur le jeu. On parle peu de politique, parce que cela n'intéresse plus les individus et que cela pourrait donner de l'embarras. On est astreint par un despotisme absolu. Les Français sont fortement haïs et rejetés, mais ils peuvent faire du mal, on les laisse donc et on les fuit. Il n'y a que parmi quelques nouveaux riches où ils sont admis et, encore, en petit nombre.

Il n'y a que très peu de mariages parmi les jeunes gens, parce que les parents élèvent leurs enfants dans un luxe qu'ils ne peuvent suivre étant mariés et ils disent qu'ils aiment mieux rester *bachelor* [célibataire] que de se régler avec une femme, beaucoup de maris n'ayant qu'une pension très modique. Cela ne fait pas le bonheur des familles. Les jeunes gens sont débauchés : ils fréquentent ouvertement les actrices et les mauvaises maisons à tout moment et en ont la maladie qui en est la suite. Il y a même des hommes mariés qui mènent une telle vie. Il n'est pas aisé en ce moment de marier ses filles. Pourtant il y a un cours de demoiselles fort brillant et il y a trois héritières qui ont fait leur entrée dans la société cet hiver. [...]

Je vois avec bien de la peine, chère Sœur, que vous êtes mélancolique, et que le temps et vos amis n'ont pas réussi à vous distraire de la perte que nous avons faite. Je conçois, chère amie, que vous regrettiez de n'avoir pu jouir bien longtemps de la société de notre chère mère, mais vous avez tort en vous faisant le moindre reproche à cet égard. Vous avez fait votre devoir en restant, et cela doit vous consoler de tout. Il ne vous était pas permis de nous accompagner avec votre petite famille et laisser votre mari seul. Nos parents mêmes en ont jugé ainsi. Maman n'a jamais désapprouvé que vous restiez. Elle aurait tellement préféré que nous restions tous ensemble en Amérique, mais par les circonstances ils ont trouvé que le devoir les appelait ici et que le vôtre vous retenait là pour le présent. Ils s'y sont soumis et, quels que soient les événements, nous avons tous été contents d'avoir fait ce qui était nécessaire, vous et votre mari ne pouvant nous accompagner sans manquer à vos devoirs vis-à-vis de vos enfants. Le même motif qui forçait nos parents à partir vous retenait où vous étiez. Vous pouvez en être affligée, mais non pas malheureuse sans être injuste.

Henri Stier à Rosalie Calvert, Anvers, 12 décembre 1804 ¹¹⁵

[...] Voici la disposition que je fais des caisses de tableaux que j'ai laissées en Amérique à vos soins. Prévoyant les difficultés que ces tableaux me donneront, j'ai pris la résolution de vous les donner en propriété aux conditions suivantes, à savoir :

-que si vous prenez la résolution de vous embarquer pour l'Europe, vous prendrez les tableaux avec vous, que vous les vendrez à Anvers pour votre profit et nous verrons ce qu'il y aura à faire pour égaliser envers votre frère et votre sœur la valeur de la donation en votre faveur.

-Il vous restera à prendre les précautions nécessaires pour les faire venir à bon port et en faire l'assurance convenable et pour cela il faudra les faire évaluer à \$12 000. Vous ferez les avances de cette assurance dont vous trouverez le remboursement dans le prix de la vente.

-Il n'est pas nécessaire de vous observer que cette transaction demandera un peu d'attention de votre part pour que l'assurance soit bien faite et sans éclat et que, en cas d'inconvénients d'une heureuse arrivée à leur destination, vous les poursuivrez de manière à rester en votre possession.

Ne négligez pas de m'envoyer une attestation de vie, faite soit par le consulat de Suède ou celui d'Hollande, où vos noms de baptême et de famille soient bien exprimés. En attendant de vos nouvelles je suis

¹¹⁵ Sier-MHS.

Votre,
H Stier

Henri Stier à Rosalie Calvert, Anvers, 15 décembre 1804 ¹¹⁶

Ma chère,

Je reçois en ce moment votre lettre du 28 septembre, dans une disposition d'esprit assez exaltée pour former le projet de vous écrire un volume ; je commence par répondre à votre lettre. Je regrette d'y voir que vous n'êtes pas aussi heureuse que je le souhaite. Vous y dites que vous cherchez la solitude et que vous ne pouvez vous attacher à rien. Je sens, ma chère, combien il doit vous être sensible d'être séparée de votre famille ; le temps y apportera insensiblement quelque soulagement et en attendant vous devez avoir recours à votre raison, car enfin, d'après le cours de la nature, nous ne pouvons espérer d'être longtemps ensemble.

Fondez donc votre bonheur sur celui de vos enfants et de votre époux et dans les moments de sensibilité faites-vous un système et un plan de conduite convenable à vous assurer satisfaction de vous-même, pour le présent et pour l'avenir. Il y a peu de personnes qui prennent ces considérations [en compte], presque généralement tous vivent du jour à la journée, ne pensant qu'à jouir du moment, sans voir dans l'avenir. Ces jouissances non calculées peuvent être vives, mais sont de peu de durée et laissent le moment d'après un vide impossible à remplir. Suivez un plan plus sage et, sans renoncer aux plaisirs de la société, jouissez-en avec modération et établissez votre bonheur sur des bases plus solides, sur des jouissances soutenues et durables. Que de pensées et de soins ne se donne-t-on point pour briller un moment. Pour avoir un moment de supériorité dans la société, combien de contradictions et d'envieux on a à combattre. Souvent un nouvel habit coûte plus de peine à choisir et à façonner que les arrangements de tout un ménage.

Au lieu de vous laisser entraîner par la vogue et de vous attacher à ces éclats d'un moment, faites-vous un genre de vie soutenu, dont les jouissances se répètent chaque jour et à tous les instants du jour et dont la solidité vous assurera le respect de ceux qui vous environnent. Un ménage bien monté, une maison bien meublée par un choix raisonné et solide, des alentours agréables et dont les soins de l'embellissement vous donneront des jouissances continuelles et durables, voilà à ce qu'il me paraît à quoi vous devriez vous attacher et qui vous donneront de la considération. Dans tous les cas, il faut choisir un goût, une occupation, ou plutôt un peu de temps, indépendant des caprices d'autrui.

Vous avez tous les moyens d'être heureuse malgré les contretemps qui vous ont contrariés depuis mon départ : les destructions par les orages, la maladie de vos nègres et le manque de vos récoltes. Ces accidents, il me semble, devraient conduire votre époux à changer de système de culture, du moins pour la plantation de Riversdale, que traverse un courant qui l'exposera perpétuellement à des inondations qui chaque fois enlèveront tous les terrains qui ne seront pas recouverts de gazon. J'ai réfléchi beaucoup sur vos propriétés et mon expérience m'autorise à croire pouvoir vous donner conseil et vous dire que je crois qu'il serait avantageux pour les deux plantations près de Bladensburg [Riversdale et Buck Lodge] de faire des prairies de toutes les parties basses qui sont exposées à être inondées naturellement par le courant [...] Ce genre de culture est agréable et aisé. Il n'exige point tant de détails, de soins et d'inquiétudes que tout autre ; il n'est jamais exposé aux inconvénients.

¹¹⁶ Stier-MHS.

[Tandis qu'] une acre de terre, fumé et planté en tabac, si la récolte manque, ruine le cultivateur. Engagez votre époux à bien méditer sur cet objet.¹¹⁷ [...]

Je regrette beaucoup la perte que vous avez faite de Dr Mitchell. Vous aurez bien de la peine à le remplacer et ne devez rien négliger pour le faire, c'est un secours trop nécessaire pour n'y pas faire la plus grande attention et les sacrifices. Vos voisins concourront efficacement à obtenir un nouveau médecin.¹¹⁸ Puisque je suis sur cet article, je vous recommande de me donner le plus minutieux détail de votre santé, de celle de votre époux et de vos enfants. Au moment où je vous écris, votre famille sera augmentée. J'espère que vos couches et les suites auront été heureuses. Votre sœur et son enfant se portent parfaitement bien. Elle a reçu le cadeau que vous lui avez envoyé avec assez de temps pour en faire parade avant sa sortie. Votre frère est toujours à Paris où il restera vraisemblablement encore longtemps, s'occupant ainsi que sa femme aux arts, au lieu de s'occuper à faire un enfant. S'il y avait quelque apparence, je vous demanderais de m'envoyer ce qu'il faut pour l'habiller à l'américaine.¹¹⁹ [...]

Comment remplacerez-vous votre curé Plunkett, s'il est mort ?¹²⁰ Qu'est devenu Varrens ? Vous dites que les prêtres chez vous se rendent peu respectables. Je n'ai point trouvé cela et espère qu'ils ne sont pas dégénérés ; ce sont des hommes et, par conséquent, avec des défauts. Ne perdez pas de vue la nécessité de la pratique de votre religion et des moyens d'y pourvoir. Un point sur lequel je ne saurais trop vous recommander toute votre attention c'est d'exiger de votre époux, par tous les moyens possibles, de vous promettre que, sans attendre un péril évident dans une maladie quelconque, il n'hésite pas à vous procurer le secours spirituel. Croyez-en mon expérience, vous ne sauriez être trop exigeante sur cet article tandis que vous vous portez bien. Songez que toute maladie accompagnée d'une fièvre continue est dangereuse et qu'il ne faut pas différer alors, d'autant plus que les prêtres sont éloignés, que le malade le plus souvent ne connaît pas sa situation et que le médecin et ceux qui l'entourent flattent le malade de crainte de l'alarmer. Pénétrez-vous bien de tout cela et agissez en conséquence. [...]

Écrivez-moi [...] aussi un peu sur la politique, j'entends cette espèce de politique qui peut me donner des lumières et des connaissances relatives à mes intérêts sur les fonds publics et sur les banques, intérêts qui s'accroissent et s'accroîtront de plus en plus. Ces connaissances vous seront aussi utiles à vous-même qu'à moi et vous ne devez négliger aucune occasion de les acquérir. Vous verrez, par le tableau que je ferai ci-après de notre situation politique, combien je me repose sur la solidité de votre système de gouvernement au sujet de la dette publique. J'avais fait des plans de faire des achats en terre dans votre voisinage. Vous me semblez, par votre dernière, croire que cette spéculation ne serait pas avantageuse. Vous dites que les terres doivent être sous les yeux du maître pour produire un intérêt suffisant. Vous dites que pour le moment elles n'ont presque pas de valeur, que toutes sont à vendre et qu'il n'y a pas d'acheteurs parce qu'il n'y a pas d'argent. S'il en est ainsi, il me paraît que ce serait le vrai moment d'acheter, puisqu'il y a du choix et il faudrait choisir celles dont la situation est avantageuse et dont on peut tirer un revenu annuel en les donnant en loyer et sans être obligé de cultiver vous-même, dans le genre que votre beau-frère Calvert

¹¹⁷ Une acre est équivalent de 0,404686 hectare.

¹¹⁸ Dr Mitchell, médecin de Bladensburg, décédé en septembre 1804. Pour avoir un nouveau médecin de leur choix installé à Bladensburg, les voisins s'étaient cotisés pour lui payer un salaire. Voir, Rosalie Calvert à Henri Stier, 28 septembre 1804.

¹¹⁹ Henri Stier fait compliment indirectement à Rosalie pour le petit corsage qu'elle avait envoyé pour la naissance de son neveu Eugène. Voir Isabelle van Havre à Rosalie, [après le 16 novembre 1804].

¹²⁰ Voir ce chapitre, note 108.

tient les siennes et comme Carroll et Scott et d'autres le font en Frederick County.¹²¹ Si vous pouvez acheter dans votre voisinage des terres dont vous pouvez être certaine de tirer immédiatement 4% sur le capital, ce serait, il me paraît, une bonne acquisition. Vous aurez, je crois, un espoir bien-fondé que la valeur et l'intérêt augmenteraient chaque année en proportion de l'augmentation de la population. Je sais bien, et vous le trouverez aussi, qu'un capital employé en achat de terre ne rendra pas autant d'intérêt qu'un capital employé en fonds publics à 6 %, mais le premier est un fonds sûr, dont la valeur augmente chaque année étant bien dirigé et le deuxième est précaire. Une révolution quelconque vous expose à des pertes. On dépense les intérêts en entier et il ne reste rien pour couvrir les pertes. Instruisez-vous de tous ces rapports et combinaisons et persuadez-vous bien que la connaissance n'en est pas au-dessus de vos moyens-- une femme peut connaître cela aussi bien qu'un homme [...]

Notre situation ici est, dans mon opinion, bien précaire, quoique tout le monde semble être dans une parfaite sécurité. Je ne vous tracerai pas les événements politiques de l'Europe, vous pourrez mieux les connaître par les gazettes que je pourrais vous en instruire, mais les plus fins n'y entendent rien et les résultats sont incalculables. La puissance démesurée de l'empereur des Français prouve la faiblesse des autres puissances. Si la paix se fait, ce ne sera que le résultat de cette faiblesse, car il n'y a pas de base solide pour l'établir. Le système financier est dans tous les pays dans un état effrayant. L'entretien des armées, au-delà de leurs moyens pécuniaires, les met tous dans des embarras. Les contributions et les impôts ne pourront manquer d'augmenter de jour en jour et ils ne peuvent que tomber à charge des gens aisés qu'ils entraîneront peut-être, à la fin, à une ruine entière. Au reste, nous sommes sans doute en ce moment au plus haut point de la crise et certainement d'ici à quelques mois nous y verrons plus clair, puisqu'il ne reste plus que la France et l'Angleterre qui jouent un rôle. Aux finances près, tout va parfaitement bien dans ce pays, liberté personnelle, d'opinion et de police, mais tout cela n'est que précaire et n'est fondé sur aucune base, sur aucun principe, rien n'est encore réglé.

Je vous ai demandé par mes précédentes de m'envoyer une formule convenable pour faire sur votre nom le transport de la plantation de Bladensburg. Je vous y faisais observer qu'il fallait une décharge à Charles pour son engagement de 14 400 *pounds* [livres du Maryland] qu'il avait fait par forme de *mortgage* [prêt hypothécaire], ensuite que vous devez accepter cette terre en acompte pour tenir lieu de portion légitimaire de la succession de votre mère. Vous m'écrivez que vous ne comprenez rien à ce dernier article et je ne m'étonne pas. Tout cela est trop compliqué et tient aux formes de nos contrats de mariage, de nos anciennes lois et de ces lois avec les nouvelles du Code [civil] français.¹²² Pour vous en donner quelques éclaircissements, je vous dirai que dans tous nos contrats de mariage, par lesquels les pères et mères donnent une dot à leur enfant, il est stipulé que les parents donnent à leur enfant une [certaine] somme et que cette somme doit leur tenir lieu de portion légitimaire, lors de la succession du premier mourant, de leur père ou mère. C'est ainsi que mon contrat de mariage avec votre mère a été fait et c'est ainsi que celui de votre sœur et de votre frère ont été faits. Par conséquent, en vous donnant cette terre en forme de dot, vous percevrez facilement que vous devrez l'accepter en acompte de votre portion légitimaire, mais les formules de ces actes deviennent très difficiles et compliquées à votre égard, par rapport à la différence des lois de votre pays. Ainsi, le mieux sera d'attendre que vous soyez ici, pour

¹²¹ Edward Henry Calvert (1766 –1846) et Charles Carroll de Carrollton vivaient des revenus de leurs terres sans s'en occuper eux-mêmes, contrairement à George Calvert. Scott est peut-être Dr. Upton Scott d'Annapolis. Le comté de Frederick est à environ 50 *miles* [75 km] au nord-ouest de Washington, D.C.

¹²² Le Code civil venait d'entrer en vigueur en mars 1804.

arranger tout cela de votre pleine connaissance. En attendant, cependant, j'ai pris toutes les mesures que j'ai pu prendre pour vous assurer par tous les moyens possibles la possession de cette terre et vous connaissez trop bien la manière de penser de votre frère et de votre sœur pour avoir quelque inquiétude à ce sujet. Votre frère, avant de contracter son second mariage, a fait un acte, dont je vous envoie copie ci-joint, par lequel il vous transporte cette plantation. Ayant fait cet acte avant son mariage, il est indépendant de son épouse, dans le cas qu'il vient à mourir. En attendant donc que le transport ne soit fait sur votre nom, j'ai disposé aussi en votre faveur dans mon testament. [...] Vous observerez [en lisant l'acte de Charles] qu'il ne pouvait pas faire ce transport sur mon nom, parce que je ne puis tenir des terres en Maryland. Il faudra donc ne rien négliger pour obtenir pour moi la faculté de posséder des terres dans cette province et alors il y aura moyen de simplifier l'acte, qui actuellement est compliqué.

J'admire, ce que vous me dites dans votre lettre, que vous ne désirez point être indépendante de votre mari, et que vous agirez toujours en ces occasions avec la plus grande délicatesse, mais que comme les lois chez vous ne donnent que peu de pouvoir aux femmes, il vaut mieux errer du côté de trop de prudence. Cette observation est très juste, car quoique vous avez pleine confiance en votre époux et en vos enfants il faut vous précautionner contre les tuteurs ou [contre] des familles avec lesquelles vos enfants peuvent ensuite s'allier. Dans notre pays, où tout va de la meilleure foi, vous ne sauriez imaginer la prudence et l'attention que l'on doit porter dans les affaires. Les vôtres seront plus compliquées et, par conséquent, vous devrez tâcher d'acquérir le degré d'instruction nécessaire. [...]

Dites bien des choses de ma part à votre époux. Je lui écrirais plus souvent, si je le pouvais en anglais. Bien des compliments à vos voisins. Embrassez bien tendrement vos enfants. Sans doute la petite Caroline n'a plus aucune idée de son grand-papa, qui vous est à tous très affectionné.

H. J. Stier d'Aertselaer

Charles Stier à Henri Stier, Paris, octobre 1804 ¹²³

[...] Mon Eugénie n'est pas la sévère Minerve qu'elle paraissait quelque fois en société. Elle n'est pas non plus une nymphe légère. Elle est comme on doit être : elle a l'esprit juste autant que le cœur bon, Paris ne la corrompra pas. Quelque séjour ici pourra même prévenir le défaut dont elle serait le plus susceptible ; j'entends cette indolence et oisiveté qui résulte chez nous d'un état constamment occupé sans qu'on ne fasse jamais rien. Mais je pourrai mieux m'expliquer en vous donnant le détail de la morale que nous avons tenue dans notre nouvelle carrière. Vous me ferez plaisir de conserver mes lettres, mais de les tenir pour vous seul.

C'était chez moi un ancien projet que celui de passer quelque temps à Paris, en voyage ou à la campagne et de ne me lancer en un mot dans la société d'Anvers qu'au moment où des enfants à établir rendrait cette mesure nécessaire en même temps qu'agréable. L'éducation des enfants fut toujours ma passion prédominante, l'occupation de la moitié de ma vie. Mon Eugénie goûta ce projet au premier mot et par une correspondance à laquelle il eut été difficile de s'attendre, nous nous sommes trouvés d'accord jusque sur les moindres détails. Chacun de nous avait eu les mêmes vues et les mêmes projets. Cette intelligence ajoute bien des charmes à un attachement mutuel qui avait déjà tous ceux qu'il offre généralement.

¹²³ CJS-A. Extrait d'une copie de lettre provenant de son carnet de lettres.

Nous ne sommes venus à Paris que pour le dessin. Nous rencontrâmes notre oncle et cousin qui nous entretenirent des beautés de l'Italie.¹²⁴ Florent dessinait du matin au soir ; ses progrès étaient grands ; j'apercevais dans son maître une méthode prompte et sure. Nous vîmes Van Spaendonck et ses élèves nous disant qu'autant pour apprécier les tableaux que pour assurer le talent de nos enfants il faut avoir des talents nous-mêmes.¹²⁵ Me voilà peintre d'histoire et Eugénie élève de Van Spaendonck. Nous dessinons chaque jour pendant trois à quatre heures. Déjà je fais les têtes et les pieds. Mon maître m'a apporté aujourd'hui une académie ; dans un mois je dessinerai d'après l'antiquité ; dans trois d'après le modèle vivant. Entretemps je prendrai le pinceau et acquerrai le clair-obscur et les coloris à la vue des Raphael, Corrège et Titien. Dans un an, je suis un peintre et bon peintre et Eugénie représentera les plus belles jacinthes et tulipes. Et pour que l'instruction solide marche de pair avec les arts, je lui ai suggéré de prendre un Buffon gravé dont elle doit enluminer les planches à l'imitation de celles que Spaendonck et d'autres artistes font pour la *Bibliothèque du musée*, qui offrira en tableaux toutes les productions de la nature.¹²⁶

Il eut été plus systématique peut-être de ne pas s'arrêter d'abord sur un objet particulier comme la peinture, de commencer par un plan dit d'instruction générale, mais il faut saisir les moments favorables. Un de nos maîtres a quatre-vingts ans ; il fallait prendre au moins quelques-unes de ses leçons, après quoi nous pourrions nous occuper d'études plus sérieuses que celle de la peinture. La bibliothèque est à côté de chez nous ; notre théâtre favori est celui des Français [la Comédie française] où l'on représente les plus belles tragédies de Corneille et de Racine ; nous lisons chez nous la critique de ces ouvrages. Nous n'allons à l'Opéra que pour quelques-uns des plus beaux ballets et aux Bouffes pour entendre la vraie musique italienne, inconnue chez nous pour l'exécution. Enfin, nous ne sommes éblouis par rien de ce clinquant qui peut faire tourner des jeunes têtes, nous jouissons paisiblement de ce que les bons théâtres, le musée et quelques monuments offrent de vraiment beau et grand. Notre oncle [van Ertborn], qui avant son voyage avait déjà le goût épuisé par l'habitude de n'estimer que les ouvrages anglais, a rapporté d'Italie ce goût du vrai beau que ce pays inspire ; il ne nous permettra pas de raffoler de Paris.

Mon cher Père, soyez en sûr, vous ne risquez rien en nous laissant un peu à Paris et vous ne couvrez point de regrets, ni à vous-même, ni à nous, en venant nous y rejoindre. Le délai apporté au couronnement vous offre une occasion favorable. Prorogé au 23 novembre, on vient encore de le retarder de quinze jours. Ma sœur aura son petit chouchou, vos plantations seront terminées, venez donc, cher Père, visiter notre petit ménage et y prendre part. Il fera hiver, nous nous lèverons à 8h, après déjeuner nous prendrons le crayon et la palette et nous nous délasserons de cette occupation par une promenade aux Champs Élysées s'il fait beau, au Musée, au Cabinet d'histoire naturelle ou à la bibliothèque s'il fait mauvais. Nous irons voir Van Spaendonck, Sauvage, un ébéniste, un marbrier... On dîne, pour finir par le spectacle, ou chez soi au coin du feu, un livre ou la plume à la main. Si un petit Stier futur nous oblige aux ménagements, on les prendra sans contrainte. Si ce plaisir-là tarde à s'annoncer, on pourra remplir l'intervalle par des leçons de danse, de manège et nous ferons

¹²⁴ Emmanuel François de Paule van Ertborn et son fils Florent Joseph van Ertborn, éminents amateurs et collectionneurs d'art. Il est à noter que pendant ce séjour parisien Jean-Baptiste Greuze (1725-1805) fit un magnifique portrait de Florent Joseph van Ertborn, vente Sotheby's, New York, 27 janvier 2011, lot 135. Plus tard, Florent van Ertborn devint un des plus importants mécènes du Musée des Beaux-Arts d'Anvers et fidèle serviteur du Roi Guillaume I.

¹²⁵ Gérard Van Spaendonck (1746-1822), peintre d'origine néerlandaise, ayant étudié le dessin à Anvers et s'étant spécialisé dans la peinture florale.

¹²⁶ *Annales du Muséum national d'histoire naturelle*, Paris, Dufour, 1802-1815.

venir nos chevaux et voiture. Nous ne voyons point de société. Un habit négligé, mais de la bonne tournure, des bottes, voilà le bon costume. Aucun moment ne sera perdu. Raphaël, Racine, Buffon seront nos compagnons journaliers.

Le temps passé de cette manière nous fournira des connaissances utiles et agréables pour nous-mêmes, plus utiles encore pour le parti que nous en tirerons vis-à-vis de nos enfants. Il me paraît, mon cher Père, que nous ne sommes pas du tout dans le cas du provincial critiqué par Guifrai [illisible]. Le spectacle et les violons d'Anvers ne sauraient nous faire illusion longtemps, ni nous laisser des souvenirs durables. Voyons donc sans scrupule les Français, l'Opéra et les Italiens, dont l'impression ne s'effacera pas et nous laissera des modèles de vérité et de bon goût, comme le feront les tableaux et statues des grands maîtres. Après cela, dirait-on, nous retrouverons plus de plaisir à toutes ces belles choses dont nos voisins s'accommodent. Eh bien nous éviterons la peine de les chercher, de les soigner, nous éviterons surtout la jalousie que leur possession inspire comme un poison. Je ne serai rien, pas même académicien. Des enfants, une statue de plâtre, une esquisse de Rubens, une gravure ou deux, une campagne, quelques arbustes, quelques fleurs, un couple de chevaux, avec la bonne société de vrais amis que l'on trouve encore à Anvers, voilà à quoi nous nous arrêterons après nos courses.

Henri Stier à Charles Stier, Anvers, octobre 1804 ¹²⁷

[...] C'est avec regret que je vois, comme vous le dites par votre lettre, que vous êtes dans les tourbillons, que les jours vous échappent. Prenez garde que le vrai bonheur ne vous échappe aussi en courant, vous enthousiasmant trop des beaux-arts et prolongeant votre séjour à Paris au-delà du vrai point. Vous me demandez de vous venir joindre, mais vous voyez par cette lettre que je vous conviendrais peu par ma morale et que je ne pourrais que vous entraver dans vos plaisirs.

Vous voulez rester à Paris, parce que, dites-vous, il faudra dans le retour manger maigre et s'ennuyer. Puisque vous prévoyez ce résultat, vous devriez prévoir aussi qu'en prolongeant votre séjour, ce résultat n'en deviendra que plus sensible et plus réel, et vous pourrez difficilement calculer l'effet que cela pourra avoir sur votre épouse. Elle a sans doute toutes les qualités et dispositions de caractère pour être heureuse et vous le rendre, mais réfléchissez bien comment elle a acquis ces dispositions favorables ; vous verrez que les circonstances de son éducation y ont plus directement contribué. Vous devez donc calculer le danger de suivre une route et un genre de vie si distinctement opposés, et les impressions que la vie de Paris peut faire sur une jeune femme de dix-neuf ans d'un caractère vif et décidé, d'un esprit pénétrant et actif et capable de prendre différentes impressions. La société qui vous entoure ne peut pas, je pense, vous servir de modèle ni de guide. Il vous sera aisé, en approfondissant leur manière d'être, de reconnaître si cette circonstance vous conviendrait. Croyez-moi le séjour à Paris est dangereux à être prolongé. Ce genre de vie ne peut être vu qu'en passant pour ne pas laisser des idées séduisantes, mais fausses. Je regrette de troubler vos plaisirs par mes réflexions tristes et sévères, mais persuadez-vous bien qu'elles partent d'une amitié sincère, qui ne cesse de faire pour vous des vœux pour votre bonheur mutuel. Je ne peux approuver vos raisons qui pourront vous engager à prolonger votre séjour à Paris. Votre retour dans un ou deux mois est plus convenable que dans sept ou huit mois, ne vous faites donc pas illusion.

¹²⁷ CJS-A.

Rosalie Calvert à Henri Stier, Riversdale, 5 et 25 janvier 1805, n° 14 ¹²⁸

Avec l'année qui commence je vous prie de recevoir, cher Père, les vœux sincères que je fais pour votre bonheur et puissé-je avoir le plaisir de vous le répéter pendant un long cours de temps, ininterrompu de peines ou de désagrément. Mon mari se joint à moi pour vous souhaiter toutes sortes de satisfactions. Que ne puissé-je voler auprès de vous pour pouvoir y contribuer moi-même et vous présenter trois charmants petits-enfants. Je vous ai annoncé par ma dernière la naissance de ma petite Louise et vous ai prié de vouloir être son parrain.¹²⁹ Comme je ne pouvais, cher Père, attendre pour votre réponse, je l'ai fait baptiser en votre nom [...] Elle est jolie comme un ange, grasse et bien portante.

Il y a un temps infini que je n'ai reçu de vos lettres. Ma sœur, dans la sienne du 25 août que je reçus aujourd'hui, me dit que vous m'aviez écrit quinze jours auparavant. [...], mais la dernière lettre que je reçus de vous était du 24 juin. [...]

Inclus vous trouverez le certificat de vie, attesté par le consul général de Suède. Je vous en enverrai aussi des duplicatas au cas où celle-ci ne parvient pas. Je suis fâchée que nous n'avons pu réussir à faire passer votre pétition à l'Assemblée [du Maryland]. Mon mari s'est donné beaucoup de peine pour persuader les membres qui avaient le plus d'influence. Il alla à Annapolis exprès pour cela et réussit à rendre favorables plusieurs qui y étaient contraires, mais après tout on ne voulut pas l'accorder. On dit qu'une telle loi ne fut jamais passée pour personne ; celle des Willink etc. n'était que pour leur donner pouvoir de tenir des lots dans la ville de Havre de Grace.¹³⁰ Je vous enverrai la pétition, telle que nous l'avons présentée. Si vous l'aviez obtenue, je ne vous aurais pas conseillé d'en profiter pour acheter des terres, quoique vous pouviez en acheter beaucoup qui produiraient au-delà de 4%, mais alors il faut être sur les lieux pour faire payer les *tenants* [fermiers] et les empêcher de couper le bois. Nous trouvons que nous avons trop de terres. Je voudrais pouvoir en convertir une partie en fonds, mais il n'y a pas moyen de rien vendre ici. Personne n'a de l'argent, le manque est si grand et si général que personne cette année ne sera obligé de payer ses dettes.

Nous avons, après un été très désavantageux pour l'agriculture, un hiver extrêmement dur. La misère est grande parmi le peuple. Le bois à Washington est de dix à douze dollars,

¹²⁸ Van Havre-S.

¹²⁹ Dans la religion catholique le parrain et la marraine sont les personnes qui tiennent l'enfant lors de son baptême, l'accompagnent spirituellement dans sa vie chrétienne, le protègent et lui offrent soutien—y compris financier—en particulier si ses parents décèdent prématurément. Parce qu'il n'y avait pas de catholiques dans sa famille américaine à qui elle aurait pu demander d'être parrain ou marraine de ses enfants, Rosalie s'adressait à ses parents anversoïses pour remplir leur rôle de parrainage quelque sorte *in absentia*, un arrangement inhabituel, mais probablement toléré par l'église catholique, car ce qui comptait était l'intention des parrains. Or il est évident que l'intention des grand-parents était de faire tout ce qu'ils pourraient pour l'enfant, au cas où le besoin s'en ferait sentir. Ils auraient pu, par exemple, désigner quelqu'un aux États-Unis pour s'occuper de l'enfant et il leur restait aussi la prière.

¹³⁰ Willem Willink (1750-1841) et Jan Willink (1777-1827), banquiers d'Amsterdam, ayant apporté leur soutien financier aux États-Unis pendant la guerre d'indépendance. En 1801 ils avaient reçu l'autorisation de l'Assemblée législative du Maryland d'acheter des biens immobiliers dans la ville de Havre de Grace (Maryland). Henri Stier espérait bénéficier, lui aussi, d'une telle autorisation de l'Assemblée grâce à une pétition soumise par son beau-fils Calvert. Cette pétition n'a pas été retrouvée.

parce que les rivières sont gelées et les bêtes de trait généralement en mauvais état. La farine de maïs est à \$2 le *bushel* [boisseau], le foin à \$2.12 les cent [livres], et sera peut-être \$3. Tout [le reste des denrées] est à proportion.

25 janvier

Ma lettre est restée là, cher Père, parce qu'il n'y avait pas d'occasion pour l'envoyer. Les rivières étant toutes gelées, ainsi que la baie de Chesapeake. J'ai prêt, depuis longtemps, les semences de tulipiers que vous m'avez demandés, mais ne sais quand ils pourront partir. Dites-moi si ceux de l'année dernière ont bien rejeté. Vous devez avoir de bien grands arbres maintenant. [...]

N'avez-vous pas encore essayé du plâtre de Paris ? Mon mari y est plus attaché que jamais et quatre années d'expérience ne font que fortifier l'opinion qu'il en avait. [...] A propos de plâtre, mon mari a découvert que pour le maïs d'y mettre un peu (comme on le faisait, vous devez vous en souvenir, avec une cuillère) y fait plutôt du tort que du bien, pour cette raison que, pendant que les racines étaient jeunes et courtes, elles recevaient la nourriture du plâtre et la plante croissait au commencement avec beaucoup de vigueur, mais lorsque cette nourriture était épuisée elle s'arrêtait avant que le grain fut formé et ainsi produisait beaucoup plus de feuilles, mais beaucoup moins de graines. Maintenant on ne se sert [du plâtre] que pour le trèfle.

L'avidité de mon mari pour se procurer du fumier me rappelle combien de peine vous vous donniez pour l'avoir au Mick. Il rassemble presque tout celui de Bladensburg et va mettre en prés une grande partie du terrain au nord de la maison [...]. Quoique nous avons perdu le foin des prés cette année, celui dans Bladensburg est beaucoup amélioré. Il y avait ici en quelques endroits cinq pouces de boue noire sur la terre. Ainsi, nous en aurons j'espère une bonne recette [de foin] l'été prochain. [...]

Ma sœur, ainsi que vous, se plaint d'avoir tant à faire. Pour moi, je puis à peine trouver le temps de vous écrire. Il me paraît donc que c'est un mal général, mais je croyais que ce n'était qu'en Amérique que nous nous plaindrions toujours d'avoir trop à faire, puisque, chez vous, vous n'avez pas tant de troubles avec vos ménages, ce qui me prend tout mon temps ici, parce que les domestiques sont si mauvais. Le luxe augmente de jour en jour : dans les villes on peut maintenant vivre aussi bien qu'en Europe. On a des traiteurs, confituriers et pâtisseries excellents. Mais tout cela est un désavantage pour ceux qui vivent à la campagne et augmente inévitablement les dépenses qu'on est obligé de faire. [...] Je vois avec plaisir que mon mari prend de jour en jour plus de goût pour l'Europe et j'y contribue autant que je puis. [...]

Votre affectionnée fille,
R. E. Calvert

Rosalie Calvert à Charles Jean Stier, Riversdale, 25 janvier 1805¹³¹

J'avais pris la plume trois différentes fois pour vous écrire et par une étrange fatalité ne réussis pas une des fois à finir ma lettre pour vous l'envoyer et, quoique je me reprochais à la fin de chaque jour de ne vous avoir pas écrit, le lendemain se passa toujours sans que je le fis. Enfin je me suis armée aujourd'hui avec une bonne plume, une petite table ronde qui ne peut contenir que mon papier et ai rempli mon encrier, déterminée de rompre le charme qui m'a empêchée si longtemps de m'entretenir avec mon petit frère. Vous n'avez pas oublié que

¹³¹ CU-NYC.

nous nous appelions ainsi, passé six ans ; faisons-le encore cela me rappelle bien des événements intéressants.

J'ai reçu votre lettre du 12 août le 5 de ce mois et c'est avec un plaisir sincère que j'apprends que l'aimable Eugénie van Ertborn est devenue votre épouse. La description que vous m'en avez donnée ne me laisse aucun doute qu'avec elle vous jouirez de ce bonheur parfait que peu de personnes éprouvent pendant un long temps. Qu'il puisse continuer sans interruption est le vœu sincère que je fais. Mais que mon petit frère ne s'imagine pas que sur sa parole je vais m'imaginer son Eugénie jolie, aimable, sensible, etc. Non, non, je sais trop que le petit dieu ne voit goutte, ainsi je prends mieux mes informations. C'est sur le témoignage que j'ai reçu de personnes plus désintéressées et qui n'étaient point sous son influence que je sais qu'elle est tout cela. Je vous félicite donc bien sincèrement de l'événement qui vous donna une compagne et en même temps à moi une sœur si intéressante.

Je regrette bien que je ne puis anticiper avec certitude le moment qui nous rejoindra, mais je commence à craindre que ce ne sera pas le printemps prochain comme je m'en étais flattée. Vous me demandez ce qui m'en empêche ; ce sont, cher ami, les quatre éléments qui tous conspirent contre moi. Celui de l'eau surtout—non celui de la mer, mais des cieux que nous avons eu en telle abondance l'été passé que Riversdale et Buck Lodge en ont été presque emportés. Ainsi au lieu d'être entourés d'embellissements, comme vous paraissez le croire par votre lettre, nous le sommes de ravins et de désolation.

Je vois que vous avez passé l'été dans les plaisirs, allant de fête en fête et enfin à Paris. Je ne puis m'empêcher de sourire en ce moment (aller voir le couronnement de l'empereur Bonaparte !) Je crains de vous trouver tout à fait francisé. Les têtes légères de France sont aisément tournées par des *puppet shows* [spectacles de marionnettes], mais mon philosophe de frère ! Cela, je vous avoue, m'effraie un peu. Nous sommes ici, surtout dans notre famille, entièrement Anglais. La conduite méprisante du frère de sa majesté impériale dans ce pays ne contribue pas peu à augmenter le mépris que les Américains ont pour cette nation. Vous savez que dès ma jeunesse j'ai toujours eu un penchant pour les Anglais ; leurs manières, idées, sentiments ont toujours été de mon goût, même avant que je ne les connaisse assez pour en sentir la supériorité. Enfin, un Français ne saurait me plaire.

Vous ne savez pas que vous avez un peu dérangé mes projets ! J'avais fait un arrangement avec une de nos nièces (une très jolie fille) et devais l'emmener avec moi [quand nous viendrions à Anvers] pour devenir ma sœur. Nous devions passer ensemble alternativement quatre années en Europe et quatre années en Amérique. Ainsi, vous voyez, il faudra que ma belle-sœur soit aussi parfaite qu'on le dise pour que je lui pardonne d'avoir renversé tous mes plans.

Nous avons un hiver bien dur, mais charmant pour les traîneaux. Je fis une course à Washington hier. Les plaisirs n'y sont pas brillants cette année. J'attends demain ma belle-sœur avec ses filles pour venir passer quelques jours ici. A propos, j'oubliais presque de vous dire que j'ai la plus jolie petite fille qu'on ait jamais vue ; elle est âgée de deux mois maintenant et est charmante.¹³²

J'espère que j'aurai bientôt de vos lettres ; des vaisseaux arrivent presque toutes les semaines à Philadelphie d'Anvers et peu m'apportent de vos nouvelles. Mon mari me charge de vous faire bien des compliments de sa part. Il vous a écrit passé assez longtemps, mais je

¹³²La belle-sœur dont il est question est Eleanor Custis Stuart, qui avait plusieurs filles encore célibataires à cette époque. Plus haut dans cette lettre, Rosalie taquine son frère lui disant qu'elle lui avait destiné une de ces nièces pour épouse et qu'elle l'aurait amenée à Anvers lors de son voyage prochain. La petite dernière des Calvert est Marie Louise, née en novembre 1804.

suppose que vous n'avez pas reçu sa lettre. Présentez, je vous prie, mes amitiés à votre épouse et croyez-moi avec l'attachement le plus tendre.

Votre affectionnée sœur

R. E. Calvert

Rosalie Calvert à Henri Stier, Riversdale 20 février 1805, N° 15 ¹³³

[...] Voici bientôt que la saison approche que je croyais entreprendre le voyage dont l'espoir seul me fait supporter avec patience notre séparation, mais hélas, cher Père, je crois qu'il sera encore différé d'un an. Outre le chagrin que cela me cause, je crains que vous devez penser que c'est manque de la volonté de l'entreprendre [...]. Vous ne pourrez concevoir qu'avec trois plantations et la pension que vous nous donnez ce soit le manque de fonds qui nous empêche de passer la mer. Cependant, nous vivons avec la plus grande économie et tenons compte jusqu'à un sol. Le prix du tabac a été très bas cette année et nous n'avons pas vendu notre *crop* [récolte] de l'année passée qui était 52 *hogheads* [boucaut]; cela nous met très à l'étroit. J'espère que le prix haussera au printemps, alors nous aurons le produit de deux années à vendre. Ben Lowndes en avait acheté beaucoup par spéculation et fut bien aise de pouvoir s'en défaire l'autre jour à un crédit de deux, quatre et six mois, en trois paiements, et perdant l'intérêt de son argent. Si nous avions un bon agent, je ne sais s'il ne vaudrait pas mieux de l'envoyer toujours nous-mêmes en Europe.

Nous avons eu ici un hiver très dur, mais le beau temps commence et je vais m'occuper à jardiner. J'ai dû renvoyer mon jardinier John parce qu'il était devenu trop insolent et depuis il est revenu trois fois pour me prier de le reprendre. Ainsi je suis sans, maintenant.

[...] Je finirai en vous embrassant bien tendrement en idée avec presque la certitude de le faire réellement dans un an, car enfin alors je crois qu'il ne pourra y avoir rien qui ne m'empêche de venir. [...]

Votre affectionnée

Rosalie

Henri Stier à Rosalie Calvert, Anvers, mars 1805 ¹³⁴

J'ai reçu avec le plus vif intérêt, au commencement de mars, votre lettre [m'annonçant] votre heureux accouchement et la bonne constitution de votre petite fille, ainsi que la bonne santé de toute la famille. J'accepte avec plaisir d'être son parrain ; les noms que vous lui avez destinés me la rendront doublement chère par le souvenir des vertus et des qualités de la tendre épouse dont vous avez sans doute voulu honorer la mémoire par cet acte. Je ne peux souhaiter rien de plus heureux à ma petite fille et filleule que de représenter le caractère de celle dont elle portera les noms. [...] Je vous recommande beaucoup d'avoir soin de faire tenir acte de naissance et enregistrement et d'en avoir des copies, tant pour la petite Marie Louise que pour vos autres enfants. Il faudra les faire constater à l'égard de Mr Vergnes, en sa qualité de ministre de votre église. ¹³⁵ [...]

¹³³ Van Havre-S.

¹³⁴ Stier-MHS.

¹³⁵ William Vergnes, curé catholique à Annapolis, avait marié Rosalie et George Calvert.

Votre frère est de retour de son voyage à Paris avec son intéressante épouse. Il est heureux, mais faible de santé. Ils continuent et continueront, je pense, de demeurer chez le père de sa femme qui tient une maison splendide avec ses trois fils.¹³⁶ Votre frère y jouit de toutes les aisances qu'il pourrait avoir dans sa propre maison, sans avoir les embarras du ménage. Il y tient pour son compte et à son usage privé un élégant équipage avec deux jolis chevaux à deux mains et un cheval de monture pour sa femme. [...] Il serait parfaitement heureux, s'il était moins inquiet et turbulent et jouissait du présent sans prévoir pour l'avenir. Il se propose de faire un voyage au midi de la France. Je désire beaucoup de voir sa femme enceinte, cet événement fixerait peut-être mieux leurs projets. Voilà déjà huit mois de mariage sans résultats.

Votre sœur van Havre et toute la famille sont dans la plus parfaite santé. Son petit enfant est une exacte copie de son dernier qu'elle a eu à Bladensburg ; il ne pleure jamais.¹³⁷ Louise grandit et embellit. La mère est comme toujours absorbée par les soins de son ménage, s'agitant beaucoup et finissant peu. Elle est contente et heureuse quoiqu'elle ne peut rentrer dans sa maison, à laquelle est très attachée. Elle a dû en louer une assez mauvaise qu'elle quitte pour aller demeurer dans celle de sa [belle-]sœur qui va voyager en Allemagne avec ses filles ; à son retour, [sa belle -sœur] ira habiter la campagne de feu le père van Havre, qu'elle a achetée.¹³⁸ Vous voyez donc que votre sœur avec une fortune brillante n'a encore aucune propriété de maison ni de campagne et cependant est contente. Son époux témoigne quelques désirs de retourner en Amérique, mais elle préfère Anvers. Il serait difficile de déterminer ce qui serait le mieux, partout il y a des inconvénients. Il ne nous manque pas d'amusements ici pour tous les goûts : spectacles presque toute l'année, quatre différents concerts, deux différentes assemblées de danse par semaine, quatre différents assemblées, dîners splendides tous les jours. Avec tout cela on n'est pas heureux, ce qui prouve bien qu'on ne peut trouver le vrai bonheur que chez soi et dans un cercle étroit.

Votre tante Stier demeure toujours chez Mme van Laer. Elle est mélancolique et souffre de rhumatisme dont elle magnifie la mesure. La perte de son époux est irréparable pour elle, n'ayant point d'enfants. Sa plus grande distraction est la protection qu'elle donne à sa nièce Melle Labistrate, qu'elle produit dans le monde comme sa fille.¹³⁹ Votre tante Vinck ne voit pas ses enfants s'établir, non plus que Madame Guyot, dont il n'y a que l'aînée,

¹³⁶ Les fils van Ertborn, Joseph (1778-1823), Alexandre (1780-1834) et Édouard (1781-1836), étaient tous les trois plus âgés qu'Eugénie, la dernière-née. Le splendide hôtel van Ertborn au 4 rue Maréchal Gérard, fut érigé vers 1780 par le baron François de Paule van Ertborn. Ce bâtiment connut de multiples transformations, mais subsiste aujourd'hui. Voir Vlaanderen, Agentschap Onroerend Erfgoed, Inventaris, <https://inventaris.onroerenderfgoed.be/erfgoedobjecten/5478>.

¹³⁷ Eugène van Havre, né à Anvers le 16 novembre 1804 ; Albert van Havre, né à Bladensburg le 13 mai 1802, y mourut le 13 octobre 1802.

¹³⁸ Hélène van Havre (née Vinck, 1769-1842) et Charles-Joseph-Antoine van Havre (1767-1814), avaient deux filles, Charlotte (1790-1859) et Adélaïde Amélie (1792-1864) et un fils, Constantin (1794-1855). La campagne qu'ils avaient rachetée de la succession de Jean Michel Joseph van Havre (1730-1804) était le Kijkuit (Belvédère) à Wijnegem.

¹³⁹ Cette lettre semble indiquer que Jeanne Stier (née Guyot), veuve de Joseph Stier, prit sous son aile une des filles de Jean-Charles-François de la Bistrate (1739-1820), seigneur de Laer, époux de sa sœur Catherine Guyot (1747-1820). Les deux filles de La Bistrate étaient Joséphe Catherine (1785-1822), qui épousa Joseph Pierre Geelhand (1785-1877), le 3 juillet 1810 et Julienne-Anne (1786-1807), restée célibataire.

Sophia, qui a épousé M. Geelhand.¹⁴⁰ Ils ont, avec beaucoup d'ambition, bien de la peine à vivre, et son exemple n'est pas favorable à l'établissement des autres. Sa seconde [fille], Françoise, a une inclination qui ne lui est pas avantageuse et qui souffre de la contradiction.¹⁴¹ Enfin, il y a peu de moyens pour l'établissement des enfants nés. La plus forte dot en ce moment ne peut aller au-delà de soixante-quinze mille florins. Les besoins sont grands et les moyens bornés, d'où résulte le libertinage des jeunes gens ; [ce sont] les effets de la révolution qui a bouleversé toutes les [convenances].

Vous me demandez par votre dernière ce que je fais au Mick, auquel j'étais autrefois si attaché. [...] J'ai trouvé cette campagne embellie par l'accroissement des plantes, au-delà de mon attente [...] Ni la maison, ni le terrain n'avaient souffert aucun dommage, excepté les meubles qui ont été pillés, mais vous vous souviendrez que la campagne, quoique déjà bien arrangée, il y restait encore beaucoup à faire. Ainsi vous concevez que dix années d'absence ont dû occasionner des désordres dans les formes et les contours, de manière à nécessiter de faire ce qui aurait dû être fait au cours de ces dix années. Tout cela aurait pu se faire si les architectes qui avaient tracé les premières lignes étaient réunis encore pour l'exécution, mais les destinées me privant de ces secours je ne me sens plus le courage, la force ni les moyens de l'entreprendre à moi seul, d'autant plus que le but n'est plus le même, de manière que j'y prends peu d'intérêt. Cependant je ne néglige pas [la campagne] au point de la laisser se dégrader. Vous pouvez facilement apprécier que, parvenu à l'âge du repos, l'avenir ne présente plus une perspective suffisante pour aiguillonner mon activité, d'ailleurs trop surchargée par tant d'autres choses.

Ainsi je me trouve à peu près au même point, continuant d'habiter la maison près de Saint Georges, où mon ménage consiste en un cocher, un domestique, deux servantes et aussi une servante et domestique de Madame Stier et un jeune et aimable homme d'affaires et la religieuse qui a servi votre mère et me tient lieu de ménagère et de compagnie.¹⁴² Votre frère et votre sœur sont dans le voisinage et viennent me voir souvent et dînent tous les dimanches chez moi. J'ai fréquenté assez régulièrement pendant tout l'hiver les spectacles et les assemblées de danse pour me tenir au courant de la société. Je suis à présent occupé à faire des préparatifs pour me fixer à ma maison [rue de Vénus] que vous savez avoir été entièrement dégradée et que Charles a fait restaurer, mais il reste encore beaucoup à faire, indépendamment des meubles, dont l'ensemble ne laisse pas de demander plus d'activité et d'énergie que je puis produire.

Je m'occupe de mes affaires, ou plutôt de celles de mes enfants. Je continue encore à faire cultiver plusieurs genres de fleurs, pour lequel le jardinier de Cleydael m'est d'une grande ressource. Je projette de former une collection de tableaux, que j'ai déjà commencée par un petit nombre. Vous voyez, ma chère, qu'avec tout cela je n'ai pas le temps de m'ennuyer. Tout ce qui m'entoure prospère et se présente dans les points de vue les plus brillants, moi-même sans infirmités et sans contrariétés, je serais le plus heureux des hommes si le souvenir d'un bonheur passé ne me faisait sentir à tous les instants de mon existence la privation de l'objet auquel tous mes sentiments se reportent et qu'aucun autre ne peut remplacer. [...]

¹⁴⁰ Hélène Françoise Vinck (née Stier, 1746-1807, épouse de Jean Vinck de Westwezel (1741-1811) ; Françoise Jacqueline Guyot (née Peeters, 1751-1805), veuve de Jean Baptiste Guyot (1751-1789) ; sa fille aînée, Sophie Josèphe Guyot (1779-1829), épousa en 1800 Paul Joseph Geelhand (1771-1866).

¹⁴¹ Françoise Marie Guyot (1780-1834) ; je n'ai pu trouver d'information sur un éventuel mariage.

¹⁴² Voir Chapitre 1, note 114.

J'espère chaque jour recevoir de vos nouvelles et sans doute j'apprendrai bientôt quelles dispositions vous avez faites pour le projet de votre voyage en Europe. Ce sera une bien grande satisfaction pour moi que celle d'avoir le plaisir de vous embrasser. Je n'ose encore me bercer à ce doux espoir. Je connais trop les casualités des circonstances pour ne pas prévoir la possibilité de celles qui pourraient contrarier mes vœux. Je vous ai écrit par mes précédentes, en particulier par celle du 12 décembre, au sujet des caisses de tableaux, dont je vous envoie ci-joint la copie. Je vous recommande beaucoup de porter tous vos soins à cette affaire, que l'assurance en soit bien faite et sans éclat et, qu'en cas d'inconvénients pour une heureuse arrivée à destination, vous les poursuivrez de manière à rester dans votre possession. Je dois finir en vous embrassant bien tendrement, ainsi que vos enfants et votre époux

Votre affectionné

PS Il serait presque nécessaire que les tableaux pourraient être embarqués dans un vaisseau directement destiné à notre ville. Si cependant cela ne se peut absolument pas, ils ne pourront être qu'envoyés par Amsterdam, avec des déclarations de transit pour notre ville. Je crains bien que vous n'aurez pas d'occasion d'un vaisseau direct. Il ne nous vient ici aucun autre bâtiment que de Philadelphie. [...]

Charles Jean Stier à Rosalie Calvert, Anvers, le 13 avril 1805¹⁴³

Vous me rendez tout confus, chère petite Sœur, vous me parlez de délai, de silence, à moi, qui ne vous ai pas écrit depuis un siècle ! C'est en vérité une chose bien singulière que ce charme qui retient notre main, lorsqu'en un quart d'heure elle pourrait exprimer des choses qui sont reçues avec tant de plaisir. J'espère cependant réussir à l'avenir à vous écrire continuellement, je puis le faire sans fatigue et sans étude ; tout est bon quand on s'aime et on s'entend. Je vais mettre mon Eugénie et vous en correspondance littéraire : elle a du loisir, autant du moins qu'on en a quand on est continuellement en voyage ou en société.¹⁴⁴

Nous avons profité de nos premiers moments de liberté pour voir Paris. Le couronnement retardé nous a retenu longtemps, les spectacles ensuite, le musée et la compagnie de notre oncle van Ertborn ont contribué à prolonger notre séjour, qui a duré cinq mois. Nous avons pris des maîtres de dessin et faisons de tels progrès que seul le manque de temps nous empêchera de figurer dans les cabinets et dans l'histoire parmi les peintres célèbres... Ne craignez point, chère amie, l'influence de ces voyages. À mesure que je vois à l'entour de moi, je me confirme dans les sentiments que vous professez vous-même ; Eugénie les partage. Nous avons tous les jours le plaisir de les exprimer avec mon oncle et son fils qui n'attendent qu'un moment favorable pour aller payer leur respect à l'ancienne patrie de Calvert, que je veux voir encore moi-même le plus tôt possible.¹⁴⁵

Vous dites, chère amie, que vous ne viendrez point encore nous voir cette saison. Je vous avoue que je ne vous attendais pas avec beaucoup de certitude. Je sais combien il doit vous en coûter d'embaras et de préparatifs pour ce voyage et vous devez compter, qu'ayant le bonheur de vous posséder ici, nous ferons tout ce qui est possible pour rendre votre séjour agréable et le prolonger. Ce sera un bien grand plaisir pour nous tous. Papa sera au comble de la joie. Il se porte parfaitement bien et se conduit dans sa situation actuelle de la manière qu'on pouvait l'attendre de lui. Ma sœur ni moi n'avons pu jusqu'ici lui procurer autant de

¹⁴³ CU-NYC, copie de lettre inachevée.

¹⁴⁴ Aucune correspondance entre Eugénie van Ertborn et Rosalie Stier n'a été retrouvée.

¹⁴⁵ L'Angleterre, les ancêtres lointains de Calvert étant anglais.

distraktion et de société que nous aurions désiré. Ma sœur, enveloppée dans les soins d'un établissement pour ainsi dire tout nouveau en fait de maison, de domestiques et d'affaires n'est point encore dans une assiette fixe ; moi, j'ai fait une longue absence et en ferai peut-être encore d'autres.

Les fatigues et les malheurs que j'ai éprouvés successivement dans l'espace de dix ans avaient affaibli ma santé. Un des meilleurs médecins de Paris me conseillait un voyage au midi de la France. Nous sommes venus ici pour prendre congé et faire notre équipage de route, mais trouvant des bals et des fêtes et le plaisir plus grand d'être parmi nos parents et amis nous avons demeuré de semaine en semaine au point que le voyage est presque oublié et se bornera peut-être aux bains de mer d'Ostende.

Entretemps, j'ai reçu une très jolie voiture de Simons de cette forme bombée si commode que vous avez sans doute chez vous.¹⁴⁶ La caisse très riche est remplacée à la campagne ou en route par un siège commode pour deux personnes ; on est trois dedans. Il y a un miroir pour ajuster la toilette. C'est un appartement ambulancier qui nous portera partout. J'avais deux charmants chevaux bais anglisés. J'en achetai un troisième de même robe et taille, assez sage pour être monté par Eugénie. Il me rappelait notre *Black*.¹⁴⁷ Mais un des premiers est devenu malade et je dois chercher un autre couple. J'ai un excellent cocher et domestique ; ils suivent nos courses. Tous nos jeunes gens ont des chevaux, Henry Cogels brille en ce genre.¹⁴⁸

Isabelle van Havre à Rosalie Calvert, Anvers, [probablement avril ou mai] 1805¹⁴⁹

[...] Vous me demandez si mes enfants vont à l'école. Il n'y a pas de bonnes écoles ici ; pour les jeunes enfants non plus, ils ont leurs maîtres à la maison. Louise a votre ancienne Madame Millevoise pour l'écriture, l'arithmétique et le français. Tous les jours, son maître de clavecin ; un jour sur deux, maître de danse et maître de dessin. Ils font tous les jours une heure en anglais. Edward sait presque lire et il écrira d'ici deux à trois mois. Ils apprennent tous les trois à dessiner et je tâcherai d'apprendre le clavecin à Edward cet hiver. Mon mari continue toujours à enseigner l'histoire à Louise. Elle est encore petite pour son âge ; ses frères sont plus grands qu'elle, mais comme elle est encore très peu formée je suppose qu'elle grandira beaucoup. Leur santé est bonne. Edward se porte mieux ici qu'en Amérique, il promet d'être très bien fait. Charles a toujours son joli minois, il plaît et est l'ami de tout le monde car il a un caractère heureux et indépendant.

Tous deux sont anti-français. L'Amérique est leur *own country* [leur propre pays]. Ils ne demandent rien de moins que d'y retourner, ils sont enthousiastes sur ce point. Mon mari est aussi souvent de leur sentiment. Si j'étais de son opinion nous prendrions nos arrangements pour nous fixer finalement en Amérique, mais jusqu'à présent je ne peux adopter entièrement sa manière de penser. Je conçois que beaucoup de choses vont mal ici, mais je ne serai jamais en Amérique aussi bien que ceux qui y sont nés. Je n'ai pas l'avantage que vous avez d'y être alliée à une famille aimable et considérée et j'ai ici des ressources de

¹⁴⁶ Pierre Simons (1767-1847), fils de Jean Simons (1735-1822), célèbres carrossiers de Bruxelles. Catherine Romelaere, *Carrosses et carrossiers en Belgique aux XVIIIe et XIXe siècles*, Bruxelles, Le Livre Timperman, 2004.

¹⁴⁷ Angliser signifie sectionner les muscles abaisseurs de la queue d'un cheval afin qu'elle se tienne relevée. *Black* était peut-être un cheval que les Stier avait à Riversdale.

¹⁴⁸ Henri Cogels (1774-1846), cousin de Charles et Rosalie.

¹⁴⁹ Cal S-V, copie de lettre.

finances que les autres n'ont pas. Ainsi comme le proverbe le dit : « dans le pays des aveugles le borgne est roi », je serai toujours mieux que mes voisins.

Il y a un despotisme absolu, une grande misère, des taxes excessives qui augmentent encore, beaucoup de luxe, beaucoup de débauche, même entre gens mariés. Ceux qui ont des enfants à établir se mangent les doigts. Les jeunes gens sont mal éduqués au possible, ignorants, joueurs, débauchés et sans fortune. Voilà la règle générale. Il y a par-ci par-là quelques exceptions. Les domestiques sont devenus bien plus mauvais depuis que le grand frein de la religion ne les retient plus. Beaucoup n'en ont pas, surtout parmi les domestiques mâles.

Je suis fâchée, chère Sœur, d'apprendre que probablement nous n'aurons pas le plaisir de vous revoir cet été. Je m'en faisais une fête. Papa avait commencé à meubler la maison de la rue de Vénus pour vous y recevoir. Il me paraît que vous devriez tâcher d'amasser un revenu dans les fonds publics. La culture est trop sujette aux dégâts. Tout cela est trop incertain. Je crains aussi que vous faites trop de dépenses pour vos terres. Une fois passé à un certain point, on n'en retire pas plus à proportion qu'on n'y met. Lorsque je vous ai écrit ce qu'il en faut pour tenir ménage [à Anvers], c'était pour vivre sur un certain pied. Il y en a beaucoup qui ne dépensent pas le quart de cette somme.

Charles et sa femme sont de retour de Paris depuis deux mois. Leur retour a fait grand plaisir à papa. Ils sont toujours chez Papa van Ertborn. Leur projet est d'aller l'hiver prochain au midi de la France pour un régime de santé pour Charles qui, sans être malade, maigrit et a mauvaise mine, quoique depuis son retour il est mieux.

Rosalie Calvert à Henri Stier, Riversdale, 19 mai 1805, N° 18 ¹⁵⁰

Je viens de recevoir, cher Père, vos lettres du 10 novembre et du 19 et 25 décembre. Comment pourrais-je vous exprimer le plaisir qu'elles m'ont faites et quelle reconnaissance ne vous ai-je pas de vous vous être aussi longtemps occupé de moi et avec tant d'affection. [...] Les conseils que vous me donnez et les observations que vous me faites m'ont fait la plus vive impression et je les relirai bien souvent. Je vois tous les jours davantage—et par expérience—que, si ma manière d'envisager les choses a quelquefois différé de la vôtre, j'ai invariablement trouvé à la fin que vous aviez raison. Je vais maintenant répondre en ordre à tous les articles de vos lettres, en commençant par la première que j'ai devant moi.

Vous m'offrez la vie de ma mère pour modèle et assurément je n'en puis contempler de meilleur. Si je puis imiter ses vertus et avoir ses sentiments, je ne pourrai avoir de regret lorsque [j'arriverai moi-même] à la même époque où nous avons eu le malheur de la perdre. Je suis tous les jours plus reconnaissante de ce que je l'ai en mon pouvoir d'être heureuse, car en jetant les yeux à l'entour de moi je ne vois personne qui a plus de sujet de l'être et, quoique je ne puisse cesser de regretter notre séparation, je ne puis assez vous assurer combien la conduite et la tendresse de mon époux me donnent de la satisfaction. Je vois en même temps son estime et sa confiance en moi augmenter journallement et c'est avec un plaisir bien doux que je contemple notre bonheur comme étant votre ouvrage. L'opinion de mon mari a bien changé sur plusieurs sujets depuis notre mariage. Il sait parfaitement apprécier la valeur de l'argent et la nécessité de l'économie et dès à présent s'occupe à faire un sort pour nos enfants, ainsi ce point que vous croyez sera difficile pour moi d'obtenir ne l'est point du tout. Je voudrais que vous puissiez juger pour vous-même de notre système et

¹⁵⁰ Van Havre-S.

manière de vivre, car je suis bien convaincue qu'il aurait votre approbation et passerait votre attente.

Soyez bien persuadé de ma reconnaissance pour la confiance que vous me témoignez en m'écrivant si ouvertement et je vous remercie aussi des comptes que vous m'avez envoyés. Je m'occupe autant que possible à acquérir les connaissances nécessaires pour diriger nos affaires. J'avais cru, passé deux ans, qu'il n'était pas nécessaire de tenir livre, mais nous avons trouvé par expérience que vous aviez raison et qu'en n'en tenant pas tout devient en désordre et on ne sait comment. [...]

Nous travaillons maintenant à réparer par un bon *crop* [récolte] cette année et par une économie très stricte les pertes de l'année passée. Il vous fera sans doute plaisir d'apprendre que les observations que vous me faites sur la culture de Riversdale s'accordent si bien avec les projets de mon mari. Il ne compte faire que très peu de tabac ici, peut-être quatre ou cinq *hogsheads* [boucauts], et de le laisser tout à fait après cette année, excepté dans les endroits qui doivent être nettoyés pour lequel objet rien ne surpasse la culture incessante du tabac, mais il va se mettre à faire des prés [...]. Nous avons pour le moment abandonné la spéculation du moulin. Cela ne s'accorderait pas avec nos préparations de voyage. Pour la même raison, nous n'avons pas fait les embellissements à l'entour de la maison. Tout cela est encore comme à votre départ. Le jardin produit d'excellents légumes en quantité et une grande variété de fleurs, mais n'a encore qu'un *fence de logs* [clôture faite de bûches] parce que-- notre moulin n'allant pas-- il coûterait tant plus de les scier à la main qu'il vaut mieux attendre. On *improve* [améliore] extrêmement dans l'art du jardinage et surtout des arbres fruitiers. Nous en avons planté une grande collection cette année. Vous reconnaîtriez à peine le verger : le fumier qui y fut mis en 1803 l'améliorera extrêmement et on a planté des jeunes arbres partout où ils manquaient et étendu beaucoup du côté du bois ; nous allons aussi l'entourer d'une haie. Il est inconcevable combien les haies croissent ici ; en sept ans elles sont impénétrables. [...]

Je suis étonnée que mon frère reste si longtemps à Paris. À trente ans on est censé être raisonnable et un amour aussi excessif et exclusif me paraît différer de la conduite générale de Charles.

Je vous suis très reconnaissante, cher Père, de ce que vous me prépariez un quartier dans votre maison et je regrette fort que je ne puisse venir l'occuper cet été [...] mais j'ai l'espoir (à moins que des événements que je ne puis prévoir, l'empêchent) de pouvoir partir en mai prochain [...] Deux années est le moindre terme que nous fixons pour rester en Europe, apparemment plus longtemps, et avec l'espoir de ma part pour toujours. [...]

Vous me feriez plaisir lorsque vous m'écrivez de me dire quelque fois le prix du tabac à Anvers. Nous regrettons de n'avoir pas un agent à fier à Amsterdam pour l'envoyer, car il n'y a pas moyen de le vendre ici ; les marchands n'ont pas d'argent et les banques ne veulent pas discompter. Ceux qui en ont pourraient faire une spéculation sûre et extrêmement profitable en achetant maintenant du tabac dans la campagne des petits fermiers. Nous avons les *crops* [récoltes] de 1804 et 1803 sur les mains. Dites-moi aussi s'il serait avantageux de l'envoyer à Anvers pour l'avenir et quelle maison de commerce vous recommanderiez et s'ils permettent de tirer la moitié de la valeur en lettres de change sur eux, du moment qu'il est envoyé comme cela se fait lorsqu'il est envoyé en Angleterre.

Mon mari, cher Père, anticipe un plaisir très grand en vous revoyant et vivant près de vous. Il est beaucoup changé depuis votre départ et vous vous accorderiez extrêmement bien. Il est devenu aussi amateur de fleurs que moi et s'amuse de peindre lui-même, dans ce moment que je vous écris, cinq nouvelles barrières.

Vous me demandez de vous dire quelles sont nos occupations et nos amusements. Nous nous levons un peu avant le soleil (c'est une bonne habitude que j'ai contractée depuis quelques temps et dont je me trouve extrêmement bien). Lui sort d'abord pour aller voir

après les ouvriers. Nous déjeunons entre six et sept heures—il est inconcevable combien de temps on gagne en se levant de bonne heure (mais nous nous couchons régulièrement à neuf heures). Aussitôt levée, je descends et m'occupe de mon ménage et de mes enfants jusqu'à dix ou onze heures, alors je m'habille pour la journée et travaille ou me promène au jardin, lis, etc. Un peu avant le coucher du soleil, je me promène avec mon mari jusqu'à ce que la rosée nous fasse rentrer. Je sors très rarement ; voilà à peu près comment je passe mon temps. Mr Calvert va une ou deux fois par semaine à Washington le matin, mais revient à dîner.

Mes enfants croissent et se portent très bien. Vous vous trompez en supposant que Caroline vous a oublié. Elle est dans ce moment occupée à jouer avec sa poupée assise à terre auprès de moi et je viens de lui dire que vous craignez qu'elle ne se souvienne plus de son grand-papa. Elle me répondit : assurément et qu'il l'appelait toujours *my little shake* [terme d'affection] et lui donnait des morceaux de sucre blanc à déjeuner. Elle m'apporte encore dans ce moment un petit morceau de papier plié en deux qu'elle appelle une lettre pour vous envoyer.

Vous me recommandez de vous écrire les plus minutieux détails de notre santé. Mon mari jouit d'une très bonne constitution et n'est incommodé quelquefois que par le mal de tête que vous lui avez vu souvent. Pour moi, j'ai joui depuis la naissance de Louise d'une santé parfaite et suis beaucoup engraisée. Nous avons eu notre portrait peint par Stuart l'été passé, mais me portant si bien m'a tellement embellie que quoique le portrait était, lorsqu'il fut peint, une aussi exacte ressemblance que possible, tout le monde me dit à présent qu'il ne m'a pas rendu justice, ce qui m'a empêché de vous les envoyer car je les avais fait faire dans ce dessein.¹⁵¹

Nous avons maintenant un médecin beaucoup plus entendu que Dr Mitchell n'était. C'est un homme d'âge, très bon médecin, qui ne va pas toujours à Georgetown comme le faisait Mitchell. Il a été choisi par tous les voisins rassemblés, mais—sans l'influence de Mr Calvert, Richard Lowndes et Cramphin—on allait en choisir un très ignorant, mais nous trois disant que nous ne l'emploierions pas, il a dû quitter le champ de bataille.¹⁵²

La situation de Riversdale a de bien grands avantages indépendamment de la beauté de sa situation si près de la capitale des États-Unis, sur la route principale la plus fréquentée des États-Unis, qu'à un *mile* de l'office de poste, sur [une voie de] navigation car tout peut aller et venir par bateau d'Alexandrie et Washington, si près de Baltimore, dont deux ou trois *stages* [voitures de poste] passent journallement par Bladensburg. Mon mari me dit souvent qu'il n'y a pas un endroit dans l'Amérique qu'il préférerait.

Dr Upton Scott d'Annapolis passa deux jours ici et admira beaucoup nos tulipes.¹⁵³ J'en marquai une pour lui et il me dit qu'alors il aurait la plus belle à Annapolis. J'eus du plaisir à revoir votre ancien ami ; cela me rappelle tant d'événements. Il est parti très content de nous et tout à fait enchanté de la maison, surtout du lit où il coucha et qu'il ne put assez admirer. [...]

Comme vous l'observez l'affaire du transport de la ferme est compliquée et il vaudrait mieux attendre pour en faire le transport définitif sur mon nom, jusqu'à ce que je vienne chez vous ou jusqu'à ce que vous ayez obtenu l'acte pour posséder des terres. Vous aurez vu par mes lettres que votre pétition ne fut pas accordée, mais cela ne doit pas nous décourager : elle

¹⁵¹ Voir Chapitre 1, note 77.

¹⁵² Voir Chapitre 1, note 122.

¹⁵³ Upton Scott était un ami d'Henri Stier de ses années à Annapolis. Médecin de profession, il était amateur d'horticulture.

passa la Chambre des délégués sans obstacle, mais fut rejetée dans le Sénat. Mr Calvert croit qu'il pourra la faire réussir l'hiver prochain.¹⁵⁴ [...]

Je pense que la situation de l'Europe et surtout des Pays-Bas et Hollande est bien précaire. Nos gazettes nous instruisent parfaitement de tout ce qui se passe chez vous et cela m'effraie lorsque que nous contemplons que toute votre sécurité actuelle dépend de la vie d'un seul homme !¹⁵⁵ Que je serais charmée si, au lieu de [devoir] partir pour l'Europe l'année prochaine, vous m'écriviez que vous preniez la résolution de revenir en Amérique avec ma sœur et Charles. Alors rien ne manquerait à mon bonheur, qui serait parfait. Pendant les dix années que vous avez passées en Amérique vous n'avez pas joui des avantages que ce pays offre, ayant changé si souvent de demeure et ayant eu tant de troubles avec vos domestiques, ouvriers etc. Mais je vous serais garante que si vous reveniez vous jouiriez d'une tranquillité parfaite. Nous avons de très bons domestiques dont vous choisiriez ceux qui vous plaisent. Vous cultiveriez autant que vous le désirez et mon mari vous aiderait à tout diriger, nègres, ouvriers, etc. Que ces plans, s'ils pouvaient se réaliser, me rendraient heureuse !

Je comprends très bien ce que vous m'écriviez au sujet des cinq caisses laissées ici et suivrai exactement vos directions, mais si nous embarquons pour Falmouth (ce que je préférerais parce qu'il y a moins de danger et que c'est plus court) cela rendrait difficile de les embarquer avec nous.¹⁵⁶ Écrivez-moi à ce sujet et aussi si, contre mon attente, nous ne pouvions nous embarquer le printemps prochain, s'il ne vaudrait pas mieux de les envoyer, si la paix se fait. Et au cas qu'on ne puisse risquer de les envoyer, ne serait-il pas prudent de les ouvrir pour les aérer pendant quelques jours ? Ils sont dans l'endroit le plus sec de la maison mais cependant la saison passée était ici si humide que j'ai trouvé plusieurs choses que

¹⁵⁴ Lors de l'achat du terrain de Riversdale en septembre 1800, l'acte de propriété avait été rédigé au nom de Charles Stier, le seul membre de la famille Stier à être naturalisé citoyen américain. Henri Stier fut naturalisé en décembre 1800 et Charles essaya de lui transférer le titre de propriété de Riversdale. Or en 1804 quand Henri voulut faire transférer la propriété à Rosalie, ils se révéla que le transfert fait par Charles à Henri Stier en 1800 n'était pas valide. George Calvert se chargea alors de pétitionner l'Assemblée du Maryland pour obtenir la permission pour son beau-père de posséder une propriété immobilière au Maryland. Voir Rosalie Calvert à Henri Stier, Riversdale, 5 et 25 janvier 1805, incluse dans le présent volume. De son côté, Rosalie devait se faire naturaliser pour pouvoir recevoir la propriété de Riversdale de son père ; elle le fit en mai 1806. Voir Rosalie Calvert à Henri Stier, 22 mai 1806, Van Havre-S (non incluse dans ce volume). Le transfert de la propriété de Riversdale à Rosalie ne fut réalisé définitivement qu'en janvier 1816. Voir Prince George's County Deed JRM 16 : 612 ; *Laws of Maryland 1815*, Chapter 110.

¹⁵⁵ Rosalie fait souvent référence aux « gazettes » américaines, qu'elle considère bien supérieures aux françaises, la presse étant libre aux États-Unis, tandis qu'en France elle est soumise à la censure. Cette opinion était largement partagée par les Américains voyageant en France à cette époque, en particulier parmi les anti-bonapartistes. Voir William Chew, « Washington Irving in France : An Imagological and 'Comparative Cohort' Approach », dans *Selected Papers of the 2007 Consortium on the Revolutionary Era, 1750-1850*, sous la direction de Frederick C. Schneid et Jack R. Censer, High Point, NC, High Point University, 2008, p. 265.

¹⁵⁶ A cause de la guerre navale franco-britannique, la traversée de l'Atlantique et le débarquement dans un port du continent étaient aléatoires. Rosalie privilégiait donc un itinéraire alternatif, avec une escale à Falmouth dans les Cornouailles. Comme le remarquera son père dans sa lettre du 1 octobre 1805 (incluse dans ce chapitre), cette solution était loin d'être parfaite.

j'avais gardées dans des caisses tout à fait moisies. Ma sœur pourra vous donner des exemples combien tout se moisit dans ce climat, et si c'était le cas avec les tableaux cela pourrait manger les couleurs. [...]

Votre affectionnée fille

Rosalie E. Calvert

Rosalie Calvert à Henri Stier, Riversdale, 13 juin 1805, N° 19 ¹⁵⁷

[...] Maintenant que le terme de notre voyage est inexorablement fixé, mon mari se fait un plaisir du voyage et serait presque aussi désappointé que moi s'il était contrarié. Vous savez que lorsqu'il a une fois déterminé de faire une chose et pris ses arrangements, il n'aime pas de rencontrer des obstacles. J'espère qu'il n'arrivera aucun événement en Europe qui puisse nous retenir.

Je n'aime pas l'aspect de votre pays ; votre sécurité me paraît bien précaire. Je lus hier un article dans la gazette relatif à Anvers qui m'effraya beaucoup. Je fais quelquefois des châteaux en Espagne et me figure recevoir la nouvelle que vous êtes arrivés à Baltimore. Je fais alors un million de plans. Ah, que je serai heureuse s'ils pouvaient se réaliser ! Plus je contemple la situation de l'Amérique et mieux je la connais, plus je m'aperçois des avantages qu'elle a sur l'Europe. Vous vous trompez en croyant que c'est un usage si général dans ce pays de dépenser tout son revenu et de ne pas s'inquiéter de ses enfants. Je conviens qu'on y est beaucoup moins économe qu'en Europe, mais ce système de tout dépenser se réduit presque à la classe de ceux qui n'ont effectivement pas de capital et vivent de leur industrie (souvent de leur friponnerie), ou de ceux qui, n'ayant rien, ont fait une fortune très rapidement et croient que le même hasard les favorisera toujours. Mais la classe des gens véritablement riches et dont les parents l'ont été vivent avec plus de modération et prudence. En général, je trouve que l'économie devient plus à la mode qu'autrefois et les fréquentes banqueroutes de ceux qui se donnaient tant d'airs, donnant le titre d'avares à tous ceux qui ne se ruinaient pas, ont contribué beaucoup à changer la manière de penser sur ce sujet. Il est inconcevable comment les fortunes sont toujours exagérées dans ce pays : on dit souvent un tel a autant, un autre autant, etc. Et lorsqu'ils viennent à mourir, on trouve qu'ils ne laissent pas assez pour payer leurs dettes. Les planteurs, cependant, en général augmentent leur capital.

J'aurai un plaisir, cher Père, et me ferai un devoir de suivre les conseils et les exemples que vous m'avez donnés afin de pouvoir m'applaudir un jour de les avoir suivis et d'avoir le même droit à la reconnaissance et l'estime de mes enfants que celui que vous avez acquis sur nous, à tant de titres et par tant de sacrifices.

Dites-moi, je vous prie, si mon frère est enfin devenu plus modéré dans son amour—son séjour à Paris a été bien long. Il me paraît que s'il était allé à la lune, il y aurait trouvé une bouteille avec son nom, comme Astolphe.¹⁵⁸ J'espère qu'il ne délayera [sic] pas plus longtemps de vous donner un petit-fils de sa façon. Il faut m'en donner avis à temps pour que je puisse faire faire un joli trousseau à l'américaine, ce qui me fera bien du plaisir ; la mode ici maintenant pour les enfants est charmante.

¹⁵⁷ Van Havre-S.

¹⁵⁸ Dans *Roland furieux* de l'Arioste (1532), le paladin Astolphe, cousin de Roland, se rend sur la lune afin de retrouver la raison que le chevalier Roland a perdue. Il la retrouve dans une bouteille.

Tous nos parents ici m'ont chargé de vous faire leurs compliments, ainsi que Richard Lowndes et Dr Scott d'Annapolis, qui passa deux jours ici lorsque mes fleurs étaient ouvertes et les admira beaucoup. Votre ancien ami à l'âge de quatre-vingt-deux ans est encore très alerte et a meilleure mine que lorsque vous vous quittâtes à Annapolis. [...]

J'ai fort augmenté mes tulipes et jacinthes et compte d'en tenir une vente le printemps prochain. J'ai aussi plusieurs jeunes [pousses] de rosiers que vous aviez importés et je regrette que vous n'ayez pu m'envoyer les deux sortes dont vous me parliez, qui poussent pendant l'hiver. Mes balsamines sont superbes. [...].

Mon mari s'attache à faire autant de prés que possible. Comme vous le dites, il n'y a point de culture qui produise plus que de bons prés, et puis il n'y a pas tant de dépenses, ni de risques et c'est infiniment plus amusant. Je vous ai écrit que par une loi qu'il a fait passer il a déclaré guerre ouverte à vos anciens ennemis les cochons, qui ne peuvent venir dans nos prairies, sous peine de mort et sans procès. Nous avons l'espoir de faire une très bonne récolte cette année. Tout le tabac pour faire 80 *hogsheads* [boucauts] est déjà planté. Le blé paraît aussi promettre beaucoup, ainsi que le maïs, de sorte que si aucun accident n'arrive nous ferons très bien cette année et réparerons les pertes de l'autre. L'expérience ne fait que démontrer combien le plâtre fertilise la terre [...] Nous faisons aussi une grande quantité de fumier, outre que mon mari achète presque tout celui fait dans Bladensburg ainsi que les vieilles cendres pour peu de chose. [...]

Vous m'écrivez au sujet d'acheter des terres. J'admets que c'est un fond plus sûr et mon système serait de toujours en avoir une certaine proportion, mais --en ayant déjà tant et point de fonds-- je pense qu'il vaut mieux employer nos épargnes à l'achat de ces derniers, pour le présent. [Pour] vous, qui avez déjà beaucoup sur les banques, il serait peut-être avantageux d'acheter des terres. Je suis presque sûre que l'hiver prochain on pourra faire passer votre pétition à l'Assemblée, en y allant et en employant un peu de persuasion, puisqu'elle passa sans obstacle la première Chambre. [...]. Si, contre mon attente, vous n'obtenez pas l'acte de pouvoir les posséder, je puis le faire transporter sur le nom de Charles.¹⁵⁹

Il est rare à présent que l'on vende des terres par argent comptant. Généralement les termes sont qu'un tiers de l'achat se paie comptant ou dans soixante jours, le second tiers un an après et le troisième une autre année de plus. Mais après l'achat fait de cette manière, il est toujours avantageux, si on en a les moyens, de faire tous les paiements à la fois parce qu'on obtient un discompte très conséquent.

Nous venons de prendre des actions viagères pour nos trois enfants dans un nouvel établissement qu'on appelle tontine, qui paraît avantageux. Beaucoup de particuliers en prennent sur des jeunes enfants nègres. Ils ne commenceront à donner intérêt que dans ... années et feront un partage parmi les survivants dans un terme d'années.¹⁶⁰

Je vous remercie, cher Père, des éclaircissements que vous me donnez sur le transport de Riversdale, dont je comprends maintenant la forme. Comme vous le dites, il vaudra mieux attendre pour en faire un transport définitif sur mon nom jusqu'à ce que nous soyons tous réunis [...]. Votre observation que [mes affaires] seront très compliquées est très juste ; cela vient des lois ici, si contraires au pouvoir des femmes. Il n'y a qu'un moyen de les rendre

¹⁵⁹ Voir ci-dessus, Rosalie Calvert à Henri Stier, Riversdale, 19 mai 1805, N° 18.

¹⁶⁰ La tontine, placement inventé par le banquier napolitain Lorenzo de Tonti et introduit en France en 1653 pour le cardinal Mazarin, afin de financer les dépenses de l'État. Dans une tontine plusieurs épargnants mettent des fonds en commun pendant une période déterminée—le nombre d'années est ici laissé en blanc par Rosalie—et à l'issue de la tontine les fonds capitalisés et les intérêts sont redistribués aux épargnants selon leur quote-part.

plus simples et j'espère avoir obtenu assez de confiance de mon mari pour pouvoir l'acquérir.
[...]

[...] Caroline me prie de vous envoyer un baiser. Croyez-moi, cher Père, avec
l'attachement le plus tendre,
Votre affectionnée fille,
R. E. Calvert

Rosalie Calvert à Henri Stier, Riversdale, 21 juin 1805, N° 20 ¹⁶¹

[...] Je vous suis très reconnaissante de ce que vous vouliez bien être le parrain de ma petite Louise et que vous approuviez les noms que je lui ai donnés. Mon intention en les lui donnant a été telle que vous le supposez et je crois quelques fois apercevoir dans ses traits enfantins une ressemblance qui me la rend plus chère. Je suis charmée d'apprendre que l'enfant de ma sœur est si tranquille et ressemble à celui qu'elle a perdu ; cela doit le lui rendre plus intéressant. Mais c'est avec bien du regret que j'apprends que Charles n'a pas encore l'espoir d'une augmentation de famille, car sans doute il le désire beaucoup. Je pense que s'ils vivaient plus retirés ou à la campagne il en résulterait peut-être cette agréable acquisition sans quoi il me paraît qu'il n'est pas possible d'être heureux. Dites-lui, je vous prie, de ma part que s'il veut venir à Riversdale pour quelque temps, je suis sûre qu'il ne retournerait pas sans un jeune Américain, mais je crains que son séjour à Paris ne l'ait rendu tout à fait français.

Il y a eu une terrible bacchanale ici avec le ministre de l'Empereur, Général Turreau, qui se proposait d'introduire des usages et manières pour lesquels le caractère national, quoique beaucoup dégénéré, n'est point encore assez corrompu. Entre autres, il s'avisait, quoique sa femme fût dans la maison, d'y faire venir des filles et avec ses secrétaires s'amusaient à danser des quadrilles sans aucun habillement. Madame Turreau, l'ayant trouvé mauvais, il la battit très cruellement ainsi que son frère, un jeune homme de quinze ou seize ans, et la mit hors de la maison. Elle va retourner en France. Cela fera du tort non seulement à Turreau, à qui tout le monde tournera le dos, mais aussi aux Français en général. Ces sortes de choses ne se tolèrent pas en Amérique. ¹⁶² [...]

Plus je compare la situation de l'Europe à celle de l'Amérique et mieux je suis convaincue des avantages que cette dernière offre. Tout ici s'améliore de jour en jour : les terres augmentent en prix ; la société et les amusements deviennent plus raffinés ; toutes les commodités de la vie sont faciles à se procurer ; on n'y est pas sujet à faire de grandes pertes ; le gouvernement est stable et bon ; la justice impartiale. Je crois même, et c'est l'opinion d'un grand nombre, que l'ascendant momentané de l'esprit démocratique est un vrai bonheur pour le pays ; certainement, il n'occasionne aucun des désordres que l'on avait

¹⁶¹ Van Havre-S.

¹⁶² Après son divorce de sa première femme Louise Caillou (1766- ?), Louis-Marie Turreau avait épousé Marie Angélique Lequesne (1767-1828), qui l'avait accompagné à Washington en 1803 quand il fut nommé ambassadeur de France. Il est possible que cette anecdote rapportée par Rosalie soit exagérée, car Turreau avait à l'époque une réputation sulfureuse, certains le considérant comme « le bourreau de la Vendée » pour son rôle dans la répression de la révolte des Vendéens en 1794. Aujourd'hui encore, Turreau reste une énigme pour les historiens. Jean-Clément Martin, « Le cas de Turreau et des colonnes infernales : Réflexion sur une historiographie » dans *La plume et le sabre* [en ligne]. Paris, Éditions de la Sorbonne, 2002, DOI : <https://doi.org/10.4000/books.psorbonne.64589>.

crains. Le peuple ici est tranquille, jamais insolent. Si le changement dans les officiels du gouvernement en 1801 n'était pas arrivé, peut-être serait-on allé insensiblement vers un gouvernement aristocratique au lieu de fédéral. Maintenant ce dernier commence à reprendre le dessus et ils seront prudents.¹⁶³ [...]

Cela est bien triste que les enfants ne s'établissent pas à Anvers, surtout lorsqu'on en a tant, comme mes tantes Vinck et Guyot.¹⁶⁴ Je ne sais rien de mieux qu'ils puissent faire que de venir tous ensemble fonder une colonie au Maryland.

[...] J'aurais soin de ce que vous m'écrivez, mais il ne sera pas possible de les envoyer directement à Anvers, à moins que de les envoyer premièrement à Philadelphie.¹⁶⁵ Nous comptons nous embarquer pour Falmouth parce que c'est d'autant plus court et moins de dangers. Cette affaire présente beaucoup de difficultés. On ne voulut pas les transporter en 1803 et je crains que peut-être on le refusera encore. Dans ce cas que faut-il faire ? S'ils ne peuvent absolument pas être expédiés, je pense que le mieux serait de sceller [les caisses] et alors les mettre en dépôt ou à la banque, si on le permet, ou au Capitole. Il faut m'écrire très amplement sur ces objets ; je serais fâchée d'en faire quelque chose que vous désapprouveriez. Je vous ai aussi demandé s'il ne serait pas nécessaire de les ouvrir pour les aérer ; je pense qu'ils sont en danger de moisir étant dans une maison nouvellement bâtie, quoiqu'ils sont dans l'endroit le plus sec. [...]

Votre fille affectionnée,
Rosalie E. Calvert

Rosalie Stier à Isabelle van Havre, Riversdale, 8 août 1805¹⁶⁶

Depuis que je vous ai écrit en réponse à la vôtre de décembre, j'ai reçu vos lettres du 4 novembre et du 30 avril. J'ai reçu les toiles [textiles] et vous prie de recevoir mes remerciements pour les peines que vous vous êtes données pour me les procurer, elles me viennent bien à propos, car j'étais absolument sans linge et draps. Les nappes sont très belles et les anchois excellents. Je ne regrette pas que vous ne m'avez pas envoyé de la dentelle ; j'ai trouvé que je pouvais m'en passer. J'ai écrit à papa de vous rembourser les frais que ces objets vous ont occasionnés.

[...] Depuis votre départ, le luxe augmente beaucoup et les usages européens prévalent. Il n'y a que les planteurs qui restent toujours les mêmes et conservent leur ancienne manière de vivre et d'agir. Le parti démocratique s'affaiblit de jour en jour ; on se moque de Jefferson.

J'ai été très surprise de ce que vous me dites que votre époux désire de retourner en Amérique car il paraissait être le moins heureux ici de toute la famille et vous devez vous

¹⁶³ Rosalie et son mari n'avaient pas vu d'un bon œil la réélection de Thomas Jefferson en décembre 1804. Cependant ils restaient persuadés que les fédéralistes, dont ils étaient des partisans fervents, auraient bientôt le dessus, en quoi ils se trompaient.

¹⁶⁴ Hélène Françoise Vinck (née Stier) (1746-1807), épouse de Jean F. Vinck de Westwezel (1741-1811) avait six enfants ; Françoise Jacqueline Guyot (née Peeters, 1751-1805) veuve de Jean Baptiste Guyot (1751-1789) en avait huit.

¹⁶⁵ Référence aux caisses de tableaux d'Henri Stier, laissées à Riversdale. Rosalie ne les mentionne pas nommément, craignant peut-être que sa lettre ne soit ouverte. Le fait qu'elle envisage de les mettre en dépôt dans une banque ou au Capitole de Washington montre qu'elle est consciente de leur grande valeur.

¹⁶⁶ Cal S-V.

rappeler que nous avons souvent presque des querelles par notre différence d'opinions sur ce sujet. Avec quel plaisir j'apprendrais qu'il vous a tous persuadés d'y retourner. Je fais souvent des châteaux en Espagne qui pour le moment me rendent la plus heureuse personne du monde, mais cette illusion ne dure pas longtemps lorsque je contemple tous les obstacles qui se présentent à cette démarche.

Vous vous trompez cependant en pensant que vous n'auriez pas ici les mêmes avantages que j'ai. La langue, vous l'apprendriez bientôt ; d'ailleurs, on devient de jour en jour plus indulgent à cet égard et le français est si fort à la mode que les enfants dans toutes les écoles l'apprennent aussitôt qu'ils savent lire. J'eus beaucoup de peine à persuader nos deux nièces Stuart, lorsqu'elles passèrent l'été dernier avec moi, que je n'avais ni le temps, ni la patience, ni la faculté de leur apprendre. Elles le désiraient si fort que souvent elles me poursuivaient avec une grammaire comme les apothicaires [poursuivaient] Pourceaugnac.¹⁶⁷ Plusieurs femmes mariées à Washington apprenaient cette langue l'hiver passé et la parlaient, si elles le pouvaient ou non.

Vous n'ignorez pas non plus qu'ici connexion est considérée comme relation—tous nos parents parlent souvent de vous et de papa avec les plus grands éloges. Soyez assurée que si vous viviez ici sur le même pied qu'à Anvers vous y auriez une cour brillante. Les Européens—lorsqu'ils sont connus d'être d'un certain rang ou riches—sont plus considérés que s'ils étaient nés ici au pays. Vous aviez trouvé un grand désavantage de ne pas savoir tous les usages et coutumes, mais comme je suis maintenant tout à fait initiée dans les plus secrets mystères cet inconvénient est aussi levé.

Pour nos enfants ce pays offre de grands avantages, surtout pour les garçons. L'éducation qu'ils reçoivent dans les collèges publics est si excellente, si supérieure, que si j'étais à votre place, je crois que j'enverrais mes garçons [étudier] en Amérique, d'autant plus qu'on ne les reçoit pas, dans quelques-uns, après l'âge de douze ans. L'éducation publique est préférable, en tout point, à la privée. Si, chère Sœur, vous preniez ce parti pour vos deux garçons, je vous offre mes services [...]. Je les placerais et conduirais moi-même ; aux vacances, ils viendraient ici ; j'aurais soin de leur habillement, de leur linge etc., enfin je les traiterais comme mes propres enfants.¹⁶⁸

Et les taxes [à Anvers] sont vraiment épouvantables ! Je ne conçois pas comment papa, qui était toujours si contrarié, s'accommode de cela. Cent florins pour la maison de la rue du Margrave, cela est vraiment énorme.¹⁶⁹ Nous ne payons maintenant qu'une seule taxe, c'est celle sur les terres et les meubles. Vous en aurez une idée en vous disant que pour Riversdale—terres, maison, meubles et nègres—nous ne payons que vingt dollars par an.

Les domestiques sont plutôt meilleurs qu'avant. Assurément, il serait difficile d'en avoir qui ne fussent pas meilleurs que ceux que papa avait. La vieille Sara, vendue à Ben Lowndes, est la plus mauvaise que je connaisse parmi les domestiques de toutes mes connaissances. Elle regrette tous les jours de sa vie le changement de maître causé par votre départ. Mon cuisinier Sam est aussi le plus indifférent et le moins tractable de tous mes domestiques. J'ai une petite négresse de quatorze ans qui est *invaluable* [sans prix] pour la

¹⁶⁷ Les deux nièces Stuart sont probablement Ann Stuart (1784- ?) et Sarah Stuart (1786- ?). La référence aux apothicaires vient de comédie-ballet de Molière, *Monsieur de Pourceaugnac* (1669).

¹⁶⁸ Par « éducation publique » Rosalie comprenait toute éducation collective donnée dans des institutions spécialisées. Elle la distinguait de « l'éducation privée » donnée par des précepteurs à domicile. Dans ce sens, elles considéraient les institutions universitaires comme Harvard, Yale ou l'université de Pennsylvanie des « collèges publics ». Voir Chapitre 1, note 68.

¹⁶⁹ Voir Chapitre 1, note 99.

dans le genre chinois dont elle est aussi éloignée que de l'égyptien. C'est un singulier avantage dans ce pays d'être Européen ; je l'éprouve tous les jours.²¹⁶

8 août

Cette lettre fut commencée passé un mois et quoique j'ai cru de l'expédier immédiatement, en le différant de jour en jour la voilà encore ici. N'avez-vous jamais observé qu'il n'y a rien de plus mal avisé que de différer une chose qui peut se faire dans le moment ? Il est incroyable combien cela fait perdre de temps et occasionne des difficultés. [...]

Vous devez avoir été bien inquiète lorsque vos enfants avaient le croup ; c'est une maladie bien dangereuse. Mais vous ne me dites pas si vous me tenez encore compagnie cette fois ? Pour moi je me trouve très embarrassée, car je ne sais pas si je serai au lit en octobre ou novembre.

Ainsi donc on commence à battre la retraite chez vous. Je me suis toujours étonnée comment ceux qui avaient tant perdu faisaient pour vivre si bien. Pour moi, je ne pourrais jamais supporter les contributions, ni d'être pillée de cette manière, cela me ferait endurer [sic]. Je suis surprise d'apprendre que mon frère ait loué une vieille maison. Assurément lui n'est pas forcé par convenance, surtout n'ayant pas d'enfants. [...] J'enverrai à Louise par la première occasion une petite collection de musique anglaise. J'ai aussi pour papa deux vues de la cascade du Niagara ; vous n'auriez pas dû quitter l'Amérique sans la voir, étant la plus belle, dit-on, qui soit au monde.

Il y a un temps infini que je n'ai pas reçu de lettre de papa et dans vos deux dernières vous ne me dites rien de lui. Chaque soir en voyant revenir notre messager de la poste, je lui demande d'aussi loin qu'il peut entendre s'il y a des lettres et me trouve toujours désappointée. [...]

Je finis cette lettre en vous embrassant tendrement, vous priant de dire mille choses de ma part à papa et [de donner] un baiser à chacun de vos enfants.

Votre affectionnée sœur,
REC

Rosalie Calvert à Henri Stier, Riversdale, 6 septembre 1806, N° 32 ²¹⁷

Cher Père,

[...] Depuis quelque temps je ne vous ai pas écrit aussi souvent que je le désirais. J'ai eu tant à faire, mais je vais vous écrire régulièrement tous les quinze jours et vous dirai tout ce que nous faisons ici, cela nous rapprochera du moins en idée. [...]

Je suis très sensible aux bontés dont vous m'accablez et puisque vous me permettez de vous faire mes observations sur le service [de table] d'argent que vous vous proposez de me donner je vous les ferai librement. Vous me demandez si j'ai les accessoires pour cadrer avec un tel service. Nous n'avons encore d'autre argenterie que des cuillères, dont nous

²¹⁶ Trente ans avant Rosalie, Abigail Adams avait compris cet attrait des produits de luxe européens pour les Américains. Profitant des longues missions diplomatiques de son mari en Europe (à Paris, La Haye et Londres), elle se faisait envoyer des articles de luxe européens au Massachusetts pour les revendre ensuite avec profit. Holton, *Abigail Adams : A Life*, p. 149-154.

²¹⁷ Van Havre-S.

renseignements. Si nous ne le vendons pas d'abord, nous en enverrons certainement une petite partie (10 *hogsheads*) à Louvrex. Si vous en avez l'occasion, dites-lui que je pense que s'il pouvait établir un agent à Baltimore, qu'il pourrait avoir beaucoup de *consignements* [commissions] de tabac, car on se plaint extrêmement de l'honnêteté des maisons de commerce à Amsterdam.

Nous avons fait l'année passée et maintenant prêts à vendre 75 *hogsheads*. Cette année je crains qu'il n'y en aura que 50 [...] par une sécheresse dont il n'y a pas d'exemple dans ce pays. Si vous lisez les gazettes, vous en aurez sans doute vu des détails. On devait envoyer en plusieurs endroits 20 et 30 *miles* [milles] de distance pour avoir du grain moulu. Presque tous les moulins étaient à sec, en plusieurs endroits les bestiaux manquaient d'eau. Ici même je fus obligée d'envoyer à *l'Eastern Branch* pour laver le linge.²¹⁸ Cela nous a fait oublier tout à fait les terribles inondations de 1804. [...]

Votre affectionnée fille,
R. E. Calvert

Liste d'argenterie

- 2 paires de chandeliers
- 2 paires de chandeliers avec branche, tenant s'il est possible 3 chandelles au lieu de deux
- 6 salières
- 1 port de vinaigre
- 4 bateaux pour beurre et sauce
- 4 *wine coolers* [seaux pour rafraichir le vin] tels qu'on met sur les quatre coins de la table avec une bouteille de vin dedans (en ayant oublié le nom français je l'ai mis en anglais)
- 1 corbeille pour pain
- 2 petits cabarets long 9 pouces, large 7 pouces, ou à peu près²¹⁹
- 2 terrines pour soupe

Rosalie Calvert à Henri Stier, Riversdale, 26 septembre 1806, N° 33 ²²⁰

Cher Père,

[...] Votre dernière lettre a été très longtemps en chemin ; j'espère que je recevrai encore dans peu de vos nouvelles. J'espère que vous avez pu m'envoyer les cheminées. Vous ne risquez rien à prendre celle qui vous paraît la meilleure, puisque si elle ne nous convenait pas, nous pourrions toujours aisément la vendre. Vous m'avez aussi une fois offert de m'envoyer de vos moutons espagnols. Si vous pouviez en expédier un couple, mâle et femelle, ce serait pour nous une très *valuable* acquisition [de valeur], d'autant plus que cette race est grande manufacturière et fait d'excellent drap ; cela est extrêmement productif et en même temps amusant.

Notre maison avance rapidement : nous avons en ce moment des mouleurs de pierre, des maçons, des charpentiers, des plafonneurs ; il ne nous manque que des peintres pour avoir tous les métiers et nous en attendons un demain. La maçonnerie de l'aile sera finie cette

²¹⁸ La branche orientale du Potomac, comme on désignait alors la rivière Anacostia, coulait près de Riversdale. Pendant la sécheresse de l'été 1806, ils manquaient d'eau sur la plantation.

²¹⁹ Dans cet usage, un cabaret est un plateau ou une petite table pour servir des boissons.

²²⁰ Van Havre-S.

semaine, mais outre ce qui est à faire à la maison et aux portiques, nous avons à bâtir une petite maison, un *smoke house* [fumoir], une laiterie et une orangerie. De plus, nous allons faire une muraille au nord et à l'ouest du jardin, commençant à la lavanderie et le long du verger. J'ai cru de vous envoyer aujourd'hui les plans, mais je n'ai pas le temps de les copier, ce sera pour une prochaine fois. Il faut aussi une maison pour les bestiaux. Nous ne cesserons de faire des pierres avant d'en avoir 170 000. [...]

Birch nous dessina un plan pour les alentours ; il croit qu'une pièce d'eau serait mieux au midi qu'au nord de la maison, que le terrain y est plus adapté et que ce serait fait avec plus de facilité.

Je vous ai écrit que nous avons placé une colonne au bas de l'escalier à l'imitation de celle qui était dans le vôtre, mais elle est moindre, seulement un pied de diamètre. J'ai prié ma sœur de m'envoyer une figure de plâtre pour l'y placer. Si cette figure pouvait tenir une branche ou une lampe pour éclairer l'escalier, il me paraît que cela aurait un joli effet. Je me rappelle que vous aviez souvent fait le projet d'importer quelques figures de plâtre d'après les antiques. Je vous serais obligée si vous pouviez me dire le prix de ces figures. Il me paraît que c'était peu de chose et elles seraient extrêmement admirées ici—tout ce qui est nouveau fait grand effet.

Je suis sûre que notre maison sera extrêmement admirée et supposée coûter le triple de la réalité, seulement parce que tout y est différent des maisons américaines. Nous allons meubler le salon d'escalier en papier, ainsi que la salle de compagnie ; le salon du milieu [sera] peint en imitation de marbre avec des pilastres et ornements blancs. L'entrée au nord et les murailles [seront] peintes jaune et bleu, les portes de la salle, du salon et de la chambre à dîner sont d'acajou. Je suis entièrement de votre avis sur ce que vous me dites du choix et de la solidité des meubles. Je ne sais si nous pourrons achever de meubler la maison cette année, cela dépendra de nos finances, car nous ne ferons qu'une mauvaise récolte cette année. La saison a été extrêmement défavorable et bâtir est toujours plus dispendieux qu'on ne le calcule.

La petite plantation de Peggy Adams qui, vous devez vous rappelez, est au milieu de la nôtre va aussi être vendue dans peu et si elle va à un prix raisonnable, nous devons l'acheter puisqu'elle est entièrement entourée par notre terrain et est de plus une source continuelle de difficultés avec les bestiaux et nègres de ceux qui la louent et qui nous font souvent beaucoup de dégâts. [...]²²¹

Je vous enverrai une bonne quantité de semence de tulipiers aussitôt qu'elle est assez sèche pour empacter [sic] et aussi deux vues de la cascade du Niagara qui, je suis sûre, vous plairont. Vous devrez avoir une forêt de tulipiers maintenant, je suis curieuse de savoir ce que vous en faites. Nous avons ici un arbre dont je ne sais pas le nom français, c'est une espèce d'acacia qui porte beaucoup de fleurs jaunes, a de longues épines et devient un très grand et bel arbre. Il y en avait un à Strawberry Hill, près du puits, dans la vallée des cerisiers—nous en avons planté beaucoup ce printemps.²²²

Je crains cher Père, qu'en vous donnant tous ces détails de ce que nous faisons vous croirez que nous avons abandonné le projet de venir en Europe. Ce n'est cependant pas ainsi. Je le désire aussi vivement que je ne l'ai jamais fait, mais devant nous fixer en tous les cas pour les enfants définitivement en Amérique, il nous a paru que ne pouvant momentanément pas entreprendre ce voyage cette année nous ne devons pas perdre de temps pour faire tous

²²¹ Peggy Adams n'accepta apparemment pas le prix pour ses terres offert par les Calvert, puisqu'ils ne les acquirent que bien des années plus tard, en 1820. Rosalie Calvert à Henri Stier, Riversdale, 5 juin 1820.

²²² Le faux acacia ou robinier, originaire des Appalaches américaines. Strawberry Hill, près d'Annapolis, maison où les Stier avaient vécu de 1795 à 1797.

les *improvements* [améliorations] que nous pouvons pour pouvoir en jouir plus tôt. Rien n'est si désagréable que de vivre du jour à la journée ; on ne s'attache alors à rien et cela énerve toutes les facultés.

Vous trouverez Mr Calvert devenu tout à fait *European* ; on lui donne toutes sortes de noms, tels que *Mylord* et Aristocrate.

A quoi s'amuse mon frère dans ce moment ? J'ai été surprise d'apprendre qu'il ait loué une maison, ayant tant de goût pour bâtir ; pourquoi n'en achète-t-il pas une ? Ma sœur m'a écrit qu'elle devient paresseuse et ne voit pas beaucoup de monde. Pour moi, je deviens de jour en jour plus active et je trouve, comme les Philosophes, que plus j'apprends et mieux je suis convaincue que je ne sais rien. Mes enfants emploient beaucoup de mon temps et je dois exercer toute ma patience pour apprendre à Caroline et à George à lire—il est si difficile de fixer leur attention. Ma petite Louise est la plus jolie enfant qui ne fut jamais, mais extrêmement délicate ; elle commence à présent à se fortifier un peu. Au début de novembre je m'attends encore à une augmentation de ma petite famille. [...]

Votre affectionnée fille,
R. E. Calvert

Rosalie Calvert à Isabelle van Havre, Riversdale, 5 novembre 1806 ²²³

Chère Sœur,

Je reçu hier votre lettre [...] qui me fit beaucoup de plaisir et me guérit des *low spirits* [humeur dépressive] que d'avoir été confinée à ma chambre pendant quinze jours m'avait donné. J'ai le plaisir de vous annoncer la naissance d'une grosse fille qui se porte parfaitement bien, ainsi que moi-même.²²⁴ J'aurai quitté ma chambre depuis longtemps mais, tout le bas de la maison étant nouvellement plâtré, j'ai cru plus prudent ne pas descendre trop tôt. J'ai été encore plus heureuse cette fois que la dernière : le matin je fus encore à église, ayant juste le temps de revenir pour tout préparer pour la recevoir. J'avais fait une méprise d'un mois dans mon calcul, ne l'attendant qu'en novembre. À moins que vous ne comptiez demander la préférence, dites à Charles que s'il le désire je lui enverrai un couple de nièces. Badinage mis à part, j'ai beaucoup changé ma manière de penser sur ce sujet car, ayant toujours craint d'avoir beaucoup d'enfants, maintenant je les désire et les considère comme un bonheur.

Je suis charmée d'apprendre que Louise aime tant la musique et qu'elle joue si bien du clavecin pour pouvoir jouer à un concert. Faites-lui mes amitiés et dites-lui qu'aussitôt que la semence de tulipier que je dois envoyer à papa est assez sèche, je compte lui envoyer quelques airs de musique tels qu'on joue ici. Cela sera nouveau à Anvers. Je ne joue que rarement à présent. J'ai tant d'autres occupations, mais plus encore parce que dans le cercle de ceux que je fréquente il n'y a personne qui est musicien. Cependant, c'est ici comme chez vous un talent indispensable pour une fille, la danse encore plus—on la fait apprendre dès l'âge de cinq ans. C'est un grand désavantage pour l'éducation des enfants de vivre à la campagne. Je pense que l'année prochaine nous serons obligés de prendre un précepteur pour nos deux aînés. Je leur apprends à lire moi-même maintenant, mais l'occupation de maîtresse d'école ne me sied pas du tout, je n'ai pas la patience nécessaire pour cela.

Je vois par votre lettre qu'en juin papa n'était pas encore à la campagne. D'où vient cela donc ? Autrefois nous y allions toujours en mai.

²²³ Cal S-V.

²²⁴ Rosalie Eugénie Calvert, née le 19 octobre 1806.

Étant à ce point de ma lettre, qui a été commencée depuis quinze jours, je reçois la vôtre du 1^{er} août [...] Mr et Mrs Merry vont quitter ce pays. Ils eurent l'autre jour une vente de tous leurs meubles. Nous leur avons acheté plusieurs choses, entre autres un sofa et fauteuil pour notre salle et une partie de leurs ustensiles de cuisine. Dites-moi je vous prie pour combien se sont vendues ces statues de marbre que papa a achetées à la vente de feu notre tante Guyot et aussi ces jolies chaises de tapisserie.

Vous m'avez fait rire, chère Sœur, avec votre portrait de la vie uniforme que l'on mène chez vous. On ne peut se plaindre de cela ici. Les Américains aiment plus la variété de sorte que quelquefois des personnes deviennent dans le cours de peu d'années immensément riches et peut-être six mois après n'ont plus rien. Pour ce que vous me dites de la galanterie de vos messieurs et dames, nous ne sommes pas encore si avancés et tout le contraire de l'Europe ce sont ici les femmes de la meilleure classe qui sont en général les plus vertueuses. Nos jeunes gens ont des maîtresses et quelques hommes mariés aussi, mais ces derniers pas publiquement.

Je suis très sensible aux souvenirs de ma tante Stier Guyot.²²⁵ Je vous prie de l'assurer de la réciprocité de mes sentiments et qu'elle est dans le nombre de ceux dont la séparation me fait considérer l'Amérique, malgré tous ses avantages, comme un lieu d'exil funeste. Aussi mes amitiés à Jeanneke, son attachement me fait un sensible plaisir.²²⁶ Dites-moi si votre mode d'habillement est toujours le même, [car] j'aimerais lui envoyer un petit cadeau, mais je crains, en lui envoyant ce que l'on porte ici, que cela ne lui sera peut-être d'aucun usage. Ma femme de chambre ici (une grosse jolie fille) est habillée aussi bien que moi, coiffée exactement de même. [...]

Votre continent va donc encore être enveloppé dans une guerre générale dont on ne peut prévoir la fin. Vous auriez mieux fait de tous rester ici. Ce pays s'*improve* [s'améliore] journellement, surtout les grandes villes, où l'on peut vivre maintenant aussi bien qu'en Europe. Pour moi, j'aime surtout cette liberté qu'on a de faire tout ce que l'on veut.

Je m'étonne de ce que notre belle-sœur [Eugénie Stier] ait peur de la mer. Je croyais qu'elle aimait voyager et c'est maintenant à la mode pour les dames de n'avoir peur de rien.

Vous me demandez de vous envoyer mon portrait. Je ferai cela quelque jour lorsque je rencontrerai un bon peintre. Stuart ne réussit pas si bien avec le mien qu'avec celui de mon mari, qui est incomparable. Vous ne me trouveriez pas changée, peut-être un peu plus grosse.²²⁷

Je vivrai très retirée cet hiver. Je regrette souvent, chère Sœur, l'absence totale de tous les plaisirs dont vous jouissez. La société de Washington est considérée très mauvaise : il n'y a ni spectacles, ni concerts, très peu de bals, moins de danses, peu de dîners, toujours des insipides parties de thé où l'on joue. Vivre à la campagne est très agréable en été, mais c'est extrêmement triste en hiver.

Adieu, chère Sœur, je dois finir en vous embrassant bien tendrement. Mes compliments à votre mari et un baiser à vos enfants. Caroline se souvient très bien de ses cousins et me prie de leur dire que « Poor old Puss is dead » [Pauvre vieux minou est mort].

Votre affectionnée,

R. E. C.

PS Je dois encore une fois, chère amie, vous prier de vouloir être marraine de ma petite que nous appellerons Rosalie Eugénie. Je me trouve dans une situation assez particulière à cet égard. Toute la famille de mon mari étant d'une religion différente, ils ne

²²⁵ Jeanne Stier (née Guyot).

²²⁶ Jeanneke, ancienne femme de chambre de Rosalie à Anvers.

²²⁷ Voir Chapitre 1, note 77.

peuvent être parrains de mes enfants.²²⁸ Mais je dois stipuler que vous ne leur envoyiez plus [de cadeaux] de Nouvel An, car dans ce cas je n'oserai plus vous demander une autre fois. D'ailleurs, ce n'est pas la coutume dans ce pays.

Rosalie Calvert à Henri Stier, Riversdale, 17 novembre 1806 N° 35 ²²⁹

[...] Je ferai attention à ce que vous me dites dans votre lettre du 1 juillet au sujet des tableaux. Il ne me paraît pas qu'il y ait la moindre apparence d'une paix générale en Europe qui puisse durer. Si j'étais à votre place je voudrais les envoyer en Angleterre et les vendre ; vous pourriez y acheter tous ceux que vous désiriez garder. Je ne pense pas qu'ils se soient encore endommagés, mais dans le cours de huit années qu'ils ont été emballés et jamais ouverts ils doivent, à ce qu'il me paraît, souffrir plus ou moins. Vous me demandez de vous donner un détail de l'état dans lequel ils sont. Je vous ai écrit l'année passée que nous avions alors ouvert une des caisses, qu'ils sentaient fort la couleur. Nous en ôtâmes quelques-uns [des caisses] et il y avait quelques taches blanches, comme moisies. Je pris un mouchoir de soie fine et essuyai chaque tableau et les replaçai dans la caisse de la même manière qu'ils étaient (les ayant numérotés en les ôtant). Ils n'ont pas été ouverts depuis. J'ôterai quelques planches d'une des caisses s'ils paraissent être en danger. Je la débellerai et vous en écrirai un détail.

J'apprends qu'il est arrivé de Philadelphie un vaisseau venant d'Anvers. J'espère qu'il m'apporte encore de vos lettres et les cheminées, car la salle est prête pour la placer. Nous ne sommes pas encore quittés des ouvriers, mais la maison sera, je l'espère, bientôt finie. Alors nous commencerons aux alentours. Nous avons fait les colonnes du portique de pierre ; celles de briques plâtrées sont sujettes à s'écailler par le gel en bas. Ces portiques avec des escaliers coûteront beaucoup. [...]

J'oubliais presque de vous annoncer la naissance d'une grosse fille qui vint au monde le 19 octobre. J'espère que vous voudrez bien encore être le parrain. Mon mari désire l'appeler Rosalie Eugénie. Je fus encore plus heureuse cette fois que la dernière et me portai si bien que trois semaines après je me promenai au jardin : ce n'est rien d'avoir des enfants dans ce pays ! [...]

Votre affectionnée fille,
R. E. Calvert

PS Dans ma lettre je vous ai prié d'avoir la bonté de m'envoyer une paire de branches pour mettre sur la cheminée de la salle de compagnie, dans le genre de celles que vous aviez ici, à figures de bronze. Ce sont les plus jolies que j'ai vues ; je désire avoir des feux pour y correspondre. Je suis fâchée, cher Père, de vous causer tant de trouble, mais ce sont des objets qui demandent à être choisis par une personne de goût.

Henri Stier à Rosalie Calvert, Anvers [novembre 1806] ²³⁰

Ma chère,

²²⁸ Voir Chapitre 2, note 16.

²²⁹ Van Havre-S.

²³⁰ Cal S-V.

[...] Dans votre lettre du 26 septembre vous me parlez de vous envoyer des brebis d'Espagne. J'ai un troupeau de 75 que je me propose d'augmenter et que j'éleve depuis deux ans. J'avais deux brebis et un bélier de race espagnole, dits mérinos, nés en mars 1805 ; ils ne m'ont pas réussi. J'ai perdu une brebis en hiver et le bélier a tellement souffert qu'il a été incapable de me servir pour couvrir mes brebis [...] Je crois que je renoncerai à cette race, à moins de voir meilleurs succès chez mes voisins. Ils sont encore très chers, coûtant de 100 à 150 florins pièce. J'ai vu la description que vous m'avez envoyée des brebis de [George Washington Parke] Custis. Il n'est pas possible d'avoir quelque chose de meilleur et je vous conseille de vous en tenir à cette espèce. [...] Les brebis sont le bétail qui vous convient le mieux de tous les points de vue : aucun fumier ne peut y être comparé et aucun bétail ne donne autant de profit et un profit plus aisé. En attendant que je traite cette matière en plus grand détail, je vous observerai que le principal but de la tenue d'un troupeau doit être le fumier. C'est donc sur cet article qu'il faut vous établir et il faut pour cela les tenir à l'étable le plus qu'il est possible, sans cependant augmenter par là le prix de la nourriture [...]

Je vois que vous êtes fortement occupée à achever votre maison. Je suis curieux de voir les plans de Birch pour les alentours. Vous voudriez savoir le prix des figures de plâtre des antiques ; vous ne pourrez pas les placer, presque toutes sont indécentes et ne peuvent se placer que dans les écoles de dessins. Je crois que tous ces antiques en plâtre sont déjà à Baltimore et certainement à New York.

Si vous avez quelque penchant pour vous occuper des arts, vous ne pourriez mieux faire que de prendre goût à la formation d'un cabinet de tableaux. C'est un luxe qui sera unique en Amérique pour plusieurs siècles encore. Personne mieux que vous n'aura occasion d'en former un avec plus d'aisance et d'économie. Déjà depuis longtemps j'ai fait le projet pour vous et achète à assez bas prix quelques tableaux bien choisis. Il y en a un cependant de deux pieds qui m'a coûté 100 *pounds* [livres]. Il faut cependant croire que jamais un particulier ne pourra en Amérique rassembler une collection aussi *valuable* que celle que vous avez en caisses chez vous, dont je vous recommande de prendre le plus grand soin en les garantissant de l'humidité et surtout des vapeurs de plâtre et de chaux. Je regrette que les circonstances actuelles ne permettent pas de les expédier.

Mais tout en parlant de luxe, nous oublions de penser aux circonstances présentes, elles sont singulières. Toutes les puissances sont menacées de ruine qui entraînera celle de vos compatriotes qui y sont éminemment intéressés. Votre famille est de celles qui souffriront le moins. [...] Buonaparte veut la destruction de l'Angleterre. Je crois que dans peu l'Amérique sera mêlée dans cette affaire et devra prendre parti. Votre tabac n'aura plus de débouché à Londres ni à Hambourg ni à Brême, il ne vous restera qu'Amsterdam.²³¹ Je vous conseille de ne plus en cultiver et d'envoyer celui que vous avez à Louvrex à Amsterdam et de lui ordonner de suivre mes directions. Je pourrai lui faire les avances des sommes que vous tirerez sur lui pour ne pas forcer la vente dans le cas que le marché serait mauvais. [...]

Je dois finir en vous faisant bien des amitiés et suis votre affectionné.

Henri Stier à Rosalie Calvert, Anvers, 8 décembre 1806²³²

Ma chère,

²³¹ Le blocus continental imposé par Napoléon commença le 21 novembre 1806.

²³² Stier-MHS. Il manque la dernière page.

J'ai enfin occasion de vous envoyer vos cheminées par un vaisseau qui part d'ici pour Philadelphie. [...] Vous trouverez aussi dans les caisses de marbre quelques semences dont voici la description. Celles qui se trouvent dans de longs cônes sont des semences dites en anglais *Weymouth pine* [pin de Weymouth], celles dans les petits cônes sont des *larch* ou mélèzes, celles détachées sont des Baumes de Gilead. Il y a en outre un sac de semences de genêts (ce que vous appelez, je crois, *broom*, dont il se trouve plusieurs plantes sur le chemin d'Annapolis près de la plantation de Mr Menardier), de la semence de sapins, à peu près de l'espèce dont vous en avez chez vous, dont on fait des planches. [...]. Puisque nous sommes sur l'article de la culture, je vais vous faire quelques observations auxquelles je vous recommande de bien faire attention et à en croire mon expérience je vous assure de la justesse de mes observations.

Votre époux est un laborieux et actif cultivateur, vous y prenez intérêt vous-même. C'est sans doute un goût très louable qui peut donner beaucoup de satisfaction, mais cela demande beaucoup de prudence pour ne pas s'abandonner à l'enthousiasme qui vous entraîne à faire en ce genre de faux calculs qui vous conduisent à deux inconvénients ; à savoir, de folles dépenses et une perte de temps. Regardez un peu en arrière et au passé. Vous êtes assez sage et assez réfléchi pour vérifier si mon observation est juste et si en ce genre vous n'avez pas fait de faux calculs. Persuadez-vous bien qu'on peut autant se ruiner en culture qu'en spéculations de commerce mal calculées. J'ai des exemples frappants devant moi de cette assertion et qui se répètent encore tous les jours.

Je vais donc vous présenter quelques conseils fondés sur mon expérience, en comparant les résultats de culture de mon pays que je connais et en les adaptant à votre local. Vous épuisez annuellement toute votre énergie à la culture des plantes annuelles, telles que tabac, trèfle et grains. Si le produit de cette culture vous rend chaque année une récolte proportionnée à votre dépense et à vos peines, l'opération sera bonne, mais vous ne pouvez le vérifier que par un calcul exact. Si vous avez la moindre perte, cela devient ruineux par la répétition annuelle. J'explique ce que je vois tous les ans alentours de moi. Mes voisins amateurs de culture cultivent à peu près comme vous des grains dont la récolte répond mal à leur peine et à leurs frais ; ils répètent tous les ans la même culture avec perte et sans jouissance.

Moi-même je travaille à faire des bois et j'y trouve un grand avantage et une grande satisfaction. Pour me faire entendre je vais vous donner une comparaison. En plantant un chou ou un jeune arbre, l'un et l'autre me demande le même soin et le même ouvrage pour tirer profit de l'un et de l'autre. Je dois vendre mon chou chaque année et en planter chaque année un nouveau, c'est une répétition continuelle, tandis que mon jeune arbre, une fois planté, croît tous les ans et je vais en avant. Si donc je vends chaque année mon chou pour un sol et que mon arbre gagne aussi chaque année par son accroissement un sol, il me produira en vingt années (terme auquel je le vendrai) vingt sols. Il n'y a pas de doute que j'aurai plus d'avantage et plus de satisfaction à planter un arbre. Il me paraît par cette hypothèse que vous travaillerez plus avantageusement en vous bornant à une culture ordinaire de vos plantations, soit en les donnant en ferme ou en bail comme fait votre beau-frère [Edward Henry] Calvert, ou en les cultivant vous-même de la manière commune, sans y porter autant d'énergie et d'employer cette énergie à deux objets dont je voudrais faire votre affaire principale : 1) mettre tous mes bois dans le meilleur ordre ; 2) travailler à faire des prés de toutes les parties de mes plantations qui en sont susceptibles. [...] Je vais entrer dans le détail de ces deux cultures.

Je commencerai par la formation des prairies qui peut se faire sur tous les terrains sur lesquels on peut introduire de l'eau. Il n'est pas nécessaire de les inonder, il suffit de pouvoir tenir les terrains humides par le moyen de rigoles pratiquées de distance à distance, quelque stérile que soit le terrain. Par le moyen de ces rigoles et en répandant tous les ans une certaine

quantité de cendres de bois ou de cendres de savon sur le terrain ou tout autre fumier, vous aurez certainement une récolte qui vous dédommagera amplement de vos dépenses.

Quant à vos bois, il est certain qu'à l'orée de vos villes ils seront en peu de temps entièrement épuisés. Les bois sont généralement un produit plus avantageux que la culture. Il convient donc de porter votre attention sur eux. Puisque tous ceux que vous avez sont dans un état de dépérissement, il est bien facile de les rétablir et de les renouveler. Il ne s'agit que de vendre tous les arbres qui dépérissent et de détruire toutes les mauvaises espèces pour laisser croître les bonnes, remplir les vides par de nouveaux plants et en peu d'années vous aurez vos bois en bon ordre et vous ferez un bon profit. Je me rappelle que [George] Washington a travaillé de son vivant à perfectionner les siens. Je ne doute pas que dès à présent vous pourrez déjà voir le résultat. Vous feriez bien d'examiner tout cela. Je ne rentrerai pas dans de plus grands détails dans l'incertitude si vous admettez mes systèmes. Je vous conseille cependant d'en faire l'essai en petit, si vous ne voulez pas le faire en grand.

Vous trouverez aussi dans la caisse un sac avec des petites semences. C'est ce que nous nommons de l'aspérule. Je n'en sais pas le nom en anglais. On fait dans notre pays un grand usage de cette herbe annuelle. Elle est courte mais remplie de semences, on la fauche pour foin ou pour la laisser pâturer aux bestiaux, cela les engraisse promptement et donne aux vaches beaucoup de lait. Chez nous on sème cette semence sur la terre immédiatement après la récolte du blé ou du seigle en labourant légèrement le terrain. Au bout de quelques semaines, elle produit de l'herbe que l'on laisse pâturer quand elle commence à venir en semence. Ce qui reste sur le terrain fait un très bon engrais. Tout bétail en est fort avide. Vous pourrez avec avantage la semer au mois de mai sur les terres que vous laissez en friche, cela améliorera cette terre. Vous pouvez essayer à quel usage vous pourrez l'employer. Notez que la moindre gelée détruit cette herbe.

Rosalie Calvert à Henri Stier, Riversdale, 11 décembre 1806, N° 35 ²³³

Cher Père,

[...] Je me trouve dans une assez singulière situation, devant baptiser tous mes enfants par procure car il n'y a personne de la famille de mon mari, ni même de mes connaissances qui est de la même religion.²³⁴ Mr Calvert a désiré nommer [notre dernière-née] Rosalie Eugénie ; elle est beaucoup plus forte que tous mes autres enfants ne l'étaient au même âge. Caroline et George ont une excellente constitution [...], je voudrais pouvoir en dire autant de ma petite Louise. [...]

Nous venons de faire une perte dans la personne de Mr Cramphin de Bladensburg.²³⁵ C'est une diminution à notre petite coterie que nous sentons très sensiblement. Perdre un bon voisin est irréparable à la campagne. Il n'a pas bien ménagé ses affaires, car a laissé presque autant de dettes que de propriétés, de sorte que l'on va vendre le tout. Si la terre qui nous joint se vend à un prix raisonnable, c'est-à-dire à produire en la louant 6 %, nous comptons l'acheter [...]

²³³ Van Havre-S.

²³⁴ Compte tenu que le Maryland avait été fondé par les Lords Baltimore (aïeux de George Calvert) comme une colonie catholique, cette remarque de Rosalie est surprenante.

²³⁵ Richard Pottinger Cramphin (1760-1806). Il était le demi-frère de Thomas Cramphin, Jr (1740-1831), planteur qui en 1812 s'établit en ménage avec Caroline, fille de George Calvert et d'Eleanor Beckett. Voir l'introduction à ce chapitre.

Je crains que nous aurons un hiver fort dur car il a commencé plus tôt que de coutume. Je fus en traîneau l'autre jour. Nous vivrons très retirés car bâtir nous a mis un peu à l'étroit. Je crois que je n'y perds pas beaucoup car la société de Washington et Georgetown est très mauvaise, tous les gens en emploi étant des démocrates et de basse extraction, mais je regrette beaucoup être privée de spectacles et concerts. Vivre à la campagne est très agréable en été, mais l'hiver c'est triste. Mes enfants ne sont pas encore d'un âge à me tenir lieu de compagnie ; il est bientôt temps, cependant, de leur donner des maîtres pour leur éducation. Je ne sais pas comment nous ferons cela ; il n'est pas aisé de trouver un bon précepteur. [...]

Votre affectionnée fille,
R. E. Calvert

PS [...] Si je me rappelle bien il y a souvent à Anvers des ventes de tableaux. Je désirerais beaucoup d'en avoir quelques-uns de sujets agréables, tel que chasses ou paysages. Je ne les désire pas de grands maîtres ; ceux-là seraient trop chers (je ne voudrais pas excéder \$25 ou \$30 la pièce) pourvu qu'ils soient bien peints. Si vous pouvez m'en envoyer quatre, vous m'obligeriez, mais peut-être qu'en limitant le prix si bas, je fais un affront à l'art de la peinture et vous vous moquerez de mon ignorance. Je vous ai aussi prié dans une précédente de m'envoyer plusieurs choses : une figure de plâtre pour la colonne de l'escalier, une paire de branche et feux pour notre salle de compagnie. Je dois encore vous prier d'y joindre un cachet des armes de la famille [Stier], tel que je puis en faire usage pour cacheter des lettres. Je vous serais obligée si vous pouviez aussi m'envoyer les mêmes armes peintes en couleur.

Rosalie Calvert à Henri Stier, Riversdale, 19 janvier 1807, N° 35 ²³⁶

Je profite de l'occasion que m'offre un vaisseau partant de Washington pour Amsterdam, le *William Murdoch*, pour vous envoyer une boîte avec de la semence de tulipier, à l'adresse de M. Louvrex. Dans cette boîte, il y a aussi un petit paquet de livres pour Charles et un autre avec quelques bagatelles pour ma sœur et Louise. Je vous prie aussi de vouloir accepter deux estampes qui sont dans une caisse de fer blanc. Ce sont deux vues de la cascade de Niagara qui est admise être la plus belle du monde connu. [...]

Nous avons un hiver fort dur ce qui dérange toutes nos opérations, car comme les ouvriers sont toujours plus lents que l'on avait attendu, notre maison n'est pas encore achevée. Nous avons encore plafonneurs et menuisiers. Les portes de la salle et chambre à dîner sont de bois d'acajou et sont très belles. Mon mari a aussi, par hasard et à bon marché, trouvé du marbre blanc pour paver les deux portiques. [...]

J'ai fait tant de profit de mon beurre (qui est en grande réputation) l'été passé, que je vais faire construire une jolie petite laiterie dessous l'escalier du portique au nord, voûtée comme l'est notre cave à vin au Mick. Le plancher et les planches où l'on met les bassins seront de marbre blanc. A propos, je ne vous ai jamais dit, je crois, que nous faisons tous les ans une pièce de cidre qui est presque aussi bon que du vin de Champagne. Plusieurs personnes ne veulent pas croire que c'est du cidre pur. Mr Merry et d'autres Anglais avouèrent qu'ils n'en avaient jamais bu de tel en Angleterre. Il ne souffrirait pas le cahotement du voyage, sans cela je vous en aurais envoyé quelques bouteilles.

Vous ne m'avez jamais dit, cher Père, si vous prenez encore les papiers de Philadelphie. Si vous les recevez, j'espère que vous n'êtes pas alarmé de tout ce qui y est dit de la séparation des États de l'Ouest. On ne sait pas encore quel est le vrai plan de Colonel

²³⁶ Van Havre-S. N° 35 est marqué sur la lettre, mais devrait être N° 36.

Burr, mais de quelque façon que cela tourne nous ne pouvons rien craindre ici.²³⁷ Il ne me paraît pas non plus que les fonds en soient affectés.

On embarque dans ce moment notre récolte de tabac de 1805 de 72 *hogsheads*. Nous l'envoyons à Londres, la voie d'Amsterdam paraît trop incertaine, les remises difficiles et le change presque toujours désavantageux. J'espère que l'été prochain nous en ferons une meilleure récolte. À Riversdale nous n'en cultivons pas, mais avons fait l'été passé une belle récolte de foin et 1200 boisseaux d'avoine. [...]

Votre affectionnée fille,

R. E. Calvert

PS J'ai mis dans la boîte de semence un petit paquet avec son nom écrit dessus pour mon ancienne femme de chambre Jeanneke, un ruban pour son bonnet. Je vous prie de le lui donner et de lui dire que je lui envoie cette bagatelle comme preuve de mon souvenir, que j'aurais voulu lui envoyer quelque chose de plus joli, mais ne sachant la mode de son habillement je ne savais ce qui lui aurait convenu.

Rosalie Calvert à Henri Stier, Riversdale 26 mars 1807, N° 39 ²³⁸

Cher Père,

[...] Vous m'avisez, si j'ai un goût pour les arts, de former un cabinet de tableaux. C'est sans doute très intéressant surtout en Amérique où il n'y en a point, mais cela demande un trop grand capital mort. Vous m'effrayez en me disant que vous avez acheté des tableaux à bas prix et mentionnez un de deux pieds ayant coûté 300 *pounds*. Et puis, je suis un peu comme Louis XIV et les plus beaux tableaux ne sauraient me plaire si le sujet n'en est pas agréable. Par exemple, les meilleurs Teniers je ne puis admirer, parce que toutes les figures sont des magots. J'aimerais beaucoup d'avoir deux ou trois bons tableaux pour conserver le goût et l'inspirer à mes enfants, mais je n'aspire pas à une collection, c'est un goût trop dispendieux.

Je vois, cher Père, que vous n'approuvez pas mes observations sur un service d'argent, mais il faut considérer la différence du pays. Je trouve, par mon expérience et celle de tout le monde ici, qu'on ne peut se servir de platiné pour aucun objet, premièrement parce qu'il est sujet en ce climat de se tacher et de se rouiller, secondement parce que les domestiques le gâtent et l'usent en le nettoyant. Une autre raison contre le platiné est que le prix en est généralement haut comparé à ce que le même objet coûterait en argent [massif] et puis, lorsque la mode change ou lorsqu'il est injurié [sic] d'une manière ou d'une autre, vous perdez l'entière valeur au lieu que l'argent garde toujours sa valeur ; vous ne sacrifiez que l'intérêt, mais aussi c'est un capital sûr et qu'on ne peut perdre. Je ne sais, dans ce siècle où tout est précaire, si même dans ce pays il ne serait pas sous ce point de vue désirable d'avoir une certaine somme en argenterie. Au reste, cher Père, je soumets mon goût au vôtre ; nous n'avons dans ce moment encore rien d'argent, qu'un assortiment de cuillères [...]

Votre observation que l'état de l'Europe doit affecter ce pays est très juste. Si cela continue un nombre infini de gens, surtout marchands, seront ruinés et vraisemblablement

²³⁷ Aaron Burr fut arrêté en février 1807 pour avoir incité avec Andrew Jackson (1767-1845) la sécession de certains États de l'union. La conspiration échoua, il y eut un procès pour haute trahison, mais Burr et Jackson furent acquittés. Burr quitta alors les États-Unis et vécut à Paris de 1808 à 1812.

²³⁸ Van Havre-S.

nous ne pourrons plus envoyer notre tabac à Londres. Il faudra alors l'envoyer à Amsterdam et je vous remercie des secours que vous offrez dans ce cas, mais je crois que vous vous trompez en m'avisant de ne plus le cultiver. [Le tabac] est un objet dont on ne peut se passer, la consommation n'en diminuera donc pas et la culture le fait. Nous ne pouvons faire aucune récolte avec les mêmes avantages. [...]

Je pense comme vous que nous aurons une nombreuse famille, mais en Amérique il est plus aisé qu'en Europe de pourvoir à l'établissement des enfants. Quiconque est économe et industrieux fait ici une fortune. Toutes mes observations m'ont instruite que la plus grande industrie sans économie ruine, au lieu qu'un système d'économie bien soutenu est infaillible. Vous me trouverez comme le prédicateur qui disait : « suivez mes préceptes et non pas mes exemples », mais nous ne faisons d'autres dépenses en ce moment que notre maison. C'était le meilleur moment pour l'achever et cela, une fois fait et achevé, c'est pour toujours. [...]

Votre affectionnée fille,

R. E. Calvert

Rosalie Calvert à Jean-Michel van Havre, Riversdale, 25 avril 1807 ²³⁹

Mon cher Frère,

J'ai reçu votre lettre du 9 janvier avec la facture et connaissance des deux boîtes contenant les cheminées et vous suis très reconnaissante de ce que vous avez eu la bonté de vous charger de cette expédition. Papa s'est chargé du remboursement des frais de tout ce qui m'est envoyé d'Anvers, ainsi je vous prie de toujours vous adresser à lui en ces occasions.

Je m'étais attendue que les mouvements de Colonel Burr, que les gazettes ont beaucoup exagérés, vous auraient un peu alarmés. On ne sait pas encore précisément quelle était son intention, mais le gouvernement l'a saisi et il est dans ce moment à Richmond où il doit être jugé. À toute apparence il n'est point coupable, c'est cependant un homme dangereux et intrigant ; je le connais personnellement. Lorsqu'il était vice-président, il vint nous voir quelque fois et nous fit beaucoup de politesse. Son duel avec le Général Hamilton et les circonstances qui l'accompagnèrent l'ont rendu odieux à un grand nombre de personnes. On a beaucoup exagéré tous les mouvements qu'il fit : au lieu de six cents hommes (qui auraient été avec lui) quelques-uns même dirent six mille ; il n'eut jamais, paraît-il à présent, qu'un petit nombre d'amis avec lui.

J'ai été un peu surprise d'apprendre le mariage d'Angélique della Faille et vous fait mon compliment sur cet événement. Vous voyez qu'il ne faut jamais compter qu'une fille soit une Sainte Anne *schapperij* [vieille fille] pour de bon.²⁴⁰

Il est à regretter que mes compatriotes ont abandonné cette sincérité de mœurs qui les distinguait autrefois. Je suppose que l'exemple des Français y a beaucoup contribué. En ont-ils aussi adopté les manières et principes ? Je serais fâchée si c'était le cas.

Par les lettres de papa je sais qu'on a fait courir le bruit d'une guerre entre ce pays et l'Angleterre. Quoiqu'on en dise, ne croyez pas cette nouvelle, c'est un événement qui n'aura

²³⁹ Cal S-V.

²⁴⁰ Angélique della Faille de Leverghem (1778-1832), fille d'une cousine de Jean Michel van Havre, épousa en 1807, à vingt-neuf ans, Augustin Bosschaert (1781-1860), de trois ans son cadet. L'expression en dialecte flamand « Sainte Anne *schapperij* » signifie vieille fille. *Schapperij* est une étagère pour ranger des poêles et des casseroles ; la référence à Sainte Anne indique peut-être la longue stérilité de cette sainte, couronnée cependant par l'enfantement de la Vierge Marie.

jamais lieu. Ils peuvent se chamailler beaucoup, surtout lorsque nous avons un président comme Tommy Jeff, mais quelques différends que ces deux nations peuvent avoir, ils seront toujours terminés amiablement. Pour l'état de blocus que l'Empereur a décrété [contre] l'Angleterre, nous n'avons fait qu'en rire.²⁴¹ Je crois que nous sommes plus au fait de tout ce qui se passe en Europe que l'on ne l'est à Anvers, car vos papiers publics sont trop sous l'influence du gouvernement pour écrire les choses comme elles sont. Je vois que l'on fait une forte levée d'hommes en France pour les armées. N'en est-il pas de même en notre pays ? Cependant, je n'ai pas encore appris qu'aucun des jeunes gens de notre connaissance étaient appelés ; êtes-vous donc plus privilégiés que les Français, ou se font ils aisément remplacer ? Il doit être affreux de se battre pour une cause où on n'est pas intéressé, outre que ces messieurs de Russie n'entendent pas raillerie et ne se laissent pas acheter comme les Prussiens.

Je suis très sensible à ce que vous m'apprenez que ma longue absence ne m'a pas effacée du cœur de mes parents et amis. Je vous prie de leur faire à tous bien des compliments de ma part. Rien ne me ferait plus de plaisir que de pouvoir venir vous faire une visite, mais je ne sais quand cet événement que je désire très vivement pourra avoir lieu avec une aussi jeune famille que la nôtre et en temps de guerre surtout. C'est une entreprise très difficile. Pourquoi n'envoyez-vous pas tous vos amis à venir fonder une colonie sur les bords du Potomac ? Adieu mon cher Frère, j'espère que vous continuerez à m'écrire quelques fois. Je serai toujours charmée de recevoir vos lettres et vous prie de me croire

Votre affectionnée sœur,
R.E.C.

Rosalie Calvert à Henri Stier, Riversdale, 27 avril 1807, N° 40 ²⁴²

Cher Père,

[...] Vous savez sans doute que l'acte défendant l'importation de quelques marchandises anglaises est suspendu. Il n'y a pas de doute que les États-Unis et l'Angleterre feront un traité amical, ces deux pays doivent toujours être en paix, il est impossible de supposer le contraire. Les intrigues des Français peuvent faire faire beaucoup de faux pas à notre démocratique Président, mais qu'il se tourne comme il veut il doit rester en paix avec l'Angleterre. Un couple de vaisseaux de septante-quatre [canons] et quelques frégates pourraient détruire en un moment les principales villes des États-Unis, rien ne les empêche de le faire. [...]

Je m'amuse chaque jour d'avantage à la culture des fleurs et arbustes de toute espèce. La saison a été très défavorable aux jacinthes. J'en ai cependant de très belles, ainsi que Richard Lowndes. Nous faisons souvent des échanges et ce matin sommes convenus que nous ne nous y entendions pas comme vous et que vous deviez avoir un secret infailible pour les avoir toujours grandes et parfaites, au lieu que nous en perdons chaque année qui ne sont cependant pas encore à leur maturité. Je n'ai cependant pas perdu d'espèces, ayant je crois

²⁴¹ Le blocus continental prohibant tout commerce avec le Royaume-Uni n'eut que peu d'impact sur la marine marchande américaine. Par contre, la riposte britannique permettant à la *Royal Navy* de capturer tout navire neutre et sa pratique d'arraisonner et d'enrôler de force les équipages américains des vaisseaux américains capturés rendirent le trafic maritime sur l'Atlantique si périlleux que le commerce international des États-Unis devint impossible pour plusieurs années. Pour les prémisses de la guerre anglo-américaine de 1812, voir Chapitre 4.

²⁴² Van Havre-S.

toutes les différentes que vous aviez, mais elles ne portent pas de si grandes et belles fleurs. Vous me feriez grand plaisir si vous pouviez m'envoyer quelques jeunes de vos tulipes, n'importe qu'ils soient petits. Les tulipes appartiennent à mon mari qui les dirige et admire fort. Une autre fleur que je désire beaucoup avoir est la double violette, la blanche et la bleue. Je vais tâcher de rassembler une grande quantité de fleurs et d'arbustes de toutes espèces pour planter tout alentour de notre campagne. Il est si agréable de tout voir croître et embellir autour de soi. Vous aviez une superbe collection de pavots doubles au Mick ; voudriez-vous m'en envoyer de la semence, c'est une si petite graine que vous pourriez en mettre dans une lettre. J'aurai soin de vous envoyer cet automne les semences de chênes que vous m'avez demandées trop tard l'année passée. Dites-moi si vous désirez encore quelques autres semences. [...]

Votre affectionnée fille,
R. E. Calvert

Rosalie Calvert à Isabelle van Havre, Riversdale, le 6 mai 1807 ²⁴³

Chère Sœur,

En pensant sans cesse à vous et faisant chaque jour le projet de vous écrire, le temps s'écoule toujours sans que j'ai le temps de le faire. Vous ne pouvez peut-être concevoir les occupations qui m'empêchent de faire une chose que j'aime tant que de m'entretenir par lettre avec vous et me dédommagent par-là autant que possible de la privation du bonheur de le faire réellement.

Que fais-je donc toute la journée ? Je me lève à cinq heures, nous déjeunons à sept. La plus grande partie de la journée est perdue en trottant sans cesse d'un bout de la maison à l'autre, le matin pour ordonner tout ce qui doit être fait et l'après-midi pour voir si c'est exécuté comme je l'ai ordonné. Vous connaissez à peu près la manière de vivre en Amérique et quel trouble on y a avec les domestiques et vous me demandez de vous écrire tout ce que je fais, comment je vis, etc. ?

Une famille comme la nôtre est comme un petit royaume : les ministres souvent ne font pas leur devoir ; quelquefois aussi les sujets se mutinent et il faut les déplacer. Nous avons trois domestiques blancs : c'est-à-dire, une femme de chambre, un jardinier et un *overseer* [contremaître]. Puis un premier ministre noir qui est *chamberlain* [chambellan, camérier] confident, *housekeeper* [gouverneur, intendant] enfin Jean-fait-tout. Notre *household* [ménage] consiste en 21 personnes, y comptant mes enfants. Outre cela, nous avons toujours des ouvriers, quelquefois un, deux, trois et même jusqu'à quatre à la fois—tous à loger et nourrir. Vous voyez qu'une si nombreuse compagnie demande beaucoup d'attention pour diriger, surtout parce que tout n'est pas encore arrangé comme cela devrait être. La maison ayant été toujours en grand désordre, nous n'avons pas vu du monde depuis quelques temps, excepté nos voisins, que nous recevons familièrement—les dames à dîner et les messieurs souvent le matin. [...]

Les routes sont si mauvaises par les pluies continuelles que, quoique j'ai fait le projet d'aller à Georgetown depuis plus de quinze jours pour acheter des habillements d'été pour mes enfants, ils sont actuellement en guenilles parce qu'il est impossible d'y aller en voiture sans danger pour les chevaux.

²⁴³ Cal S-V.

Je n'ai pas vu depuis quelques temps nos nièces dont vous vous informez et dont Mrs Lewis est la plus aimable.²⁴⁴ Nous nous voyions une ou deux fois par an, Mrs Peter plus souvent. Mrs Law demeure à une jolie petite campagne près d'Alexandrie ; son mari va, je crois, partir pour l'Angleterre et aucune femme ne pourrait regretter un tel époux—ils sont séparés *for ever* [pour toujours].²⁴⁵ C'est une femme qui a quelques défauts unis aux qualités les plus brillantes. La jeune épouse de Custis est une bien aimable personne mais malheureuse, ayant perdu ses deux premiers enfants—le premier ne vécut que peu de moment et le second, une charmante petite fille, vient de mourir aussi.²⁴⁶ Elle a perdu depuis une année sa mère et une sœur unique. Mrs Stuart n'a plus eu d'enfants depuis votre départ, il est temps qu'elle cesse d'en avoir, en ayant à présent onze en vie.²⁴⁷ L'aînée se maria l'autre jour à un Virginien riche et de bonne réputation, mais brillant peu pour l'esprit.²⁴⁸ C'est une femme comme il y en a peu et je suis bien fâchée qu'elle demeurera à une si grande distance.

Il est à regretter que l'épouse de mon beau-frère Edward Calvert est comme on dit en anglais « *ill-contrived* » [désagréable].²⁴⁹ C'est un bien honnête homme et il ne peut avoir de satisfaction chez lui. Sa femme est en même temps très bornée et fort méchante. Personne ne peut la souffrir, au lieu que lui est aimé de tous ceux qui le connaissent. [...]

Je vous dois bien des remerciements pour l'expédition des anchois et pour le rouleau de dessins, que vous me dites être dans la caisse des cheminées. Je suis très curieuse de voir comment vous meubler à présent à Anvers, devant meubler plusieurs chambres cet automne ici [...]

Croyez-moi avec l'amitié la plus sincère,
 Votre affectionnée,
 R. E. C.

Rosalie Calvert à Henri Stier, Riversdale, le 23 juin 1807, N° 41 ²⁵⁰

²⁴⁴ Eleanor (« Nelly ») Parke Custis Lewis vivait à Woodlawn Plantation, non loin de Mount Vernon. C'était une jeune femme cosmopolite, grande lectrice, épistolière et musicienne. Éduquée avec soin par les Washington (voir note 4 de l'Introduction), elle avait grandi entre Mount Vernon, New York et Philadelphie, où il est possible que Rosalie fit sa connaissance, car les Stier y furent présentés aux Washington en 1795, peu après leur arrivée aux États-Unis. Plus probablement, les deux jeunes femmes firent connaissance en 1799, peu après leurs mariages respectifs cette même année. Du même âge, elles avaient plusieurs autres points communs : leurs liens de famille (par Calvert), les avantages d'une excellente éducation, de voyages et d'un environnement cosmopolite pendant leur jeunesse, et finalement leur mariage à des planteurs de dix ans leurs aînés. Pour plus d'information sur Nelly Lewis, voir *George Washington's Beautiful Nelly*, p. 1-16.

²⁴⁵ Les sœurs, Martha (« Patty ») Parke Custis Peter et Elizabeth (« Betsy ») Parke Custis Law. Cette dernière venait de se séparer de Thomas Law (1756-1834).

²⁴⁶ Mary Lee Custis (née Fitzhugh, 1788-1853), épouse de George Washington Parke Custis. De leurs quatre filles, seule Mary Anna Randolph Custis (1807-1853) atteignit l'âge adulte. Elle épousa Robert E. Lee (1807-1870), fameux général sudiste pendant la Guerre de Sécession (1861-65).

²⁴⁷ Eleanor Custis Stuart eut en tout une vingtaine d'enfants, dont dix vécurent jusqu'à l'âge adulte : quatre de son premier mariage et six du second.

²⁴⁸ Ann Calvert Stuart (1784-1824) épousa William Robertson (1782-1857).

²⁴⁹ Elizabeth Calvert (née Biscoe, 1780-1857).

²⁵⁰ Van Havre-S.

Cher Père,

[...] Je vous suis infiniment obligée pour les semences et suivrai exactement vos directions. J'en ai semé une partie et compte garder le reste jusqu'au printemps craignant que la saison est trop avancée. La chaleur excessive du mois de juillet et août, je crains, les empêcherait de végéter. Je crois que le genêt sera une très *valuable* [utile] acquisition ici pour nos montagnes, ainsi que le sapin.

Je vous remercie pour les conseils que vous me donnez sur la culture. Il n'y a pas de doute que votre système est le meilleur et encore plus avantageux dans ce pays que chez vous, où les frais de labour pour les récoltes annuelles ne sont pas aussi énormes qu'ici. Je crois vous avoir écrit que nous ne cultivons plus de tabac à Riversdale et fort peu de grain. Presque toute la plantation sera en prés l'année prochaine. Tout concourt à rendre les prés préférables à tout autre culture : la situation du terrain sujet à être inondé par les grandes pluies, le profit du foin plus sûr qu'aucun autre et certainement rien ne donne autant d'agrément.

Nous trouvons aussi qu'ayant *enclosé* [sic] une partie des bois depuis trois ans de manière que les bestiaux n'y peuvent aller, les jeunes arbres y croissent en abondance et remplacent au quadruple les vieux arbres pourris qui y étaient.²⁵¹ J'espère que la semence de sapin lèvera bien et suis très charmée que vous m'avez envoyé ces autres semences d'arbres, surtout le *larch* [mélèze] que j'ai désiré avoir depuis bien longtemps. Il fera un bel effet, mêlé avec les arbres que nous avons. La saison étant si avancée, nous n'avons semé qu'une petite quantité d'esperule et essayerons le reste dès l'année prochaine au mois d'avril. Je ne pense pas que cette herbe sera avantageuse ici, n'étant qu'annuelle. C'est au printemps que nous manquons d'herbe pour les bestiaux, car après la coupe du foin nous avons les prés pour pâturages. Mon mari compte dans la suite abandonner la culture du tabac dans la plantation joignant Riversdale, le terrain n'y est pas adapté et les frais en sont grands proportionnés aux profits. Sur le Patuxent, nous devons le continuer et avons un bel espoir pour cette année. Si aucun accident ne survient, nous ferons une très bonne récolte à cette plantation. L'année dernière nous l'avons envoyée à William Murdoch de Londres.²⁵² Il est à regretter que votre port n'offre aucun avantage pour ces expéditions, car il y a un nombre de vaisseaux qui y vont maintenant. [...]

Avec l'attachement le plus tendre, daignez me croire
Votre affectionnée fille,
R.E.C.

Henri Stier à Rosalie Calvert, Anvers, 1 juillet 1807 ²⁵³

Ma chère,

Au moment du départ d'un vaisseau pour Baltimore, je reçois votre lettre du 25 mars [...] Le départ de ce bâtiment est si subit que je n'ai le temps que de vous écrire quelques mots. [...]

²⁵¹ Dans le contexte de l'époque, le terme anglais « *enclose* » était employé dans le contexte de la révolution agricole et signifiait « clôturer » pour empêcher le bétail de se mélanger avec celui du voisin, ce qui était considéré la solution pour l'élevage scientifique du bétail.

²⁵² Agent commercial des Calvert à Londres.

²⁵³ Stier-MHS.

Je ne sais comment vous remercier pour les deux estampes que vous m'avez envoyées qui sont bien belles. Vous allez bientôt réunir tous les arts en Amérique ; j'aurai soin de vous faire quelques collections de ce pays.

Vous aurez sans doute reçu les cheminées de marbre que je vous ai envoyées. Vous me demandez de vous expédier celle pour laquelle je vous avais envoyé le dessin. Il faudra la faire faire et cela demande deux à trois mois. Je vous conseille d'employer celle que vous avez, car l'autre coûterait \$200. Cela me paraît trop cher et c'est le double de la valeur réelle à cause de la rareté du marbre blanc. Cette circonstance de cherté cessera quand le passage de la Méditerranée sera libre. J'attendrai donc vos ordres ultérieurs à ce sujet. La mode des cheminées est si variable que c'est dommage de faire une dépense conséquente pour un tel objet. Faites plutôt vos dépenses pour des objets plus durables. [...]

Je regrette que le départ précipité de ce vaisseau ne me permette pas de vous envoyer des oignons de tulipes. Je crois avoir actuellement la plus riche collection qu'il y a en Europe, dont je pourrais vous envoyer déjà quelques rejets, ainsi que de cent jacinthes de la première classe. Je vous conseille beaucoup de vous attacher à cette culture parce que vous avez occasion d'avoir ce qu'en beaucoup d'années personne ne pourra avoir en Amérique. Il faut aussi semer les semences de vos plus belles tulipes pour gagner de nouvelles fleurs. [...]

Toutes vos connaissances ici se portent bien, excepté le petit Charles de votre sœur van Havre, qui depuis trois mois est affecté d'un mal de nerfs qui met tous nos médecins en défaut.²⁵⁴ Ce mal a affecté principalement ses yeux, il est absolument aveugle depuis quelque temps. Il nous reste l'espoir qu'il en guérira quand on aura pu détruire la cause qui le produit, que je suppose être des vers. Louise ira en peu de jours au couvent, ainsi voilà une fille à marier d'ici deux ans. [...]

J'ai reçu vos semences de tulipiers un peu tard, par conséquent peu réussiront. De toutes celles que j'ai reçues, je n'en ai pas encore deux cents [arbrisseaux], je vous prie de m'en envoyer encore. Je tâcherai de rassembler ici quantité de différentes semences d'arbres que vous pourrez cultiver avec avantage pour le profit et l'agrément. Je vous conseille de vous occuper d'établir une riche pépinière, car vous ne pourrez jamais rien faire sans cela. [...]

Adieu, ma chère, je vous embrasse bien tendrement ainsi que vos enfants et votre époux.

Votre affectionné,
H. Stier d'Aertselaer

Henri Stier à Rosalie Calvert, Anvers, 1 août 1807 ²⁵⁵

Ma chère,

Je reçus le 27 juillet votre dernière N° 40 du 27 avril et toutes les lettres précédentes à différentes époques. J'espère que vous aurez aussi reçu ma dernière datée du 1 juillet ainsi que mes précédentes. Je vous réitère mes remerciements pour les vues du Niagara que je suis occupé à faire mettre dans des beaux cadres. Je vous remercie aussi pour la manière dont vous avez conduit mes affaires. Je vous ai déjà félicitée, je pense, pour la naissance de votre fille cadette et présenté Eugène ; j'accepte la qualité de parrain que vous m'avez donnée. J'espère qu'elle se porte bien et que votre petite Louise se rétablira. Si cependant elle a des

²⁵⁴ Charles van Havre (1799-1807).

²⁵⁵ Stier-MHS.

défauts d'organes et que vous la perdez, vous devez vous consoler en pensant qu'elle est un ange. On ne peut prétendre ne pas avoir de tribulations. J'en sais assez en ce moment. Le petit Charles est toujours mal, il a perdu la vue et reste toujours faible. Si son mal vient des vers, nous pourrions espérer qu'il pourra se rétablir.

La femme de votre frère a perdu son père le mois passé.²⁵⁶ Elle est tombée malade elle-même, mais commence à se rétablir. Charles est, par les circonstances, accablé de soin et d'affaires. Je suis seul à ma campagne du Mick, occupé à l'embellir et à restaurer la maison. Je vois par votre dernière que vous avez les mêmes soins [...] Je ne puis vous envoyer la cheminée de marbre blanc que vous me demandez parce que je ne puis la faire faire, faute de marbre blanc qu'il faut faire venir d'Italie. D'ailleurs, je trouve le prix de \$200 bien élevé. Si cependant vous êtes attachée à ce meuble, je ferai mes efforts pour vous le procurer. Des branches et feux de cheminée que vous demandez, ces objets ne se font qu'à Paris. Je vous conseille d'en faire venir de Londres. Le prix se soutient mieux et l'expédition en sera plus prompte. Je ne puis rendre compte de l'argenterie. Votre frère et sœur n'ont pas le temps de s'en occuper. Je regrette que je vous présente tant d'obstacles à vos désirs. Les circonstances deviendront bientôt, je l'espère, plus favorables.

Je serai bien aise d'apprendre si vous avez fait l'acquisition des plantations de Peggy Adams et de Cramphin. Il me paraît qu'elles sont fort à votre convenance [...] Si vous êtes en défaut de les payer, je pourrai vous assister. Je vous ai envoyé, avec les cheminées de marbre, de la semence de genêt. En la semant en différents endroits abandonnés, elle se multipliera d'elle-même et vous donnera une abondance de semence pour en semer davantage. C'est un bon pâturage en hiver pour les moutons. Cette plante favorise étonnamment l'accroissement de l'herbe et forme un excellent engrais. Je ne dois pas vous envoyer d'ici des moutons d'Espagne puisque j'ai vu annoncé dans vos gazettes des ventes de mérinos. Un bélier vous suffira pour croiser la race qui en trois générations vous donnera l'équivalent d'une race pure. J'en ai de la première génération qui m'ont donné douze livres de laine. Vous savez que le fumier de mouton est le meilleur de tous les fumiers.

Je vous envoie par le même vaisseau qui porte cette lettre une petite caisse avec divers types d'oignons et semences de fleurs. Cette besogne m'a coûté trois jours entiers. Prenez bien soin de marquer exactement les oignons dont je vous ai donné la description. Persuadez-vous bien qu'ils sont précieux et que vous aurez une collection que [même] en cinquante ans on ne pourra, avec les plus grands frais, importer en Amérique. Il y en a beaucoup que vous n'obtiendrez pas à \$20 pièce. Je vous envoie aussi quelques rejetons de jacinthes de la première qualité [...] Les listes des tulipes vous les trouverez dans la caisse.

De temps en temps, je rassemble quelques tableaux que je vous destine, tous originaux et de maîtres connus. Le prix ne doit pas vous effrayer—le grand nombre ne coûtent que \$25 à \$30—et cette espèce, bien choisie avec quelques tableaux d'un prix plus élevé, vous fournira un cabinet qui pourrait être exposé à la vue d'un curieux de Londres. Je vous conseille d'étudier cette partie, vous en avez l'occasion par les tableaux que vous avez chez vous. Entre autres, vous avez *La Charité romaine* de Rubens, qui est très précieux parce qu'entièrement de sa main. Il n'en existe dans le monde que trois ou quatre qui le surpassent en valeur, aussi c'est un diamant qui n'a pas de prix. Les portraits de Van Dyck sont les meilleurs et les mieux préservés de ce maître.²⁵⁷

²⁵⁶ François de Paule Joseph, baron van Ertborn (1755-1807).

²⁵⁷ *La Charité romaine* ou *Cimon et Péro* (1612), aujourd'hui au Rijksmuseum d'Amsterdam. Les portraits par Van Dyck : l'Amiral Le Roy (1630) et de son épouse Marie de Raedt (1631), aujourd'hui à la Wallace Collection de Londres ; Nicolaes van der Borgh (1625-1635) aujourd'hui au Rijksmuseum d'Amsterdam.

Je ne sais si vous savez que votre frère van Havre a dans sa collection trois portraits et un paysage de Rubens, dans lesquels sa famille est représentée. Il y a parmi ces portraits un de femme, connu de tous les amateurs du monde sous la dénomination du *Chapeau de paille*, qui est ambitionné par chacun.²⁵⁸ Il pourrait valoir en vente publique 30 000 florins ; j'en ai offert 10 000 florins. En vous faisant ces observations, c'est pour exercer votre curiosité sur notre collection et vous en faire évaluer le mérite. Comme les circonstances, à ce que je prévois, peuvent être que les tableaux que vous avez chez vous resteront encore quelques temps confiés à vos soins, il serait bon peut-être de les déballer avec attention pour pouvoir les remballer de même quand il sera requis, surtout si vous avez une place convenable pour les placer. Je regrette que vous ayez employé l'aile de votre maison à des écuries—cette partie aurait été un superbe emplacement pour une galerie. Je continue à recommander ces tableaux à vos soins et à votre attention pour qu'il n'y arrive aucun accident. Il ne faut point les nettoyer ni les laver avant que je vous ai donné des instructions et je dois avant tous savoir l'état dans lequel il se trouvent. [...]

Je vous embrasse bien tendrement ainsi que vos enfants et votre époux.

Rosalie Stier à Henri Stier, Riversdale, 7 décembre 1807 à minuit, N° 46²⁵⁹

J'avais été trois mois sans recevoir de vos lettres, jugez donc avec quel transport je reçus ce soir vos lettres du 1 août, 5 septembre et 14 septembre. Je les ai presque dévorées et comme je suis veuve pour deux jours, mon mari étant à Mount Albion, je ne puis résister au désir de vous écrire d'abord. D'ailleurs pendant le jour il y a tant de bruit, les enfants m'interrompent si souvent, que la tête m'en tourne et je ne sais ce que j'écris.

J'ai tant de choses à vous dire, mais dois commencer par vous remercier pour les cadeaux de Nouvel An que vous nous faites, ainsi que pour les fleurs ; je vais écrire à McEwen de me les envoyer sans délai par le *stage* [la voiture de poste]. C'est un présent, cher Père, qui me sera très précieux et quoique la saison est avancée je pense qu'elles n'en souffriront pas. Je n'ai fini de planter les miennes que le 25 novembre et alors elles n'avaient pas poussé beaucoup. Je préparerai demain leur quartier avec beaucoup de soin ; vous ne pouvez vous imaginer le plaisir que j'aurai à élever ces fleurs que vous avez élevées et qui sont des jeunes des vôtres. Je m'imaginerai souvent en les voyant fleurir que, peut-être au même moment que j'admire les miennes, vous êtes aussi occupé des vôtres, cela me les rendra encore plus intéressantes. J'aurai donc à présent la plus belle collection de l'Amérique et vous assure que ma réputation, même à présent, est déjà très grande. [...]

Je regrette que l'emballage vous ait donné tant de peine ; c'est en effet une besogne très compliquée et difficile pour en retenir tous les noms. Mais, cher Père, plutôt que de vous donner tant de trouble, vous auriez dû seulement me les envoyer, sans noms ni remarques. Le pauvre Dr Scott a mis les siennes tellement en désordre que je crois que véritablement il n'en a pas une seule dont il n'a transposé le nom. Lorsqu'il vint voir les miennes, il admira extrêmement « Le maréchal de France » et je lui promis de le lui envoyer, en ayant plusieurs oignons. Croyez-vous que l'année après il m'envoya (sous un autre nom et comme une fleur très rare que le capitaine Murray avait apportée de Londres !) la même fleur que je lui avais donnée, je suis sûre que c'était le même oignon. Il y joignit aussi trois tulipes qui étaient si

²⁵⁸ Portrait de Suzanne Lunden (née Fourment) (1622-25) dit *Le Chapeau de paille*, aujourd'hui à la National Gallery de Londres.

²⁵⁹ Van Havre-S. Cette lettre n'est pas signée parce que Rosalie la continue le 1 janvier 1808 et l'envoie au courant de février 1808 (voir Chapitre 4).

mauvaises que je fus obligée de les ôter de terre pour ne pas gêner la vue de ma collection. J'ai souvent regretté que je n'avais pas tous les noms de celles que vous m'avez laissées. Elles se sont beaucoup multipliées et le petit livre que vous me donnâtes avec vos notes et remarques annexées m'a été d'un grand secours pour leur culture.

Je n'ai gagné aucune nouvelle fleur des baguettes que vous m'aviez laissées.²⁶⁰ Chaque année il y en avait plusieurs qui changeaient, mais toutes mauvaises, à l'exception d'une seule de 1803 qui était fort belle et que je marquais pour vous en envoyer un rejeton, mais ce fut cette année que nous eûmes les déluges qui emportèrent presque toute la plantation et avec le reste ma tulipe. Je les ai toutes données à Ben Ogle dans l'espoir qu'un changement de terrain les ferait changer de couleur, en réservant le droit-- s'ils en gagnent des nouvelles-- d'y participer. Je dois avouer à ma honte que mon mari se connaît mieux à la vraie beauté de cette fleur que moi, car chaque fois que nous différons d'avis je me trouve toujours à la fin obligée d'admettre que son goût est le meilleur, mais les jacinthes sont mon département exclusif. [...]

Je vous ai envoyé en date du 27 novembre [...] une boîte avec de la semence de tulipier et des glands de chêne. Il y a aussi un peu de semences d'azalée blanche odorante (*azaléa viscosa*) ; c'est le plus bel arbuste sauvage du Maryland, tant pour la fleur que le parfum et vous ne l'aviez point, je pense, au Mick. [...] Je joins ici la copie d'une liste que Mr [Augustus John] Foster me prêta pour en choisir quelques plantes que je désirerais avoir. Je tâcherai de vous faire parvenir le catalogue de Bartram de Philadelphie, qui rassemble chaque année les semences des différents plantes et arbres de ce pays pour les vendre.²⁶¹ Si je me rappelle bien, le prix des chênes dans cette liste était \$2 et les autres \$12. Cela vous fera juger à peu près des prix.

[...] Puisqu'il n'y a pas de feux ni branches à Anvers, j'en ferai venir de Londres. J'ai en ce moment une bonne occasion dont je vais profiter ; un de nos meilleurs amis, Mr Foster, qui est secrétaire d'ambassade, va retourner à Londres. C'est un homme de goût et à qui je peux expliquer exactement comment je les désire, ainsi que les prix. [...] Je pourrai aussi le charger de l'argenterie et vous épargnez les peines de l'expédition.

En me parlant de tableaux, vous avez bien raison de dire que c'est un goût difficile à acquérir dans ce pays, parce qu'il n'y a pas de bons tableaux. En effet, il n'y en a aucun, ni bons, ni mauvais. Vous me dites que pour en acquérir de la connaissance je pourrais étudier les beautés de ceux que vous avez laissés ici. Cela me serait extrêmement agréable. Nous pourrions les placer dans la chambre au-dessus de la salle, qui est spacieuse et peut être tenue fermée et à l'abri du soleil par les volets, mais il y a de si grands inconvénients à cela que je tremblerais de le faire. Je ne pense pas qu'il serait possible de les ôter des caisses sans que personne ne le sache (car vous n'ignorez pas que dans ce pays tout se découvre) et je crains que cela nous attirerait tout le monde sur le corps de leur refuser de les voir. Si cela ne me retenait pas, j'aurais une grande satisfaction à en déballer quelques-uns pour apprendre à connaître les différentes beautés de cet art sublime, tant plus que je n'aurai peut-être plus jamais une pareille occasion. Dans une lettre précédente, je vous ai envoyé la liste d'une

²⁶⁰ Il s'agit probablement de l'allium, parfois nommé « baguette à tambour » parce qu'elle produit une haute tige florale coiffée d'une boule de fleurs. Comme les jacinthes et tulipes, l'allium se propage par oignons.

²⁶¹ William Bartram (1739-1823), fils de John Bartram (1699-1777), premier naturaliste américain, avait repris le jardin botanique scientifique de son père à Philadelphie ainsi que son commerce de semences.

vente de Londres à laquelle un tableau de Rembrandt nommé *La Femme adultère* se vendit à 5000 guinées et d'autres à 3000 et 1500. [...] ²⁶²

Rosalie Calvert à Isabelle van Havre, Riversdale, 10 décembre 1807 ²⁶³

Chère Sœur,

[...] Je participe bien vivement à votre inquiétude pour votre Charles.²⁶⁴ Vous paraissez par votre lettre avoir peu d'espoir et peut-être, lorsque vous recevrez celle-ci, elle ne fera que vous rappeler des regrets que le temps a déjà un peu adoucis. Cependant l'espoir de pouvoir peut-être encore vous être utile me fait risquer de vous affliger de nouveau. Dans ma famille j'ai peu d'expérience, car George et Caroline ne sont jamais incommodés et l'état de ma pauvre Louise est hors de l'atteinte de la médecine, mais j'ai vu l'année passée deux cures miraculeuses de deux enfants nègres qui étaient à la mort de rien d'autres que des vers et furent rétablis par l'usage du *Carolina Pinkroot* [spigélie du Maryland].²⁶⁵ Je me rappelle vous l'avoir vu donner à vos enfants. Dans ces deux cas, les enfants avaient pris plusieurs remèdes sans effet. Je vous ai mentionné cette herbe parce que peut-être elle n'est pas d'usage général à Anvers, mais ici elle est en très grande réputation. Mon mari s'intéresse presque autant que moi, chère Sœur, à votre enfant—vous savez que c'était son favori. Il promettait beaucoup, tant pour jouir d'une excellente constitution que pour l'esprit et le caractère. J'espère bien vivement qu'il s'est rétabli, mais si nos vœux ont été inutiles—et quoique ce sont de ces coups que l'on supporte difficilement—la haute opinion que j'ai de votre piété et de votre courage m'assure que vous l'aurez souffert avec résignation. Il n'y a que la religion qui dans ces moments nous offre des consolations véritables.

Il y a, chère amie, une grande similitude entre nos situations. La mienne est peut-être la plus malheureuse puisque je n'ai pas le moindre espoir pour ma pauvre Louise.²⁶⁶ Je vous ai décrit son état et la cause à laquelle je l'attribue. La seule consolation que j'ai est qu'elle ne souffre pas et qu'elle a une garde qui en a le plus grand soin et lui est attachée comme si c'était sa propre enfant.

Je ne conçois pas comment mes lettres sont quelquefois si longtemps à vous parvenir. Je vous écrivis expressément neuf jours après mes couches. Ma petite Eugénie est forte et robuste comme une petite sauvage, espiègle et toujours en mouvement.²⁶⁷ C'est de tous mes enfants celle qui m'a causé le moins de peine et le plus de plaisir. Elle ne regarde jamais personne sans sourire et est aimée de tout le monde. J'aurais désiré cette fois un plus long intervalle de repos, mais me trouve encore une fois *in an increasing way* [grosse, enceinte].

Vous avez bien raison de dire que je vis si isolée. Je crois qu'il y a peu de femmes qui mènent une vie aussi solitaire que moi. Les seules personnes avec lesquelles je suis intime

²⁶² Rembrandt, *Le Christ et la femme adultère* (1644) aujourd'hui à la National Gallery (Londres). Les prix cités par Rosalie sont extrêmement hauts : pour le tableau de Rembrandt le prix de 5000 guinées est équivalent à \$21 000 en dollars de l'époque. Les autres prix cités sont équivalents à \$12 600 et \$6300 respectivement.

²⁶³ Cal S-V.

²⁶⁴ Le petit Charles était déjà décédé quand Rosalie envoya cette lettre à sa sœur.

²⁶⁵ La *Spigelia marilandica*, parfois appelée œillet de la Caroline ou racine rose du Maryland, est une plante vivace originaire du Sud-Est des États-Unis dont les racines sont un vermifuge puissant.

²⁶⁶ La petite Louise Calvert mourut un peu plus d'un an après, en mars 1809.

²⁶⁷ Eugénie Calvert (1806-1845).

sont les Lowndes, nos voisins, surtout Mrs Richard Lowndes. C'est une excellente femme. Il y a peu de jours qui se passent sans communication de part et d'autre. Nous nous écrivons quelquefois des billets deux fois par jour, mais outre celle-là je n'ai pas une seule amie.

Vous me dites que je vous parle peu de la famille de mon mari. J'ai cru que cela ne vous intéressait pas, mais puisque vous me le demandez je vous en écrirai librement, mais cela reste entre nous—j'espère que vous brûlez mes lettres. Notre beau-frère Edward Calvert est un excellent homme et j'ai pour lui toute l'affection et l'estime qu'il mérite. Il vient nous voir quelquefois, mais sa femme est une méchante diablesse.²⁶⁸ Je ne lui connais pas une seule bonne qualité. Si mon mari ne donnait pas souvent conseil à son frère et faisait et arrangeait ses affaires pour lui, je crois qu'elle parviendrait à le ruiner. Quoiqu'il ait 10 000 acres [404 hectares] de terres qui produisent au moins \$6000 et aucune grande dépense, elle le rend, je crois, très malheureux. Les voisins ne peuvent la souffrir ; elle invente des mensonges contre toutes les familles qu'elle connaît et elle fait tout ce qu'elle peut pour brouiller les deux frères. Vous voyez qu'avec une telle personne je ne puis faire société.

Je vous ai écrit pourquoi je n'avais pas eu une de mes nièces avec moi pendant mes couches, c'est que je ne le désirais pas. Ce que l'on a le plus besoin dans ces moments (du moins pour moi) c'est un repos parfait ; causer ou tout autre mouvement me rend alors malade. Si je l'avais demandé, j'aurais pu avoir une, deux, trois ou même jusqu'à quatre nièces avec moi, mais je préfère être seule, si je puis avoir de bons domestiques et une garde-malade, bien entendu. Il n'y a qu'une personne au monde que je désire toujours avoir auprès de moi en ces moments et je regrette d'en être aussi loin. J'espère qu'il n'est pas nécessaire de vous dire qui c'est.

L'aînée des demoiselles Stuart est une fille très aimable, mais elle vit à présent à une grande distance d'ici en Virginie.²⁶⁹ Son père, dont vous vous rappelez, un homme extrêmement austère et maussade quoiqu'un parfait honnête homme mais connaissant mieux les modes et usages des Grecs et des Romains que ceux du temps présent, l'obligea d'épouser, pour ainsi dire contre son gré, un homme qui n'a pas assez d'esprit pour rendre une telle femme heureuse. Quoiqu'elle m'écrive qu'elle l'est parfaitement, je ne la crois pas. Je lui aurais proposé de venir vivre ici avec moi et cela aurait empêché son mariage, mais cela m'aurait entraînée dans le grand monde où je ne désire de rentrer que lorsque mes filles seront d'un âge à y être introduites. Un autre obstacle était qu'il n'est pas agréable d'avoir toujours une troisième personne. Lorsque femme et mari s'entendent bien, il est à désirer d'être quelquefois seuls. Mrs Law vécut un an avec nous et, quoiqu'elle est très accommodante et une femme de beaucoup d'esprit, j'étais très charmée lorsqu'elle partit pour aller habiter sa propre maison.²⁷⁰ Mrs Lewis est de toute cette famille celle que je préfère, mais elle a quatre enfants et vit si loin de nous que nous nous voyons rarement.²⁷¹ Je vois souvent Mrs Peter, mais elle a aussi quatre enfants et un grand désagrément dans ce pays est que c'est la mode d'emmener tous les enfants lorsqu'on fait une visite de quelques jours.²⁷² Quatre méchants enfants, comme ceux-là le sont, gâtent tout le plaisir que j'aurais en sa société. D'ailleurs, elle a une si haute opinion d'elle-même et de tout ce qu'elle a, que cela ne la rend pas plus aimable.

²⁶⁸ Voir ce chapitre, note 67.

²⁶⁹ Ann Calvert Stuart, voir ce chapitre, note 66.

²⁷⁰ Eliza Law s'installa à Alexandrie en 1807. Son séjour à Riversdale est donc antérieur à cette date. Voir ce chapitre, note 63.

²⁷¹ Eleanor Parke Custis Lewis.

²⁷² Martha Parke Custis Peter.

Mon mari est l'*advisor* [conseiller] général de toute la famille et lorsque l'un d'eux se conduit mal les autres viennent le prier d'y interférer.²⁷³ Il est craint et en même temps aimé d'eux, ce qui me paraît assez singulier. Il les envoie souvent à tous les diables et me dit qu'il voudrait qu'il n'eût *not one relation in America* [pas une seule relation de famille en Amérique]. Je lui réponds qu'apparemment il se croit heureux que je n'en ai pas, mais il me fait invariablement le compliment de me dire que les miens sont des gens d'une autre espèce et dont il n'aurait pas les mêmes sujets de plaintes. [...]

J'ai été fort occupée toute cette semaine à faire les rideaux pour ma chambre à coucher. Je les ai tous coupés moi-même, ainsi que tous ceux qui sont dans la maison, aussi tous les tapis, etc. Je suis toujours mon propre tapissier. Je ne couds que rarement, mais coupe et arrange tous mes habits, bonnets, ainsi que tous les habits et le linge de mes enfants, tout le linge et même les gilets de mon mari. Je ne mets jamais la couture dehors, tout est fait dans la maison. Outre cela, toutes mes servantes sont habillées dans une très jolie toile de ma manufacture.

Je n'achète jamais ni savon, ni chandelles, suis présente lorsqu'on fait mes saucisses, confitures, *pickles* [légumes en saumure], etc. A présent je gage que vous pensez que j'exagère, mais je vous assure que c'est la pure vérité et vous prie, en même temps, que ces preuves de mon industrie restent entre nous. Je suis plus active que je désire être connue et vous ai donné ces détails pour vous donner une idée de la manière que j'emploie mon temps. Lorsque j'ai du monde, toutes mes fonctions cessent et sont remplies par une femme blanche qui est en même temps ma femme de chambre et par occasion *housekeeper* [ménagère]. Mais je crois que vous êtes depuis longtemps lasse de mon griffonnage. Du reste, c'est votre faute ; je ne fais que répondre à vos questions. Vous me direz que j'aurais pu le faire en moins de mots [...]

Vous verrez que cette lettre a été commencée depuis deux mois, mais ne put partir par l'embargo qu'on a mis sur tous les vaisseaux, on dit qu'il va être levé.²⁷⁴ Adieu ma chère Sœur, écrivez-moi aussi souvent que vous le pouvez et croyez-moi avec l'affection la plus tendre

Votre dévouée sœur,

PS [...] A propos, je n'ai jamais reçu les anchois que vous écriviez avoir été envoyés avec les cheminées et ils n'étaient pas mentionnés dans la facture de votre mari. Dites-moi, je vous prie, s'ils furent expédiés pour que j'en fasse encore des recherches. Je crains que peut-être le capitaine ne les ait mangés ! Pourriez-vous aussi (si ce n'est pas abuser de votre complaisance) par la première occasion possible m'envoyer trois ou quatre barils de mille [anchois] chaque. La quantité n'est pas de conséquence, car ils improuvent [sic] beaucoup en gardant, et aussi une douzaine de livres de sucre d'anis.

²⁷³ George Calvert était le cadet d'une fratrie de treize enfants, dont seulement quatre avaient atteint l'âge adulte : Eleanor Calvert Custis Stuart, Elizabeth Calvert Stuart (1760-1814) et son frère Edward Henry Calvert (1766-1846).

²⁷⁴ Pour préserver la neutralité des États-Unis et éviter que le pays ne soit entraîné dans les conflits navals franco-britanniques sévissant sur l'Atlantique, Jefferson avait fait voter en décembre 1807 l'*Embargo Act*, prohibant à tout bateau étranger d'entrer ou de sortir des ports américains. Le Chapitre 4 traite de l'impact de cet embargo et des conflits navals sur l'Atlantique sur la famille Calvert.

Rosalie Calvert à Henri Stier, Riversdale, 1 janvier 1808, N° 46 ²⁷⁵

Je vous prie, cher Père, d'accepter nos vœux les plus ardents pour votre bonheur pendant l'année qui vient de commencer. Puissiez-vous voir une nombreuse répétition de ce jour et que chaque retour vous apporte une augmentation de félicité. Cette lettre a été commencée depuis longtemps, mais ne put être envoyée à cause de l'embargo que notre gouvernement a mis sur tous les vaisseaux. Les occasions de vous écrire seront, je crains, pour quelque temps très rares et cela me sera une grande privation.²⁷⁶

Ce pays est dans ce moment dans la situation la plus critique. Notre coquin de président fait tout le mal qu'il peut, mais cependant n'osera déclarer contre l'Angleterre, ce qui occasionnerait peut-être une révolution s'il le faisait. Dans les villes il y a une stagnation effrayante, une quantité de marchands feront banqueroute.

Cette année devra produire de grands événements dont il est impossible de prévoir l'issue. Je pense que vous feriez bien, lorsque vous en avez l'occasion, d'envoyer vos chèques longtemps d'avance, mais peut-être lorsque vous recevrez cette lettre l'embargo sera levé et tout arrangé. Je crois cependant que, de quelque manière que cela tourne, nos plus beaux jours pour le commerce de l'Amérique sont passés—elle ne jouira plus jamais des nombreux avantages qu'elle a eus pendant les six dernières années. [...]

Nous avons ouvert l'autre jour deux des caisses de tableaux. Ils paraissent être en très bon ordre, mais je pense que d'être aérés pendant quelques temps leur sera un grand avantage. Il y en avait quelques-uns qui avaient des taches de moisi, mais en les essuyant avec un mouchoir de soie elles ont disparu ; je les ai revus avec beaucoup de plaisir.

Je viens d'apprendre qu'il y a un vaisseau qui va faire voile de Georgetown portant des dépêches du gouvernement, il touchera à Amsterdam. Je vais profiter de cette bonne occasion pour vous envoyer cette lettre qui comme vous le verrez a été écrite à plusieurs reprises. Je vous écrirai encore à la première occasion qui se présentera, mais je crains que ce ne sera pas de sitôt quoiqu'on dise que l'embargo va être levé et que les différends avec l'Angleterre vont être ajustés, mais alors peut-être que les Français ne permettront pas aux Américains de venir à aucun port de France.

C'est le fils de cette Mrs Morse qui acheta quelques-unes de vos jacinthes à la vente qui est le messenger pour porter ces dépêches.²⁷⁷ Peut-être viendra-t-il à Anvers ? Je ne le connais que de nom. Tous les Américains qui ont été à Anvers et vous ont connu parlent avec les plus grands éloges des politesses que vous leurs avez faites et vous ne pouvez imaginer combien cela augmente la considération qu'on n'a pour moi ici. Adieu, cher Père, je dois finir en vous embrassant mille fois et vous priant de faire mes compliments à toute la famille. La nôtre se porte parfaitement bien et mon mari me prie de le joindre à l'attachement le plus tendre avec lequel je suis,

Votre affectionnée fille,
REC

Rosalie Calvert à Isabelle van Havre, Riversdale, 5 mai 1808 ²⁷⁸

²⁷⁵ Van Havre-S (suite de la lettre du 7 décembre 1807).

²⁷⁶ Puisqu'il était défendu à tout vaisseau étranger d'entrer ou de sortir des ports américains, seuls les vaisseaux officiels américains assuraient le peu de trafic maritime qui était encore possible.

²⁷⁷ Ni Mrs Morse ni son fils n'ont pu être identifiés.

²⁷⁸ Cal S-V.

Chère Sœur,

C'est avec un regret bien sincère que j'apprends aujourd'hui la mort de votre Charles. Vos lettres antérieures m'avaient fait craindre cet événement. Ce sont de ses malheurs que le temps seul peut adoucir mais jamais effacer. Ceux qui restent vous dédommageront, je l'espère, chère Sœur, par leur conduite des deux pertes que vous avez faites.²⁷⁹

Il me fait bien du plaisir d'apprendre que vous êtes si contente de la pension où Louise est. Je ne doute pas que Louise continuera de vous donner toute la satisfaction possible ; elle est d'un caractère doux et docile qui contribuera beaucoup à votre bonheur. Sa lettre si bien écrite m'a fait beaucoup de plaisir.²⁸⁰

Vous dites bien vrai, chère Sœur, que moins souvent on s'écrit et moins on trouve à se dire. Que ne pouvons-nous pas nous voir de temps en temps, surtout à présent que nos enfants avancent en âge, ce serait si intéressant d'être ensemble. Vous me demandez si mon mari fait la sourde oreille lorsque je parle d'aller en Europe. Non, point du tout, mais vous devez sentir que quoique le désirant ardemment je ne puis penser à faire ce voyage à présent. Vous savez que nous en avions fait le projet de bonne foi passé trois ans et même quelques préparatifs, mais une quantité de circonstances réunies nous obligea de l'abandonner et je ne vois pas de possibilité prochaine de l'exécuter. Il me paraît au contraire que vous feriez mieux de vous embarquer tous et revenir ici !

Je ne trouve pas, je vous assure, votre projet de conduire Louise à Paris extraordinaire du tout. Les manières et l'aisance françaises plaisent partout et il n'y a pas, comme vous l'observez, le danger qu'elle en adopte les principes, ni le caractère.²⁸¹ Les meilleures pensions pour filles ici sont dirigées par des Françaises. Caroline n'a pas encore été à l'école. Je lui apprend à lire et écrire moi-même, ainsi qu'à George, mais je suis sur le point de prendre un maître, si je puis en trouver un convenable. Ce sera mieux que de les envoyer si loin-- George n'a que cinq ans et Caroline pas encore huit-- c'est trop jeune encore. Si je puis avoir un bon maître pendant deux ans, alors au bout de ce temps, je les enverrai tous deux à une école publique.²⁸²

[...] Vous m'obligez beaucoup en me donnant des nouvelles de ce qui se fait chez vous [...] Je voudrais que vous m'envoyiez ce conseiller de Brunswick ; un tel homme me serait un trésor pour mes enfants.²⁸³ Je suis charmée que vos enfants soient toujours Américains. J'espère qu'ils le continueront, ils en aimeront davantage leurs cousins ici. Je fais tout que je peux pour inspirer aux miens de l'intérêt et de l'amitié pour eux.

Malgré tout ce qu'on vous dit, ne croyez pas que jamais, ou du moins point de notre temps, ce pays ne sera en guerre avec l'Angleterre. Je pense cependant que notre coquin de

²⁷⁹ Charles (1799-1807) était décédé à l'automne 1807. C'était le deuxième enfant en bas âge qu'Isabelle perdait, après Albert, décédé à huit mois en 1802.

²⁸⁰ Louise était en pension à Bruxelles.

²⁸¹ Isabelle projetait un séjour à Paris avec Louise avant de la présenter dans le monde à Anvers. Elle s'était attendue à une réaction négative à ce projet de la part de Rosalie, en général résolument anti-française.

²⁸² Ce ne fut qu'en 1812 que Rosalie envoya Caroline et George Henry à des écoles publiques en Pennsylvanie ; Caroline chez Madame Grelaud à Philadelphie, où elle fut élève jusqu'en 1817. Voir Lucy Leigh Bowie, « Madame Grelaud's French School », *Maryland Historical Magazine*, 39 (juin 1944), p. 141-148. George fut envoyé d'abord à Clermont, une école française dirigée par les deux frères Carré originaires de Saint Domingue, et ensuite à Mount Airy, une école dirigée par un M. Constant jusqu'en 1819. Voir Calvert, *An Autobiographical Study*, p. 55-59 et 63-65.

²⁸³ Le précepteur allemand d'Édouard et d'Eugène van Havre.

président le désirerait et quelques membres du Congrès l'auraient supporté, mais le peuple y était contraire, surtout les États de l'Est, et il a dû abandonner ce plan.²⁸⁴ Quoiqu'on n'ait pas fait un traité public [avec l'Angleterre] de peur de la France, il y a un entendement entre nos deux nations. Cependant l'embargo continue toujours. Personne ne sait quand il sera levé, ni quel en sera le résultat. Je crains fort qu'une rupture avec l'empereur des Français est inévitable et cela serait très fâcheux pour nous [...]

12 mai 1808

[...] Pourquoi pensez-vous que l'âge de votre philosophe [de Brunswick] m'empêchera de faire des réflexions malicieuses. Tout au contraire, cela peut le rendre plus dangereux ; en n'appréhendant aucun danger, on en est souvent le plus près ! Badinerie à part, un homme si instruit et aimable doit être une grande ressource à la campagne ; je voudrais que vous m'en envoyiez un tel, mais je me dispenserais des cinquante ans (et encore plus) qu'il pourrait avoir. Moi je suis tout à fait *in love* [amoureuse] avec un homme comme il y en a peu, mais par malheur il n'a que la moitié de l'âge de votre *cicisbeo* [sigisbée, chevalier servant]. A présent je vous vois prendre votre air sévère que j'ai toujours tant aimé à voir. Ne craignez rien ; la mer nous sépare à présent !²⁸⁵

Vous voyez que je suis en bon *spirits* [humeur] malgré qu'on nous chipote tant. Si cet état des choses continue ou devient pire, si nous ne pouvons vendre notre tabac, j'irai demeurer dans notre petite cabane de Mount Albion, où je chanterai la jolie petite chanson que j'ai presque oubliée : « Dans ma chaumière, me portant toujours bien, je ris de la sottise du pauvre genre humain... »²⁸⁶

Adieu ma chère Sœur, je dois terminer en vous embrassant ainsi que vos enfants [...]
Votre affectionnée sœur,
RE Calvert

Rosalie Calvert à Henri Stier, Riversdale, 5 mai 1808, N° 48²⁸⁷

Cher Père,

²⁸⁴ Les États de Nouvelle Angleterre, où le commerce international était un important secteur économique, s'opposaient à une déclaration de guerre contre le Royaume-Uni, alors que les États de l'Ouest (proches des Grands Lacs et de la frontière canadienne) la réclamaient avec véhémence.

²⁸⁵ Le jeune homme dont il est question est Augustus John Foster, voir Chapitre 3, note 27. Secrétaire d'ambassade sous Anthony Merry, il venait de rentrer au Royaume-Uni, mais retourna à Washington en 1811 pour y remplir la fonction d'ambassadeur jusqu'à la déclaration de guerre avec le Royaume-Uni en juin 1812.

²⁸⁶ Allusion à une chansonnette à la mode, composée par Françoise Éléonore de Jean de Manville, comtesse de Sabran (1749-1827) : « Dans ma pauvre chaumière/ À peine ai-je du pain;/ Mais, malgré ma misère,/ Je ris dès le matin,/ Et, dans mon abstinence/ Me portant toujours bien,/ Je nargue la souffrance/Du pauvre genre humain./Le repos et l'étude/Se partagent mes jours./Et dans ma solitude/Rien n'en trouble le cours;/Vivant bien à ma guise/Et ne désirant rien,/Je ris de la sottise/Du pauvre genre humain. » *Correspondance inédite de la comtesse de Sabran et du chevalier de Boufflers, 1778-1788*, sous la direction de Henri Prat et Émile Magnien, Paris, Plon, 1875, p. 348-349.

²⁸⁷ Van Havre-S. Cette lettre est la continuation d'une lettre du 5 mai 1808 (pas incluse dans cette édition).

Je viens de recevoir vos deux lettres que vous avez expédiées par le canal de Mr Bourne du 4 et 15 février, avec les chèques qui y étaient inclus.²⁸⁸ Plusieurs de vos lettres doivent s'être perdues, car les dernières que je reçus étaient celles avec la caisse de fleurs. Je vous ai écrit une bien longue lettre en réponse à ces lettres, en date de décembre et février (N° 46) [...] Je vous ai aussi écrit le 16 avril (N° 47). Les deux lettres, ayant été expédiées par un vaisseau du gouvernement et avec des recommandations particulières, j'espère vous seront parvenues.

Nous ne voyons encore aucun espoir que l'embargo mis par le gouvernement ici sur tous les vaisseaux sera levé de sitôt et je crains que je serai privée du bonheur de recevoir de vos nouvelles. Le meilleur moyen pour me faire parvenir sûrement des lettres sera de les envoyer au consul à Amsterdam qui a toujours des occasions pour les envoyer ici. [...] Mr Thompson de Baltimore, l'ancien propriétaire de Strawberry Hill qui a des correspondants à différents ports de l'Europe, m'a offert d'envoyer mes lettres avec les siennes et je crois que c'est la meilleure voie que je puisse prendre pour vous les faire parvenir. Si elle ne réussit pas, je dois m'adresser au ministre français.²⁸⁹ [...]

Il est impossible de prévoir les événements que cette année doit produire. Le monde entier paraît bouleversé. Ici les effets de l'embargo sont fort ruineux. Si cela continue encore, tous les marchands doivent sauter. Les fermiers et les planteurs ne peuvent vendre leurs denrées ; personne ne paie et tout est cher.

On tacha fort cet hiver au Congrès de faire passer une résolution pour transporter le gouvernement à Philadelphie, mais par bonheur cela ne réussit pas. Les États de l'Est se plaignent fort de ceux du Midi ; tout cela rend l'état de l'Amérique presque aussi incertain que l'Europe. Pour ma part, je ne crois pas que le gouvernement continuera longtemps comme il est à présent. Les États de l'Est et du Nord se détacheront et nous aurons un roi au Midi. C'est ma prophétie que je pense en peu d'années [se] réalisera. Je pense souvent de quelle manière vos fonds peuvent être affectés par de tels ou d'autres changements, mais c'est un labyrinthe dont on ne peut trouver l'issue. [...]

J'aurai bon soin de vos tableaux. Nous avons ouvert une des petites caisses et ils sont en bon ordre, ainsi je suppose que les autres le sont aussi. L'endroit où j'ai mis les caisses est à l'abri de tout ce qui pourrait leur nuire. Si cet été est humide, je les examinerai pour en être sûre. Ceux que nous avons dépactés [sic], je les ai pendus dans la salle que je tiens toujours fermée. [...]

Mr Calvert et les enfants se portent parfaitement bien. Moi j'ai été sans cesse incommodée depuis plusieurs mois. La cause n'est pas alarmante, mais cette espèce d'incommodité ne me rend bonne à rien. J'espère que ce sera la dernière fois que je me trouverai dans cette situation ; notre famille sera assez nombreuse pour notre bonheur.²⁹⁰ [...]

PS Je vous ai écrit, cher Père, quel plaisir m'avait fait votre présent de tulipes et de jacinthes et combien je m'étais glorifiée d'avoir à présent la plus belle collection de l'Amérique et ensuite comment mon orgueil et ma présomption avaient été punis par les rats de terre qui m'ont détruit toutes les meilleures, sans qu'il m'était possible de le prévoir car il n'y avait pas eu de ces animaux depuis trois ans. Et ce qui le rend encore plus irritant est qu'ils ne touchèrent aucunes des planches joignantes, je suppose parce que la terre de la meilleure planche était plus légère et mieux préparée. J'aurai soin dans la suite de prévenir

²⁸⁸ Sylvanus Bourne (1761-1817), consul des États-Unis à Amsterdam de 1794 à 1817.

²⁸⁹ Hugh Thompson (1760-1826), négociant de Baltimore. Strawberry Hill, près d'Annapolis, maison où les Stier avaient vécu de 1795 à 1797. Louis-Marie Turreau, ambassadeur de France à Washington de 1804 à 1811.

²⁹⁰ Charles Benedict Calvert naîtra le 23 août 1808.

tout danger en entourant les planches de bois à deux pieds de profondeur en terre et ne les planterai plus au jardin, mais devant la maison. Ils ont détruit toutes celles que vous aviez marquées pour la planche de parade de la première qualité, à l'exception de six, mais en ont laissé cent de la seconde qualité et douze jacinthes. Les baguettes qui étaient dans une planche joignante, ils ne les touchèrent pas. Mes anciennes tulipes sont très belles—dans ce moment en perfection ; les cent [tulipes] que les rats m'ont laissées ne fleurissent pas toutes, mais je crois que c'est une autre espèce. Il y en a une surtout qui est superbe par sa vivacité et je suis sûre que l'année prochaine elles seront infiniment plus belles encore.

12 mai

Depuis que cette lettre a été commencée, cher Père, j'ai reçu la vôtre du 25 décembre avec les chèques y inclus et suivrai vos directions à cet égard. Vous verrez que les [obligations à] 6% continuent à monter graduellement, mais il n'y a pas d'apparence de nouvelle levée dans ce moment. Je suppose que vous avez envoyé un chèque à McEwen, dont il m'enverra le premier jour les certificats. Je suis persuadée comme vous qu'il n'y a rien à craindre pour McEwen, c'est un parfait honnête homme.

Vous croyez que l'émigration de la famille Braganza a fait grande sensation ici ?²⁹¹ Point du tout. Il ne paraît pas que cela nous affecte dans aucune manière, du moins pour le présent ; peut-être dans la suite ce changement aura plus ou moins d'influence sur les États-Unis ? Ce seront les Anglais qui recueilleront tous les fruits de cette nouvelle branche de commerce à présent. Nous sommes ici en ce moment tellement occupés de nos propres affaires, que nous ne nous inquiétons pas autant de celles de nos voisins. Nos différends avec l'Angleterre paraissent être ajustés, mais cela, je crains fort, occasionnera une rupture ouverte avec la France—nous sommes placés entre deux feux.

Indépendamment de nos querelles avec ces puissances, nous nous chamaillons à la maison. Le temps de l'élection du président approche, ainsi que celle pour les membres du Congrès. Jefferson est dehors sans espoir, mais il est encore indécis si nous aurons un démocratique président [sic] ou non. Les fédéralistes ont beaucoup gagné cette année, surtout dans l'État de New York où les élections ont eu lieu.²⁹²

Vous me demandez si je ne puis lier connaissance avec Gallatin et qu'il serait avantageux d'être intime avec des membres de la Trésorerie. Rien n'est plus facile : notre situation, rang et alentours ici rendent cela très aisé et aussitôt que cela pourra vous être de la moindre utilité, je le ferai avec plaisir, mais je n'y vois pas pour le moment d'avantage qui en résulterait, surtout qu'il est presque certain que Gallatin et tout ce parti seront hors d'office dans peu.²⁹³

J'ai jusqu'à présent toujours évité de lier connaissance avec la société de Washington, mais aussitôt que tous nos meubles seront complets et en ordre, alors nous ferons notre choix de société et donnerons de temps en temps quelques grands dîners. J'espère qu'on trouvera le moyen d'expédier les branches et feux que mon frère a achetés pour moi car nous les manquons fort [sic].

²⁹¹ Quand Napoléon menaça d'envahir le Portugal en 1807 parce que ce pays refusait d'appliquer le blocus continental contre le Royaume-Uni, la famille royale des Braganza s'enfuit au Brésil et y installa son gouvernement et sa cour. Ils y restèrent jusqu'en 1821.

²⁹² Rosalie se trompe car les républicains-démocrates resteront au pouvoir lors des élections présidentielles de 1809 et James Madison continuera à bénéficier d'un Congrès majoritairement républicain-démocrate.

²⁹³ Albert Gallatin, Secrétaire du Trésor de 1801 à 1814, émigré de Genève, que les Stier avaient connu aux États-Unis.

Adieu, cher Père, je vous embrasse encore une fois bien tendrement et vous écrirai encore dans peu.

Votre affectionnée fille,

R. E. Calvert

Rosalie Calvert à Henri Stier, Riversdale, 13 novembre-3 décembre 1808, N° 51 ²⁹⁴

Cher Père,

Depuis ma dernière lettre du 10 septembre, j'ai reçu votre lettre du 26 mai et celle du 4 août. Vous trouverez ci-inclus le compte de McEwen de la recette de vos intérêts. Ce ne fut que peu de jours passé que je le reçus, quoiqu'il ait eu les chèques depuis le milieu de juillet. Je fus obligée de lui écrire quatre ou cinq lettres. Il s'excuse qu'il n'y a pas eu de fonds au marché plus tôt. Il est de bonne volonté mais très négligent. C'est un défaut pardonnable qu'on peut excuser par la confiance qu'on peut reposer en lui. [...]

Dans le post-scriptum de votre lettre du 26 mai, vous me proposez d'acheter du tabac pour votre compte. Il est à prévoir que cela puisse être une fort bonne spéculation, mais en même temps ce pays est tellement dans les tourbillons, si entravé de tous côtés, que je ne sais qu'en penser. Passé un mois le tabac était à \$3 et \$5 en octobre. Tout à coup il monta. Tous les marchands achetaient, mais au bout de quelques jours cela finit et à présent il n'y a pas de prix réglé ; tout le monde attend. Si l'embargo est levé (ce que je ne prévois pas), chacun s'empressera de l'expédier, alors peut-être il sera très bas en Europe. Si le prix baisse considérablement et qu'il y a apparence de pouvoir l'expédier—enfin si cela présente un espoir de gain assez certain—je ferai la spéculation. Nous avons nous-mêmes dans ce moment deux récoltes sur les bras, faisant au-delà de 180 *hogsheads*.

Nous ne pouvons rien cultiver avec tant d'avantage avec nos nègres [que le tabac], mais si tout *intercourse* [commerce] avec l'Europe reste interdit, il faudra devenir manufacturiers.²⁹⁵ Le lin ni le chanvre ne nous conviennent pas si bien que la laine et le coton. Ce dernier vient à bien plus bas prix que la toile de lin et y supplée très bien, mais tout cela demande beaucoup d'activité dans ce pays où il est si difficile d'avoir de bons agents.²⁹⁶

Je vous ai annoncé dans ma dernière lettre la naissance d'un fils qui vint au monde le 23 août. Il se porte on ne peut pas mieux et il est infiniment plus grand que mes autres enfants ne l'étaient à cet âge. Voulez-vous bien encore une fois, cher Père, avoir la bonté d'être le parrain ? Caroline est sa marraine. Nous l'avons baptisé Charles Benedict.²⁹⁷ Ma petite Eugénie grandit beaucoup et est la plus jolie petite espiègle que j'ai jamais vue. Elle est l'amie de tout le monde, extrêmement vive et enjouée avec un caractère excellent. George est aussi un fort bon garçon et montre beaucoup d'esprit et d'application pour son âge. Caroline ne me donne pas tant de satisfaction : elle est très revêche et intraitable, et je crains [qu'elle] nous causera beaucoup de peines ; en revanche, elle est capable de beaucoup d'affection et j'espère encore pouvoir venir à bout de corriger ses défauts. Je crois me connaître bien moi-même et je vois avec regret que Caroline me représente extrêmement. L'éducation des enfants me prend une grande partie de mon temps. Je fais des recherches pour un précepteur, mais je n'en ai pas encore trouvé un convenable.

²⁹⁴ Van Havre-S.

²⁹⁵ Référence à la loi des « Non-Rapports » (*Non-Intercourse Law*) de mars 1809.

²⁹⁶ Le chanvre et le lin étaient cultivés dans les États de l'Ouest, pas dans le Maryland.

²⁹⁷ Charles Benedict Calvert (1808-1864).

Nous avons un automne charmant et je m’amuse à élever les sapins dont vous m’avez envoyé la semence et aussi quelques cèdres du Liban importés par Jefferson. Les arbres toujours verts nous ferons un bel effet, mêlés avec les autres. Nous avons aussi des ormes d’Angleterre, qui est un bel arbre, et des muriers de la Chine.

Étant à ce point de ma lettre, je vois dans la gazette qu’un vaisseau va faire voile immédiatement de New York à Falmouth et quoique je crains qu’elle ne vous parviendra peut-être pas, je ne peux pas négliger l’occasion de l’envoyer. Adieu donc, cher Père, je regrette de devoir conclure en si grande hâte vous priant de me croire avec l’affection la plus inviolable,

Votre dévouée fille

PS On parle, cher Père, qu’en cas de guerre on ne payerait pas les intérêts des fonds aux Européens. Une autre affaire que j’avais presque oubliée est ceci : passé deux mois, l’avocat Boyd de Baltimore dit à mon mari que la veuve Goodwin était prête à vous payer la dette que Goodwin vous devait pour la négresse Fanny, si vous vouliez renoncer à l’intérêt. Croyant que sans cela nous n’obtiendrons rien et que c’était d’ailleurs une pauvre femme, je lui fis dire que, si elle payait le capital de \$62,50 immédiatement, vous renoncerez à l’intérêt. Quinze jours après, Boyd nous écrit qu’il avait reçu la somme de ..., mais qu’il y avait une dette que vous deviez à Deblock (dont voici la copie), que le clerc de Deblock l’avait attestée et qu’il nous enverrait le résidu, si nous l’autorisions à en déduire cette somme due à feu Deblock. Sur cela mon mari lui écrivit une lettre (pas des plus tendres), mais il s’opiniâtre à garder l’argent jusqu’à ce que ce compte soit payé. [...] Dites-moi donc je vous prie, cher Père, ce que je dois faire et si vous n’avez pas eu de *settlement* [règlement] définitif avec Deblock avant votre départ.²⁹⁸

Rosalie Calvert à Isabelle van Havre, Riversdale, 3 décembre 1808 ²⁹⁹

Chère Sœur,

J’ai fait depuis quelques temps chaque jour le projet de vous écrire, mais j’ai les mains tellement remplies d’occupations indispensables et les jours sont si courts en cette saison que je n’ai pu en venir à bout plus tôt. Après tout cela peut-être que cette lettre ne vous parviendra pas, car il y a grande raison de croire que la France a déclaré guerre contre ce pays.

Je reçus l’autre jour trois de vos lettres par un vaisseau de Londres et aussi une du 9 août par Amsterdam, écrite de cette ville. Bourne est un excellent agent pour envoyer vos lettres.

Ce doit avoir été une jolie tournée pour Louise que vous avez faite en Hollande. J’ai bien ri de votre relation de la charmante manière dont papa sait se débarrasser d’une visite importune. [...]

Pour moi, de la manière dont nous continuons cette manufacture, je n’y vois pas de fin car mes deux derniers sont infiniment plus gros et gras et chaque fois il y a moins de différence entre leurs âges. Mon plus petit est un géant comparé aux autres. Je ne vous ai pas écrit depuis sa naissance. Ce fut le 23 août qu’il vint au monde et cinq jours après je

²⁹⁸ Ces personnes n’ont pas pu être identifiées. Il s’agit d’un contentieux au sujet d’une ancienne dette due à Henri Stier pour la vente d’une esclave. La somme due est laissée en blanc par Rosalie, qui voulait peut-être la vérifier, mais oublia de remplir le blanc après vérification.

²⁹⁹ Cal S-V.

descendais pour voir mes fleurs et arbustes et dînai constamment en bas après le huitième jour. Mrs Law avec deux demoiselles étaient venues ici le soir précédent.³⁰⁰ Je leur dis qu'elles devaient aller se coucher de bonne heure, car je n'avais pas bien dormi pendant deux nuits. Le lendemain elles furent fort surprises de me trouver au lit avec un gros garçon. J'avais avec moi une femme en qui j'ai beaucoup de confiance et un excellent médecin (en cas d'accidents).

J'ai appris avec bien du regret, chère amie, que vous avez fait une fausse couche. Je crains que vous ne preniez pas assez soin de votre santé qui est d'une si grande conséquence pour votre famille.

Je ne vous écris jamais de la politique. Nous sommes parfaitement instruits de ce qui se fait en Europe, peut-être mieux que l'on ne l'est à Anvers. Ce pays-ci est dans les tourbillons. Notre imbécile de gouvernement ne sait comment se tourner. On craint fort que la guerre n'est déjà déclarée par l'empereur français ou du moins qu'il a confisqué tous les vaisseaux, ce qui est la même chose. Il n'y a pas de doute que Madison sera notre président. Si Pinkney avait été choisi, il y aurait eu de l'espoir que l'Amérique recouvrerait ses pertes et sa réputation, mais avec Madison nous ne pouvons aller que de mal en pire.³⁰¹

Entre nous dit, il est bien temps que nous ayons un roi. Cette Constitution dont on parle avec tant d'éloges faisait très bien l'affaire au commencement et aussi longtemps que Washington était à la tête, mais depuis que le peuple est devenu plus corrompu et le pouvoir exécutif plus faible, on sent le défaut d'énergie. Tout gouvernement électif est mauvais, je pense : ceux qui aspirent à gouverner doivent trop flatter le peuple pour en être élus et lorsqu' en *office* [en fonction] craignent toujours de lui déplaire. [...]

Cet embargo nous met mal à notre aise. On ne peut disposer des denrées qui font notre revenu. Les fermiers ne peuvent payer leur loyer. Tout cela me chipote. Enfin il faut avoir patience et espérer mieux pour l'avenir.

Je crains, chère Sœur, que vous pourrez à peine lire mon griffonnage. J'ai un rhumatisme dans l'épaule droite qui me fait tant de mal, que c'est avec peine que je peux lever le bras. Hors cela, je me porte mieux et ai beaucoup engraisé depuis mes couches. Mon mari me charge de vous faire mille amitiés de sa part. Donnez un baiser pour moi à chacun de vos enfants et croyez-moi de plus en plus

Votre dévouée sœur,
R. E. C.

Isabelle van Havre à Rosalie Calvert, Anvers, [20 mars] 1809 ³⁰²

Chère Sœur,

[...] Je vous ai beaucoup d'obligations pour les peines que vous vous donnez pour nos affaires. Nous sommes heureux de pouvoir nous passer dans ce moment de nos revenus d'Amérique, car il n'y aurait pas moyen de tirer cet argent sans faire de très grands sacrifices [...] Il me paraît que la politique de l'Europe vous dérange aussi dans vos finances, mais malgré tout l'embarras que cela peut occasionner, tout cela n'est que pour un moment.

³⁰⁰ Eliza Custis Law, l'aînée des nièces de Calvert.

³⁰¹ William Pinkney (1764-1822), diplomate et homme politique républicain-démocrate du Maryland.

³⁰² Cal S-V, copie du carnet de lettres d'Isabelle van Havre ; elle ne comprend donc ni salutation finale, ni signature.

Je crois que si le bon Dieu pour punir l'Amérique vous envoyait un roi, qu'alors vous seriez cent fois plus mal que vous ne l'êtes, comme les grenouilles de la fable.³⁰³ D'abord, je ne sais de quelle étoffe vous pourriez avoir un roi, à moins d'en avoir un de la nouvelle fabrique et autant avoir le diable chez soi que quelqu'un qui vient de cette source. Il faudrait être ici pour six mois pour apprécier l'heureux état de l'Amérique. Et encore peut-on croire que la Belgique est en ce moment le paradis terrestre de l'Empire français par sa situation, sa fertilité et l'industrie et l'économie de ses habitants. [...] Soyez contente de votre heureux pays et ne désirez point les bénédictions du nôtre. Le plus mauvais président vaut encore mieux qu'un roi de nouvelle fabrique. Du moins vous avez des lois—on ne peut pas vous traiter arbitrairement. Il ne faut qu'un méchant ennemi, qui vous accuse de ce dont on n'est pas coupable. Tout cela est aussi mauvais que l'Inquisition d'Espagne dont vous avez une idée par les romans d'Ann Radcliffe.³⁰⁴ Vous êtes assez instruite des événements politiques et du changement de souverains en Europe, mais vous ne savez rien des détails du gouvernement civil ici, ni de tout ce qui regardent les habitants, car à voir les papiers publics tout est au mieux.

Papa est dans ce moment à la campagne et n'aura votre lettre que samedi. Elle lui fera beaucoup de plaisir. Il y a déjà quelques temps qu'il se plaignait des circonstances qui mettent tant d'obstacles à votre correspondance. Il parle souvent de vous et trouve que vous êtes infiniment mieux où vous êtes que vous ne pourriez l'être ici, mais il regrette de ne pas jouir de votre présence. Il s'est bien porté cet hiver, il a profité de tous les plaisirs, tout le monde le trouve jeune et gai pour son âge. Depuis le Carnaval, il a passé quelques temps à la campagne. Il y va le lundi et revient le samedi. Vers les Pâques, ses fleurs seront ouvertes. Il a ses plus belles planches dans son jardin en ville ; ordinairement elles le retiennent très longtemps en ville et il ne va pour de bon à la campagne qu'au mois de juin.

Comme je compte n'accoucher qu'à la demi mai et que le Mick est si loin, je ne pourrai aller immédiatement après mes couches. Ce petit marmot me vient très mal à-propos. J'avais fait le plan d'aller passer quelques mois à Paris avec mes enfants avant d'introduire Louise dans la société. Je ne vois pas trop le moyen d'exécuter ce projet maintenant. Elle désire beaucoup revenir cet hiver. Toutes ses amies quittent la pension avant cette époque. Je ne demande pas mieux que de l'avoir de retour. Edward va demeurer en pension à Bruxelles au mois d'octobre chez un ci-devant Jésuite. Il est assez appliqué et ne manque pas de moyens. Eugène est toujours fort bien portant et joli garçon. Il ressemble un peu à son frère Charles, que je ne peux oublier.³⁰⁵ Il était aimé et intéressait en sa faveur tous ceux qui le connaissaient. Il avait de l'esprit et de l'intelligence au-dessus de son âge et était le plus joli de tous. J'espère que celui qui va venir est un garçon. Il devient trop difficile d'établir une fille—les partis en hommes sont bien mauvais.

Rosalie Calvert à Henri Stier, Riversdale, 1 avril 1809, N° 54³⁰⁶

Cher Père,

³⁰³ « Les grenouilles qui demandent un roi » (1668), fable de Jean de La Fontaine (1621-1695).

³⁰⁴ *L'Italien ou Le Confessionnal des pénitents noirs (The Italian, or the Confessional of the Black Penitents, 1797)*, roman noir d'Ann Radcliffe (1764-1823).

³⁰⁵ Eugène Charles Henri (1804-1858) ; Charles (1799-1807).

³⁰⁶ Van Havre-S.

[...] L'embargo est donc enfin levé, mais on y a substitué tant de lois, toutes aussi mauvaises, que nous en sommes encore au même point.³⁰⁷

A l'époque de janvier, les 6 % étaient si hauts, et on parlait au Congrès d'une nouvelle levée que Gallatin recommandait, que je résolus d'attendre pour acheter.³⁰⁸ [Je pris cette décision] aussi dans l'attente de faire quelque chose [concernant le] tabac selon votre dessein, mais personne ne désirait en vendre, tous s'attendaient un jour ou l'autre à un changement, de sorte que je n'ai pu acheter qu'environ 100 *hogsheads* à 5 et 3 dollars et cela quelquefois un ou deux à la fois et de gens qui avaient le shérif à leur trousse, mais ces 100 *hogsheads* sont tous d'une excellente qualité, même quelques-uns de [tabac] jaune, et s'il était possible de l'expédier vous feriez un gain considérable. Mon mari pense qu'il y a une certitude de faire un bon profit, mais si la spéculation ne réussissait pas, je regretterais de n'avoir pas bien dirigé vos affaires.

Il est à présumer que, lorsque le Congrès s'assemble en juin, ils révoqueront les lois de non-importation avec l'Angleterre et dans ce cas le prix du tabac montera. Tout cela est cependant incertain et dépend principalement des mouvements en Espagne.³⁰⁹ Ainsi, au lieu d'acheter plus de tabac, je vais envoyer vos chèques pour avril à McEwen avec l'ordre d'acheter des 6 % pour le montant de ceux d'avril et de janvier. [...] Je ferai avec votre tabac ce que nous ferons avec le nôtre (car nous avons en ce moment deux récoltes sur les bras, faisant à peu près 180 *hogsheads*) : soit le vendre ici si le prix monte ou bien l'expédier, selon ce qui paraîtra le plus avantageux.

A présent taisons-nous sur les affaires, je dois un peu vous parler de moi-même. Nous venons de perdre notre pauvre petite Louise [5 ans]. Je vous ai écrit sur son état depuis quelques temps. Elle s'affaiblissait de jour en jour davantage et le 23 mars il plut à Dieu de l'appeler à lui. C'est une terrible chose de perdre un enfant, mais je tâche de le supporter aussi bien que je puis en me soumettant à la volonté de Dieu et en songeant qu'elle est plus heureuse à présent qu'elle ne pouvait l'être ici. Les autres jouissent d'une bonne santé et d'une excellente constitution. Je voudrais pouvoir vous envoyer mon dernier [Charles Benedict] ; c'est un bien joli et gros garçon et tout le monde me flatte qu'il vous ressemble beaucoup. George est le plus industrieux enfant que j'ai jamais vu, il est toujours à l'ouvrage et en même temps montre une grande facilité et application pour apprendre, à quoi il joint le caractère le plus aimable. Un maître d'école vient à présent leur donner des leçons deux fois par semaine ; les autres jours je le fais moi-même, mais cela me prend beaucoup de temps.

Nous avons fait une autre grande perte dans la personne de notre ami commun Benjamin Lowndes, qui mourut d'une pleurésie. Il a laissé mon mari son exécuteur testamentaire conjointement avec sa veuve et son frère Richard Lowndes.³¹⁰ Ses affaires sont laissées dans le meilleur ordre. Il n'oublia rien, porta son attention aux plus minutieux détails. C'est une perte qui est irréparable dans un village comme Bladensburg. Cet exemple d'honnêteté, d'industrie et surtout d'économie qu'il donnait, produisait un bien incalculable.

L'hiver a été très dur et à présent le printemps est détestable. Voici avril et les pois sont à peine sortis de terre. Nous avons compté de bâtir un moulin pour grain cet été mais, ne pouvant vendre notre tabac, il faut différer ce projet. [...] Nous avons ces deux dernières années fait un joli profit en achetant des jeunes bœufs maigres au printemps, dépensant \$11 à \$14 par pièce et les revendant en automne et hiver à \$22 et \$30, ainsi que des moutons achetés à \$3 et revendus à 5, quelquefois \$7.

³⁰⁷ Référence à la loi des « Non-Rapports » (*Non-Intercourse Law*) de mars 1809.

³⁰⁸ Obligations d'État rapportant 6%.

³⁰⁹ La guerre d'indépendance espagnole (1808-1814) dans laquelle Napoléon était impliqué.

³¹⁰ Benjamin Lowndes (1749-1809), frère aîné de Richard Tasker Lowndes (1763-1840).

Vous me dites dans votre lettre que vous ne doutez pas que nous sommes à présent à notre aise et pourrons commencer à faire des conquêtes pour nos enfants. Peut-être, cher Père, lorsque je vous répons que non vous m'accuserez de manquer d'économie, peut-être d'extravagance, mais je suis trop sincère pour vous dire oui, lorsque ce n'est pas le cas. Seulement pour vivre nous ne dépenserions certainement pas notre revenu, mais vous n'ignorez pas que depuis notre mariage nous avons chaque année augmenté notre capital, ayant fait l'acquisition de près de 1000 acres [404, 6 hectares] de terres—une partie à Mount Albion et un petit tract ici— ainsi que plusieurs nègres. Nous avons bâti l'année dernière à Mount Albion un moulin. Depuis notre séjour ici, nous avons payé annuellement de très fortes sommes pour finir la maison et à présent [nous payons] pour les alentours et pour établir des bestiaux, etc. Outre cela, nos meubles et équipages. Nous désirons finir tous les *improvements* afin d'en jouir et de pouvoir enfin nous reposer. Ne pas pouvoir vendre nos récoltes de tabac de 1807 et 1808 est donc particulièrement fâcheux pour nous. L'acquisition de terres que nous avons faite est pour l'avantage de nos enfants, nos nègres augmentés d'un tiers de même.

Une terre qui nous joint ici, appartenant à un nommé Beall, d'une excellente qualité et presque entièrement en gros bois [avec] un terrain infiniment plus fertile que celui de Riversdale, serait un excellent achat que nous avons désiré faire depuis longtemps, d'autant plus que le propriétaire, désirant faire de l'argent pour aller s'établir au Kentucky, a commencé à abattre le bois. Cette terre serait à avoir, je crois, pour 10 *pounds* [livres] l'acre pour argent comptant. Tout cela, cher Père, n'est-il pas pour l'avantage de nos enfants ?

[...] Je me promène souvent dans le jardin en contemplant les rosiers que je vous ai vu planter (et qui pour cette raison continueront toujours à la même place). J'ai aussi un poirier de poires Seigneur que vous aviez greffé vous-même à Annapolis [...] Combien de souvenirs ces objets font naître ! [...] Adieu, cher Père, croyez qu'il ne se passe pas de jour sans que je ne songe à vous avec le plus vif intérêt.

Votre affectionnée fille,
R. E. Calvert

Rosalie Calvert à Isabelle van Havre, Riversdale 1 avril 1809 ³¹¹

Il y a bien longtemps, chère Sœur, que je n'ai pas reçu de vos nouvelles. Votre dernière était écrite de la Hollande. Je vous ai écrit deux fois depuis. Papa m'a dit que vous vous attendiez à une augmentation de famille, mais il ne me dit pas quand. D'où vient donc que vous ne me l'avez pas écrit ? Prenez donc bien soin, chère amie, de votre santé que je crains vous ne faites pas assez. Je suis occupée à vous broder un petit bonnet que je pourrai vous envoyer dans une lettre. Si je prévoyais une occasion pour vous le faire parvenir, j'entreprendrais un fourreau que l'on fait très beaux maintenant. Comment se portent vos enfants ? Louise a-t-elle beaucoup d'aspirants ? Je ne puis me figurer comment elle est. Votre Eugène, dites-moi donc à qui il ressemble. Vous n'avez jamais rien vu de plus intéressant que ma petite Eugénie : elle est si vive, si enjouée et en même temps si douce et aimable qu'elle est aimée de tous ceux qui la voient.

Nous avons perdu notre pauvre petite Louise le 23 mars. Elle avait déperî insensiblement depuis bien longtemps. Quoique je dois le regarder comme un heureux événement qu'il a plu à Dieu de l'appeler à lui, cela ne laisse pas que de m'affliger beaucoup.

³¹¹ Cal S-V.

C'est bien pénible que de perdre un enfant et je me suis toujours reprocher mon imprudence de monter à cheval lorsque j'étais enceinte, car c'est à la chute que je fis que j'ai toujours attribué la faiblesse de cette chère enfant. Elle aurait été extrêmement jolie, ses traits étaient les plus réguliers que j'ai jamais vus. Nous n'éprouvons que des peines dans ce triste séjour ici. Il est heureux que nous avons un avenir si consolant à envisager dans la suite pour nous aider à supporter les contradictions et afflictions que nous rencontrons tous les jours. Vous pouvez juger, chère amie, combien ma situation est souvent pénible. Il est si doux de communiquer ses peines à ses amis et combien cela les soulage. Mais moi je dois les dévorer en silence. Écrivez-moi souvent, je vous en prie. Ma chère sœur vous ne pouvez concevoir avec quel transport je reçois vos lettres. N'ayant jamais été dans un pays éloigné, séparée de votre famille, vous ne pouvez vous former une idée de ce que je souffre souvent.

3 mai

Cette lettre a été commencée depuis longtemps et je reçois aujourd'hui la vôtre du 22 septembre 1808. Il me paraît que vous étiez presque en aussi *low spirits* [mélancolie, dépression] que moi lorsque je commençai celle-ci. Je vais donc tâcher d'être gaie à présent, car en vérité on a tort de prendre trop à cœur les contretemps et chipoteries que nous rencontrons chaque jour. Faisons tout le bien que nous pouvons et soumettons-nous avec humilité aux décrets de la Providence et nous serons probablement heureux ici et infailliblement après. Je suis assez de l'avis du Docteur Pangloss que tout ce qui est, est pour le mieux.³¹² C'est un grand inconvénient d'être sujet aux *low spirits*. J'éprouve cela souvent car, si ce n'était mon éloignement de vous tous, j'ai plus de sujet d'être heureuse que grand nombre de mes connaissances. Mon mari, vous savez, est d'un caractère gai et quoiqu'il s'emporte aisément, c'est passé tout aussitôt. D'ailleurs il est aussi indulgent et complaisant que possible et me laisse faire tout ce que je veux.

Notre pauvre nièce Mrs Peter est bien malheureuse avec ses enfants. Elle eut un fils de l'âge de mon Eugénie qu'elle perdit l'année passée. Elle vint dîner ici avant-hier et lorsqu'elle fut de retour à la maison trouva sa petite fille de 7 mois un peu incommodée, envoya pour le médecin et 3 heures après elle n'était plus. Mrs. Lewis vient aussi de perdre une de ses enfants.

Je m'étonne de ce que vous me dite que vous avez des ouvriers depuis cinq mois et qu'ils n'ont encore rien fini. Dites-moi quels changements vous avez faits à votre jolie maison. Vous seriez surprise de voir la quantité d'ouvrage que nous avons fait ici depuis votre départ de l'Amérique. Dans ce moment nous employons encore deux maçons et deux charpentiers outre seize de nos nègres à faire des *improvements* [améliorations] car depuis deux années nous n'avons pas fait de *crop* [récolte] à Riversdale. Nous avons planté une quantité d'arbres fruitiers de toutes espèces, la plupart greffés par Mr Calvert, ainsi que des noyers, etc.

18 juin

Cette lettre comme vous verrez a été commencé depuis bien longtemps et écrite à diverses reprises. Une occasion se présente à présent pour l'expédier dont je dois profiter. J'aurais voulu vous écrire encore aujourd'hui, mais j'ai à peine le temps de le faire. J'ai renvoyé la garde de mon enfant et en ai une nouvelle à dresser. Vous savez que cela demande beaucoup de temps et de soins. Je voudrais que vous puissiez voir mon gros garçon. Je puis à peine le porter. Il commence à marcher un peu, tout le monde me l'envie.

J'ai aujourd'hui le plaisir de vous envoyer un petit bonnet que je vous prie d'accepter. Il peut servir pour garçon ou fille. Je n'ai pas voulu le monter parce qu'il n'aurait pas pu être

³¹² Référence à un personnage du conte philosophique *Candide* (1759) de Voltaire, dont la devise, satirisée par Voltaire est : « Tout est au mieux dans le meilleur des mondes ».

si bien mis dans une lettre, mais vous verrez aisément comment il doit être fait. Il est d'après la plus nouvelle façon. [...]

Votre affectionnée,
R. E. Calvert

Henri Stier à Rosalie Calvert, septembre 1809 ³¹³

Ma chère,

Voilà depuis bien longtemps que je n'ai pas reçu de vos nouvelles. Votre dernière dit que les occasions de nous écrire deviennent tous les jours plus rares. Je ne prévois pas de changement heureux, puisque je crains la guerre avec l'Angleterre éternelle. Nous sommes vous et moi fort intéressés dans cette lutte. Depuis l'apparition des Anglais à Flessingue, nous sommes accablés de troupes et de consignations de logements, tant en ville qu'à la campagne.³¹⁴ Pour moi, je suis traité plus favorablement que bien d'autres par les circonstances de ma position. Je loge en ville trois officiers et à la campagne un à quatre officiers et quinze soldats, tandis que chez votre oncle le baron de Schilde, le général en chef s'est emparé de toute sa maison en ville et il est également maltraité à la campagne.³¹⁵ Le plus grand inconvénient [par rapport] à mes logements est de voir la maison mal entretenue par les allées et venues ; au reste, ils sont doux et faciles à contenter.

Notre jeunesse souffre de cet état de choses, parce qu'il y a peu de communication entre les Français et les habitants en général. Cet hiver tout le monde restera tard à la campagne ; cela sera funeste pour notre brillante jeunesse. Je me trouve en cet hiver entouré de plusieurs jeunes et jolies filles qui font le brillant de la ville ; parmi elles, les deux filles de Madame van Havre Vinck, qui reviendront en novembre d'une pension de Paris, et Louise votre nièce [...].³¹⁶

Votre sœur hésite à présenter votre nièce, qui est bien jeune quoiqu'âgée de dix-huit ans et pas encore [femme] et par conséquent peu formée [...]. Cet état lui donne un air gauche et sans confiance, quoiqu'avec beaucoup d'esprit et de talent. J'espère que sous peu son état changera, car je désire beaucoup de la voir mariée et je me flatte que les occasions ne lui manqueront pas avec les \$1000 de dot que ses parents lui procurent.

Votre frère Charles est en ce moment à Gand au mariage du frère de son épouse.³¹⁷ Ils viendront ici en peu de jours et cela occasionnera quelques fêtes. Je les recevrai à ma campagne du Mick qui cependant est en partie démeublée par crainte d'un [pillage] des Anglais. Voilà comment nous sommes toujours en mouvement.

Je me propose de rester tard à la campagne où je travaillerai beaucoup à la culture et aux embellissements. Cent soixante à deux cent moutons redonnent du fumier. C'est le bétail le plus profitable et le plus aisé à tenir quand il est dirigé avec connaissance. Votre frère a

³¹³ Cal S-V, copie du carnet de lettres d'Henri Stier.

³¹⁴ En préparation d'un projet de siège d'Anvers, les Anglais avaient capturé Flessingue en août 1809, voir l'introduction de ce chapitre.

³¹⁵ Philippe Louis van de Werve, baron de Schilde (1748-1834), beau-frère d'Henri Stier par son épouse Thérèse Peeters (1749-1789).

³¹⁶ Charlotte (1790-1859) et Adélaïde (1792-1864), fille de Charles Joseph Antoine van Havre (1767-1814) et d'Hélène van Havre (née de Vinck, 1769-1842).

³¹⁷ Joseph Charles Emmanuel van Ertborn (1778-1823), époux de Rosalie Baut de Rasmon (1789-1831).

habité cet été le château de Cleydael. Votre sœur a été plusieurs semaines à Bruxelles par crainte des Anglais. Ainsi, j'ai été beaucoup seul, cependant sans ennui. Voilà, je viens de vous faire le détail de notre situation.

Je ne vous parlerai pas de politique. Je pense que nous devons passer encore par de grandes convulsions. L'affaire du pape et son anathème font ici peu de sensations dans le grand monde ; cependant selon mon opinion cela occasionnera beaucoup de trouble.³¹⁸ Ne vous laissez pas bernier par l'opinion qu'on en prononcera chez vous. Tenez fermement à votre religion et occupez-vous-en, ne négligez pas cette affaire essentielle pour vos enfants, persuadez-vous bien qu'à l'âge de la réflexion on voit les choses bien autrement que dans la jeunesse. [...]

Votre affectionné,
H. J Stier d'Aertselaer

Rosalie Calvert à Isabelle van Havre, [Riversdale] 30 octobre 1809 ³¹⁹

Depuis bien longtemps, chère Sœur, je m'attends chaque jour à recevoir de vos nouvelles et me trouve sans cesse désappointée. C'était au commencement de mai, n'est-ce pas, que vous deviez vous accoucher et depuis cette date je n'ai reçu aucune lettre.³²⁰ Je vous ai écrit en avril et juin, la dernière que j'ai reçue de vous était de 20 mars. Je vois avec bien de satisfaction que l'expédition contre l'Escaut et Anvers qui m'avait tant effrayée avait été abandonnée.³²¹

J'espère que vous avez reçu le petit bonnet que je vous ai envoyé. Il était de la dernière mode. Vous êtes une plaisante, Madame, en vérité, de vous aviser de deux à la fois. Je ne pensais pas que notre famille était si féconde ! Je suppose que vous vous serez contentée d'une cette fois et je suis extrêmement impatiente d'avoir de vos nouvelles et [de savoir] comment tout s'est passé ; donnez m'en donc un ample détail et aussi de vos autres enfants. Louise et Edward doivent être bien changés depuis que je les ai vus. Je m'étonne que votre époux trouve dix-huit ans trop jeune pour introduire Louise dans le monde ; à dix-huit ans une fille est à son plus haut point de beauté qui après doit diminuer, et aussi à cet âge une jeune personne ne peut être contente d'être enfermée dans un couvent. C'est avec bien du plaisir que je vois par votre lettre que papa se porte si bien et est en bons *spirits*. Vous m'écrivez que j'ai assez d'enfants et dois finir cette fabrique. Il vous sied bien de me parler ainsi lorsque, à dix ans de plus [que moi], vous vous avisez d'en faire deux à la fois ! Je pense cependant comme vous que j'ai exactement le bon nombre et malgré cela compte encore l'augmenter au printemps.³²²

Je me croirais extrêmement heureuse si je pouvais procurer à Caroline une si bonne éducation que je suis sûre qu'elle recevrait sous les yeux de notre belle-sœur et de Charles, mais ne pensez-vous pas qu'une fille devrait toujours être élevée là où elle s'établira ? Je sens

³¹⁸ Le pape Pie VII (1742-1823) fut enlevé et emprisonné à Savonne par Napoléon en juillet 1809 et déplacé à Fontainebleau en 1812. Ce ne fut qu'après l'abdication de Napoléon, en mai 1814, qu'il fut libéré et put reprendre ses fonctions au Vatican.

³¹⁹ Cal S-V.

³²⁰ Isabelle pensait qu'elle allait avoir des jumeaux, mais elle n'accoucha que d'un seul enfant, Jules (1809-1878).

³²¹ L'expédition de Walcheren (30 juillet-10 décembre 1809).

³²² Henry Calvert (1810-1820) était le sixième enfant de Rosalie en dix ans de mariage. Elle en aurait encore trois de plus.

cela par ma propre expérience-- on retient toujours les impressions reçues dans l'enfance et un attachement au pays où on a passé les premières années qui empêche d'être aussi heureuse dans un autre.

Voulez-vous bien, chère Sœur, faire mes compliments à votre mari et lui dire que sa lettre m'a fait rire avec sa description de bataille femelle.³²³ J'avais l'intention de lui écrire aujourd'hui, mais trouvant que je n'en aurai pas le temps, je dois vous charger de lui dire que, dans le cas qu'il n'aurait pas reçu ma dernière lettre, je lui envoie ci-joint le duplicata du compte de l'emploi de ses intérêts de janvier, avril et juillet. Cazenove m'envoya à la fin d'août \$300, mais comme McEwen avait alors fait les achats, je crus qu'il ne valait pas la peine de l'envoyer avant octobre, ce que j'ai fait le premier de ce mois avec le chèque de votre mari de \$500. Mais McEwen m'écrit qu'il n'y a plus ni de 6% ni de 3% sur le marché dans ce moment et qu'il devra donc attendre pour faire ces achats.³²⁴ Je joins ici le prix des fonds ; il doit aussi me dire si je dois continuer à acheter des 6%, à quelque prix que ce soit, ou bien quel autre fond il préfère. Je dois charger votre mari d'une commission pour moi, c'est de m'envoyer, si une occasion se présente, trois petits barils d'anchois. Dans ma dernière, je vous ai prié de m'envoyer dans une lettre deux douzaines d'aiguilles à rapiécer, depuis la plus fine sorte jusqu'à celle dont on se sert pour réparer les bas. Vous m'obligerez beaucoup si vous pouvez le faire.

Vous allez avoir bien de l'occupation lorsque Louise reviendra du couvent et fera son entrée dans le monde. Allez-vous beaucoup en société ? Comment passez-vous vos journées, car vous n'avez pas cette infinité de détails de ménage à soigner et à surveiller, ce qui me prend tant de temps ici. Fréquentez-vous le spectacle régulièrement ? C'est de tous les plaisirs publics celui dont je regrette le plus la privation. Comment papa passe-t-il ses journées et soirées d'hiver ? A-t-il remis sa maison en ville en ordre ? Quels sont ses équipages ? Les lettres qu'il m'écrit depuis quelque temps sont très courtes et généralement presque toutes entières d'affaires.

Adieu chère amie, je dois finir et espère n'être plus longtemps avant de recevoir de vos nouvelles, alors je vous écrirai encore. Je vous embrasse bien tendrement ainsi que vos enfants [...] Je vous prie de me croire

Votre affectionnée,

R.E.C.

Rosalie Calvert à Henri Stier, Riversdale, [SD septembre] et 1 et 13 novembre 1809, N° 57³²⁵

Il y a bien longtemps, cher Père, que je n'ai pas reçu de vos nouvelles. Ma dernière était du 1 septembre. Les occasions pour vous écrire sont rares ; ce n'est que par les *packets* [bateaux] anglais que je le fais avec la sûreté que mes lettres vous parviendront. Je vous ai dit qu'il s'allait établir une banque dans la *city* de Washington, dont je vous ai envoyé la constitution.³²⁶ Je souscrirai pour vous pour 500 *shares* [parts sociales] en mon nom. Cette

³²³ Allusion non élucidée.

³²⁴ Cazenove, voir Chapitre 1, note 16.

³²⁵ Van Havre-S. L'indication de « septembre 1809 » qui figure en haut de cette lettre n'est pas de la main de Rosalie et semble avoir été ajoutée ultérieurement. En revanche, les dates du 1 et 13 novembre 1809 figurent dans la lettre.

³²⁶ Banque de Washington.

souscription fut remplie en peu d'heures. Mon mari est un des directeurs. Je crois que c'est un bon fond ; on a choisi pour directeurs tous des gens de propriété.

1 novembre

Nous voyons avec inquiétude, cher Père, que l'on prépare en Angleterre un armement formidable pour entrer l'Escaut et que la ville d'Anvers même est menacée.³²⁷ Vous pouvez penser combien cela me chagrine. Ce nombre de troupes qu'on rassemble pour la défense, je crains, endommageront encore une fois vos campagnes et maisons. Nous vivons dans un siècle bien malheureux, toujours des alarmes et des dangers de toutes parts. J'avais bien espéré que notre bonne ville par sa situation aurait été à l'abri de tout danger.

Je ne sais trop à quoi nous en sommes ici. Nous continuons toujours dans la même situation, entre deux feux. Un jour il paraît que nous aurons la guerre avec la France, l'autre avec l'Angleterre. Notre gouvernement est faible et la nation divisée sur ce point, mais personne qui n'est pas payé par la France ne désire une rupture avec l'Angleterre. Mr Jackson, le nouvel ambassadeur anglais, négocie dans ce moment avec notre cabinet et j'espère réussira à tout arranger. C'est un habile compère celui-là ; il ne sera pas si aisé à duper que cet imbécile d'Erskine.³²⁸ Il y eut l'autre jour des courses de chevaux près de Washington qui furent très brillantes et où l'équipage de Mr Jackson éclipsa tout. Je n'y fus pas cette année ; cela occasionne une augmentation de dépense et c'est à présent pour nous le règne de l'économie. Je ne vois aucun espoir de vendre notre tabac de longtemps et nous en avons les récoltes de 1807 et 1808, faisant 170 *hogsheads*, outre celle de cette année de 100 de plus.

[...] Vous me dites dans votre lettre du 1 mai que vous renoncez aux 6% et aux 3% aussi longtemps qu'ils seront au-dessus du *par*. Je prévois qu'ils continueront ainsi aussi longtemps que cette stagnation de tout commerce dure ; c'est cela qui rend tout fond si haut. Par les prix que je vous envoie ci-joints, vous verrez que les banques le sont aussi. Je vous ai écrit par mes précédentes avoir souscrit pour vous dans la nouvelle Banque de Washington. Cette banque ira en opération ce mois-ci. [...] Je m'étonne que vous vous défaisiez [sic] de vos *North American Shares* ; c'est le meilleur fond qu'il y a dans toute l'Amérique et il est toujours plus haut que tout autre.

Vous amusez-vous toujours, cher Père, avec vos jacinthes et tulipes ? Je suis très occupée à planter les miennes. Mes planches de parade sont devant les fenêtres de la maison, où elles feront un bel effet. Nous comptons bâtir une orangerie l'été prochain. J'ai une petite collection de plantes en pots qui m'est d'un grand amusement, tel que géraniums, héliotropes, jasmins, rosiers de la Chine etc. Je n'y admets point des aloès, ni toutes les plantes qui n'ont d'autre recommandation que leur rareté et qui sont sans beauté. Notre voisin Mr Ogle a toujours une jolie collection et nous ferons souvent des échanges. Parmi les semences de fleurs que vous m'envoyâtes trois ans passé, il y avait des malva (*winter roos*), certaines double jaune et d'autres puce, qui sont extrêmement belles et ont fait l'admiration de tout le monde.³²⁹

³²⁷ Voir note 72.

³²⁸ Francis James Jackson (1770-1814). Rosalie espérait qu'il pourrait renouer les négociations pour rétablir les échanges commerciaux entre les États-Unis et la Grande-Bretagne, que son prédécesseur David Montaignu Erskine (1776-1855) avait fait échouer par une erreur diplomatique. Jackson n'y réussit pas plus que son prédécesseur et fut rappelé à Londres en 1811, juste avant que les Américains ne déclarent la guerre au Royaume-Uni.

³²⁹ Rosalie donne, entre parenthèses, le nom de cette fleur en néerlandais. S'il s'agit de la mauve, comme le nom latin l'indiquerait, les couleurs puce et jaune ne correspondent pas. De plus, la mauve ne donne pas de fleurs ornementales, comme celles que Rosalie décrit.

Mon jardin occupe beaucoup de mon temps car je le dirige entièrement. Mes enfants prennent le reste. J'avais employé un maître pendant six mois, mais ils n'apprenaient pas la moitié autant, et je les enseigne à présent moi-même. Caroline et George lisent très bien et commencent à écrire très bien aussi. Je leur enseigne la grammaire anglaise et l'arithmétique. Ils sont dans la division longue. Vous pouvez penser, cher Père, combien de temps cela me prend. Et puis un grand ménage à diriger me laisse peu de moments de loisirs [...] J'oubliais presque de vous dire que j'attends encore une fois une augmentation de notre famille au printemps. [...]

Votre affectionnée fille,
REC

13 novembre

PS Depuis que j'ai écrit celle-ci, qui faute d'occasion n'a pas été envoyée encore, j'ai reçu la vôtre de septembre, écrite lorsque les Anglais étaient devant la ville d'Anvers. Cet armement m'avait fort effrayée et ce fut avec bien du plaisir que je vis qu'ils n'avaient fait aucune attaque sur notre bonne ville. À présent, il paraît qu'ils vont couler au fond de l'Escaut plusieurs grands vaisseaux pour détruire la navigation de cette rivière. Cela n'est pas, il me semble, selon leur magnanimité et générosité ordinaires ; c'est impardonnable, même contre des ennemis. Cela paraît comme un projet de vengeance de ce que leur expédition manqua ; c'est en même temps un projet bas et lâche.

Dans votre lettre vous me dites d'acheter, s'il se peut, des terres. Dans ce moment les terres dans ce *county* [comté] sont très hautes ; il paraît que tout le monde est de votre avis. Passé quelques années il y avait de très bonnes terres à avoir pour 8 et 10 *pounds* l'acre.³³⁰ À présent on en a de très médiocres à \$30. Depuis trois années mon mari a tâché d'acheter une pièce de terre qui joint Riversdale, mais ne peut l'obtenir à 10 *pounds*. Peut-être vous la rappelez-vous ? Elle appartient à un nommé Hazel Beall. Il est vrai que c'est un terrain très fertile et la plus grande partie en bois, mais en revanche le propriétaire n'y est pas attaché et sa femme désire aller dans le comté de Washington où sa famille est établie.³³¹ Et même avec tout cela, nous n'avons pas pu l'obtenir à ce prix. [...] De temps en temps il y a de bons achats à faire, mais les occasions sont rares. Les fortunes ont beaucoup augmenté ici depuis quelques années et tous ceux qui en ont de grandes désirent avoir une bonne proportion en terre fermière. J'y veillerai cependant et si de bonnes occasions s'offrent, je ne les négligerai pas et si je puis faire des achats, je suivrai vos ordres pour l'enregistrement, etc. [...]

Henri Stier à Rosalie, Anvers, 21 décembre 1809 ³³²

Vous verrez par une note ci-jointe que McEwen vous a envoyé un mauvais compte des recettes qu'il aurait dû faire, car il se trouve un défaut sur les dividendes de janvier de \$203 et sur ceux d'avril de \$388-24, ainsi que sur celui de juillet, pour un total de \$780-10. Il sera facile de réparer cette erreur en envoyant à McEwen une copie de la note ci-incluse. Cette note vous servira pour savoir si, dans la suite, votre correspondant [McEwen] commet une erreur de compte [...]

³³⁰ Elle se réfère à la fois à des dollars américains et à des *pounds* (livres) du Maryland, une monnaie peu usitée, sauf dans les transactions immobilières.

³³¹ Voir Rosalie Calvert à Henri Stier, Riversdale, 1 avril 1809. Washington County est dans l'ouest de l'État du Maryland.

³³² Cal S-V, copie du carnet de lettres d'Henri Stier.

Je sens bien les embarras que mes affaires et celles de vos frères doivent vous occasionner et il m'est pénible de ne devoir vous parler que d'affaires. Je voudrais pouvoir vous en soulager, mais il n'est pas possible dans les circonstances présentes de correspondre directement avec McEwen. Il est même à craindre que les difficultés ne feroient que croître. Je suis étonné de la précision que vous savez mettre dans les affaires mais, tout en admirant vos talents, je regrette de devoir les employer et de vous distraire de votre ménage.

Je vois par votre lettre que vous vous trouvez dans l'embarras avec deux ou trois récoltes de tabac que vous ne pouvez vendre dans les circonstances présentes. Il serait malheureux que par besoin d'argent vous seriez obligés de le vendre à bas prix. Je crois avoir trouvé un moyen de vous sauver de cette perte en prenant pour mon compte autant de boucaux de tabac de vos récoltes que vous croirez devoir absolument vendre pour suffire à vos dépenses urgentes. Vous tiendrez pour mon compte le nombre de boucaux à raison de sept dollars le cent, jusqu'à ce que vous puissiez les vendre à avantage. Le bénéfice vous en restera ; vous n'aurez à me rembourser que la somme que je vous aurais prêtée. Voyez si ma proposition vous convient, mais usez-en avec discrétion et ne prenez que le strict nécessaire. Vous pouvez dans les circonstances présentes vivre avec plus d'économie, puisque vous serez au-dessus du revenu de toutes les personnes qui vous entourent et doivent être dans de plus grandes détresses que vous.

Vous prélèverez en janvier 1810 sur les fonds qui vous rentreront pour mon compte les mêmes sommes que l'année précédente, à savoir,

| | |
|--|---------|
| pour votre pension | \$400 |
| pour votre Nouvel An | 448 |
| pour celui de vos enfants | 45 |
| Mon surplus pour une année de produits de rente sur les États de Brabant que je vous ai adjugés en date et qui ont été tirés par des fonds à fermier | 220-12 |
| | 1113-12 |

Avec ces moyens j'espère que vous serez tirée d'embarras.

Venons-en à présent à quel sera le meilleur emploi à faire avec les fonds qui vous rentreront pour mon compte en janvier 1810 et les mois suivants. [...] Vous m'écrivez que vous avez intention de prendre pour mon compte un grand nombre d'actions dans la nouvelle Banque de Washington. Je me confie à cet égard à votre discernement ne pouvant juger du degré de confiance que cet emploi peut mériter. Je vous répéterai comme par mes précédentes que si vous trouvez quelques bonnes terres à acheter pour en tirer un bon intérêt, j'approuverais un tel achat ainsi que l'emploi dans quelque nouvelle levée que vous pourrez trouver avantageuse.

Par votre dernière, vous me dites avoir acheté pour moi cent boucaux de tabac et je comprends que vous ne vous proposez pas d'en acheter [plus]. Il me paraît cependant que cette spéculation doit donner un profit, quand même on devrait attendre plusieurs années avant de pouvoir la réaliser. Ainsi donc, je crois qu'il serait avantageux de faire des achats plus considérables, si vous pouvez obtenir le tabac à cinq dollars. Il doit être en ce moment à bien bas prix chez vous par une stagnation absolue de votre commerce, qui selon mon opinion sera de longue durée.

Henri Stier à Rosalie Calvert, Anvers, 9 mars 1810 ³³³

[...] Notre correspondance n'est pas encore entièrement interrompue quoique je crains qu'elle deviendra encore plus difficile. Les grands événements se succèdent avec une rapidité dont l'histoire ne donne aucun exemple. Vous devez vous attendre à en éprouver les contrecoups. Cependant, nous vous félicitons tous les jours de votre établissement en Amérique, où tout prospère, où vos propriétés, vos personnes et vos enfants sont à l'abri de toute réquisition.

Il n'en est pas de même ici, où tout tend à la ruine des anciens propriétaires. Nous nous trouvons dans une position bien singulière, incroyable même et cependant exactement vraie. Le gouvernement français dispose librement de nos personnes, de nos enfants et de nos fortunes, que les ministres croient être le décuple de ce qu'elles sont effectivement. En conséquence, il a été ordonné à plusieurs familles de venir s'établir à Paris et de mettre leurs enfants à l'école militaire. D'autres ont reçu un [habit] de lieutenant et doivent, bon gré ou mauvais gré, entrer au service. Parmi le nombre de ceux qui vous sont le mieux connus, Louis Vinck est appelé à être lieutenant, de même que le fils de Geelhand, et le baron de Schilde. Ces derniers sont aussi requis à dépenser leur fortune à Paris. On attend également des concessions de nos filles ; il y a des exemples de mariages forcés. Vous sentez bien que tous réclament contre les mesures que l'on exige d'eux.³³⁴ La chose est inconcevable, inouïe et impraticable, ce qui me fait croire qu'on ne la maintiendra pas. Si cependant il en était autrement, Riversdale serait le pays où la boussole se dirigera. Sans doute vous n'aurez jamais rien lu qui vous aura donné autant de surprise. Réfléchissez cependant que je suis hors d'atteinte, vu mon âge de soixante-dix ans. [...]

Je suis étonné de la réticence vous avez à acheter des terres ; il y en a tant qui vous entourent, toutes celles qui longent la route de Baltimore [...] et celles le long du Potomac qui sont devenues les terres de Cramphin, qui sont à la vérité bien mauvaises et uniquement bonnes à faire du bois de sapin.³³⁵ Je vous ai déjà dit qu'il n'y a aucun bois qui donne un si grand et si prompt bénéfice. Vous devriez en couvrir toutes vos montagnes qui ne rendent rien. Un bois de sapins rendrait, dans le plus mauvais terrain, au bout de vingt ans le double de sa valeur. Mais en disant tout cela, j'oublie la difficulté d'administrer tous ces détails. Il ne convient donc que d'acheter les meilleures terres, celles que l'on peut destiner immédiatement pour la ferme.

Je vois bien qu'il est plus difficile d'être riche en Amérique qu'en Europe. Il faut cependant prévoir pour vos enfants. Et vous me promettez d'en avoir un bon nombre. Vous faites très bien de n'en faire, comme vous me dites, que de très jolis ; c'est un moyen de les placer avantageusement. J'espère que celui que vous me promettez pour le printemps viendra à bon terme. J'en apprendrai la nouvelle avec un grand plaisir, mais dites à votre mari qu'il vous ménage un peu pour l'avenir.

Rosalie Calvert à Isabelle van Havre, Riversdale, 12 août 1810 ³³⁶

³³³ Cal S-V, copie du carnet de lettres d'Henri Stier.

³³⁴ Louis de Vinck (1784-1858), Joseph-Pierre Geelhand (1785-1877) et le jeune baron Jacques van de Werve de Schilde (1793-1845). Henri Stier considérait ces « invitations honorifiques » comme des exils forcés.

³³⁵ Voir Chapitre 3, note 53.

³³⁶ Cal S-V.

Chère Sœur,

J'avais ce matin un violent mal de tête que vos lettres ont presque entièrement dissipé. [...] J'ai depuis quelques temps un précepteur pour mes enfants ce qui me soulage beaucoup, mais il ne pourra continuer que deux ans au plus, car il ne peut leur enseigner le français que je désire beaucoup de leur apprendre de bonne heure. Caroline et George prennent eux des leçons de danse deux fois par semaine. Ce n'est que pour leur en donner une idée, car ils sont encore trop jeunes pour le continuer longtemps et régulièrement, mais je compte pendant l'hiver de les faire danser tous les soirs.

Vous avez raison d'oublier vos rancunes contre ... pour procurer à Louise les amusements dont elle serait autrement privée.³³⁷ Nous sommes, vous le savez, très violents ici dans nos opinions politiques, mais je les sacrifierais toutes si Caroline était d'âge d'aller en société et je pourrais faire ma cour, je crois, même à notre *Queen Dolla Lolla*.³³⁸

Heureusement nos enfants sont encore jeunes et que nous n'avons rien à faire que de pourvoir à leur éducation, ce qui est très à propos car il serait dans ce moment embarrassant s'ils étaient plus âgés. Toutes nos sources de revenus sont embarrassées et le continueront, je crains, encore longtemps. Caroline s'*improve* [s'améliore] beaucoup et je suis à présent très contente d'elle, mais je voudrais pouvoir vous faire connaître ma petite Eugénie, car si je vous faisais son portrait vous le croiriez exagéré. Je la contemple souvent avec un plaisir mêlé d'inquiétude en pensant qu'une telle enfant est un trésor trop précieux pour ne pas craindre de le perdre.

J'ai beaucoup de satisfaction des détails que vous me donnez de votre Louise, à laquelle je m'intéresse beaucoup. J'ai reçu le charmant petit bonnet de son ouvrage pour lequel je vous ai prié de lui faire bien des remerciements. Il fait l'admiration de tout le monde et est tout à fait nouveau ici. J'embrasse mon petit Henry encore plus souvent lorsqu'il en est coiffé, parce qu'il me vient de mains si chéries.

Nous vivons toujours très retirés, excepté chez Mrs Richard Lowndes, où je vais souvent.³³⁹ Je sors très peu, mais je vais cependant faire une petite tournée pour rendre visite aux différents individus de la famille de mon mari, où je n'ai pas été depuis plusieurs années et je prendrai avec moi les deux filles [Caroline et Eugenia] et le petit [Henry]. George et Charles resteront à la maison avec leur père. Il est embarrassant de voyager avec des enfants ; cela demande tant de préparatifs.

[...] Nous parlons souvent de vous et mes enfants alors me font des questions sans nombre sur la grande différence qu'il y a entre la ville d'Anvers et la plantation de Riversdale.

Il faut embrasser mille fois pour moi mon petit filleul Jules, que j'espère bien avoir le plaisir de voir un jour en vérité.

Veillez remettre la lettre et papier inclus à votre mari. Vous êtes tous, à ce qu'il me paraît, assez négligents avec vos affaires. Voilà Charles, qui a déjà perdu l'intérêt pendant une année sur \$8000 de 8%, parce qu'il avait oublié qu'ils le remboursaient. Et voilà votre mari, par la manière dont il avait toujours fait, laissant une balance dans la banque d'entre \$2000 et 3000 !

Je suis avec l'amitié la plus ardente

Votre affectionnée,

REC

³³⁷ Le nom est remplacé par des points de suspension dans l'original.

³³⁸ Sobriquet donné par Rosalie à Dolley Madison (1768-1849), épouse du président James Madison, que Rosalie n'appréciait guère.

³³⁹ Son amie Ann Lowndes.

Rosalie Calvert à Henri Stier, Riversdale, 30 août 1810, N° 62 ³⁴⁰

Cher Père,

[...] Les fonds continuent toujours très hauts et McEwen m'écrit qu'il n'y en a presque pas sur le marché. Tout le monde s'attendait d'un jour à l'autre (depuis le rapport de Gallatin en octobre 1809) à une nouvelle levée qui devait être de 3 millions au moins. En avril le Congrès passa une loi pour faire une levée, sans déterminer la somme. Pour ne pas laisser votre argent sans intérêt, je m'adressai aux premiers employés du gouvernement pour savoir à quelle époque elle aurait lieu ; tous étaient d'avis qu'il n'y avait pas de doute qu'elle serait faite avant juillet. [...] Enfin, en juillet, il fut déclaré que le Secrétaire de la Trésorerie obtiendrait l'argent par d'autres moyens.

Je vous ai écrit précédemment que le Congrès l'hiver dernier ne voulut pas renouveler la charte de la Banque des États-Unis. Il y avait des intrigues sans fin [pendant] toute la session pour cet objet ; enfin il fut refusé, mais à présent on croit que la Banque, pour obtenir une charte, prêtera au gouvernement l'argent dont il a besoin et obtiendra en retour une nouvelle charte. Tout cela est une affaire mystérieuse et je crains qu'il en résultera de grands abus. Aussitôt que j'ai été assurée qu'il n'y aurait pas de levée, j'ai envoyé vos chèques à McEwen avec ordre d'acheter des 3% et des vieux 6%. Il m'écrivit cette semaine n'en avoir encore pu obtenir qu'une partie.

J'avais eu quelque intention d'acheter sur des banques particulières, mais je ne sais si ce serait plus désirable. Les banques se sont fort multipliées et il n'est pas possible de savoir lesquelles sont sûres. Dans celle d'Alexandrie je n'ai pas beaucoup de confiance ; à la dernière élection on a voulu démettre le bon vieux Herbert comme président et prendre à sa place ce champignon de Scott ; heureusement cela a été prévenu.³⁴¹ Celle de Columbia je crois très mauvaise et il y en a tant à Baltimore qu'elles doivent se détruire l'une l'autre ; on y a sept ou huit banques. Je désirais de prendre davantage dans celle de Washington dont, mon mari étant un directeur, nous savons exactement le degré de confiance qu'elle mérite. Pour moi-même, je n'aurais pas hésité et je crois que c'est une des meilleures. Elle commencera à donner des intérêts le premier novembre, mais comme vous y avez déjà \$15 000, je craignais que peut-être vous ne l'approuveriez pas. [...]

On a fait cet été plusieurs institutions pour faire des routes publiques, canaux et manufactures, etc., mais comme vous ne paraissez pas désirer cette espèce de fonds, je n'en ai rien pris et suis exactement de votre avis sur ce point.

Il y a plusieurs riches individus à Baltimore, tels qu'un Oliver, Thompson ou Carroll qui prêtent leur argent à des particuliers à 6% d'intérêt et prennent des terres pour hypothèques (*mortgage*).³⁴² Mon mari me proposa l'autre jour de faire cela avec vous pour son frère Edward Calvert, mais ne sachant pas si vous l'approuveriez je n'ai pas voulu le faire. Mon beau-frère (mais cela reste entre nous) était en bon chemin de la ruine, [même] avec 10 000 acres de terre et faisant annuellement (y compris ce qu'il reçoit de ses *tenants*

³⁴⁰ Van Havre-S.

³⁴¹ William Herbert (1743-1818), maire d'Alexandrie, président de la Banque d'Alexandrie depuis 1801, fut remplacé par Richard M. Scott (1770-1833). Les Stier connaissaient bien Herbert, Charles Stier s'étant lié d'amitié avec son fils John Carlyle Herbert (1775-1846). Voir Rosalie Calvert à Charles Stier, 23 juillet 1810, Carter Trans-MSH (non incluse dans cette édition).

³⁴² Robert Oliver (1757-1834), Hugh Thompson et Charles Carroll de Carrollton.

[fermiers]) cent boucaux de tabac. Il y avait déjà quelques années que mon mari tâchait de le persuader que s'il continuait à être si négligent (car il ne paraît faire aucune dépense extraordinaire), il se ruinerait. Il ne voulait en rien croire ; sa femme l'engagea à prendre une maison à Annapolis où elle l'entraîna à toutes sortes de dépenses. Enfin, il se querella avec mon mari, qui lui prédit, les larmes aux yeux, que le patrimoine qu'il avait hérité serait vendu. Il s'obstina à dédaigner ses avis et maintenant se trouve surchargé de dettes ; je pense qu'il doit au moins \$20 000. Il est au désespoir à présent et lorsque trop tard a ouvert les yeux et s'est engagé à retourner à sa plantation pour y travailler et vivre avec la plus grande économie et ne plus rien entreprendre sans consulter son frère, il lui a aussi donné en charge tout le tabac qu'il avait ; enfin, il s'est mis volontairement sous curatelle. C'est un parfait honnête homme, mais il est faible et a une diablesse de femme, elle le rend très malheureux.³⁴³ Mon mari ne sait pas où commencer pour payer ses dettes, car sa terre est une partie compacte et aucun de ses voisins n'est en état d'en acheter. Il va aller à Baltimore dans peu pour tâcher d'emprunter \$1200 en donnant pour hypothèque 6000 acres de terre.

Vous me dites dans votre dernière que vous désirez beaucoup savoir à quel degré les circonstances actuelles nous affectent. Vous pouvez penser comment lorsque je vous dis que nous ne pouvons vendre notre tabac à plus de \$5 et \$3. Nous aimons mieux le garder que de le sacrifier à ce prix, surtout parce qu'il peut monter subitement, ce que l'ouverture des ports de la Hollande occasionnerait en un moment et alors nous regretterions de nous en être défaits, mais cela nous occasionne de graves inconvénients et des privations de toute espèce et est d'autant plus fâcheux que nous en faisons à présent annuellement plus de cent boucaux. Nous avons actuellement plus de trois cents boucaux et outre cela plus de cent autres dans les maisons pour être empactés [sic]. Nous cultivons quelques grains et faisons aussi des profits de la vente de cochons, ce qui produit \$700, et un profit—mais inconsiderable—de [la vente de] bestiaux, ce dernier article est aussi extrêmement diminué par manque de tout commerce. Tout cela ensemble ne fait que défrayer les frais de culture, outils, salaires des *overseers* [contremaîtres] etc., de sorte que notre *crop* [récolte] de tabac était intérêt net.

Nous ne pouvons rien substituer à cet article qui en approche. Notre terrain n'est pas adapté à la culture du blé. Nous améliorons nos bois et en semons de nouveaux, mais cela est un profit éloigné. Nous avons fait cet été des briques pour bâtir un moulin, ce qui serait extrêmement profitable, mais s'il n'est pas possible de vendre notre tabac il faudra l'abandonner. Nous avons loué une acre [0,4 hectare] de terre près de *Spa Spring* pour y construire une tannerie. L'homme qui l'a entrepris est très industriel et de bonne conduite, mais n'a pas assez de capital. En lui louant l'emplacement pour vingt-quatre ans, j'avais contemplé de lui prêter la moitié du capital nécessaire et avoir la moitié du profit ; étant si près cela serait aisément surveillé.

Toutes nos opérations sont donc contrariées par l'empereur des Français et je n'y vois pas de bonne fin. Il nous a paru depuis longtemps impossible que cet état des choses puisse continuer et que notre gouvernement serait obligé de se décider ou pour la France ou pour l'Angleterre et cependant nous en sommes toujours au même point. Il est impossible de prévoir le résultat de tout cela. Les plus clairvoyants ne s'y entendent plus. Chacun attend dans une espèce d'apathie ce que le lendemain annoncera. C'est comme une fièvre rémittente ; chaque accès on croit être le dernier et chaque accès rend plus faible tout espoir. Vous voyez donc, cher Père, que nous sommes fort entravés non seulement dans nos jouissances, mais aussi dans nos *improvements* [améliorations].

novembre

Il y a longtemps, cher Père, que cette lettre a été commencée et écrite à différentes reprises. J'ai enfin une occasion pour l'envoyer ; vous recevrez vos comptes jusqu'à cette

³⁴³ Elizabeth Biscoe.

procédés obligeants en me permettant de placer sous ses auspices à bord du *Neptune*, commandé par capitaine Jones, deux caisses à votre nom, contenant l'une les feux de cheminées et candélabres que vous aviez demandés depuis si longtemps, l'autre quatre tasses de Sèvre et quelques livres et joujoux d'enfants que ma sœur et moi y avons ajoutés. Pour ces tasses, chère amie, il faut que vous m'accordiez le plaisir de vous les offrir comme une légère marque de souvenir. En voyage, Eugénie et moi avons choisi nos Sèvres...

Ma chère Nièce,

C'est avec un plaisir bien vif, ma chère Caroline, que j'ai lu votre première et bien aimable lettre. Je serais bien plus heureux encore si j'avais le plaisir de vous voir, ainsi que votre chère maman, papa, votre frère George et vos autres frères et sœurs. J'espère bien que cela sera un jour. Votre tante Eugénie n'aurait pas peur d'aller en Amérique et je suis sûr que vous seriez, ainsi que votre frère, charmés de faire un petit voyage ici. Empressez-vous de bien apprendre la langue française et de perfectionner les autres études qui donnent tant d'agréments pour les voyages et pour toutes les circonstances de la vie. Je vous prie, ma chère Caroline, d'accepter une petite bague, que votre tante Eugénie et moi vous offrons comme une faible marque de nos sentiments d'amitiés pour vous. J'espère que j'aurai souvent de jolies lettres comme celle que vous m'avez écrite. Faites-moi le plaisir de me donner des nouvelles de votre chère maman dans les moments où elle n'a pas le temps d'écrire elle-même. Adieu, ma chère Caroline, je vous embrasse et dites bien des choses amicales de ma part à votre frère. [...]

Votre affectionné oncle

Henri Stier à Rosalie Calvert, Anvers, 20 octobre 1814 ⁴²⁰

Je vous ai écrit en date du 20 et 21 septembre que nous étions fort inquiets des résultats de la guerre que vous avez à soutenir contre l'Angleterre et que, pour savoir ce qu'il nous conviendrait de faire relativement à nos fonds, vos frères étaient partis pour Londres pour prendre des informations et voir s'ils pouvaient en vendre à Londres. À défaut de ce moyen, nous avons cru qu'il serait prudent de vous envoyer des procures pour vous autoriser de les vendre (en partie) en Amérique. [...] Elles vous arriveront avant ou après cette lettre, auxquelles seront jointes des directives, auxquelles vous pourrez vous conformer pour ce qui me regarde, mais je crois que vous ne pourrez pas effectuer une bonne partie de ces transactions par les difficultés qu'elles présenteront. Dans tous les cas, vous aurez mon approbation pour tout ce que vous aurez fait, puisque c'est plus vos intérêts que les miens que vous gouvernerez. Je vous observe cependant et vous demande si, dans un embarras total avec de l'argent comptant, il ne serait pas avantageux d'acheter du gouvernement des *Back lands*, je veux dire de ces acres de terre dans le lointain que le gouvernement vendait autrefois de temps en temps et qui je suppose se vendent encore à présent ?

Nous avons eu ici des nouvelles de l'invasion par les Anglais de Washington, de leur destruction du Capitole et de la maison du président et qu'ils étaient entrés en cette ville [à cause] d'une action qui a eu lieu à Bladensburg. Ces événements doivent vous avoir donné beaucoup d'inquiétude, et j'espère que vous n'en aurez pas souffert. J'ai eu confiance que votre liaison avec le Colonel Barclay vous aura préservés. [...]

⁴²⁰ Cal S-V, copie du carnet de lettres d'Henri Stier.

Ci-joint, je vous envoie le compte des dépenses pour l'emballage des tableaux. [...] Acceptez, cher Père, nos remerciements pour votre présent des deux tableaux d'Antonissen et de Swagers ainsi que pour toutes vos bontés pour nous. Croyez-moi avec l'attachement le plus tendre votre affectionnée et obéissante fille,

R. E. Calvert

PS Vous trouverez dans le compte des dépenses sur les caisses de tableaux que la charge de commission du marchand de Baltimore est énorme, mais les négociants sont d'accord sur cet article ; on ne peut rien faire sans passer par leurs mains.

30 juillet

Cette lettre est restée ici, faute d'occasion de l'envoyer. J'apprends que le *Belvédère* va faire voile de Baltimore pour Amsterdam. Je comptais vous envoyer les comptes des dividendes et emplois de juillet, mais par une faute de McEwen le compte n'est pas en ordre.

Rosalie Calvert à Henri Stier, Baltimore, 12 juin 1816, N° 81 ⁴⁷²

Cher Père,

J'arrive dans ce moment ici. L'*Oscar* va faire voile demain.

Après avoir expédié les caisses, je trouvais que le petit tableau du Moutardier avait été oublié, ayant été mis derrière le coussin d'un canapé dans la salle où nous les emballions.⁴⁷³ Je l'ai donc mis dans une petite caisse et mon mari est allé le porter chez le propriétaire du vaisseau pour le mettre à bord. Que ne puis-je aller aussi ! J'espère que le vaisseau aura un passage court et heureux et que vous recevrez les tableaux en bon ordre. On m'a conseillé de ne pas mettre de la toile goudronnée autour des caisses parce que la chaleur les ferait couler [les couleurs].

Adieu, cher Père, on attend pour ma lettre. Toute ma famille se porte bien ; moi je me trouve déjà mieux de venir ici [à Baltimore]. J'ai grande envie d'aller voir George et Caroline à Philadelphie. Je vous écrirai aussi tôt que je suis de retour à Riversdale. Mille compliments à ma sœur et Charles et à toute la famille et daignez me croire votre obéissante fille.

R. E. Calvert

Henri Stier à Rosalie Calvert, Anvers, juillet 1816 ⁴⁷⁴

Ces jours, par le vaisseau *Oscar*, nous avons reçu les caisses de tableaux dans le meilleur ordre possible, sans avoir été obligés de payer aucun droit d'entrée. Nous nous sommes mis à les déballer immédiatement en présence de quelques membres de la famille et avons tous admiré l'industrie et les soins avec lesquels ils ont été emballés. La famille me charge de vous adresser leurs remerciements, ainsi qu'à votre époux, dont les lettres m'ont fait un plaisir infini. Je m'empresserai d'y répondre au premier moment que j'aurai un peu de

⁴⁷² Van Havre-S.

⁴⁷³ S'agit-il d'une référence à Louis Moutardier (1793–1860), aquarelliste de marines, actif après 1814 ? C'est peu probable, car cette date est bien ultérieure au départ d'Henri Stier (en 1803). Il pourrait s'agir d'une nature morte avec un moutardier, mais aucun moutardier n'est mentionné ni dans la liste d'expédition ni dans les catalogues de vente.

⁴⁷⁴ Cal S-V, copie du carnet de lettres d'Henri Stier.

loisir, mais les soins pour les tableaux, une maison que je répare et l'Assemblée des États me donnent en ce moment des occupations au-dessus de mes forces.⁴⁷⁵

Les tableaux sont dans le meilleur ordre possible, surtout les plus précieux ; un seul est détruit mais il n'était pas conséquent. Je vous prie de m'envoyer par duplicata le compte des frais de l'expédition, de vos avances et de l'assurance, afin que je puisse en rendre compte aux intéressés.

Ci-joint pour votre information, le compte de la vente des 104 boucaux de tabac, par lequel vous verrez qu'ils ont donné pour 84 872 livres de poids brut, 73 070 livres net à 11 sols ; produit après déduction de frais 32 493 florins, c'est-à-dire \$12 997,50.⁴⁷⁶ [...] Je crois que dans cette affaire je suis dupé tant pour le poids brut, que pour le prix de vente à 11 sols, que pour les frais. J'ai fait réviser le compte par un courtier d'Anvers qui sur les mêmes données de ce compte conclut que j'aurais fait de la même partie de 104 boucaux à _____, ce qui revient à \$18, tandis qu'à Amsterdam je n'ai obtenu que \$13.⁴⁷⁷ Je ne doute pas que les planteurs du Maryland ne soient les dupes des manigances de leur correspondants de Londres. Vous aurez sans doute assez d'occasions de faire des expéditions directes de Baltimore à Anvers. Je vous conseille d'envoyer par la première occasion, soit pour votre compte, soit pour le mien, 25 ou 50 boucaux à ma consignation. Je tâcherai d'ouvrir un débouché favorable à vos récoltes. Je dois vous observer, cependant, que le tabac du Maryland n'est pas très demandé ici ordinairement, mais je ne vois pas pourquoi nous ne trouverions pas les mêmes moyens qu'à Amsterdam. Étudiez bien cette matière et vous ne risquez rien d'essayer avec une petite partie [...]

Votre sœur aura soin de vous envoyer tout ce que vous demandez. Moi, j'écrirai immédiatement à Louvrex de vous envoyer anisette, Curaçao et vins. Les semences vous parviendront à temps. Je vous envoie un présent d'un fut de vin Horkheimer qui est le meilleur vin du Rhin et qui est recommandé comme un remède pour les maladies bilieuses.⁴⁷⁸ Il vous sera utile et agréable.

En attendant que je vous écris encore, ainsi qu'à votre époux, priez lui d'accepter de ma part \$400 en forme de frais de commission pour l'achat et l'expédition du tabac [...] Il pourra s'en acheter un joli cheval pour lui ou pour George.

Je vois que les Anglais m'ont volé cinq *hogsheads*. Ce vol est contre tous les principes des droits de gens et du droit militaire. Je ne doute pas que si vous faites les démarches pour en être indemnisés, vous les obtiendrez. [...]

Rosalie Calvert à Isabelle van Havre, Philadelphie 29 août 1816⁴⁷⁹

Vous serez surprise sans doute, chère Sœur, de recevoir une lettre datée d'ici. Le fait est qu'après avoir été depuis trois années dans un état de langueur et sujette à des attaques de fièvre fréquentes et très violentes et trouvant que les médecins de Washington ne pouvaient me guérir, je pris la résolution de venir ici pour consulter le premier médecin de l'Amérique, Dr Physick.⁴⁸⁰ Je comptais ne rester qu'une quinzaine, mais il me dit qu'il ne peut

⁴⁷⁵ Henri adressa une lettre en anglais directement à George Calvert le 15 août 1816, Cal S-V, copie du carnet de lettres d'Henri Stier (en anglais et de la main d'un secrétaire).

⁴⁷⁶ 1 florin est égal à 12 sols.

⁴⁷⁷ Le blanc est dans la copie d'Henri Stier.

⁴⁷⁸ Le vin d'Hochheimer, un Riesling provenant du Rheingau.

⁴⁷⁹ Cal S-V.

⁴⁸⁰ Philip Syng Physick (1768-1837).

entreprendre de me guérir à moins que je ne reste au moins un mois. Me voici donc fixée ici pour ce temps très long, malgré moi, car j'ai laissé mes deux petits garçons à Riversdale, où mon mari va aussi retourner demain avec George, qui a des vacances pour un mois. Caroline est toujours à la même école et Eugenia et Julia sont avec moi. [...]

Veillez, je vous prie, dire à votre mari que je lui ai envoyé son compte d'avril, que tous les dividendes de juillet ont aussi été investis en 6% à 97 et depuis j'ai souscrit pour lui dans la nouvelle Banque des États-Unis pour \$25 000. Ayant employé tous les dividendes et ne désirant pas de vendre des fonds, j'ai été obligée d'emprunter la somme qu'il était nécessaire de payer au moment de la souscription. [...] Je vous prie de dire à Charles que j'ai pris pour lui la même somme avec les mêmes termes, et pour papa \$50 000. Il est contemplé que ceux qui le désirent pourront recevoir les paiements des dividendes à Londres, ce qui sera très avantageux pour vous.

Je suis très impatiente d'apprendre que l'*Oscar* est arrivé à Anvers et que vous avez reçu les tableaux en bon ordre. [...]

Vous ne sauriez croire combien Philadelphie est changée et embellie depuis 1793 [sic] ; vous ne la reconnaîtriez plus.⁴⁸¹ Plusieurs individus ont accumulé des fortunes immenses. J'allais voir hier une campagne sur le bord du Schuylkill.⁴⁸² Tout y est fait dans le genre européen et vraiment charmant. Les boutiques sont remplies de marchandise et ornements les plus riches et surpassent tout ce que j'en avais entendu.

Adieu ma chère Sœur [...] Dites à votre mari que ses longues lettres me font beaucoup de plaisir et que je lui écrirai en réponse à sa dernière aussitôt que je serai de retour à Riversdale. [...]

Votre affectionnée sœur,
R. E. Calvert

Rosalie Calvert à Isabelle van Havre, Riversdale, 25 octobre-5 novembre 1816 ⁴⁸³

Ma chère Sœur,

Pendant que j'étais à Philadelphie [...] vos lettres m'ont fait bien du plaisir et dans un moment quand j'avais bien besoin d'une telle consolation, étant très malade, loin de chez moi et avec peu d'espérance de me rétablir complètement. Je me trouve à présent beaucoup mieux, voyager m'a fait beaucoup de bien.

Le vaisseau *Prince d'Orange* arriva pendant que j'étais à Philadelphie. Acceptez, chère Sœur, nos remerciements pour la caisse qu'il nous apporta. Caroline est enchantée de son petit cahier de valse et vous prie d'être son interprète auprès de Louise pour l'en remercier. Les autres pièces de musique sont encore trop difficiles pour elle, n'étant pas assez avancée.⁴⁸⁴ Acceptez aussi les remerciements de George pour *La Jérusalem délivrée*.⁴⁸⁵ Je l'ai laissé à mon départ très occupé à la lire. Depuis mon retour ici, j'ai tant à faire que je n'ai

⁴⁸¹ Les Stier et van Havre étaient arrivés d'Europe à Philadelphie en 1794 et y avaient séjourné plusieurs mois.

⁴⁸² Schuylkill, affluent du fleuve Delaware, dans l'État de Pennsylvanie.

⁴⁸³ Cal S-V.

⁴⁸⁴ Un recueil de partitions de Caroline Calvert a été préservé par ses descendants et est aujourd'hui conservé au musée de Riversdale.

⁴⁸⁵ *La Gerusalemme liberata* (1581), poème épique du Tasse (1544-1595), racontant la première croisade, menée par Godefroy de Bouillon pour délivrer Jérusalem des Sarrasins en 1099.

pas encore eu le temps de commencer *Corinne* ou Mme de Lafayette, mais cela paraît bien joli.⁴⁸⁶ Le *baby house* [maison de poupée ?] d'Eugenia et de sa petite sœur Julia (qui y a un étage) est magnifiquement meublé par tous vos présents.

Je n'ai jamais rien vu de si fin que ces bas de coton à jour. Il faut sans doute porter des jupes bien courtes avec cela ? Porte-t-on d'autres bas dessous ? Les dessins de broderie et les petits échantillons nous sont un vrai trésor, plusieurs nous étant entièrement nouveaux, et j'ai beaucoup d'obligation à Louise pour son industrie à les rassembler pour moi.

Nous n'avons pas un ouvrage aussi détaillé sur la bataille de Waterloo que celui que vous nous avez envoyé avec la carte qui est très intéressante, car cette fameuse journée sera longtemps le sujet de conversations et d'opinions différentes et je pourrai ajuster bien des disputes. [...]

Vous me demandez si je fais parfois de la musique. Je dois vous avouer que je n'ai pas le temps pour cela. Vous n'avez pas d'idée de la multiplicité de mes occupations. Mon mari a tant à faire en dehors qu'il ne s'occupe littéralement de rien dans la maison et vous savez combien de soin une famille aussi nombreuse que la nôtre et une grande maison demandent et nos domestiques ne sont pas comme les vôtres. Il faut les surveiller sans cesse. Si une pièce de vin doit être mise en bouteilles, c'est moi qui dois y présider. Je dois surveiller que ma voiture et mes chevaux sont tenus comme il le faut ; diriger entièrement mon jardin, pour lequel je n'ai eu jusqu'à présent qu'un commun nègre pour le travailler, mais maintenant nous avons un Allemand qui paraît s'y entendre et cela me soulagera de beaucoup--un petit inconvénient cependant est qu'il ne comprend pas un seul mot d'anglais, il faut que je lui explique par signes.⁴⁸⁷ Nous avons souvent des ouvriers loués, tels que charpentiers, peintres, etc. et il faut les nourrir, loger. Il faut pourvoir les habillements d'un grand nombre de domestiques, outre ceux des nègres de dehors. Tout cela est bien plus difficile à la campagne qu'en ville, où on peut être assisté par des agents que je ne puis procurer à la distance que nous sommes de Washington. Un ménage de campagne est aussi bien plus difficile à diriger : au lieu d'aller au marché chaque matin pour acheter ce que vous désirez, il faut ici manger du veau lorsqu'il est temps de le tuer, du bœuf de même et pourvoir une semaine d'avance tout ce qu'on a besoin. Tout cela, pour le faire bien et économiquement, demande beaucoup de tête et d'activité.

J'ai laissé Caroline à l'école pour une année de plus. Elle apprend à jouer de la lyre ; cet instrument est-il connu chez vous ? C'est beaucoup comme une guitare. Je compte de l'introduire dans le monde l'hiver après celui-ci. Elle est très petite pour son âge, mais formée, elle sera, je crois, assez jolie, mais très variable, infiniment mieux l'un jour que l'autre.

2 novembre

Je reçus quelques jours passés votre lettre du 15 août par l'*Oscar*. Comment puis-je vous remercier assez, chère Sœur, pour toutes les peines que vous vous êtes données pour exécuter mes commissions. Acceptez aussi mes sentiments de reconnaissance pour vos présents et ceux de Louise. Je suis extrêmement impatiente de voir arriver les caisses. Mon

⁴⁸⁶ *Corinne ou l'Italie* (1807), roman de Germaine de Staël (1766-1817). Les romans et nouvelles de Mme de Lafayette (1634-1693), dont *La Princesse de Clèves* (1678) et *La Princesse de Montpensier* (1662), étaient très appréciés au dix-neuvième siècle. Dans une lettre à son frère dix jours après, Rosalie le remercie pour les livres de ses auteurs préférés, Racine et Corneille, et se dit heureuse de découvrir des œuvres de Molière, L'Abbé Delille (1738-1813) et Chateaubriand (1768-1848). Rosalie Calvert à Charles Stier, 7 novembre 1816, Carter Trans-MHS.

⁴⁸⁷ Il s'agit d'un *indentured servant* [serviteur sous contrat] qui ne donna pas satisfaction pour longtemps, voir Rosalie Calvert à Henri Stier, Riversdale, 13 mars 1819.

mari est allé à Baltimore pour les chercher et je l'attends de retour après-demain. Bien obligée pour votre offre d'envoyer des habillements pour Caroline. J'ai depuis longtemps fait le projet de vous envoyer sa mesure avec une robe qui lui va bien pour cet effet et je compte de le faire par le premier vaisseau qui fera voile de Baltimore à Anvers. [...] Je ne puis m'empêcher de rire de ce que deux vieilles femmes, comme vous et moi, attachent tant d'importance à un corset, surtout avec ma présente forme qui n'est pas très improuvée [sic] par huit couches.

5 novembre

Mon mari est revenu de Baltimore [...] Permettez-moi de vous réitérer encore mes remerciements pour la précision avec laquelle vous avez exécuté mes commissions et pour vos jolis présents. Les fleurs sont bien belles et le dessin de ma chère Louise est vraiment charmant ; c'est comme une gravure, je le priserai beaucoup. Je lui suis aussi bien reconnaissante pour les échantillons de soie et garnitures de robes.

Vous ne faites aucune mention d'un bien joli corsage que j'ai trouvé dans un des cartons, qui est exactement à ma mesure. Je suppose qu'il doit être porté au-dessus d'une robe, comme ce que nous appelons ici un spencer.⁴⁸⁸ Tous les différents articles sont bien jolis, quelques-uns plus chers que je ne m'y attendais, mais aussi d'autres moins.

Je suis charmée que vous ne m'avez pas envoyé les mouchoirs brodés dont vous faites mention. Par mouchoir je voulais dire quelque chose que vous portez au cou ou peut-être vous l'appellez chemisette, mais celles-là sont, je crois, toujours fermées devant ? Je désirais quelque chose qui garnisse un peu le cou sans le couvrir trop, mais peut-être que cela n'est pas de mode ? Que portez-vous au cou lorsque vous êtes parée ?

Je suis très contente des plumes, la batiste est aussi telle que je la désirais. Les mouchoirs à bord sont bien bon marché. J'aurai soin d'observer exactement vos directions pour laver les broderies et bas de soie. Je suis bien charmée que vous m'avez envoyé des échantillons des garnitures de vos robes. Cela m'en donne une idée très exacte. Votre soulier est beaucoup trop étroit pour moi. Je vous en enverrai un qui me va bien, ainsi qu'un de Caroline. Je ne puis dans ma présente situation essayer le corset, mais je le ferai aussitôt que ma taille est dans sa forme ordinaire.⁴⁸⁹

Mon mari a donné ordre à M. Crommelin d'Amsterdam d'envoyer à papa la somme de \$300 que je l'ai prié de vous remettre, ainsi qu'une balance de ma dernière remise qui me dit avoir du reste.⁴⁹⁰ Veuillez, chère Sœur, vous en rembourser de tous les frais de mes commissions et s'il y a de plus, gardez-le pour la prochaine fois [...]

Votre sœur affectionnée,
R. E. C.

Rosalie Calvert à Henri Stier, Riversdale, 29 octobre 1816, N° 81 ⁴⁹¹

Cher Père,

Je vous ai écrit deux ou trois lettres sans numéros de Philadelphie, où j'ai passé deux mois. Je m'en trouve beaucoup mieux et ai grande espérance qu'après mon accouchement,

⁴⁸⁸ Spencer, veste courte, croisée, sans basque, à longues manches, descendant à mi-dos, se portant au-dessus d'une robe.

⁴⁸⁹ Rosalie était sur le point d'accoucher pour la neuvième fois ; sa fille Amelia (1816-1820) naît le 16 novembre 1816.

⁴⁹⁰ Daniel Crommelin & sons, société marchande et financière à Amsterdam.

⁴⁹¹ Van Havre-S.

qui doit avoir lieu vers le milieu de novembre, ma santé se rétablira entièrement. J'ai reçu votre lettre du 20 mai et viens aussi de recevoir celle du 29 juillet par l'*Oscar*, qui m'a fait un plaisir bien vif en m'apprenant que vous jouissiez d'une si bonne santé, que les tableaux étaient bien arrivés et que vous étiez content des soins que nous en avons eus [...]

Vos dividendes d'avril et de juillet ont été investis en 6%, et en septembre je souscrivis pour vous dans la nouvelle Banque des États-Unis pour \$100 000. Le fond est tout aussi sûr que les 6%, donnera plus d'intérêts et présente d'autres avantages, tels que la probabilité qu'ils payeront vos dividendes à Londres, si vous le désirez. Ci-joint, je vous envoie la constitution de cet établissement dans le cas où vous n'avez pas reçu celle que j'ai expédiée de Philadelphie et j'espère que cet emploi de vos intérêts recevra votre approbation. J'ai longtemps hésité et consulté avant de prendre cette détermination. Vous savez que dans peu [de temps] tous les 6% seront remboursés. La Banque ne peut donner moins d'intérêts et certainement donnera plus--ainsi, il doit être avantageux de convertir les 6% en ce fond.

Vous me demandez de vous donner des détails sur l'achat des terres de Mr Hall et Mr Dorsey. Commençons par celle de Mr Hall que nous appelons Oatland et qui est située moitié chemin entre Riversdale et Mount Albion. En retournant à mes comptes et lettres, vous verrez que cette terre de 595 acres fut achetée en février 1814 pour la somme de \$23 948, 95 ou \$40,25 l'acre, à être versée en trois paiements, et que le premier fut fait au moment de l'achat en février 1814. Le propriétaire étant très endetté, il fallut acheter ses dettes pour empêcher qu'on attaque la terre, ce que vous verrez aussi par les comptes. Nous fîmes cela à plusieurs reprises en mars, avril et mai. Le dernier paiement, et par conséquent la transposition de la terre, fut fait en février 1815 et compléta la somme de \$25 960, l'intérêt calculé des différents paiements que nous avons faits. Vous observerez aussi qu'au temps de la vente Mr Hall avait son grain sur la terre, ce qui l'engagea à la louer pour une année pour la somme de \$500. Je me réfère pour cela à mon compte de recettes de janvier 1815. Pour les deux années suivantes il n'y eut pas moyen de la louer. Je ne sais pas, cher Père, si vous trouverez mon explication intelligible. Pour la suite, vous en tirerez, j'espère, bon intérêt. Il y avait une quantité d'arbres à terre, renversés par un tourbillon qui fit de grands dégâts au Maryland en 1815. Ce bois étant pourri, nous y avons donc fait cet été 195 000 briques pour bâtir les maisons des nègres, granges, etc. Nous achèterons avant janvier trois ou quatre nègres, y ajouterons quatre ou cinq de nos nègres pour [les] y placer avec un *overseer* [contremaître] ; je vous rendrai compte du profit. Nous y avons aussi transporté 300 boisseaux de plâtre de Paris qui, par expérience, a un effet merveilleux sur ce terrain.

La terre de Dorsey de 505 acres fut achetée en juillet 1812 pour la somme de \$7000 ou à peu près \$14 l'acre [...] Cette terre joint celle de Spurrier. Deux cents acres est en très beau bois, le reste est du très mauvais terrain, mais, étant à seulement 11 miles de la florissante ville de Baltimore et la nouvelle *turnpike road* [route à péage] passant au travers, elle augmentera en valeur annuellement. Un autre avantage de cette terre est qu'elle sécure la stabilité de la taverne [de Spurrier] parce que, si elle appartenait à quelqu'un d'autre, on y bâtirait une seconde taverne, ce qui diminuerait de beaucoup la valeur de la première. Vous désirez acheter des « Backlands » [terres de l'Ouest américain] et cette terre est dans le même cas, elle ne donnera pas d'intérêt mais par sa situation appréciera en valeur. Il y a une excellente situation pour un moulin, qui rendrait 20% en le louant, parce qu'il n'y en a pas à plusieurs miles à la ronde, mais cela coûterait environs \$3000 à le construire et il faudrait aussi acheter une ferme de 500 acres joignante pour pouvoir creuser le canal, car le propriétaire ne veut pas vendre quatre ou cinq acres sans le reste.⁴⁹²

⁴⁹² Rosalie avait acheté en juin 1811 la terre de Spurrier, comprenant une taverne le long de la route de Baltimore à Washington, dans l'actuelle commune de Waterloo, comté d'Ann Arundel, en tant qu'investissement pour ses enfants. Rosalie Calvert à Henri Stier,

Nous avons bâti cette année à la taverne de Spurrier une nouvelle écurie de briques, qui contient 16 chevaux pour les *stagecoaches* [diligences] qui doivent tous s'y arrêter, et aussi deux maisons pour les cochers et leurs familles. L'écurie a coûté \$1000 ; les maisons \$450. Nous sommes à présent occupés à y bâtir une cuisine et maison pour loger les domestiques, la vieille en bois étant entièrement pourrie. Cela coûtera environs \$1500 et une autre écurie pour quarante chevaux de plus coûtera environs \$3000. Vous voyez, cher Père, que, malgré les 2% de rentes que nous recevons de plus que nous vous payons, cette terre nous occasionne actuellement de grandes dépenses qui cependant sont nécessaires, mais vident notre poche. [...] Ce sera dans peu de temps un établissement très conséquent et une belle dot pour un de nos enfants. La terre près du [fleuve] Patuxent pourvoira pour deux ; celle d'Oatland pour un autre, celle de Montgomery pour le cinquième et Riversdale, je le destine à Henry parce qu'il porte votre nom. Lorsque nous y aurons bâti un beau moulin qui produit un revenu certain, nous pourrons en détacher la ferme joignante, qui pourvoira pour le septième.⁴⁹³ Si quelques-uns d'eux ont de grands talents pour être avocats ou autre profession, ce sera d'autant mieux. Vous voyez que je fais comme Perette. J'espère que je ne renverserai pas ma cruche.⁴⁹⁴ [...]

Vous paraissez croire que nous aurions pu obtenir une indemnisation pour les cinq boucaux de tabac que les Anglais nous ont volés, mais je vous assure que nous avons fait tout ce qui était possible sans pouvoir réussir. Plusieurs personnes, entre autres Edward Calvert, ont perdu plusieurs nègres ; quelques-uns tous ceux qu'ils avaient, outre tout leur tabac,

Riversdale, 1-24 juin 1811, N° 64, Van Havre-S (non incluse dans cette édition). L'année suivante, elle acquiert la terre de Dorsey, attenante à celle de Spurrier. La route de péage de Baltimore à Washington qui passait à travers ce terrain existe toujours aujourd'hui ; c'est une section de la *U.S. Route 1*, la route la plus à l'est des États-Unis, reliant le Maine dans le nord à la Floride dans le sud.

⁴⁹³ Le souhait de Rosalie, explicité dans son contrat de mariage rédigé par son père, de faire un partage égal de ses biens entre ses enfants et de pourvoir à chacun une dot de terre à l'occasion de leur mariage, ne fut pas respecté après sa mort, car son mari (qui était son exécuteur testamentaire) n'adhérait pas à ses principes. De plus, il choisit de faire fructifier les biens de son épouse pour son compte le plus longtemps possible avant de les distribuer à ses enfants adultes. Ce ne fut qu'en 1836, deux ans avant sa mort, qu'il partagea les biens qui revenaient à ses enfants par la succession de leur mère et grand-père. En tant que planteur, il favorisait son fils Charles Benedict, parce qu'il se vouait à reprendre ses plantations. Ce fut donc à lui que revint la majorité des terres, y compris le manoir de Riversdale, ainsi qu'une quarantaine d'esclaves. George Henry, qui ne s'intéressait aucunement à l'agriculture, vendit à Charles Benedict sa part des terres de Riversdale, pour une somme largement sous-évaluée, d'après l'historien Steven Sarson. Caroline reçut la terre de Spurrier (516 acres) comprenant la taverne, que son mari et elle firent transformer en maison familiale et nommèrent « Glenthorne ». Eugenia eut Mount Albion (728 acres) plus quarante-deux esclaves et la maison que son père fit bâtir lors de son mariage à Rosalie : son mari et elle la firent restaurer et la rebaptisèrent « Goodwood ». Julia hérita de la terre d'Oatland (595 acres), qui ne comprenait pas d'habitation, mais venait avec quarante-deux esclaves. De tous les enfants, Caroline était la plus défavorisée, car la terre de Spurrier avait perdu beaucoup de valeur. Ce partage inégal donna lieu à une longue procédure judiciaire contre George Calvert et la succession de la part du mari avocat de Caroline, Thomas W. Morris. Ils n'obtinrent gain de cause qu'en 1846, six ans après le décès de Calvert. Pour les détails de cette succession compliquée, voir Callcott, *Mistress of Riversdale*, p. 384-388 et Steven Sarson, *The Tobacco-Plantation South*, p. 66-67.

⁴⁹⁴ « Perette et le pot au lait », fable de Jean de la Fontaine.

grain, etc. sans pouvoir en rien recouvrer. Ces vols étaient autorisés par l'amiral Cockburn et je crois même souvent pour son profit !⁴⁹⁵

Vous vous plaindrez aussi, cher Père, de ce que vous n'avez pas jusqu'ici tiré d'intérêts des \$5000 que j'ai souscrits pour vous dans la nouvelle *Turnnpike Road* de Baltimore à Washington. Je ne puis que vous dire pour consolation que mon mari souscrivit pour \$10 000. Lorsque cette route sera finie, elle donnera 10% que la loi autorise et cela commencera, je l'espère, cet hiver.

Nous avons envoyé une quinzaine de jours passé 45 boucaux de tabac dans le *General Lingan* à Amsterdam, consigné aux Messieurs Crommelin. Je voudrais que Louvrex eut un agent à Londres sur lequel nous puissions tirer au moment de l'envoi, sans cela nous ne pourrions lui faire des *consignements* [consignations] de notre tabac sans grande perte de notre part. Le change sur Londres est dans ce moment 15 points au-dessus du *par*. Apparemment au printemps il sera à *par*, peut-être dessous. Cette lettre ira par l'*Atalanta*, qui a à bord le reste de notre tabac, 56 boucaux, et un à vous, dont je vous rendrai compte. J'ai donné ordre à M. Crommelin de vous remettre la somme de \$300 que je vous prie de donner à ma sœur, ainsi que la balance que vous aurez des £100 sterling de Murdoch après en avoir déduit les frais et intérêts sur tous les objets qui m'ont été envoyés l'année passée, afin qu'elle soit remboursée des articles qu'elle a eu la bonté de m'envoyer par l'*Oscar*.

Je dois finir, cher Père, et crains que ma lettre ne vous [ait] déjà fatigué par sa longueur [...]

Votre affectionnée fille,
Rosalie E. Calvert

Rosalie Calvert à Henri Stier, Riversdale, 3 janvier 1817, N° 82 ⁴⁹⁶

Mon cher Père,

Mr Landsdale qui vous remettra celle-ci est sur le point de faire voile pour Amsterdam et m'ayant offert de vous porter lui-même une lettre, je ne puis laisser une si bonne occasion de vous écrire et vous prie d'agréer les vœux ardents que nous faisons pour votre bonheur pendant l'année qui vient. [...] J'ai aussi le plaisir de vous annoncer la naissance d'une autre petite-fille qui vint au monde le 14 novembre ; elle a joui depuis d'une excellente santé et est plus grande et forte qu'aucun de mes enfants, excepté Charles, n'étaient à cet âge ; nous l'appellerons Amelia Isabella.

Mr Landsdale, cher Père, est un très respectable négociant de Baltimore, notre ami particulier ; il a épousé la fille de Mr Moylan de Philadelphie que vous avez connu. Il fait annuellement des achats considérables en tabac et par ce même moyen son père avait réalisé une très jolie fortune.⁴⁹⁷

J'ai eu le plaisir de vous écrire le 3 décembre et aussi une très longue lettre en novembre par l'*Atalanta* ; ce vaisseau avec le [navire] *General Lingan* avait à bord notre récolte de tabac de 1815 et plusieurs boucauts de notre beau-frère Edward Calvert. Je

⁴⁹⁵ George Cockburn (1772-1853), amiral anglais, qui fut tenu responsable pour l'incendie de Washington en août 1814.

⁴⁹⁶ Van Havre-S.

⁴⁹⁷ Le voyage d'affaires que fit William Lansdale en Europe en 1817 (y compris son escale à Anvers) est mentionné dans Lansdale, *Two Colonial Families*, p. 25. En mars 1807, William Lansdale avait épousé sa cousine Elizabeth Catherine Moylan (1789-1877), fille de Stephen Moylan de Philadelphie (1737-1811). Lansdale, p. 22-23.

regrettai extrêmement que Louvrex n’a pas un agent à Londres sur lequel nous pourrions tirer ou nous lui aurions fait ce consignement [sic]. En conséquence de l’impossibilité de tirer sur Amsterdam sans grande perte, nous [l’] avons fait aux Mrs Crommelin, qui ont un agent à Londres—un Mr Hoffman. J’ai écrit à Louvrex à ce sujet. [...] ⁴⁹⁸

Ma santé est meilleure depuis ma tournée à Philadelphie et surtout depuis mon accouchement. J’espère qu’avec le régime que je suis maintenant, je me rétablirai tout à fait. Je tâcherai, s’il est possible, de faire encore un petit voyage l’été prochain, car voyager, de l’avis de tous les médecins, est essentiel pour moi. [...]

Votre dévouée fille,
Rosalie Eugenia Calvert

Rosalie Calvert à Henri Stier, Riversdale 26 mars 1817, N° 83 ⁴⁹⁹

Cher Père,

[...] Je vous prie d’accepter mes remerciements pour la pièce de vin d’Ocheimer [sic] que j’ai reçue en bon ordre. Je ne l’ai pas encore goûté parce que nous ne pouvions [nous] procurer de bons bouchons et je craignais de l’endommager en l’ouvrant avant que tout fut prêt à mettre en bouteilles ; j’espère de pouvoir le faire dans peu. Je vois par votre lettre que vous n’avez pas reçu celle de Caroline qu’elle écrivit passé longtemps pour vous remercier de la jolie montre que vous avez eu la bonté de lui envoyer. George a aussi grand soin de la sienne.

[...] J’ai tout à fait oublié d’exécuter votre ordre pour l’achat pour \$3000 de 3%. Je le ferai en juillet, ayant employé tout le produit de vos dividendes aux paiements des 500 *shares* dans la nouvelle Banque des États-Unis. [...] Je désire envoyer cette lettre immédiatement parce qu’elle contient (la troisième) de trois lettres de change sur Londres, que j’adresse aux Messieurs Van Neck pour en tenir le produit à vos dispositions respectives, étant le montant de la balance [sic] dans mes mains depuis janvier : ⁵⁰⁰

| | | |
|---|---------------------------------|------------------|
| Une pour compte de H. J. Stier pour | £1402-0-0 sterling | |
| Une pour compte de C. J. Stier pour | £484-9-3 | |
| Une pour compte de J. M. van Havre pour | £253-18-9 | |
| | <u>£2140-8-0</u> | à 2,5% \$9750,71 |
| | <i>Broker</i> [frais de change] | \$24,35 |
| | | <u>\$9775,06</u> |

Ces lettres de change sont tirées à 60 *days sight* [payables 60 jours après présentation], car je n’ai pas pu me procurer de *government bills* [obligations] qui sont très rares à présent. Dites-moi si je dois continuer à vous envoyer le produit de vos dividendes en lettres de change. Si le tabac devient à bon prix, j’en achèterai pour votre compte. Me conseillez-vous d’envoyer

⁴⁹⁸ Daniel Crommelin et fils, maison de commerce à Amsterdam, dirigée par les frères Claude (1769-1824) et Gulian Daniel Crommelin (1776-1846).

⁴⁹⁹ Van Havre-S.

⁵⁰⁰ La firme Van Neck de Londres, dirigée depuis le dix-septième siècle par une dynastie de prospères marchands hollandais. Patrice Higonnet, *Favorites of Fortune : Technology, Growth and Economic Development since the Industrial Revolution*, Cambridge, Harvard University Press, 1995, p. 254-255.

le vôtre annuellement en Europe, quel qu'en soit le prix ici ? Il me paraît que cela doit être la plus avantageuse manière d'en disposer.

Ma santé est beaucoup meilleure depuis mon accouchement. Mon mari fit une terrible chute quelque temps passé de son cabriolet, le cheval s'étant effrayé. On le crut mort pendant cinq ou six minutes. Il fut sur le champ saigné très copieusement et est presque entièrement rétabli, excepté son bras qui est encore faible. Nos enfants se portent bien. Ma petite Amélie, âgée de quatre mois, est très gentille, forte et bien portante et me donne infiniment moins de trouble qu'aucun de mes autres n'ont fait. Julia est on ne peut pas plus jolie et d'un caractère des plus aimables, c'est une bien charmante enfant. Ses frères Charles et Henry sont de bons garçons. Henry sera un excellent musicien ; il joue de la flûte d'une manière surprenante pour son âge. Charles aime l'agriculture et les chevaux. Eugénie sera, je crois, très jolie et a un caractère très affectionné et docile, mais elle est un peu trop vive. George est toujours à la même école à Germantown près de Philadelphie. Il a de grands talents pour tout apprendre et commence à acquérir aussi plus d'application ; il n'a qu'un défaut, c'est d'être inconstant et de se laisser aisément. J'espère qu'il s'en corrigera et alors je n'aurai rien à désirer en lui, car il a un caractère excellent. Nous vous l'enversons aussitôt que son éducation est finie, ce qui sera j'espère dans trois ou quatre années.

Caroline est aussi encore à l'école à Philadelphie, mais reviendra en automne pour faire son entrée dans le monde. J'anticipe ce moment avec beaucoup d'inquiétude puisque son bonheur futur en dépend. Elle est très petite de figure mais, sans être jolie, a une physionomie intéressante. Elle est trop timide en société, mais instruite pour son âge. Elle n'aime pas beaucoup la musique, mais excelle au dessin et [à la] peinture. Je vous enverrai de ses ouvrages par la première bonne occasion pour Anvers. J'espère qu'elle ne s'établira pas trop jeune ; dans le nombre de mes connaissances il n'y a pas, dans ce moment, un seul jeune homme à qui je désirerais qu'elle s'unisse. Les jeunes gens ici s'occupent plus à dissiper leur argent qu'à en acquérir pour le support de leur famille. Mais je crois que vous êtes bien las de lire mon verbiage ainsi je finirai et je vous écrirai encore dans peu. [...]

Votre dévouée fille,

R. E. Calvert

Henri Stier à Rosalie Calvert, Anvers, 15 avril 1817⁵⁰¹

Je ne sais par où commencer ma lettre ni quelle excuse prendre d'avoir tardé si longtemps [à écrire]. Ce n'est assurément pas par oubli, car il ne se passe pas de jour que je ne pense à vous, mais je deviens si vieux et si paresseux, quoique menant une vie très active à la campagne, que j'habite presque dix mois dans l'année. C'est justement cette activité et fatigue qui me privent de la facilité d'écrire quelque chose au retour de mes courses, m'abandonnant alors uniquement à mes réflexions, qui me conduisent au sommeil.

Je n'ai point en ce moment vos lettres auprès de moi, mais si je ne me trompe pas vous m'aviez écrit que vous deviez venir en couche vers la moitié de novembre dernier. J'espère de recevoir de vos nouvelles que cela aura été heureux et que votre santé n'en aura pas souffert. Vous avez aussi écrit que vers cet hiver Caroline ferait son entrée dans le monde et, par conséquent, vous aussi. Cette circonstance va considérablement augmenter vos occupations, vos soins et votre attention, car une fille à marier en exige beaucoup. Je vous demanderais de me l'envoyer—cela me conviendrait beaucoup et me ferait grand plaisir—mais réellement je n'aurais pas de bons partis à lui présenter ici, ainsi, je dois me contenter à

⁵⁰¹ Cal S-V, copie du carnet de lettres d'Henri Stier.

faire des vœux bien sincères pour son bonheur et votre succès. Présentez-lui mes sentiments et vingt louis que vous prendrez sur mon compte pour [lui] acheter quelques colifichets de mode.

Et vous, ma chère, comment allez-vous vous tirer de cette affaire, car c'en est une bien importante de bien marier une fille. Les délais ne facilitent point le succès, car il faut profiter du premier éclat de sa jeunesse et de sa facilité à se faire à un nouveau genre de vie. J'espère que vous m'écrirez beaucoup à ce sujet auquel je prends le plus vif intérêt. Malgré ma propre paresse à vous écrire, je ne vous oublie point, car je ne cesse de recommander à votre frère et à votre sœur de le faire, mais je crains qu'ils ne font pas mieux que moi.

Il semble qu'après avoir été longtemps dans une situation d'agitation par un gouvernement des plus turbulents, nous soyons, par un changement, tombés dans une léthargie et que, n'ayant plus à craindre un bouleversement total, nous nous contentions de l'état actuel des choses et nous nous laissons tondre comme des moutons, car notre berger actuel nous épargne encore moins que le précédent.⁵⁰²

Vous vous trouvez en Amérique dans une situation bien opposée. Il me semble que toute l'Europe veut se jeter dans le nouveau monde. Ce penchant me paraît bien naturel et doit [continuer] tous les jours. Notre vieux monde est, comme moi, vieux et langoureux, mais tout caractère actif doit chercher un nouvel élément. Parmi le grand nombre d'émigrés [en Amérique], il y a beaucoup de Français. Gardez-vous bien de cette nation insinuante et nourrie dans l'intrigue. Ces circonstances doivent produire beaucoup d'activité—et dans votre gouvernement et dans la vie sociale—et ne pas être contraires à la prospérité du pays.

Venons-en aux affaires. J'apprendrai avec plaisir le succès de l'expédition de votre tabac à la consignation de M. Crommelin, que je crois être le meilleur correspondant, Louvrex étant vieux et usé.⁵⁰³ Je ne me souviens d'aucun vaisseau américain qui soit entré depuis plusieurs mois dans notre port. Je ne sais comment vous faire parvenir ma lettre. Le consul américain a abandonné son poste ici, il nous avait promis de se charger de nos lettres, mais est parti à notre insu.⁵⁰⁴ Je ne puis vous rendre compte de £100 sterling que vous avez mis à ma disposition chez Murdoch et que j'ai tirés, ne sachant pas les déboursements que votre frère et votre sœur avaient faits pour vous.

J'ai reçu votre compte jusqu'au mois d'octobre 1816. Le compte de ce mois produit \$4714, 577 d'intérêt sur un capital de \$57 053,52 au lieu qu'il devrait rendre \$4949,20 d'intérêt sur un capital de \$72 700, 66. Je suppose que cette différence provient de ce que McEwen a fourni dans la nouvelle levée quelques certificats montant à cette valeur. Vous m'avez envoyé un tableau de compte de mutations que je ne comprends pas bien ; vous me ferez plaisir de me donner quelques explications à ce sujet, si vous le pouvez. Si vos frères vous ont donné des directions pour leur faire des remises pour les intérêts qui leur sont dus, il n'en est pas de même pour moi. Il ne faut pas me faire de remises, mais employer mes intérêts dans tel fond que vous jugerez le plus avantageux.

⁵⁰² Guillaume I (1772-1843), roi du Royaume Uni des Pays-Bas. Sans être explicitement anti-orangiste, Henri Stier se montre réservé envers le nouveau souverain. Non seulement la politique fiscale du nouveau souverain, mais également ses positions envers la religion catholique n'étaient pas faites pour plaire à Henri Stier. Voir Els Witte, « L'aristocratie belge et l'orangisme (1815-1850) », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 93/2 (2015), p. 457-58.

⁵⁰³ Réponse à la lettre de Rosalie Calvert à Henri Stier, 3 janvier 1817.

⁵⁰⁴ Samuel Hazard avait démissionné de son poste consulaire en janvier 1817 et fut remplacé par Joshua Clibborn. *Calendar of the Miscellaneous Letters Received by the Department of State*, Washington, D.C., 1897, p. 64 et 120.

Vous m'écrivez avoir l'intention de faire fructifier la terre d'Oatland. Cela devrait être très bon, car un capital de \$25 000 restant plusieurs années sans intérêt serait une perte conséquente, qu'il faut prévenir d'une manière ou autre.

En attendant de vos nouvelles de l'état de votre santé et de toute votre famille dans laquelle je prends le plus vif intérêt, je finis en vous embrassant tous le plus tendrement.

Votre affectionné

Rosalie Calvert à Henri Stier, Riversdale, 12 mai 1817, N° 84⁵⁰⁵

Je crains, cher Père, que ma longue lettre du 26 mars vous aura ennuyé. Aujourd'hui je n'aurai le temps que de vous parler d'affaires. Ci-joint est votre compte jusqu'à cette date, excepté les dividendes d'avril à Philadelphie dont McEwen ne m'a pas encore envoyé le compte. Je lui ai donné ordre d'acheter \$3000 de 3%.

Vous serez étonné de ce que j'ai vendu \$24 000 des 6% pour payer vos *shares* [parts] de [la Banque de] Washington. En voici l'explication : j'ai toujours gardé ces *shares* non remplies, parce que je prévoyais que ce fond monterait. Mon mari, étant directeur dans cette banque, savait qu'il y avait un surplus de \$80 000, qui devait se partager entre les *stockholders* [actionnaires] cet été, ce qui m'a engagé à remplir les *shares* le 1 novembre, qui n'étaient alors qu'à \$10—à présent ils sont à \$20 la *share* —sur lesquelles vous recevrez 5% le 1 mai, 5% le 1 juin, 5% le 1 août et 5% le 1 novembre. Alors il restera encore dans la banque un surplus de \$20 000 (mais cela reste entre nous). Ainsi sur ces \$24 000, qui en 6% ne vous auraient donné que 6%, vous recevrez 20% ! J'espère donc que vous approuverez ma spéculation.

J'ai été tentée de faire la même chose pour Charles et van Havre, mais ai craint que peut-être ils ne l'auraient pas approuvé. Si vous le désirez, je pourrais vendre la moitié de vos *shares* après le 1 novembre et vous prie de m'écrire si vous désirez que je le fasse ou non. Cette banque est une des meilleures et n'a pas, comme beaucoup d'autres, de mauvaises dettes. Je vous en ai envoyé, passé longtemps, la constitution dans un petit recueil. Aussi dans le rapport du Secrétaire d'État de 1813 vous aurez vu qu'elle était la meilleure dans le District [de Columbia].⁵⁰⁶ Le *Frederick and Baltimore Road stock*, je le considère aussi infiniment préférable aux fonds publics qui seront bientôt remboursés. Ce fond doit monter indubitablement, voyant l'étonnante prospérité de Baltimore.

J'espère que vous avez approuvé que j'ai pris \$50 000 pour vous dans la nouvelle Banque des États-Unis dont je vous ai envoyé la constitution l'été passé dans une de mes lettres de Philadelphie. Elle est très certainement aussi sûre que les fonds publics, présente plus d'avantages, donnera plus d'intérêt, outre que vous pourrez en recevoir les dividendes à Londres. Vous savez par mes lettres à Charles que le dernier Congrès a créé ce qu'on appelle ici un *sinking fund* [un fonds d'amortissement] pour anéantir la dette publique et le Secrétaire de la Trésorerie est autorisé en ce moment à en acheter pour la valeur de \$10 000 000.⁵⁰⁷ Je vous prie de m'écrire si je dois continuer pour la suite d'investir en fonds publics ou bien de

⁵⁰⁵ Van Havre-S.

⁵⁰⁶ *Patriotic Bank of Washington*, une banque locale du District de Columbia, fondée en 1815 et en opération jusqu'en 1865. Fred A. Emery, « Banks and Bankers in the District of Columbia », *Records of the Columbia Historical Society*, Washington, D.C. 46/47 (1944), p. 273-274.

⁵⁰⁷ Voir Andrew H. Browning, *The Panic of 1819 : The First Great Depression*, Columbia, University of Missouri Press, 2019, p.163.

vous faire des remises en lettres de change à chaque quartier. Je vous conseillerais d'investir : ce pays doit prospérer extrêmement (pour quelques années au moins) ; il n'y a plus à présent différents partis qui le déchiraient ; le gouvernement n'est pas entravé et ses ressources sont immenses.

Je crains qu'il ne sera pas possible de vous faire des remises en tabac avec espoir de gain. On le tient ici très haut en comparaison du prix en Europe. Je regrette beaucoup que nous n'avons pas vendu le nôtre ici. Les Messieurs Crommelin l'ont vendu à 10,5 sols.

J'espère, cher Père, recevoir de vos nouvelles dans peu, n'en ayant pas eues depuis celles du 16 décembre 1816 [...] Permettez-moi de vous réitérer encore mes remerciements pour l'excellente pièce de vin d'Hocheimer. J'en bois journellement deux ou trois verres et il me paraît que cela me fait du bien, ma santé est certainement meilleure.

Mon mari me charge de vous répéter ses remerciements pour le présent de \$400. Il est dans ce moment très occupé à faire des *improvements* [améliorations], à bâtir une grange de briques à la plantation joignant Riversdale, une autre à Oatland (la terre achetée de Hall) où on bâtit aussi deux maisons de nègres et une pour l'*overseer* [contremaître], toutes de briques, ainsi qu'un *tobacco house* [grange à tabac] [...] Nous y avons placé cinq de nos négresses et avons acheté trois nègres, quatre chevaux et quatre mules pour cultiver cette ferme, que nous n'avons pas pu louer parce qu'il n'y avait pas de maisons. Ceux qui ont un fond suffisant pour entreprendre une si grande ferme aiment mieux en acheter une petite qui leur appartient ou bien ils sont au Kentucky. Nous allons aussi bâtir des écuries à la terre achetée de Spurrier ; il en faut cet été pour quarante chevaux de plus. En outre, mon mari va bâtir une ou deux maisons sur sa terre de Montgomery [County]. Tout cela, vous pouvez penser, emploie bien son temps à aller d'un endroit à l'autre pour surveiller tout cela. [...]

Vous me dites dans votre lettre du 20 mai 1816 que je dois vous porter en compte les frais de celui qui m'aide à monter mes comptes. Je n'ai jamais employé personne pour cet effet excepté une fois je pense en 1810. Je fais tout cela entièrement moi-même et sans la moindre assistance et je dois vous quereller un peu d'avoir si mal apprécié les talents de votre ancienne petite secrétaire. Badinerie à part, si je demeurais en ville, je prendrais un agent pour cette besogne qui pourrait venir une ou deux fois par semaine, mais je ne puis procurer une telle personne à la campagne, et je vous assure que je prends beaucoup de plaisir à vous être utile. Lorsque Caroline reviendra l'automne prochain, je l'installerai comme mon clerc et secrétaire privé. [...]

Si je ne finis pas cet instant, je risquerai de n'avoir pas le temps de copier vos comptes, mais lorsque je commence une fois à vous écrire je ne sais pas finir, car il me paraît que cela nous rapproche.

Votre affectionnée et obéissante fille,

R. E. Calvert

Rosalie Calvert à Isabelle van Havre, Riversdale 12 mai 1817 ⁵⁰⁸

Chère Sœur,

[...] On m'apprend qu'un vaisseau va faire voile de Baltimore pour Anvers. C'est la première occasion que j'ai pour vous envoyer le bleu [pour blanchir la lessive] que vous m'aviez demandé. J'espère que vous le trouverez bon et de la sorte que vous désirez. Vous trouverez aussi dans la petite caisse une boîte d'ouvrage que je prie ma chère Louise d'accepter et quelques livres de poésie pour Edward. Il y a aussi un joujou pour mon filleul

⁵⁰⁸ Cal S-V.

Jules : pour le faire danser, il faut tenir la maison une minute sens dessus-dessous pour que le sable coule en haut et alors le mettre sur une table, ce qui mettra en train le danseur ; s'il n'est pas assez actif, on frappe de la main sur le haut de la boîte, ce qui fait descendre le sable.

Vous serez étonnée en dépactant [sic] cette caisse d'y trouver une vieille guenille de robe, mais c'était la seule que j'avais qui pouvait servir de mesure ; celles que nous portons à présent sont toutes si larges qu'il serait impossible d'en deviner ma mesure. Le corset est beaucoup plus court que vous ne les portez et se lace entièrement joint en bas, mais reste un peu ouvert au milieu de la taille. Celui que vous m'avez envoyé me va très bien maintenant, mais j'ai dû le couper en bas car il était trop long de deux pouces, et trop étroit de quatre que j'ai élargi. Le corset de Caroline reste ouvert tout le long, environ deux pouces et demi. Son fourreau lui va bien et est d'une bonne longueur à présent, mais comme elle grandira d'ici à l'hiver il vaudrait mieux prévoir un peu plus long et le corsage un peu plus large.

Voici les articles que je désirerais que vous puissiez m'envoyer :

Pour moi, un chapeau d'hiver comme on les porte chez vous le matin pour faire des visites ou en demi parure ; trois ou quatre paires de souliers, deux de blanc, deux de couleur ; un habillement complet paré avec un bonnet ou turban qui y corresponde pour faire ma première visite à notre cour, car je suis très bien avec Mme Monroe ; une robe demi-parée ; une chemisette ; deux bouquets de fleurs.⁵⁰⁹

Pour Caroline, aussi un chapeau d'hiver ; six paires de souliers, quatre blancs, deux de couleur ; un habillement complet paré pour sa première visite à notre cour ; un habillement de danse ; un demi-paré ou comme on les porte chez vous le matin ; deux ou trois bouquets de fleurs ; une garniture d'habits de fleurs ; deux parures de têtes telles que les jeunes filles de son âge les portent chez vous, pour correspondre à ses habillements.

Je crains, chère Sœur, que tout cela va vous donner beaucoup de trouble [sic]. Ne soyez pas trop recherchée, mais envoyez-moi les choses comme vous pouvez les trouver aisément. La seule chose qui m'importe est que je puisse les recevoir le mois de novembre ou au plus tard le premier décembre. S'il ne se trouve pas à Anvers de vaisseaux faisant voile à être ici vers ce temps, je vous prie de ne pas les acheter ; seulement dans ce cas m'en donner avis afin que je puisse alors avoir assez de temps de me pourvoir ici. Il est égal si vous envoyez les caisses à Philadelphie, à Norfolk ou à Baltimore, quoique le dernier est préférable, à l'adresse de Jonas Clapham, Esq. à Baltimore qui est notre agent, un homme fiable et beau-fils de Mr Cooke.⁵¹⁰ Si vous adressez à Norfolk, il faudra mettre l'adresse de mon mari *to the left of the Custom house till called for by his order* [à gauche de la douane jusqu'à ce qu'il soit demandé en son nom] comme il y a un *packet* [bateau pour le transport intérieur] qui va sans cesse de Washington à Norfolk nous pourrions aisément l'avoir ici en envoyant le *bill of lading and invoice* [le connaissement et la facture].

A présent que toutes mes explications sont finies, il me reste peu de place et j'ai à vous quereller beaucoup. Un nombre infini de vaisseaux arrivent tous les jours d'Amsterdam et tout le monde reçoit des lettres, excepté moi, et personne n'est plus impatiente d'en recevoir. La dernière que j'ai reçue de vous était celle par l'*Oscar* que je reçus en octobre ; voilà donc plus de six mois d'écoulés et j'ai depuis quelque temps été très inquiète. Les dernières que j'ai reçues de papa et de Charles étaient de décembre. Ce superbe vaisseau l'*Oscar*, qui vous a ramené les tableaux et qui m'a apporté tant de jolies choses à son retour, vient de faire naufrage sur les côtes d'Islande [...]

Votre affectionnée sœur,

⁵⁰⁹ Eliza Monroe (née Kortright, 1766-1830) épouse du président James Monroe (1758-1831), qui avait succédé à James Madison et pris ses fonctions en mars 1817.

⁵¹⁰ William Cooke, l'agent des Calvert à Baltimore, était décédé en 1817 et fut remplacé par Jonas Clapham (1762-1837).

Rosalie E. Calvert

Henri Stier à Rosalie Calvert, Anvers, 29 mai et 14 juillet 1817⁵¹¹

J'approuve beaucoup que vous ayez renforcé mes Baltimore Bank *shares* avec \$10 par action. Si on donne cet été des primes comme vous dites et si ces primes donnent 20% sur le capital ou \$20 par *share*, vous auriez pu [en] acheter encore davantage. Et puisque les *shares* sont bonnes je vous recommande de n'en pas vendre et aussi de ne pas me faire de remises, mais d'employer mon argent à l'achat de fonds que vous trouverez les plus avantageux. Si vous achetez des fonds sur les États-Unis, je crois que les 6% *deferred debt* [dettes différées] sont les plus avantageux, parce que donnant chaque mois un remboursement conséquent. Vous avez l'occasion d'en faire de bons emplois, [car] j'apprends avec plaisir que vous vous proposez de faire fructifier la terre d'Oatland.

J'approuve beaucoup la souscription que vous avez faite pour mon compte dans la Banque des États-Unis, mais je ne comprends pas le compte que McEwen en fait. Je vous renvoie un double de ce compte pour vous faciliter de l'expliquer. Je voudrais que vous lui demandiez de m'en rendre compte. [...] ⁵¹²

Continuation le 14 juillet 1817

Cette lettre n'ayant pas pu être expédiée, je reçus au jour du 14 juillet 1817 votre lettre N° 84 du 12 mai, qui m'a fait bien plaisir. J'ai aussi reçu la lettre que vous m'aviez envoyée par Mr Landsdale qui est venu le matin me voir à ma campagne, mais n'a pu rester que jusqu'à 2 heures, devant dîner à 4 heures avec des Américains pour la fête du 4 juillet. Devant quitter [Anvers] le lendemain, mon petit-fils Édouard l'a conduit le matin voir les curiosités de la ville. Nous avons tâché de lui faire le meilleur accueil possible pendant un si court espace de temps. Il nous a fait espérer qu'il pourrait repasser par Anvers. [...]

Toute votre famille est ici en l'air pour vous procurer ce que vous demandez pour la présentation de votre fille à la cour. J'espère que tout arrivera à temps. [...] Je tâcherai de trouver quelques ornements de bal pour lui envoyer avec les habits.

Par votre dernière, vous me dites que je vous ai fait injustice de croire que vous aviez besoin d'un homme d'affaires pour faire mes comptes. Je vous avoue que je ne comprends pas comment vous pouvez les débrouiller et trouver le temps pour le faire. N'épargnez pas les frais, tant il me paraît que vous pourriez trouver à Bladensburg des hommes qui pourraient vous assister. J'approuve infiniment votre projet d'y faire travailler votre Caroline, quoique cela ne vous assistera pas dans le commencement. Cependant elle en obtiendra un esprit de travail, connaissances des affaires et l'avantage de connaître le prix des choses.

Puisque de son premier pas dans le monde dépend son bonheur futur, accoutumez-la dès le commencement à une grande régularité dans ses habitudes de la journée, à bien conserver ce qu'elle possède, à une grande propreté sur sa personne, plus particulièrement sur ses habillements—à ne négliger, que ceux de parade, c'est un moyen certain de plaire toujours à un époux. Chargez-la du soin de tout votre ménage. L'habitude de la règle et de l'économie d'un ménage met une femme dans le cas de rétablir bien des pertes qu'un époux peu prévoyant peut faire. Enfin, ma chère, vous saurez tout cela mieux que moi, vous en étant occupée dès les premiers moments.

Quant à des talents tels que la musique, il faut une grande disposition, un bien long apprentissage et une grande perte de temps pour parvenir seulement à la médiocrité et la médiocrité n'est rien. Cependant elle doit savoir bien la musique pour ne pas être sourde

⁵¹¹ Cal S-V, carnet de lettres d'Henri Stier.

⁵¹² Dans le carnet de lettres suit une copie d'Henri Stier, difficile à déchiffrer, des comptes de McEwen qu'Henri Stier questionne pour l'année 1816.

quand elle en entend. La danse exige quelque chose de plus que la médiocrité, elle donne de la grâce, qui souvent supplée beaucoup à la beauté. Avec de la bonne volonté et de l'effort on obtient beaucoup en peu de mois. Je prévois que ce talent est poussé plus loin en Amérique qu'en Europe. Le dessin et la peinture sont une grande ressource à tout âge. Je désire beaucoup de voir son ouvrage et de connaître le genre qu'elle préfère. Recommandez-lui de faire le mieux qu'elle pourra les portraits de vos enfants et surtout le sien et de m'envoyer tout cela.

L'établissement d'une fille, voilà la grande affaire qui trouve des difficultés partout. On exige fortune, beauté, naissance, conduite, caractère. Où trouver tout cela réuni ou du moins les principales qualités ? Je sens fortement toutes ces difficultés, surtout pour une fille ; un garçon a infiniment plus de ressources.

Communiquez-moi secrètement vos plans. Quel état d'homme désirez-vous pour votre fille ? Un médecin ou un avocat sont de tristes professions, qui laissent des veuves sans ressources. Il en est de même des emplois dans le gouvernement ou dans les bureaux de négociants, qui sont peu avantageux pour une fille. Le commerce—pour un homme qui a quelque capital, de l'industrie et de la conduite—ainsi qu'un planteur présentent plus d'avantages ; une veuve peut en continuer l'administration. Enfin, ne trouvant rien qui vous convienne à l'entour de vous, croyez-vous que vous trouverez mieux à Baltimore ou à Washington ?

En Amérique, généralement, on donne peu ou point de dot aux filles, comment arrangerons-nous cela ? Dans le cas que vous ferez un contrat de mariage, je suppose que vous devrez prévoir que l'époux, à la mort de sa femme, ne devienne pas le possesseur de droit de son bien. Je pense beaucoup à toutes cette affaire et nous devons nous en entretenir souvent.

Rosalie Calvert à Henri Stier, Riversdale, 1 août 1817, N^o 85 ⁵¹³

Cher Père,

Après avoir été plusieurs mois depuis la date de votre dernière lettre (16 décembre 1816), vous pouvez juger combien de plaisir me fit celle du 15 avril, que je reçus ce matin. Eugénie, qui était auprès de moi lorsque je la lisais, observa : « Est-il possible, Maman, que ce soit Grand-papa qui ait écrit cette longue lettre ? Je croyais que les vieilles gens ne pouvaient pas écrire si bien et que leurs mains secouaient toujours, mais Grand-papa écrit mieux et plus petit que beaucoup de jeunes gens. »

[...] La fille de Mr Tayloe et celle de Mrs Lewis (nièce de mon mari) reviendront en même temps que Caroline [le 1^{er} octobre]. Mr Tayloe doit aller avec mon mari pour escorter ici ces trois jeunes personnes, qui sont toutes encore à la même école.⁵¹⁴

Vous me demandez comment je vais me tirer de cette affaire de l'introduction de Caroline au monde ? En vérité, je ne [le] sais pas trop bien et j'envisage cela avec un peu de frayeur de ne m'en pas acquitter aussi bien que je le désirerais. Ce m'est un grand désavantage d'avoir vécu pour les dernières années si en retraite. Je ne puis non plus attendre aucun secours de mon mari pour cette besogne et crains fort qu'au lieu de m'aider il

⁵¹³ Van Havre-S.

⁵¹⁴ Catherine Carter Tayloe II (1801-1872), une des filles de John Tayloe III (1771–1828) et Ann Ogle Tayloe (1772–1855) et France Parke Lewis (1799-1875), fille aînée d'Eleanor Custis Lewis et Lawrence Fielding Lewis (1767-1839) fréquentaient l'école de Mme Grelaud à Philadelphie avec Caroline Calvert.

m'entravera souvent, car il ne s'entend pas à ces sortes d'affaires. J'envisage donc son début avec beaucoup d'inquiétude.

Elle est extrêmement aimée de ses compagnes d'école et est la favorite de la maîtresse. Il me paraît qu'elle sait mieux plaire aux femmes qu'aux hommes, cela n'est-il pas un peu singulier ? Je vous écrirai en grand détail quel succès elle aura. Que je serais contente si j'étais aussi certaine de son succès dans la société que je le suis de celui de George. Je ne sais comment le petit coquin fait, mais tout le monde en est enchanté et je crains que lorsqu'il sera un peu plus âgé les femmes le gâtent entièrement en l'admirant trop. Il a beaucoup de talents pour tout apprendre, mais manque de constance et est extrêmement paresseux. Je viens dans ce moment de recevoir une lettre de lui et suis tentée presque de vous l'envoyer pour vous faire juger de son style et écriture [...]

A présent venons-en aux affaires [...] Je suis tout à fait glorieuse de ma régie pour les neuf derniers mois. Sur le capital de \$49 200 dans la Banque de Washington vous tirerez en une année \$9840 ou 20%. Je vous ai, dans ma lettre du 12 mai 1817, à laquelle je me réfère, donné l'explication de cette spéculation. Pour la souscription que j'ai faite pour vous dans la Banque des États-Unis (excepté pour un pourcentage sur la somme de \$10000 *specia*) pour \$50 000, vous pourriez dans ce moment, si vous vendiez, tirer \$67 000, étant 34% au-dessus de *par* [valeur nominale]. Je regrette beaucoup que la somme ne fût pas cent au lieu de cinquante [mille], mais je me suis laissée influencer en cela par l'avis des Messieurs Cooke, Carroll et quelques autres, qui se trompaient. Ainsi donc, je vous ai fait depuis octobre dernier au-delà de \$30 000 de plus que vous ne vous y attendiez.

J'espère aussi pouvoir dans la suite vous donner un bon compte de la terre d'Oatland ou Hall, dont nous avons changé le nom en celui de Waterloo.⁵¹⁵ J'y fus quelques semaines passées avec tous les enfants, qui furent très amusés de dîner dans les bois d'un jambon et deux poulets froids, ayant un tronc d'arbre pour notre table et les coussins de la voiture pour chaises. Nous avons acheté trois nègres, qui y sont avec cinq de nos négresses, et on est occupé à y bâtir des maisons de nègres, d'*overseer* [contremaître], de *tobacco* [hangar de tabac], une grange, etc. On y fit l'année passée au-delà de 100 000 briques. La récolte qu'on y cultive cette année promet très bien pour un commencement. Le propriétaire de la terre joignante, de 600 à 700 acres, vient de mourir et elle doit être vendue cet hiver. Il y a dessus une très bonne maison, mais il a laissé libres deux de ses nègres et leur a donné à chacun 150 acres de terre—ceux-là seraient de mauvais voisins, à moins qu'on ne puisse leur faire vendre leur terrain. [...]

Je regrette que je ne puisse dans ce moment vous envoyer l'explication que vous me demandez sur la différence des recettes d'octobre et sur le compte de mutation de McEwen, mais cela demande un long examen. Je crois qu'en comparant tous mes comptes vous le comprendriez. Cependant je vais dresser aussitôt que possible un compte en règle de l'échange des certificats de 6% *in shares* de la Banque des États-Unis et vous enverrai aussi une liste exacte de tous les certificats en ma possession. Si vous étiez ici, je vous prouverais en deux minutes par mes livres que le compte est en règle, mais c'est bien difficile par lettre, à moins que de transcrire tous les comptes, ce qui demande beaucoup de temps. [...]

Votre affectionnée fille,
Rosalie E. Calvert

Henri Stier à Rosalie Calvert, Anvers, 25 septembre 1817 ⁵¹⁶

⁵¹⁵ Ce changement de nom reflète, bien sûr, les sentiments anti-bonapartistes de Rosalie.

⁵¹⁶ Cal S-V, carnet de lettres d'Henri Stier.

La dernière lettre que j'ai reçue de vous est votre lettre N° 82 du 12 mai dernier. J'espère que vous aurez eu les miennes d'avril, de mai et de juillet et tous les objets de toilette que votre sœur vous a envoyés. Je me plais à me représenter dans mon imagination toutes les pensées de Caroline dans l'attente impatiente de ces objets et de son plaisir à la réception. Je ne vous écris rien d'ici, puisque je vois que votre sœur est occupée ici à ma campagne à vous écrire une longue lettre.

Monsieur Gallatin a été ici avec toute sa famille. Nous lui avons tous fait le meilleur accueil qu'il nous ait été possible.

La vente des tableaux a eu lieu le 27 août dernier. De soixante toiles j'en ai acheté vingt, les meilleures, au prix de douze à treize mille dollars. Ces tableaux étaient dans la famille depuis l'an 1680. Vous aurez le plaisir de les revoir un jour.

J'attends tous les jours de vos nouvelles, en prévoyant qu'elles deviendront plus rares par l'augmentation de vos occupations avec votre Caroline, dont je désire beaucoup apprendre les succès qui occupent mon imagination [...]

Rosalie Calvert à Charles J. Stier, Riversdale, 8 novembre 1817 ⁵¹⁷

Cher Frère,

Je vous ai écrit une lettre [...] datée, je crois, du 22 octobre [...]; elle était incluse dans une lettre à Messieurs Van Neck, par laquelle je leur envoyai pour votre compte une lettre de change tirée par la Banque des États-Unis sur Messieurs Baring Brothers & Co., à 60 jours de vue pour la somme de £259-10-4 sterling, étant la balance de votre compte d'octobre. Je regrette de n'avoir pas aujourd'hui le loisir de vous envoyer ce compte, mais depuis le retour de Caroline, qui revint le 22 octobre, j'ai eu presque tous les jours du monde, hormis cinq ou six jours pendant lesquels j'ai été incommodée d'un rhume à ne pouvoir rien faire. J'espère cependant pouvoir vous l'envoyer dans peu de jours. Par la même occasion qui portera celle-ci j'envoie à Messieurs Van Neck un double et triple de la lettre de change pour en cas que la première se fût perdue.

Je reçus hier, cher Frère, votre lettre datée de Cleydael le 31 août, arrivée par la *Concordia*, qui a à bord deux caisses que j'espère d'avoir ici dans une semaine. Permettez-moi de vous faire les remerciements de Caroline, joints aux miens, pour le collier et les boucles d'oreilles que vous avez la bonté de lui envoyer et de vous assurer des sentiments de reconnaissance qu'elle éprouve pour cette preuve de votre amitié et souvenir et pour les souhaits que vous faites pour son succès dans le monde.

Quel plaisir cela nous ferait si vous pouviez réaliser le projet de venir ici ! Vous seriez bien étonné des grands changements que quinze années ont produits ici dans le pays, la société, les manières, etc.

Vous me demandez ce que fait George. Il a passé le mois de vacances en septembre ici. Nous ne négligeons rien qui peut contribuer à lui donner une éducation distinguée. Il est parfaitement maître de la langue française et apprend l'espagnol. Il dessine bien et apprend la musique. Il est très avancé dans toutes les branches de mathématiques, l'astronomie, la mensuration, outre qu'il a fait des progrès ordinaires dans les langues latines et grecques. Enfin, il a des talents pour réussir à tout ce qu'il entreprend, mais il est un peu paresseux et

⁵¹⁷ Calvert, CU-NYC. Cette lettre fut envoyée à Charles en double, l'une de la main de Rosalie (envoyée après le 24 novembre), l'autre copiée par Caroline (envoyée avant l'original de Rosalie).

manque de constance. S'il se corrige de ces défauts avec l'âge, il sera un homme très distingué, mais tout dépend de cela...

Je regrette que vous ne m'avez pas donné un plus grand détail de la vente de tableaux. Je désire beaucoup de savoir tous ceux que papa a achetés et pour quel prix.⁵¹⁸

Adieu, cher Frère, je dois finir en vous embrassant ainsi que votre Eugénie et vous prie de me croire

Votre affectionnée sœur,

R. E. Calvert

PS [...] J'ai dû laisser à mon nouveau secrétaire Caroline le soin de transcrire cette lettre. C'est son premier essai ; elle le perfectionnera par l'usage.

24 novembre. Cette lettre n'ayant pu partir de Baltimore, je l'ai ouverte pour y insérer votre compte et vous prie de dire à papa que je lui ai envoyé le sien dans une lettre adressée à M. Louvrex.

Rosalie Calvert à Henri Stier, Riversdale, 9 novembre 1817, N° 86 ⁵¹⁹

Mon cher Père,

Je reçus deux semaines passées votre lettre du 29 mai et viens aussi de recevoir celle de ma sœur par le *Concordia*. Acceptez, je vous prie, les remerciements de Caroline et les miens pour votre beau cadeau de la garniture et pour toutes les bontés dont vous la comblez. Je lui ai remis les vingt louis et elle vous écrira par la première occasion elle-même, mais elle est à présent très occupée à copier mes lettres. Cela est nouveau pour elle, mais avec un peu d'expérience, elle le fera mieux dans la suite et avec plus de facilité.

Je suis très sensible, cher Père, à toutes vos bontés pour elle et au vif intérêt que vous prenez à tout ce qui la regarde. Je vous écrirai comment a réussi son premier début. Je suis tout à fait de votre avis que les emplois publics ne sont pas désirables, puisque cela est précaire. J'ignore d'où me viendra un gendre ; jusqu'ici je n'ai de vue sur personne.

Ma fille paraît beaucoup plus jeune qu'elle n'est. À première vue on ne lui croit que 13 ou 14 ans. Pour sa dot, nous pourrions aisément arranger cela en lui donnant ce qu'on appelle ici *real property* [un bien immobilier], c'est-à-dire, des terres ou maisons, sur lesquels un mari n'a aucun pouvoir et qu'on peut même substituer sur les enfants.

Je suis fâchée de ne pouvoir pour le moment rien effectuer en tabac, puisqu'il est très haut ici. Les acheteurs de Baltimore font la ronde sans cesse parmi les petits planteurs et en plusieurs occasions ont déjà avancé un tiers d'argent comptant pour s'assurer la récolte, qui vient seulement d'être mise en maison, au prix de \$10 et \$12 dollars à être délivré en neuf et douze mois d'ici. Notre envoi à Crommelin n'a pas très bien réussi ; ils l'ont vendu trop à la hâte. Nous avons vendu la récolte de 1816 ici pour \$...⁵²⁰

Mr Landsdale nous a écrit au moment de son arrivée à Baltimore qu'il vous avait vu le 4 juillet en excellente santé. Il regrettait qu'il n'avait pu faire qu'un si court séjour à Anvers.

Je vais porter moi-même cette lettre à Baltimore. Nous y allons demain matin pour y aller le soir au spectacle, où il y a un très bon chanteur arrivé de Londres. Ce sera la première

⁵¹⁸ Henri Stier lui donna une description de la vente, mais très sommaire, dans sa lettre du 25 septembre 1817.

⁵¹⁹ Van Havre-S.

⁵²⁰ La somme est laissée en blanc ; probablement Rosalie voulait vérifier le prix, mais a ensuite oublié de remplir le blanc dans sa lettre.

fois que Caroline paraîtra en public. Comme je ne puis laisser mes petits enfants longtemps, nous reviendrons ici le lendemain. Je dois encore faire quelques préparations, ainsi je finirai ici, cher Père, en vous embrassant bien tendrement. [...]

Votre affectionnée fille,
R. E. Calvert

Rosalie Calvert à Isabelle van Havre, Riversdale, 27 novembre 1817 ⁵²¹

Cette lettre n'étant pas encore partie faute d'occasion, je l'ouvre une seconde fois pour vous écrire que nous venons de déballer vos caisses, mais ne pensez pas que nous pourrons aujourd'hui vous écrire tout ce que nous en pensons. Mon mari ira à Baltimore demain matin où il mettra cette lettre à bord d'un vaisseau pour l'Angleterre. Je n'aurai donc pas beaucoup de temps pour écrire, car nous avons à peine eu le temps de tout admirer—tant les jolies choses, que la manière dont elles étaient emballées, où j'ai au premier coup d'œil reconnu l'adresse et les soins de ma chère Sœur qui n'a pas un pareil au monde pour une excellente commissionnaire. Mon mari se porta à la cheminée et, à mesure que nous ôtions tout des caisses, il se moqua de nos exclamations et transports d'admiration, mais avoua que le tout était on ne peut plus joli et magnifique. Lorsque nous eûmes tout étendu sur les lits et les chaises tout à l'entour de la chambre et que nous étions occupées à trouver à tout moment quelque chose de bien joli que nous n'avions pas observé auparavant, tout à coup il donna un long soupir qui nous fit éclater de rire et nous dit : « Je vois bien que toutes ces belles choses me donneront à moi beaucoup de trouble ; il faudra que je vous accompagne à une quantité de *parties* pour montrer toutes ces belles choses. »

Comme vous ne m'avez pas, chère Sœur, envoyé les mémoires, je ne puis vous faire mes observations sur les prix—j'espère les recevoir bientôt. La robe de percale brodée, vous me dites, coûte 160 francs. Je trouve cela très bon marché, car elle est on ne peut pas plus belle ainsi que le charmant corsage de mousseline à longues manches pour porter dessus et celui à petits plis est charmant, mais il aurait fallu m'envoyer une lavandière dans la boîte ; nous ne savons pas repasser comme cela ici, mes mousselines brodées et dentelles, je les repasse toujours moi-même.

Que la chemisette de mousseline pour moi est jolie ! Cette broderie en petites roses est charmante. Puisque vous me demandez de vous dire s'il y a quelque chose qui ne se trouve pas comme je l'aurais désiré, je vous observerai que je regrette que ma robe parée soit traînante. Je crois que personne ne les porte ainsi ici. Si cela est, je la couperai ronde. Elle est aussi plus riche qu'il n'était nécessaire pour moi. Lorsque je fis cette observation, Mr Calvert se moqua de moi en me disant que cela n'était que fausse humilité. Elle est bien jolie et je suis sûre qu'elle sera extrêmement admirée chez Mrs Monroe. Celle de cachemire est exactement ce que je désirais et c'est une grande convenance d'avoir deux sortes de manches pour être plus ou moins parée ; cela fait en effet deux parures en une ce qui me convient doublement. Les [dentelles] blondes de fantaisie sont bien jolies et je suis charmée que vous les avez préférées aux plus chères ; les souliers nous vont exactement.

Toutes les robes de Caroline sont charmantes—celle brodée en chenille surtout—et lui vont bien. Dites à papa que celle de soie rose, de son choix [à lui], est sa favorite. Veuillez aussi, chère Sœur, lui offrir les remerciements de Caroline pour la superbe garniture d'améthystes et à mon frère pour le joli présent. Elle leur écrira elle-même par la première

⁵²¹ Cal S-V. Cette lettre est la continuation d'une lettre du 8 novembre 1817 de la main de Caroline Calvert, devenue indéchiffrable. La présente lettre est de la main de Rosalie.

occasion. La robe de satin broché blanc, garnie de roses, est une superbe parure et celle avec la guirlande de géranium est bien jolie. Des guirlandes pour les cheveux, nous préférons celle de marguerites, mais elles sont toutes bien jolies.

Ma toque est bien belle et me va à ravir. Les chapeaux sont jolis—avec les plumes surtout—mais nous les trouvons bien grands. Celui de Caroline lui va cependant très bien. Elle le mettra demain pour la première fois pour aller faire une visite du matin à Mrs Bagot.⁵²² Mon chapeau lilas est bien beau, mais le bord est trop grand pour moi. Je crois que je pourrai aisément le couper plus petit ou le retrousser devant et alors il fera une jolie parure avec ma robe lilas.

Faites, je vous prie, bien de remerciements à Louise pour la poupée habillée de sa main. La première fois que Caroline sortira, elle compte avoir ses cheveux coiffés exactement de même [que la poupée]. Vous ne sauriez concevoir, ma chère amie, combien toutes ces choses me sont plus précieuses et intéressantes en étant toutes choisies par vous, arrangées par vos mains et celles de ma chère Louise. Comment puis-je vous remercier assez pour votre bonté à me les procurer et pour tous les soins que vous avez eus à les avoir si bien et si exactement ajustés. Comme cette lettre doit partir demain de grand matin je dois finir, mais vous écrirai encore dans peu de jours.

Votre sœur affectionnée et reconnaissante,
R. E. C.

Rosalie Calvert à Isabelle van Havre, Riversdale, 8 janvier [1818] ⁵²³

Vous me demandez de vous donner un détail de l'entrée de Caroline dans le monde. La première fois qu'elle y parut fut le 1er janvier quand nous allâmes le matin chez le Président [Monroe]. Ce jour-là tout le monde y va. Il y avait une telle affluence que nous pouvions à peine avancer ou reculer dans la salle où était Madame Monroe. Elle nous reçut très gracieusement. Comme c'était le matin, on n'y était pas très parées. Caroline avait le joli chapeau rose que vous lui avez envoyé, le jupon de percale brodé avec la chemisette à longues manches de mousseline, et un joli châle de [laine] mérinos de France, blanc avec un bord de fleurs. Son habillement fut trouvé très joli.

Le samedi après, nous fûmes à la « levée » du ministre français qui se tient tous les samedis soir.⁵²⁴ Il y avait beaucoup de monde, mais on n'était pas très parées, nous y allâmes en mousseline. Caroline était coiffée en cheveux, dans le genre de la poupée [que Louise nous envoya], avec des fleurs naturelles, feuilles de géranium, boutons de roses et de japonica, et à l'entour de cela une garniture de la jolie dentelle que vous m'avez envoyée l'année passée et en bas de sa robe une des garnitures de mousseline brodée.⁵²⁵ Moi, j'avais le turban lilas, qui est bien joli et fut très admiré, et la charmante chemisette de mousseline brodée ouverte devant, qui me va à ravir. M. et Mme de Neuville nous firent l'accueil le plus

⁵²² Mary Bagot, épouse de l'ambassadeur britannique, était une icône de la mode, très admirée pour sa beauté et son élégance. En avril 1816 elle s'était rendue à Riversdale pour voir l'exposition de peintures. Voir note 18.

⁵²³ Cal S-V. Continuation d'une lettre du 30 décembre 1817.

⁵²⁴ « Levée », nom français introduit en anglais pour indiquer un rassemblement public hebdomadaire. Les « levées » furent inaugurées par George Washington en 1789 pour projeter une image publique digne de la présidence et ensuite également organisées par certains notables et ambassadeurs à Washington.

⁵²⁵ Camélia du Japon ou japonica à fleurs rose tendre. Pour la poupée, voir lettre du 27 novembre 1817.

flatteur et nous prièrent de venir tous les samedis. On dansa ; Mme de N[euville] présenta son secrétaire à Caroline pour son premier *partner* [partenaire].

Comme c'était la première fois que nous venions en société, nous eûmes à faire connaissance avec tout le monde, ainsi je ne puis encore penser quel succès ma fille aura. Le jeune Ogle, petit-fils de feu Mr Cooke, a été ici trois fois depuis peu. Je crois que, s'il recevait des encouragements, il deviendrait l'amoureux de Caroline, mais cela ne me conviendrait pas car son père n'a que sa plantation et neuf filles, dont aucune encore mariées, et deux autres fils. C'est dommage car c'est un jeune homme très bien fait, quoique pas très spirituel, mais d'une bonne conduite, d'excellent caractère et d'une des meilleures familles du Maryland des deux côtés, ce qui n'est pas aisé à trouver ici.⁵²⁶

Vous demandez comment nous habitons notre maison. Moi, je loge à la chambre au-dessus de la salle à dîner, où la petite Amélie dort à côté de mon lit ; mes deux autres enfants [dans] la chambre joignante, où reste aussi une femme blanche qui me sert de *housekeeper* [ménagère] et couturière. Caroline habite la petite chambre où papa écrivait, où j'ai fait mettre un petit poêle fermé qui ne donne que peu de chaleur. La chambre du milieu et celle au-dessus de la salle ainsi que la petite, je les tiens pour les étrangers. Je voudrais bien que vous veniez avec toute votre famille les habiter, mais il faut m'en avertir d'avance ! Vous savez que les surprises de joie ont quelquefois été fatales et je ne répondrais pas de ce qui arriverait si vous veniez à l'improviste.

Dites, je vous prie, bien des compliments de ma part à votre mari, et que je lui ai envoyé son compte jusqu'au 1^{er} novembre. [...] Celui de janvier n'est pas encore prêt, je le lui enverrai dans peu. Les fonds américains doivent continuer à monter. Il n'y a plus de différents partis maintenant dans ce pays. Nous sommes tous unis et avons pris nos forces de la dernière guerre qui, quoique désastreuse, nous a fait voir les immenses ressources que les États-Unis possèdent.⁵²⁷ [...]

Acceptez les vœux sincères que nous faisons pour votre bonheur et celui de toute votre famille pendant l'année qui vient de commencer. [...]

Votre affectionnée,

R. E. Calvert

Caroline Calvert à Charles Stier, Riversdale, 19 janvier 1818 ⁵²⁸

Mon cher Oncle,

Votre lettre amicale et joli cadeau demandent ma plus vive reconnaissance et je crains seulement que je ne puis trouver des mots suffisants pour exprimer mes remerciements pour tant de bontés. Le collier et les boucles d'oreilles sont bien beaux et toutes les fois que je les porte, je pense à mon cher Parrain, à son amitié pour moi et je tâcherai de mériter de plus en plus son affection. J'entretiens quelque fois l'espérance que vous pourriez être un jour

⁵²⁶ Benjamin Ogle III (1796-1839), fils de Benjamin Ogle II de Belair et d'Anne Marie Ogle, née Cooke. Rosalie ne mentionne pas à sa sœur que le père du jeune Ogle avait été le témoin de son mari à son mariage ; Charles Stier ayant été le sien. Isabelle n'avait pas été présente au mariage de Rosalie, car elle venait d'accoucher d'Édouard et ne pouvait se déplacer d'Alexandrie.

⁵²⁷ Rosalie applaudit la politique de James Monroe, qui d'après elle unifia le pays en diminuant la polarisation entre partis politiques et fit prospérer l'économie.

⁵²⁸ Calvert CU-NYC. Cette lettre est en partie déchirée, d'où les nombreux blancs. Il n'y a pas de fautes de français, ce qui indique que sa lettre a été corrigée par Rosalie.

persuadé de [...] et j'espère qu'il n'est pas nécessaire de vous [...]. J'aurai été si heureuse de vous voir, votre [présence m'aurait donné] infiniment plus de plaisir que ne pouvait [procurer] la brillante société où je viens d'entrer et dans la [...] exprimer tant d'intérêt pour mon succès. Maman vous a dit dans sa dernière lettre combien la société avait amélioré à Washington. Je me flatte que si nous pouvons vous persuader de venir ici encore une fois, nous nous amuserions tant, que vous ne regretteriez pas Anvers. Je vous assure que mes efforts pour le faire ne manqueront pas. Présentez-moi avec beaucoup d'affection à ma chère tante Eugénie et dites-lui que j'espère qu'elle ne condamnera pas nos desseins et que vous viendrez tous deux nous voir. Je vous prie de me croire

Votre affectionnée nièce,
Caroline M. Calvert

Isabelle van Havre à Rosalie Calvert, Anvers, mars et 14 avril 1818 ⁵²⁹

Chère Sœur,

[...] Depuis que je suis revenue de la campagne, je n'ai pas passé trois soirs seule à la maison. Les plaisirs ont été très animés cet hiver ; on se disputait les jours pour donner des *parties*. J'ai donné une grande *party* de danse et un souper froid, où j'avais près de cent personnes ! On était très gai et on a dansé jusqu'à 5 heures du matin, tout a réussi au mieux. J'ai reçu le monde et placé les tables dans le coin que nous avons fait arranger depuis que nous sommes rentrés dans la maison.⁵³⁰ L'appartement du haut est très joli : j'y ai quatre chambres de suite, y compris ma chambre à coucher. Dans les deux chambres en bas on a dansé [...] on avait ôté les portes pour faciliter la danse. Ces bals chez des particuliers sont toujours plus jolis que les bals de souscription parce que la société est plus choisie.

J'avais invité le consul américain avec sa femme qui est assez gentille ; elle était très contente parce qu'elle a beaucoup dansé. Elle est parente de la famille Emlen, des Quakers que nous avons connus à Philadelphie.⁵³¹

Papa s'est tellement amusé de ses tableaux cet hiver qu'il n'est pas allé une seule fois au Mick, quoique nous avons quelques beaux jours en février. Il a maintenant la plus belle collection du pays. Je crois vous avoir écrit qu'il a acheté le fameux *Chapeau de paille* de Rubens pour 50 000 francs. Je suis sûre qu'il pourrait y gagner s'il voulait le vendre. Le paysage a été vendu pour 30 000 à un Bruxellois.⁵³² Je regrette qu'il soit sorti de la famille, car on ne peut se faire une idée de la réputation de ces tableaux ; pas un étranger de marque ne passe par Anvers sans demander à voir le fameux tableau de Rubens nommé le *Chapeau de paille*.

Je vous suis très obligée, chère Sœur, du détail que vous me donnez des objets de toilette que je vous ai envoyés. Je ne puis vous dire combien je suis contente d'avoir réussi, surtout pour la robe brodée en chenille qui coûte fort cher. Louise en a fait faire une pareille

⁵²⁹ Cette lettre est la copie ou le brouillon d'une lettre, non datée, Cal S-V.

⁵³⁰ Isabelle et Jean Michel van Havre avait finalement pu s'installer dans la maison qu'ils avaient hérité du père de Jean Michel, au 12 rue Margrave. Voir Chapitre 1, note 99.

⁵³¹ Joshua Clibborn (1772–1845) et Eliza Fishbourn Clibborn (1789-1874). Les Stier avaient peut-être connu James Emlen Sr (1760-98) à Philadelphie.

⁵³² Isabelle ne donne pas assez de précisions pour établir de quel paysage de grande valeur il pourrait s'agir ici. Ce n'est pas le paysage de l'étable de Rubens, n° 5 dans le *Catalogue de vente de 1817*, car ce tableau fut racheté par Henri Stier. Il se trouve aujourd'hui au Musée Royal d'Anvers et est connu sous le titre du « Fils prodigue » (1618).

qui a été très admirée ici et qu'on a trouvé la plus belle qui a paru cet hiver ! Il est heureux que la tailleuse ait si bien réussi pour les corsages des robes. J'ai bien craint qu'ils auraient été ou trop grands ou trop petits. Mais où rangez-vous toutes ces belles choses ? Il faudra des cartons et armoires sans nombre, car une fois déballées il faut que chaque robe ait un carton séparé sans quoi elles sont tout de suite chiffonnées. J'en ai plus de cinquante qui sont toutes dans une chambre qui sert de grand magasin de mode et où se trouvent une quantité d'armoires, commodes, etc.

Le détail que vous me faites de vos premières visites m'a amusée. J'ai lu votre lettre à Louise et l'article où Caroline danse avec le Secrétaire de l'ambassade de France. Louise s'est écriée : « mon Dieu, Maman, écrivez vite à Tante qu'elle prenne garde aux Français ; ils sont si flatteurs, ils tourneront la tête à ma cousine qui ne les connaît pas comme nous et elle serait bien malheureuse. » Je l'ai rassurée en lui disant que vous n'aimiez pas les Français, mais cependant je suis de son avis : ayez aussi peu que possible de communication avec des individus de cette nation—les meilleurs ne valent rien et sont toujours dangereux. Papa, Eugénie et Charles ont fait tous successivement la même remarque que Louise.

J'espère que vous continuerez à me donner des détails des *parties* où vous aurez été et comment la société est composée à Washington. Logez-vous à l'auberge ou chez les parents de Calvert ?⁵³³ La fille de Mme Ogle y a-t-elle encore sa belle maison ?⁵³⁴ Je crois que les parures que vous avez reçues d'ici vont encore augmenter le luxe chez vous. Je suis curieuse s'il y avait d'autres dames qui avaient des parures de Paris. La tailleuse m'a dit en avoir encore expédié. On envoie d'ici beaucoup de meubles d'acajou pour l'Amérique, mais je crois que c'est pour les colonies espagnoles.

Voici, chère Sœur, trois semaines depuis que j'ai commencé cette lettre. Il y a quinze jours passés nous avons eu la visite de Monsieur Gilmor de Baltimore. Papa a eu beaucoup de plaisir à lui faire voir son cabinet [de peintures], premièrement comme un parent de son ami Mr Cooke et puis comme connaisseur de tableaux. Papa dit qu'il a rencontré peu de gens qui s'y connaissent autant que lui. C'est un homme aimable et sa femme est très jolie. Il doit encore passer par Anvers en revenant d'Amsterdam. S'il veut s'arrêter ici nous lui ferons politesse. Il connaît beaucoup votre mari. Je crois qu'il a acheté beaucoup de tableaux ici et en Hollande. Il est déjà possesseur à Baltimore d'une collection qui, à en juger de ce qu'il dit, doit être assez jolie.⁵³⁵

14 avril

Je profite d'une soirée que je passe à la maison pour finir ma lettre. Papa est depuis huit jours à la campagne. Il n'est pas venu en ville hier comme de coutume quoique le temps est assez mauvais. N'y ayant pas été une seule fois de tout l'hiver, il doit y avoir beaucoup d'ouvrage. Je voudrais pouvoir y aller aussi d'ici quelque temps. Nous sommes tous fatigués et ennuyés des plaisirs de l'hiver. Les parties de thé commencent maintenant à huit heures et demie et finissent à onze heures et demie ; tout le monde en est rassasié. Je suis très curieuse de savoir comment votre saison d'hiver se sera passée. Rien n'est si joli qu'une première fois qu'on conduit une fille dans le monde ; cela rajeunit la maman. Voilà du moins l'impression

⁵³³ Chez Martha Parke Peter, nièce des Calvert, à Tudor Place.

⁵³⁴ Octagon House, voir Chapitre 1, note 53.

⁵³⁵ Robert Gilmor (1773-1848), marchand, armateur, philanthrope et collectionneur d'art de Baltimore. Il avait épousé en secondes noces la très élégante Sarah Reeve Ladson Gilmor (1790-1866), de Charleston (Caroline du Sud), sujet de nombreux portraits et elle-même mécène des arts et philanthrope. Pour plus d'informations sur la collection de Gilmor, voir Lance Humphries, « Before Modern Connoisseurship : Robert Gilmor, Jr's Quest for Flemish Paintings in the Early Republic » dans Esmée Quodbach, *America and the Art of Flanders*, New York, Frick Collection, 2020, p. 22-35.

que cela m'a fait. Adieu, chère Sœur, j'espère que ma lettre vous trouvera en bonne santé ainsi que toute votre famille. Dites-moi si vous avez reçu toutes mes lettres. Mes amitiés à votre mari et à tous vos enfants.

Rosalie Calvert à Henri Stier, Riversdale, 9 avril 1818, N° 87 ⁵³⁶

Mon cher Père,

Je reçus hier avec un plaisir impossible à décrire votre lettre du 10 janvier et Caroline me charge de vous dire que votre lettre est absolument celle d'un jeune beau et que peu dans le nombre de ceux qu'elle voit à Washington en écrirait une si gaie et d'une si jolie petite écriture.

Vous avez en effet bien deviné toutes les sensations que l'arrivée des caisses contenant toutes nos belles choses a causé à Riversdale. Pendant plus de quinze jours nous n'avons rien fait du matin au soir qu'admirer. J'espère que vous avez reçu la lettre que Caroline vous a écrite pour vous remercier pour la charmante garniture d'améthystes.

Je suis tout à fait étonnée de voir combien de temps s'est passé depuis que je vous ai écrit. Le retour de ma fille a tellement multiplié mes occupations que souvent je désespère d'effectuer la moitié de ce que j'ai à faire. Il est bien difficile, et je puis dire laborieux, de fréquenter la société de Washington à la distance que nous en sommes et nous n'y avons pas été aussi souvent que je l'aurais désiré pour Caroline. Nous avons eu un très rude hiver, beaucoup de pluie et de mauvais temps. Samedi prochain nous devons aller à une partie de danse chez le ministre de France et lundi chez celui d'Angleterre. Les assemblées chez Madame la Présidente ont fini avec le mois de mars. Le Congrès doit s'ajourner le 20 de ce mois et avec cela finiront les plaisirs de la capitale.

Je suis bien fâchée, cher Père, de ne pouvoir vous écrire une longue lettre aujourd'hui, mais je le ferai dans peu de jours et vous enverrai alors le compte de janvier. Je vous prie d'accepter encore mes remerciements pour vos dons de janvier et ceux de Caroline pour les jolis présents que vous m'avez chargé de lui faire en votre nom en octobre et janvier.

J'ai été charmée d'apprendre que les tableaux vous étaient une si grande source d'amusement et que vous avez acheté vingt-deux des plus précieux. Je désire beaucoup de savoir lesquels ce sont. Je sais par ma sœur que vous avez *La Charité romaine*, *L'Enfant prodigue*, et *M. & Madame Le Roi*.⁵³⁷ Sans doute vous n'aurez pas manqué *L'Amiral*, ni j'espère *La Tête de Rubens*, ni *Romulus et Remus* ou *L'Arche de Noé*. Vous ne me dites pas si c'est le fameux *Chapeau de paille* ou bien un autre portrait, que vous avez acheté de la famille van Havre.⁵³⁸

⁵³⁶ Van Havre-S.

⁵³⁷ Rubens, *La Charité romaine* (aujourd'hui au Rijksmuseum, Amsterdam) et *L'Enfant prodigue* ou *L'Étable*, (aujourd'hui au Koninklijk Museum, Anvers) ; Van Dyck, *Philippe Le Roy*, *Seigneur de Ravels* et *Marie de Raedt* (aujourd'hui à la Wallace Collection, Londres).

⁵³⁸ Les tableaux dont s'enquiert Rosalie sont : *L'Amiral* François van der Borghst par Van Dyck, aujourd'hui au Rijksmuseum, Amsterdam ; *La Tête de Rubens*, probablement un portrait du frère du peintre, Philippe Rubens, de la main de Rubens, aujourd'hui au Detroit Institute of Art ; *Romulus et Remus*, attribué à Rubens et à Huysmans de Malines, aujourd'hui dans une collection privée d'un des descendants Calvert aux États-Unis, et *L'Entrée des animaux dans l'arche de Noé* de Jan Brueghel l'ancien (dit de Velours), aujourd'hui au J. Paul Getty

Je ne pourrai cette année exécuter votre commission de tabac. Il se vend ici dans ce moment--même celui qui n'est pas encore tout à fait empacté [sic]—à \$14 et \$16 ou \$15 le cent pour toute la récolte mêlée. Vous ne pourriez, je pense, à ce prix y faire du profit. [...]

Votre dévouée et obéissante fille,
R. E. Calvert

Rosalie Calvert à Isabelle van Havre, Riversdale, 26 avril 1818 ⁵³⁹

Ma chère Sœur,

Voilà encore une fois trois mois qui se sont passés depuis que je vous ai écrit. J'ai, depuis quelques années, trouvé que le temps s'écoulait bien vite, mais depuis le retour de Caroline il me paraît que les mois sont des semaines, les semaines des jours. En vérité, quelquefois le nombre et la variété de mes occupations et l'idée de tout ce que j'ai à faire, ne sachant par où commencer, me donne une espèce de fièvre.

Mon mari est devenu paresseux à mesure que je deviens plus active, de sorte que je dois tout diriger moi-même. Il vit dans notre maison comme s'il n'en était pas le maître, ne donnant aucun ordre, ne s'inquiétant de rien et se contente de diriger ses différentes fermes. Vous pouvez donc juger combien je suis quelque fois accablée d'ouvrage.

Nous n'avons pas été aussi souvent en société que je l'aurais désiré pour Caroline. L'hiver a été très rude, les chemins mauvais et c'est vraiment une entreprise formidable d'aller d'ici aux parties de plaisir de Washington et de revenir au milieu de la nuit, ou plutôt à 2 ou 3 heures du matin. Nous sommes deux fois restés la nuit dans un hôtel, mais avons trouvé cela encore plus désagréable et fatigant que de revenir. Quelquefois aussi notre cocher s'endort et fut l'autre soir sur le point de nous précipiter dans un fossé très profond.

Vous me pressez de vous dire quel succès Caroline a eu cet hiver et surtout comment s'est passé la présentation chez Madame la Présidente. Je ne sais trop comment vous satisfaire ; premièrement les assemblées chez Madame Monroe ne sont ni agréables, ni avantageuses pour les jeunes personnes. Nous y avons été trois fois et furent extrêmement bien accueillies. Le Président nous distingua beaucoup chaque fois. On y trouve toujours tous les ambassadeurs avec leurs femmes, secrétaires et consuls, tous les étrangers qui se trouvent à Washington, un grand nombre des membres du Congrès et parfois les habitants de Washington et Georgetown avec leurs familles. On va à huit heures et retourne à dix heures. Durant le règne de Mrs Madison tout le monde y allait, même les cordonniers et leurs femmes, mais à présent cela est mieux arrangé et on y trouve la meilleure société.⁵⁴⁰

Les ministres d'Angleterre et de France pendant tout l'hiver ont une assemblée régulière le même jour une fois par semaine et vous invite à y venir pour la saison chaque fois que vous le trouverez agréable. On y danse et ces parties sont très agréables. Outre cela, on a un bal public tous les quinze jours ; nous n'y avons pas été, préférant les parties privées, ainsi ne puis-je vous les décrire. Il se donne aussi pendant tout l'hiver un grand nombre de parties de thé et de danses particulières, de sorte qu'il y a peu de jours qu'il ne s'en donne pas

Museum de Los Angeles. Pour plus d'informations sur le *Chapeau de paille* de Rubens, aujourd'hui à la National Gallery de Londres, voir Chapitre 5, en particulier notes 10 et 29.

⁵³⁹ Cal S-V.

⁵⁴⁰ Rosalie n'approuvait pas Dolley Madison, première dame de 1809 à 1817, qui s'était distinguée en ouvrant plus largement les portes de la Maison Blanche, y instaurant plus d'informalités. Voir aussi Rosalie Calvert à Charles Stier, s.d. [janvier 1807], Carter Trans-MHS, Rosalie Calvert à Isabelle van Havre, 12 août 1810.

une, quelque fois deux le même soir, quoiqu'on envoie les invitations dix ou douze jours d'avance. Je ne puis bien juger du succès de Caroline ; elle paraît plaire assez et ne manque pas de danseurs, mais n'a pas d'amoureux déclarés jusqu'ici. Le Congrès cette année était très bien composé ; parmi les membres il y a quelques jeunes gens très aimables, mais aucun n'a grande fortune.

Madame Peter a une fille de vingt-trois ans qui n'est pas du caractère le plus aimable et elle ne voit pas d'un bon œil que Caroline est plus aimée et recherchée qu'elle. La fille aînée de Mrs Lewis, âgée de dix-huit ans, a été pendant trois ans à la même pension que Caroline et elles paraissaient s'aimer comme deux sœurs. Mon mari les ramena ensemble, elles firent leur entrée dans le monde en même temps, mais depuis leur amitié s'est entièrement refroidie. Je crois que Miss Lewis n'aime pas voir sa cousine tant mieux habillée qu'elle et par malheur elle a le plus mauvais goût possible et s'habille très mal. Sa mère est une charmante et aimable femme—c'est la plus intime amie que j'aie—mais elle n'a pas le bonheur d'avoir une sœur et une nièce qui s'intéressent au succès de sa fille et qui se donnent tant de peine pour la faire briller par le choix et l'élégance de sa parure. Je ne sais, chère amie, comment nous pourrions jamais vous remercier assez pour tous les soins que vous vous êtes donnés pour nous procurer tant de charmants habillements. Je vous ai écrit par ma dernière combien nous les admirions chaque jour d'avantage.⁵⁴¹

Caroline est dans ce moment à Baltimore chez sa cousine Mrs Rogers. Elle y restera une semaine. C'est la fille de Mrs Law. Elle épousa l'année passée un jeune homme de Baltimore d'une bonne famille et belle fortune. Elle a demeuré trois ans à la même pension et a beaucoup d'attachement pour Caroline, et est très instruite et aimable ; c'est une liaison très avantageuse pour elle.⁵⁴² La fille de Mr Carroll, Mrs Harper, qui avait envoyé sa fille aînée en France pour son éducation, vient d'apprendre sa mort et va partir pour l'Europe pour sa santé.⁵⁴³ Peut-être passera-t-elle par Anvers ? Une des filles de Mr Stoddert, dont vous avez habité la maison à Bladensburg, épousa quelques années passées Mr Campbell, membre du Sénat. Il vient d'être appointé ambassadeur en Russie.⁵⁴⁴ Il est possible qu'à leur retour ils passent par chez vous. Je le voudrais bien : c'est une de mes meilleures amies, elle pourrait vous parler beaucoup de nous tous. Mon papier me dit que je dois finir. Mon mari et Caroline se joignent aux sentiments d'amitié avec lesquels je suis

Votre affectionnée sœur

⁵⁴¹ Rosalie allude ici à deux filles des nièces de Calvert : celle de Martha Parke Peter (née Custis), Columbia Washington Peter (1797-1821) et celle d'Eleanor Parke Lewis (née Custis), Frances Parke Lewis (1799-1875). En ces années les Lewis avaient des difficultés financières, ce qui expliquerait pourquoi leur fille se sentait défavorisée par rapport à Caroline, si choyée pour son entrée dans le monde. Patricia Brady, *George Washington's Beautiful Nelly*, p. 14.

⁵⁴² Eliza Parke Rogers (née Law, 1797-1822), fille unique d'Elizabeth Parke Custis Law, avait épousé en 1817 Lloyd Nicholas Rogers (1788-1860).

⁵⁴³ Mary Diana Harper (1803-1818), fille de Catherine (« Kitty ») Harper (née Carroll). Pour la relation, longue mais tendue, entre Rosalie et Kitty Harper, voir Chapitre 2, note 77.

⁵⁴⁴ Harriet Stoddert Campbell (1788-1848) épousa en 1812 George Washington Campbell (1769-1848), sénateur du Tennessee ; il fut nommé Secrétaire du Trésor par James Madison en 1814 et ambassadeur en Russie en 1818, poste qu'il remplit jusqu'en 1821.

Rosalie Calvert à Charles Stier, Riversdale, 1 juin 1818⁵⁴⁵

[. . .] A présent, cher Frère, que mon petit secrétaire a copié tout ce qui était relatif à vos affaires, je dois vous dire quelques mots d'amitié. J'espère que vous avez reçu la lettre de Caroline qu'elle vous a écrit quelque temps en janvier, je crois. Je vous prie encore d'accepter mes remerciements pour toutes vos bontés pour elle. J'ai continué selon votre ordre à lui présenter à chaque nouvelle année un *Eagle* en votre nom.⁵⁴⁶ Je vois qu'il n'est point sur le compte des deux dernières années 1816 et 1817 et le créditerai en juillet. Je le présenterai avec plaisir à ma jolie petite Amélie la nouvelle année prochaine en votre nom.

Vous remarquez, et j'observe avec regret, que le premier *partner* [de danse] de Caroline était le secrétaire du ministre français. Est-il possible, cher Frère, que vous ayez oublié les forts préjugés que Mr Calvert et moi avons contre cette nation, préjugés que nos enfants héritent et qu'il serait impossible d'effacer ? Nous avons été obligés d'envoyer nos enfants aînés à des pensions dont le maître et la maîtresse étaient français, mais comme tous les écoliers et les écolières étaient américains, je n'ai pas craint que Caroline ou George puissent acquérir une partialité pour cette nation dont, heureusement, ils sont aussi éloignés que nous. N'avez donc aucune crainte que votre nièce ne puisse jamais s'attacher à un Français ! Mais le ministre M. Hyde de Neuville et son épouse sont très aimables ; ils voient plus de monde et donnent plus de parties de danse que personne à Washington. Enfin, c'est une maison où il est agréable d'aller, ainsi qu'à celle de M. Bagot, le ministre anglais. Caroline n'a pas jusqu'ici eu d'amoureux. Elle a une physionomie assez intéressante, mais n'est pas jolie, très petite de figure, et trop timide en société. Mon papier me dit que je dois finir [...]

Croyez-moi

Votre affectionnée sœur

PS J'écris à Mme van Havre par cette occasion.

Rosalie Calvert à Henri Stier, Riversdale, 4 août 1818, N° 88⁵⁴⁷

Mon cher Père,

J'apprends qu'un vaisseau va faire voile de Baltimore et, comme j'ai désiré depuis longtemps de vous écrire, je vais profiter de l'occasion. La dernière lettre que j'ai reçue de vous est celle du 10 janvier, à laquelle je répondis par mon n° 87 [du 9 avril]. Nous nous portons tous bien. George reviendra pendant son mois de vacances en septembre. Il va et vient maintenant tout seul de Philadelphie à ici. Nous comptons y envoyer Charles en octobre.

Je fus bien heureuse d'apprendre de Mr Landsdale que vous aviez si bonne mine et jouissiez d'une excellente santé. Il me dit que vous vous amusiez extrêmement avec vos tableaux et que le Mick était vraiment charmant. Mr Bagot, ministre anglais, dit qu'il pense

⁵⁴⁵ Calvert, CU-NYC. Cette lettre fut envoyée à Charles en double. Elle commence par une longue partie de deux pages sur les affaires, copiées par Caroline (mais coupées pour cette édition. Comme de coutume, Rosalie les envoya par des voies différentes pour s'assurer qu'au moins une arriverait à destination.

⁵⁴⁶ L'*Half-Eagle* était une monnaie d'or américaine de \$5, produite à partir de 1795. On l'appelait le *Half-Eagle*, parce qu'une face de la monnaie représentait l'aigle américain, et l'autre une Liberté (buste de femme, coiffée d'un bonnet).

⁵⁴⁷ Van Havre-S.

que vous avez fait un beau marché en achetant le *Chapeau de Paille* pour \$10 000, car c'est l'un des plus célèbres tableaux d'Europe et il s'y connaît en tableaux. Mr Gilmore vient d'arriver à Baltimore et aura sans doute vu votre collection. Je suis très curieuse de le voir.

Je vous envoie ci-joint une attestation de vie du ministre de France. Quelque temps passé, je reçus une lettre d'un agent du duc d'Orléans me priant de la lui envoyer pour recevoir les actions sur mon nom dans la tontine d'Orléans et comme je ne savais pas de quoi il s'agissait, j'ai cru qu'il valait mieux vous l'envoyer. Voudriez-vous la cacheter et la faire remettre à son adresse ? Si c'est pour recevoir des remboursements en mon nom, vous avez une procure que je vous envoyai un an passé. Je regrette beaucoup ne pouvoir vous envoyer encore une fois aujourd'hui votre compte et je crains que vous m'accuserez de devenir paresseuse, mais c'est tout de la faute de McEwen qui ne m'a pas encore remis celui de juillet. Vos dividendes de janvier et de juillet sont tous investis en 6% à 103,50.

Il y a bien longtemps que je n'ai reçu de vos nouvelles, ni de ma sœur, ni de Charles. Je vous prie de leur faire bien des compliments de ma part et à tous ceux de la famille qui se souviennent de moi. [...]

Votre très obéissante fille,

R. E. Calvert

Rosalie Calvert à Jean Michel van Havre, Riversdale, 11 janvier 1819 ⁵⁴⁸

Mon cher Frère,

Je viens de recevoir votre lettre du 3 septembre et 25 octobre et comme je suis devenue tout à fait une femme d'affaires, je m'empresse d'y répondre afin de vous envoyer (comme vous me le demandez, aussi vite que possible) l'acte des alluvions. J'y joins aussi une copie de votre compte jusqu'à octobre, et vous enverrai celui de janvier à la fin de ce mois, les banques ne payant que le 15 [janvier] ; le produit sera investi en 6%.

Votre lettre m'a fait le plus grand plaisir en m'apprenant que vous vous portiez tous si bien et par les détails que vous me donnez de papa. La plaisante description que vous me faites de vos médecins ne me tenterait pas de les employer. Je me réjouis donc beaucoup que vous avez fixé ce médecin anglais à Anvers. Si jamais vous aviez le malheur de le perdre, ce que j'espère n'arrivera pas, faites-en venir un d'ici, j'en connais de bien excellents. Nous en avons un depuis trois ans à Washington qui ne se méprend jamais, il n'y a pas moyen de mourir sous ses mains. Pour moi, je considère que, lorsqu'on a une famille, un bon médecin est plus nécessaire qu'une bonne table ou toute autre bonne chose.

Je dois avouer que nous n'avons pas ici des maris aussi complaisants que ceux dont vous me faites la description. Cette mode ne prendrait pas ici, je crois. Vous vous moquerez de moi, je suppose, lorsque je vous dis que c'est vraiment un plaisir de voir dans les sociétés de Washington combien les maris sont attentifs à leurs épouses et avec quelles politesse et amitié ils les traitent en public. Peut-être que dans quelques cas, cela n'est qu'un dehors et n'est pas sincère, mais c'est cependant agréable à voir. Pour une femme mariée d'avoir un galant, cela n'y est pas conçu et n'y serait pas souffert—on la chasserait de la société. Je voudrais pouvoir en dire autant de la conduite des jeunes gens, qui est très loin d'être ce qu'elle devrait, mais au moins ils cachent leur dépravité [sic] autant que possible et n'en font point paraître en public comme en plusieurs villes d'Europe.

⁵⁴⁸ Cal S-V.

Ni vous, ni ma sœur ne dites rien de Charles dans vos lettres. Comment se porte-t-il et à quoi s'occupe-t-il ? On me demanda à Philadelphie s'il n'avait pas fait des pertes immenses par la faillite de la maison van Ertborn. Je crains qu'il dirige mal ses affaires.

J'espère que votre entreprise dans le *polder* réussira bien, mais je n'aime pas que vous et Edward y allez gagner une fièvre. Ma sœur me dit qu'Edward aime beaucoup la chasse aux bécassines. Je voudrais qu'il vienne en tirer ici, nous en avons une quantité. L'autre jour mon mari tua le plus beau dindon sauvage que j'ai jamais vu—il pesait vingt livres et était extrêmement gras. Quelques jours avant, il tua onze perdrix et sept colombes. Trois Anglais qui étaient venus chasser avec lui tuèrent seize perdrix et sept bécassines en moins de quatre heures. A propos, connaissez-vous le vicomte de Quabeck et sa famille ? Il est envoyé ici par votre roi comme chargé des affaires. Il dîna ici l'autre jour et admira beaucoup notre dindon.

549

Mais adieu cher Frère, je dois finir en vous priant de me croire votre affectionnée sœur,
Rosalie E. Calvert

Rosalie Calvert à Isabelle van Havre, Riversdale, 11 janvier 1819 ⁵⁵⁰

J'ai été tout à fait effrayée aujourd'hui, ma chère Sœur, en recevant votre lettre du 1 octobre, de voir combien de temps s'était écoulé depuis que je vous avais écrit. Je ne sais comment cela arrive, car il n'y a pas de jour qui se passe sans que je [ne] songe à vous, sans que nous [ne] nous entretenions de vous tous. Avec le désir constant de m'entretenir avec vous en vous écrivant, le temps se passe insensiblement sans que je le fasse. Le fait est que j'ai plus d'ouvrage que je ne puis faire. Mon mari ne s'occupe de rien de ce qui concerne le ménage. Je dois tout diriger : domestiques, le vin, provision, enfin tout. Vous pouvez [vous imaginer qu'] avec une famille aussi nombreuse que la mienne et à la campagne, [où] on n'a pas l'assistance qu'on peut avoir en ville, combien je suis souvent accablée d'ouvrage. Lorsque nous avons du monde, Mr Calvert ne fait rien, tout le soin, tous les arrangements tombent sur moi.

Nous eûmes avant-hier un grand dîner de vingt personnes et fûmes obligés de placer la table d'un coin de la salle à l'autre, la salle n'étant pas assez longue pour placer la table comme de coutume. Nous devions avoir le ministre anglais, Mr et Mrs Bagot, mais le jour auparavant ils reçurent la nouvelle de la mort de la reine d'Angleterre et furent obligés d'aller en deuil et ne purent venir. Nous avons cependant le ministre de France et son épouse, celui de Prusse et le vicomte de Quabeck, chargé d'affaires de votre roi. D'où vient donc que vous ne m'en avez jamais parlé dans vos lettres ? C'est un aimable homme de très bonne compagnie et qui connaissait très bien notre oncle Albert [Stier], Mr de Rose d'Anvers et Mme d'Hovorst ; il vient de près de Bruxelles. Dites-moi si vous le connaissez ou sa famille. Comme il vient de mon pays, j'ai eu beaucoup de plaisir à le voir et à lui faire politesse. Celui que nous avons l'année passée, Mr Ten Cate, était un imbécile.⁵⁵¹

⁵⁴⁹ Alexandre Joseph, vicomte Goupy de Quabeck (1782-1867), ministre du Royaume-Uni des Pays-Bas à Washington de 1818 à 1825. *Annuaire de la noblesse* (1913), p. 239.

⁵⁵⁰ Cal S-V.

⁵⁵¹ La disgrâce pour cause d'endettement personnel du chargé d'affaires Ten Kate et son remplacement en 1817 par le Vicomte de Quabeck sont expliqués dans Johannes Cornelis Westermann, *The Netherlands and the United States, their Relations in the Beginning of the Nineteenth Century*, La Haye, M. Nijhoff, 1935, p. 325-327. Les connaissances anversoises de Quabeck sont : Albert Stier (1745-1816), frère d'Henri Stier, Charles de Roose de Baisy,

Notre société à Washington est extrêmement brillante cet hiver. Nous avons été à trois bals particuliers très splendides, l'un chez Mrs Tayloe, les autres chez Mrs Bagot et Mme de Neuville.⁵⁵² Nous avons eu à Riversdale deux dîners et comptons avoir un beau déjeuner où on dansera. A ces grands dîners on se met à table à 5 heures. Je crois que d'aller en société a fait beaucoup de bien à ma santé, car je me porte infiniment mieux maintenant.

Toute notre famille est en bonne santé. George est toujours à Germantown, où j'ai aussi envoyé Charles depuis octobre et il y est très content. Son frère ira au collège [à Harvard], je crois au printemps ou certainement l'automne prochain. Pour Eugenia, Henry et Julia j'ai eu pour la dernière année une gouvernante, mais je n'en suis pas satisfaite et vais tâcher d'en procurer une autre. Si je n'y réüssis pas, je devrai envoyer Eugenia à Philadelphie.⁵⁵³ Ma petite Amelia a deux ans et est charmante. Ne me trouvez-vous pas bien heureuse de penser qu'elle est la dernière. Je me crois en sûreté à présent de n'avoir plus d'enfants et m'en réjouis fort. Caroline n'a pas jusqu'ici fait un choix. Elle est très réservée, trop je pense, je n'ai jamais vu une fille si peu coquette.

Je vous ai écrit que les charmants habillements que vous nous avez envoyés l'année dernière sont aussi bons que neufs et nous en avons fait faire deux de nouveaux dans le même genre, ce qui nous servira pour cet hiver. Pour le prochain, je devrai vous prier de m'en envoyer encore un ou deux pour nous donner une idée des nouvelles modes. Je vous prierais aussi de nous envoyer, à Caroline et moi, chacune une capote, que vous appelez je crois « douillette ». S'ils arrivent vers la fin de décembre ce sera à temps, mais comme il y a souvent des aléas dans le départ des vaisseaux il vaudrait mieux les expédier, s'il est possible, à arriver ici vers le 1er décembre, surtout si le vaisseau est destiné pour Philadelphie, car nous sommes toujours une quinzaine, quelques fois plus longtemps, à recevoir ici ce qui arrive à Philadelphie, au lieu que de Baltimore nous l'avons en un jour. Il faut absolument que nous ayons nos chapeaux et douillettes avant le 1^{er} janvier pour aller le matin chez le Président. Nous en avons de vieilles qui servent pour sortir le soir ou lorsqu'il fait mauvais temps. J'espère que vous avez gardé nos mesures. Voudriez-vous aussi nous envoyer huit paires de souliers de danse pour Caroline et quatre pour moi. Ceux de l'année passée nous vont à ravir. Je vous prie de me dire quel est le prix de vos châles de cachemire s'ils sont beaux et si vous n'en avez pas de cachemire de France, qui sont moins chers et cependant jolis. Ceux qu'on apporte ici des Indes sont d'un prix énorme—de \$400 à \$600—et, à mon avis, pas beaux. Je dois vous faire une observation pour l'habillement de Caroline. Elle a beaucoup de gorge et les habits étaient un peu trop décolletés ; elle les aime à couvrir entièrement le col.

J'ai été très amusée de tous vos détails de la campagne de l'hiver passé et suppose qu'elle vient de s'ouvrir de nouveau avec de nouvelles recrues. J'espère que vous m'en donnerez une description. Mais d'où vient donc que parmi le nombre de ses adorateurs ma chère Louise ne peut faire un choix ? Je pense qu'elle doit être trop difficile. Et Edward n'a-t-il point encore éprouvé le pouvoir de Cupidon, entouré de tant de belles ? Cela est-il possible ? Papa a sujet de se plaindre qu'il n'est pas encore [arrière-] grand-papa. Il ne faut pas compter sur nous ici. Caroline est si dédaigneuse aux amants qu'elle en a renvoyé deux sans même leur permettre de s'expliquer et je ne connais personne ici que je désirerais avoir

(1768-1817) et Marie-Thérèse (née Moretus, 1790-1862), qui épousa en premières noces Constantin d'Hoogvorst (décédé en 1814) et en secondes noces (en 1815) le demi-frère de son mari décédé, Charles d'Hoogvorst (1788-1847).

⁵⁵² Ann Tayloe d'Octagon House ; lady Mary Bagot, épouse de l'ambassadeur du Royaume-Uni et la baronne Anne Hyde de Neuville, épouse de l'ambassadeur de France.

⁵⁵³ Pour plus d'informations sur l'école de filles de Mme Grelaud à Philadelphie et l'école de garçons de M. Constant à Germantown. Voir Chapitre 4, note 33.

pour gendre. Comment se porte mon filleul Jules et votre petite Clémentine ? Je m'imagine qu'elle ressemble à ma Julie.

Mais adieu ma chère Sœur, j'ai encore tant de choses à vous dire que si je ne finis pas à l'instant ma lettre ne partira pas à temps. Dites, je vous prie, mille choses de ma part à papa et communiquez-lui cette lettre, où j'ai assez parlé de moi-même pour vous ennuyer, je crois. Je vais en commencer une autre dans peu de jours et écrirai aussi alors à papa et à Charles.

Mille baisers à tous vos chers enfants et croyez-moi

Votre affectionnée,

R. E. Calvert.

Rosalie Calvert à Henri Stier, Riversdale, 13 mars 1819, N° 89 ⁵⁵⁴

Mon cher Père,

Il y a bien longtemps que je n'ai pas eu le plaisir de vous écrire et que je n'ai pas reçu de vos lettres. Je vous envoie ci-joint votre compte depuis novembre 1817 jusqu'à mars 1819 ; il aurait dû vous être parvenu depuis longtemps. La raison pourquoi j'ai converti une partie de vos actions dans la Banque de Washington en 6% est que les banques se sont tellement multipliées et la Banque des États-Unis leur fait tant de tort qu'elles ne peuvent continuer de donner de hauts dividendes.⁵⁵⁵ [De plus,] la charte de cette banque expirant dans trois années, il est incertain si le Congrès leur en accordera une nouvelle. Ce fonds étant à présent à 9 et 10 % au-dessus du *par* [valeur nominale], il m'a paru avantageux de le vendre. J'aurais vendu encore plus, mais il a fallu le faire en secret et en petites parties parce que, mon mari étant un des directeurs de cette banque, si nous avions offert toutes vos actions en vente, le fonds aurait tombé considérablement. Il m'a donc fallu attendre, mais après le dividende de mai prochain je vendrai le reste, surtout si le gouvernement fait une nouvelle levée pour payer pour la province de la Floride qu'il a acheté de l'Espagne.⁵⁵⁶ [...]

J'eus beaucoup de plaisir l'autre jour en rencontrant à Washington Madame Gilmore qui me dit avoir été à votre maison et que vous lui aviez montré votre belle collection de tableaux. Vous pouvez penser que je l'accablai de questions.

Les plaisirs viennent de finir, ainsi que la session du Congrès. Ils ont été très animés cet hiver et Washington très brillant. Caroline a été à dix parties de danse, outre des dîners, des parties de thé et des assemblées chez le Président, qui ont lieu tous les quinze jours. Il y a une assez bonne troupe de comédiens, mais nous n'y avons pas été, ni à plusieurs concerts et seulement à un bal public. J'ai trouvé que sortir deux ou tout au plus trois fois par semaine était assez souvent. Il y avait quelque chose chaque jour pendant les mois de décembre, janvier et février, quelquefois deux assemblées le même soir, mais je pense qu'il n'est pas avantageux pour une jeune personne d'être sans cesse en compagnie, un peu d'intervalle vaut mieux.

⁵⁵⁴ Van Havre-S.

⁵⁵⁵ L'opinion que la multiplication des banques locales avait contribué à la panique bancaire de 1819 était largement partagée. Voir, entre autres, les opinions de William Crawford, Secrétaire du Trésor, et de John Quincy Adams, Secrétaire d'État, citées dans Browning, *The Panic of 1819*, p. 170 et 178.

⁵⁵⁶ Par le traité Adams-Onís de février 1819 (négocié par John Quincy Adams pour les États-Unis et Luis de Onís pour l'Espagne) les États-Unis obtinrent de l'Espagne les territoires à l'Est du Mississippi (que Rosalie nomme la province de la Floride).

Caroline n’a pas jusqu’ici d’offre que nous désirions d’accepter. Un avocat, à moins qu’il n’ait des talents supérieurs, n’est pas un état désirable ; un négociant, quoique riche en apparence, est un état précaire ; ces deux nous avons donc refusés, ainsi que le fils aîné de Mr Ogle.⁵⁵⁷ Dans ce moment, le troisième fils de Mr Tayloe, dont vous devez vous rappeler, lui fait la cour.⁵⁵⁸ Il paraît aimable et est industriel. Son père l’a éduqué pour être planteur et lui donnera une jolie fortune quoiqu’il ait onze autres enfants. Du côté de la famille, ce parti est avantageux, quoique peu brillant par ailleurs. Le jeune homme a, je crois, vingt ans, est petit de figure, Caroline le reçoit assez bien. Je ne sais pas si je dois désirer que cela réussisse ou pas, mais je pense qu’étant encore si jeune elle fera mieux d’attendre, au moins une année de plus. Elle a été très courtisée cet hiver. Ses habillements étaient infiniment les plus beaux qu’il y avait à Washington—à l’exception de ceux de Mme Bagot et de la fille de Mme Monroe—et surtout ils étaient du meilleur goût, grâce à tous vos soins. Il y a une grande variété dans la société de Washington ; il y avait quelques jeunes filles très jolies, mais sans fortune. Aucun mariage n’a eu lieu dans notre cercle ; le luxe augmente tellement que les jeunes gens ont peur de se marier.

George est toujours à la même école, où j’ai aussi envoyé Charles le mois d’octobre passé. Ils y sont très contents et y apprennent bien. Nous enverrons George l’automne prochain à l’université de Cambridge près de Boston. [...]. Je viens de me défaire de la gouvernante que j’ai eue l’année dernière pour Eugenia, Henry et Julia. Elle n’avait pas une bonne méthode d’enseigner. Si je ne puis en trouver une autre qui soit meilleure, je devrai envoyer Eugenia à une école et enseigner les deux autres moi-même avec l’assistance de Caroline. [...]

Nos plaisirs d’hiver ont fini, mais je vais avoir beaucoup à faire pour diriger mon jardin potager ayant renvoyé dernièrement mon jardinier, un Allemand que nous avons acheté d’un vaisseau avec sa femme.⁵⁵⁹ Il ne s’y entendait pas du tout et ne connaissait pas une carotte d’un navet, quoiqu’il fût très industriel—il faisait plus d’ouvrage en un jour que trois ou quatre de nos nègres n’auraient fait dans le même espace de temps.

Nous dînâmes hier chez le Président. Je n’ai jamais rien vu de si splendide que la table : un superbe plateau doré au milieu, avec des corbeilles dorées remplies de fleurs artificielles ; tous les plats d’argent massif ; les cuillères, fourchettes et couteaux de dessert d’argent doré, les assiettes de belle porcelaine de France. La compagnie consistait en trente personnes, tous les ministres et leurs épouses et secrétaires. Il n’y avait que mon mari et moi (car on n’invite pas les jeunes personnes à ces dîners, ainsi Caroline n’y était pas) et le Général et Mrs Mason d’ici ; tous les autres étaient Européens. Je fus placée à table entre le

⁵⁵⁷ Voir lettre de Rosalie Calvert à Isabelle van Havre, Riversdale, 8 janvier [1818].

⁵⁵⁸ William Henry Tayloe (1799-1871), fils de John Tayloe III. Rosalie se montre exigeante car cette famille était une des plus importantes de Washington. John Tayloe III appartenait à la *gentry* fédéraliste virginienne et avait bénéficié d’une éducation prestigieuse en Angleterre (Eton et Cambridge). Planteur, homme politique et entrepreneur, il était considéré comme l’un des hommes les plus riches et respectés de son temps. En 1799, à la suggestion de George Washington, il fit construire dans la capitale Octagon House (la maison octogonale) pour sa famille grandissante. Située non loin de la Maison Blanche, elle servit de résidence temporaire pour James et Dolley Madison quand les Britanniques incendièrent la Maison Blanche en 1814. A partir de 1818, John Tayloe et son épouse s’y étaient réinstallés—cette belle demeure existe encore aujourd’hui. Laura Croghan Kamoie, *Irons in the Fire : The Business History of the Tayloe Family and Virginia's Gentry, 1700-1860*, Charlottesville, University of Virginia Press, 2007.

⁵⁵⁹ Rosalie mentionne ce jardinier allemand, *indentured servant* [serviteur sous contrat], dans Rosalie Calvert à Isabelle van Havre, 25 octobre-5 novembre 1816.

ministre anglais, Mr Bagot et celui de Russie, Mr d'Ashkof.⁵⁶⁰ C'était nous distinguer fort que de nous inviter avec une si brillante compagnie et Mme Monroe aussi bien que le Président nous firent l'accueil le plus flatteur, de sorte que je passai une soirée (car on dîne à 6 heures) extrêmement agréable.

Mais je dois finir, cher Père, en vous priant d'accepter les compliments de Caroline et de mon mari et de me croire avec l'attachement le plus dévoué,

Votre affectionnée et obéissante fille,
Rosalie E. Calvert

Rosalie Calvert à Charles Stier, Riversdale, 24 mars 1819 ⁵⁶¹

Cher Frère,

La dernière lettre que j'ai reçue de vous était du 12 juillet. Je vous ai écrit le 30 octobre et vous prie de me dire si vous avez reçu celle du 13 octobre, où était votre compte dont je vous envoie aujourd'hui la continuation. En février, j'ai envoyé aux Messieurs Van Neck la lettre de change de £547-12 sterling, mentionnée dans le compte. [...] J'ai envoyé à Messieurs Van Neck en date du 24 octobre une lettre de change de la Banque des États-Unis sur Messieurs Baring Brothers & Co, London, pour £182-5-3 sterling.

Lorsque mon mari fut dernièrement à Philadelphie, il examina les anciens livres de la Banque des États-Unis au sujet des dividendes que vous croyez n'avoir pas reçus sur le certificat de \$4000 de votre épouse. Il y vit que les dividendes depuis octobre 1809 jusqu'à avril 1811 avaient été payés à Simpson et mis à votre crédit dans la Banque. Vous devez donc les avoir reçus, je pense. Les dividendes sur vos \$10 000 Louisiane 6% en octobre 1816 sont inclus sous le nom de New 6% dans la somme de \$2252,56. Voyez mon compte de ces dates. Celui de janvier 1817 est aussi inclus sous le même nom dans la somme de \$3976,37, reçus à Philadelphie par McEwen à ces époques. Voyez, je vous prie, mes comptes de cette date p. 12 et 13.⁵⁶² En janvier 1817, ce fonds fut transféré à la Banque des États-Unis, comme vous l'aurez vu aussi par la liste envoyée alors. Si ce fonds n'avait pas été transféré à la Banque des États-Unis, il aurait été remboursé en janvier 1819. Vos certificats de vieux 6% arrivèrent à temps à Philadelphie et furent remboursés le 20 octobre, comme vous verrez par le compte ci-joint ; ainsi ce fonds n'existe plus. Les fonds que vous avez sous le nom de New 6% ne deviennent remboursables qu'après l'année 1824 ou 1826 et alors à la volonté du Congrès.

⁵⁶⁰ Il est probable que ce dîner fut donné en l'honneur du ministre anglais Charles Bagot, dont les responsabilités prirent fin en mars 1819. Hosford and Bagot, « Exile in Yankeeland », p. 50. Le général John Mason (1766-1849), fils de George Mason, l'un des pères fondateurs des États-Unis, était planteur, homme militaire, commerçant et entrepreneur à Georgetown. En 1796, quand John Mason épousa Anna Maria Murray (1776-1857) d'Annapolis, les Stier avaient été conviés à leur mariage. Marie Louise Stier à Charles Stier, 31 octobre ou novembre 1797, Letzter, *L'épopée américaine*, p. 73. Andreï Dashkof (1776-1831), initialement consul général de Russie à Philadelphie et ensuite ambassadeur à Washington (1811- 1817). Nina N. Bashkina, David F. Trask et United States Department of State, *The United States and Russia : The Beginning of Relations, 1765-1815*, Washington, U.S. Government Printing Office, 1980, p. 1131.

⁵⁶¹ Calvert, CU-NYC.

⁵⁶² À ma connaissance, ces pages de comptes pas plus que les comptes mentionnés dans d'autres lettres n'ont été conservées dans les archives consultables.

Selon votre description, Cleydael doit être beaucoup embelli par les changements que vous y avez faits.⁵⁶³ Je faisais l'autre jour à Caroline une description de ce beau château et voilà qu'une violente envie la prend d'aller le voir et les chers amis qui l'habitent. À présent, elle parle tous les jours d'aller vous surprendre un jour.

Caroline a été très courtisée cet hiver, mais n'a pas jusqu'ici d'offre qu'elle ou nous désirerions d'accepter. Il faudra voir ce que l'hiver prochain emmènera à Washington. À quoi vous amusez-vous pendant l'été, cher Frère, et quelles sont les occupations de ma Sœur, votre aimable Eugénie ? Je suppose que vous n'avez pas cette quantité d'occupations dans votre ménage, dont nous nous plaignons tant ici ? Nous n'avons fait que peu d'embellissements à Riversdale, mais cet été nous comptons faire un lac au midi de la maison, défricher et améliorer ce terrain qui est très mauvais et ne sert à présent que pour pâturages. Je voudrais que vous puissiez venir diriger nos *improvements* [améliorations] et nous dire où planter des touffes d'arbres, dont je compte d'en planter une grande quantité au printemps. [...] Caroline et son père sont allés faire une course à cheval chez notre voisin Lowndes.

Croyez-moi votre affectionnée sœur,
R. E. Calvert

Rosalie Calvert à Isabelle van Havre, Riversdale, 25 mars 1819 ⁵⁶⁴

Je vous ai écrit, ma chère Sœur, en date du 11 janvier en réponse à votre lettre du 5 octobre. C'est la dernière que j'ai reçue de vous, quoique vous m'en promettiez alors une autre en peu de jours, mais je suppose que comme moi vous êtes pour la plupart du temps accablée d'occupations. Je vous suis bien obligée pour tous les détails que vous me donnez sur votre société, qui m'ont beaucoup amusée et j'espère que vous m'en donnerez encore de votre campagne d'hiver et surtout parlez-moi beaucoup de Louise et d'Edward et de tout ce qui vous regarde. J'espère que dans la suite vous ferez une bonne récolte dans le *polder* que vous avez entrepris, sans que mon cher Edward y aille gagner la fièvre. Avez-vous cet hiver donné encore un aussi joli bal que celui de l'année passée ? Enfin, donnez-moi beaucoup de détails surtout sur la manière de vivre de papa et à quoi il s'amuse toute la journée.

Vous me demandez de vous dire quelles sont les familles qui voient le plus de monde à Washington. Les ministres d'Angleterre et de France donnent un grand dîner chaque semaine et reçoivent du monde, l'un le lundi soir, l'autre le samedi. Tout le monde y va qui leur ont [sic] été présentés et ils donnent une invitation pour la saison à ceux de la première classe. On y danse, ces parties sont extrêmement agréables, on y va un peu moins parés qu'à un bal. Outre cela, ils donnent deux ou trois grands bals, où il y a un souper froid extrêmement splendide, mais où la société, étant plus nombreuse, est aussi plus mélangée—entre trois cents et quatre cents personnes. Nos trois secrétaires, celui d'État, de Guerre et de la Trésorerie, donnent aussi des dîners et deux ou trois grandes parties de danse, outre les parties de thé où l'on ne danse pas. Après les ministres et les secrétaires, Mr Tayloe est un de ceux qui voient le plus de monde.⁵⁶⁵ Il a un dîner chaque semaine et a donné un bal et des parties de thé. Notre nièce, Mrs Peter, n'a pas donné de dîner, mais trois bals et quelques parties de thé.⁵⁶⁶ Il y a un bal public tous les quinze jours et tous les quinze jours une assemblée chez le Président, où on va à 8h et retourne à 10h. On s'y amuse en se promenant

⁵⁶³ Depuis 1809, Charles et Eugénie Stier occupaient Cleydael en été.

⁵⁶⁴ Cal S-V.

⁵⁶⁵ Les fêtes d'Octagon House, réputées à Washington.

⁵⁶⁶ Martha Peter de Tudor Place.

d'une salle à l'autre, en causant avec ceux qu'on rencontre de connaissances. Tous les ambassadeurs avec leurs familles sont obligés d'y être, ainsi que tous nos fonctionnaires publics, militaires, etc. Il y a toujours à Washington pendant la session du Congrès un grand nombre d'étrangers, ce qui rend la société très agréable et variée. Il y a un théâtre et une assez bonne troupe, mais il n'est pas beaucoup fréquenté par la première classe—nous n'y avons jamais été. Il y avait aussi un *Circus*, où l'on représentait extrêmement bien et avec de très beaux chevaux : il y eut une douzaine de concerts, de récitations, etc.⁵⁶⁷ Enfin, il n'y eut pas de jour qu'il n'y avait quelque chose, souvent deux ou trois parties la même soirée. On est obligé d'envoyer les invitations dix ou douze jours d'avance, une quinzaine pour être sûr de son monde.

Vous vous étonnez que nous préférions de retourner dans la nuit plutôt que de prendre des chambres en ville, mais je suis sûre que si vous aviez comme nous essayé les deux manières, vous préféreriez aussi de revenir. Nous avons une voiture bien fermée, des chaussons faits exprès qui tiennent nos pieds aussi chauds que possible, nous avons fait de grands manteaux de soie avec la double ouate en dedans, avec une *calash* qui ne chiffonne pas du tout nos habits ni nos coiffures.⁵⁶⁸ On a toujours une place où on met les manteaux, de sorte que nous sommes bien moins en danger en allant à une partie de danse d'attraper froid qu'en allant dans notre propre maison d'une chambre à l'autre. Et puis, je n'aime pas de laisser mes enfants ni ma maison en hiver.

Caroline n'avait que trois habillements de danse, avec lesquels elle est allée à quatorze parties de danse. Ils sont presque aussi frais que le premier jour qu'elle les porta et pas du tout chiffonnés, seulement les jupons de satin sont un peu souillés au bas, mais ce qu'on n'aperçoit pas le soir. Nous avons fait un habillement exactement comme celui avec la guirlande de géraniums, seulement garni de rose au lieu de ponceau et j'y ai mis une des garnitures de roses, ce qui faisait un très joli costume. Sa robe de satin broché blanc est aussi très fraîche, ainsi que celle en chenille bleu. Ces habits lui serviront encore très bien l'hiver prochain, mais comme je crois qu'il y aura beaucoup d'élégance et que la session du Congrès sera très longue l'année prochaine, j'aimerais d'avoir quelque chose de nouveau et vous prie d'envoyer à Caroline un habillement de danse, mais qui ne soit pas trop dispendieux.

Voudriez-vous aussi nous envoyer plusieurs de ces petites figures gravées pour habillements du matin et du soir, comme ceux que vous nous envoyâtes. Avec cela nous pourrions imiter vos modes. Voudriez-vous aussi nous envoyer deux capotes ouatées—pelisses ou douillettes, je ne sais comment vous appeler cela, l'une pour moi, l'autre pour Caroline. Nous portons cela le matin pour faire des visites. Je ne les désire pas trop magnifiques car on ne peut porter la même plus de deux ou trois années. Voudriez-vous aussi nous envoyer à chacune trois paires de souliers qui correspondent à la capote et, en outre, deux paires de blancs pour moi et six paires de souliers de danse blancs pour Caroline. Aussi deux chapeaux pour porter avec les capotes, celui de Caroline avec des plumes et le mien sans, car j'ai cinq assortiments de plumes qui sont très bonnes et on les blanchit très bien à Philadelphie ainsi que la [dentelle] blonde.

⁵⁶⁷ La compagnie de théâtre équestre de Pépin et Breschard, arrivée d'Europe en 1807, fit des tournées aux États-Unis pendant une dizaine d'années. Au début du dix-neuvième siècle, un « cirque » désignait un bâtiment de théâtre équestre, où toutes sortes de spectacles pouvaient se donner. Isaac J. Greenwood, *The Circus, its Origin and Growth prior to 1835*, New York, B. Franklin, 1970.

⁵⁶⁸ La *calash* (anglais) ou calèche est une sorte de capuchon renforcé, qui s'attache autour de la tête pour protéger la coiffure. Elle peut aussi désigner un manteau ample qui enveloppe tout le vêtement. Charlotte Stephan, « La robe en France, 1715-1815 : nouveautés et transgressions », *Art et histoire de l'art*, 2014, p. 100-101.

Il faudra observer à la tailleuse que Caroline a gagné d'embonpoint et qu'elle devra faire le corsage plus large que la dernière mesure. Elle désire aussi que l'habit de danse soit un peu moins décolleté qu'on ne les porte en France. Ayant beaucoup de gorge, elle aime ses habits à venir très haut sur le col. Les souliers de Caroline sont d'exacte mesure, mais j'aimerais les miens un peu plus larges et ma capote pas trop courte de corsage, ni trop serrée. Il serait bon qu'elle nous envoie aussi un peu de l'étoffe pour servir en cas d'accident. Le corsage que vous m'envoyâtes reste ouvert autant que ceci.....⁵⁶⁹ Je crois que je suis infiniment plus grosse que vous ne l'êtes, surtout aux hanches.

Je vous serais aussi infiniment obligée de nous envoyer quelques patrons et broderies et si vous rencontriez par hasard encore des garnitures aussi bon marché et dans le même genre que cette charmante guirlande de géraniums qui était en bas de la robe de tulle et qui n'est marquée que 20 francs sur le compte, vous me feriez plaisir de m'en envoyer trois ou quatre. Cela serait joli pour faire des présents de [la part de] Caroline à ses amies.

Il faudrait que nous ayons ces objets le 1^{er} décembre au plus tard ou, s'il était possible, au milieu de novembre. Si le vaisseau arrive à Baltimore le 1^{er} décembre, ce sera très à temps, mais s'il arrive à Philadelphie après que les rivières sont gelées, nous sommes quelquefois un mois à les avoir de là. En été ce n'est rien car alors les *packets* [bateaux] viennent en une semaine. Je crains, chère Sœur, que ceci va vous donner encore bien de l'ouvrage, mais voilà ce que c'est d'avoir si bien exécuté nos premières commissions, cela vous en attire d'autres. Je vous prie cependant de ne pas vous donner tant de peine. Prenez seulement ce que vous trouvez de joli, sans vous fatiguer à trouver mieux.

Nous avons bien ri de vos craintes et de celles de Louise qu'un Français pourrait tourner la tête à Caroline. Soyez tranquille : Caroline danse souvent avec des Français, mais ne les aime pas du tout et les trouve bien inférieurs, dit-elle, à ses compatriotes. Elle est Américaine du fond de l'âme et dit qu'elle est très décidée à n'épouser qu'un Américain. Elle est très difficile et quoiqu'elle ait eu plusieurs offres cet hiver, je ne vois pas dans ce moment d'espoir de l'établir. Aucun beau n'a fait la moindre impression sur son cœur et j'en suis bien aise car aucun de ceux qui lui ont fait la cour je n'aurai aimé d'avoir pour mon gendre et je ne serai pas étonnée si l'hiver prochain se passe comme le dernier. En vérité, je ne désire pas qu'elle se marie avant vingt-quatre ans.

Nous fûmes l'autre jour à un grand dîner chez le Président, extrêmement splendide. Tous les ministres étrangers y étaient. J'étais assise à table entre l'ambassadeur d'Angleterre et celui de Russie. Mme Monroe me fit l'accueil le plus flatteur ; elle fait les honneurs avec beaucoup de grâce et de dignité. C'est une charmante femme, bien supérieure à la dernière présidente [Dolley Madison]. Elle est d'une des meilleures familles et a reçu une excellente éducation, a été plusieurs années en France et en Angleterre. Lorsque Mr Monroe y était ambassadeur, sa fille aînée (qui est mariée) a été éduquée à Paris, elle est on ne peut plus aimable. La cadette a été à la même école avec Caroline et en revint le mois passé, elle fut ici hier pour voir Caroline. Mme Monroe et ses filles et quatre ou cinq autres dames de Washington reçoivent leurs habillements de Paris, mais ils ne sont pas de si bon goût que les nôtres.⁵⁷⁰

⁵⁶⁹ Elle laisse un espace d'environ 8 cm blanc pour indiquer de combien la couturière devra élargir son nouveau corsage.

⁵⁷⁰ Les Monroe avaient envoyé leur aînée, Eliza (1786-1840) à l'école de Madame Campan, quand la famille vivait en France ; elle s'y était liée avec Hortense de Beauharnais (1783-1837), belle-fille de Napoléon Bonaparte. Leur cadette, Maria Hester, fréquenta la même école française à Philadelphie que Caroline Calvert. En écrivant que les robes parisiennes des dames Monroe n'étaient pas choisies avec autant de goût que celles qu'Isabelle choisissait

Nous avons ici toutes sortes de plaisirs, mais point de parties de jeu et j'en suis bien aise. Aux bals, il y a quelquefois quatre ou cinq tables de jeu pour les hommes, mais aucune femme ne joue. On va aux parties de danse à 8h et on les quitte à 11h. Nous sommes une heure et un quart à revenir à la maison et dans notre lit avant une heure. Vous me dites avoir été étonnée que j'ai laissé Caroline passer une semaine, sans l'accompagner, avec sa cousine Mme Rogers, mais je suis sûre que vous ne le désapprouveriez pas si vous la connaissiez. C'est une femme comme il y en a peu, elle est extrêmement et sincèrement attachée à Caroline, avec beaucoup de prudence, et je puis compter sur elle.

[...] Dans cette lettre est la continuation du compte de votre mari, que je lui avais envoyé le 11 janvier. Dites-lui que j'insiste et que je le prie de vouloir toujours réviser les comptes et, s'il trouve la moindre erreur (ce qui, vous sentez, peut arriver souvent), j'espère qu'il me l'écrira ; ce sera me faire un vrai plaisir. N'est-ce pas ma chère nièce [Louise] qui a copié les comptes que vous m'avez envoyés ? Il me paraît qu'il y a une méprise faite en ajoutant les montants. Je joins ici une exacte copie de la sienne où je marque en crayon où il me paraît qu'il y a une méprise. Je ne m'y connais pas à la différence entre argent courant et argent de change, ainsi je vous prie de l'arranger. Vous aurez vu sur mon compte de novembre 1817, page 14, que j'ai mis à votre crédit la somme de \$800 pour mes commissions. N'en ayant pas alors reçu les comptes, je ne savais pas exactement le montant. Dites-moi si vous auriez préféré que je vous l'eusse envoyé en une lettre de change. Je suppose donc qu'il vous restera environs \$250 pour défrayer mes [nouvelles] commissions.

Je crains, ma chère Sœur, que vous devez être lasse de toutes mes balivernes, ainsi je finirai en vous embrassant, ainsi que Louise et tous vos enfants. Bien des compliments à votre mari et dites-lui qu'il est bien paresseux de m'écrire si rarement.

Votre affectionnée sœur,
R. E. Calvert

Henri Stier à Rosalie Calvert, Anvers, juin 1819 ⁵⁷¹

Je me trouve embrouillé avec les numéros de mes lettres, c'est pourquoi je recommence aujourd'hui avec N° 1. Je vous ai écrit en date du 1 juin, par laquelle je vous ai dit que mon retard provenait de ce que, attendant tous les jours une lettre que vous me promettiez, le temps s'est écoulé. Je viens de recevoir la vôtre N° 89 du 13 mars, avec votre compte jusqu'à janvier 1819 inclusivement. Je trouve des observations à faire, comme vous le verrez par la note ci-incluse pour vous faciliter le redressement avec McEwen.

J'ai pris beaucoup d'intérêt à ce que vous m'écrivez, ainsi qu'à votre sœur, de votre cour d'hiver et de votre fille. Vous voilà lancée dans le grand monde et dans une ville où doit régner un luxe effréné qui doit augmenter successivement et [être] d'autant plus fatal pour les sages qu'ils ne peuvent pas refuser d'en suivre le cours, étant tous à peu près d'une même condition et dans un cercle étroit dont on ne peut sortir. À Paris, à Londres et dans toutes les capitales, la population est grande et nombre de différentes sociétés peuvent s'y former par les différences de condition et de naissance des individus. À Washington, [par contre,] tous sont et seront ou voudront être encore longtemps égaux en tout. Vous êtes, sans doute, dans une situation d'y figurer et assez sage pour ne pas vous laisser séduire et entraîner, mais vos enfants pourront-ils faire de même ?

pour Rosalie et Caroline, Rosalie fait un gentil clin d'œil à sa sœur, à qui elle est très reconnaissante.

⁵⁷¹ Cal S-V, copie du carnet de lettres d'Henri Stier.

Ayez donc bien soin par leur éducation de les prémunir contre l'extravagance et, tout en les laissant jouir d'un certain luxe dans leur entrée dans le monde, apprenez-leur qu'ils doivent pouvoir dans la suite vivre avec modération, dans un bon et sage établissement. De bons principes sont de la plus grande importance pour vos aînés ; les autres pourront suivre leur exemple et en seront contents. Ayez soin de leur inspirer le goût de s'occuper, l'oisiveté étant leur ruine. Voilà des réflexions qui vont mettre la bonne mère dans de grands embarras et de grands soucis ! Faites voir à Caroline que pour la faire briller un moment vous avez dû accumuler d'avance les moyens et que cela ne peut et ne doit continuer toujours ; que ce que vous faites pour elle, elle devra aussi le faire pour sa famille future.

Revenons-en à Caroline. Je vois maman bien glorieuse de voir sa fille fort recherchée. Vous êtes riche, mais vous avez la réputation de l'être dix fois plus que vous ne l'êtes effectivement ; cela demande de la prudence. Le jeune Tay[loe], joli petit garçon, scion d'une famille de onze [enfants], qu'est-ce que nous ferons de cela ? Je connais très bien le père, homme riche en propriété et en énergie, [mais] très pauvre pour ses enfants par son luxe, ayant bâti le premier palais à Washington, premier à toutes les courses de chevaux, faisant les honneurs de la ville, voilà l'homme. Dites-moi à présent comment est la femme ? Il y a sans doute de grands avantages à s'allier avec une nombreuse famille, quand le bonheur les conduit à une bonne fin, mais il y a des chances pour un résultat contraire. Le caractère du père me fait prévenir qu'il sacrifiera ses enfants pour son aîné, [comme un] milord anglais. Le prétendu n'est que le troisième, bien frêle, n'attirant pas l'ambition de son père. Votre fille est-elle sage au point de ne pas être éblouie par l'éclat ? Pesez bien tout cela et surtout assurez-vous d'un établissement solide du jeune époux à ce jour, en ne calculant pas sur un avenir [hypothétique].⁵⁷²

Ne concluez pas, de ce que je vous en dis, que je suis contraire à cette perspective. Horace dit que la vieillesse a le grand défaut d'être méfiante et d'avoir la manie de vouloir donner conseil. Caroline est le sujet continuel de mes pensées, parce que je sais que de son sort dépend une partie de votre bonheur. Dites-lui, en attendant que nous lui envoyions [plus] de jolis habits pour faire des conquêtes, que les habits s'usent et que les conquêtes ne se conservent que par l'amabilité. Horace me dit que je dois cesser de retarder et que je dois laisser à vos frère et sœur de vous raconter ce que l'on fait ici.

Je vois par votre compte de janvier 1819 [...] que vous ne portez que deux louis pour Caroline. J'ai augmenté pour mes autres petits-enfants qui ont fait leur entrée dans le monde jusqu'à dix louis. Il faudra donc augmenter le nouvel-an de Caroline de huit louis.

Rosalie Calvert à Isabelle van Havre, Riversdale, 25 juillet 1819⁵⁷³

[...] Acceptez, ainsi que ma chère Louise, nos compliments sur son mariage, qui je suppose a eu lieu avant ceci.⁵⁷⁴ Puisse-t-elle jouir de tout le bonheur dont l'état qu'elle va embrasser est susceptible est le souhait auquel nous nous joignons tous ici. Son choix doit vous être bien agréable puisque vous connaissez si bien le jeune homme et que toute la

⁵⁷² Henri Stier peint un portrait négatif de John Tayloe III, propriétaire d'Octagon House, qui représente à ses yeux le matérialisme ostentatoire. Pour la réponse, voir Rosalie Calvert à Henri Stier, Riversdale, 22 novembre 1819.

⁵⁷³ Cal S-V.

⁵⁷⁴ Louise van Havre épousa Jean Marie [dit John] della Faille de Leverghem (1780-1848) le 18 août 1819. Schmitz, *Les della Faille V*, p. 286-87. Rosalie savait que sa lettre ne pourrait atteindre sa sœur avant le mariage.

famille est si respectable. C'est une chose bien importante que l'établissement de nos enfants. J'espère que Caroline fera un aussi bon choix que sa cousine dans trois ou quatre années ; je ne le désire pas plus tôt. Je suis curieuse de savoir si vous avez accompagné les jeunes mariés dans leur voyage. Il faut me donner bien des détails de la noce. Si cette vilaine mer ne nous séparait, je serais venue en être.

Je vous remercie pour les détails que vous me donnez au sujet du V[icomte] de Q[uabeck] et nous ne l'inviterons certainement plus ici, mais il n'y avait aucun sujet de vous alarmer, seulement j'étais étonnée que vous ne m'aviez fait aucune mention [de lui] lors de son arrivée en Amérique. [J]e désirais savoir si c'était un homme qu'on pouvait demander en famille ou non. Il a dîné trois ou quatre fois ici lorsque nous avions du monde et, ne connaissant pas sa conduite ni son caractère, il me paraissait aimable alors. Il n'y avait cependant aucun danger pour le cœur de Caroline ; elle est Américaine du fond de l'âme et paraît décidée à n'épouser qu'un Américain.

Vous ne me paraissez pas, ma chère Sœur, être du tout au fait de notre caractère et de notre manière d'être. Il faut faire quelques questions sur nous lorsque vous rencontrez des personnes qui viennent de Washington et je suis sûre qu'alors vous n'aurez plus aucune crainte pour votre nièce ni sa maman, car il me paraît que vous pensiez qu'une de nous ne pouvait échapper aux charmes du beau V[icomte], qui a plus de quarante ans et n'est pas, à beaucoup près, irrésistible ! Nous errons [sic], je pense, plutôt de l'autre côté, étant trop hautaines, et vous pouvez être assurée qu'aucun homme qui n'est pas bien connu ainsi que sa famille ne réussira auprès de Caroline. Elle a refusé un jeune avocat de Baltimore d'une très bonne famille, mais peu de fortune. Le fils aîné de Mr Ogle, non plus, n'a pu réussir à lui plaire. Depuis quelque temps, le troisième fils de Mr Tayloe lui fait la cour, mais je ne crois pas qu'il réussira, même si sous quelques rapports c'est un bon parti. C'est une des meilleures familles d'ici : son père a une très grande fortune, mais il a plusieurs enfants. Le jeune homme a un excellent caractère et une très bonne conduite.

Par ma lettre du 25 mars je vous avais demandé de nous envoyer quelques objets de toilette, mais je suppose que par le mariage de Louise cela ne pourra se faire, surtout si vous les accompagner en voyage. Ainsi, chère Sœur, si cela vous causait le moindre embarras ne le faites pas, je vous prie, surtout parce que je crois qu'il y aura très peu de parties de plaisir l'hiver prochain. Tout le monde est si mal à son aise par la dépression des banques qu'un grand nombre de personnes devront raccommode leurs vieux habits au lieu d'en faire des nouveaux.⁵⁷⁵ [...]

Votre affectionnée sœur,
R. E. Calvert

Rosalie Calvert à Isabelle van Havre, Riversdale, 17 septembre 1819⁵⁷⁶

Ma chère Sœur,

Je viens de recevoir votre lettre du 9 et 10 juin et ne conçois pas comment elle a pu être trois mois en chemin d'Anvers à Philadelphie et il paraît que mes lettres sont aussi bien longtemps à vous parvenir. Je suppose que les vaisseaux sont souvent détenus dans les ports après que nos lettres sont à bord. Je vous ai écrit en date du 25 mars et 30 juillet. J'ai reçu les vôtres du 30 mars et 5 avril. J'ai eu beaucoup de plaisir à lire les détails que vous me donnez sur vos enfants. Sans doute, avant ceci, votre chère Louise est devenue Madame della Faille ?

⁵⁷⁵ Pour plus d'informations sur la panique bancaire de 1819 et la crise économique qui s'en suivit, voir Browning, *The Panic of 1819*.

⁵⁷⁶ Cal S-V.

Puisse-t-elle être aussi heureuse que, je suis sûre, elle le mérite. J'espère que je recevrai bientôt bien des détails sur comment la noce s'est passée. Donnez-moi aussi quelque description de son trousseau et un plan de votre déjeuner, que j'imagine avoir été très brillant. J'approuve votre projet d'aller coucher à Cleydael et m'intéresse à savoir si vous avez été du voyage ensuite. Je crois que cette tournée vous ferait beaucoup de bien.⁵⁷⁷

Je vous suis certainement obligée de tous les soins que vous avez eu pour mes commissions. Si j'avais prévu le mariage de Louise, je ne vous en aurais pas chargée, car je crains que cela vous aura causé beaucoup d'ouvrage dans un moment que vous en aviez déjà de trop.

Je vous ai écrit dans ma dernière que vous n'aviez rien à craindre sur le sujet d'un certain monsieur [Quabeck] de chez nous. Avant d'avoir reçu votre lettre, nous l'avions invité trois ou quatre fois ici, mais depuis je ne l'ai pas vu et nous ne l'inviterons plus dans la suite. Il s'est très bien conduit jusqu'ici. J'ai remarqué au commencement de son séjour à Washington qu'il n'aimait pas qu'on s'informait après sa femme et sa fille (car vous savez qu'ici on sait tout et il lui aurait été impossible de cacher qu'il était marié). Pour ce qui est d'intriguer avec des femmes mariées, ce n'est pas connu ici (dans le premier cercle) et n'y serait pas souffert ; ainsi, s'il continue à Washington, il devra continuer à se bien conduire, bon gré mal gré.

J'espère que ni papa ni Edward n'auront eu de retour de cette fièvre tierce. Quel bonheur que vous avez ce médecin anglais établi à Anvers. Dites à papa que je lui écrirai dans peu, par une autre occasion que celle-ci.

Nous nous portons très bien. George et Charles sont ici pendant un mois de vacances, de sorte que j'ai tous mes enfants à la maison. Je tâcherai de vous écrire plus souvent dans la suite, surtout à papa, mais vous ne pouvez vous faire aucune idée combien j'ai beaucoup à faire. Mes domestiques sont très négligents et mon mari ne fait absolument rien que diriger ses terres. Les vins, provisions, ouvrages des domestiques, chevaux, voitures, jardin, laiterie, tout cela est à ma charge. Puis tous nos habits, linge, etc. depuis les miens jusqu'à ceux d'Emily sont tous faits à la maison.⁵⁷⁸ Je dois diriger tout cela, souvent les couper et ajuster moi-même. Depuis l'hiver, je n'ai plus de maîtresse d'école pour mes trois [plus jeunes] enfants. Caroline leur donne des leçons, mais cela me prend cependant quelque temps aussi. Et puis, je ne suis pas si forte que j'étais et dois me ménager. Lorsque nos domestiques sont malades, nous employons un médecin de Washington, mais il faut préparer ici tous les remèdes et tout cela prend beaucoup de temps et vous pouvez penser que parmi un si grand nombre de nègres il y en a souvent de malades. Il y a des gens qui font plus en une heure que d'autres en un jour, mais je ne suis pas de ce nombre et sans être paresseuse je suis lente à tout ce que je fais. Voudriez-vous dire à Charles que je lui écris aujourd'hui, mais que j'enverrai la lettre par un autre vaisseau que celle-ci.

Embrassez vos enfants pour moi et croyez-moi

Votre affectionnée sœur,

R. E. Calvert

⁵⁷⁷ Rosalie fait allusion au voyage de noces de sa nièce, commençant par une nuit à Cleydael, chez Charles et Eugénie Stier. La coutume du voyage de noces était encore nouvelle sur le continent et venait d'Angleterre, d'où le nom qu'on lui donnait de « voyage à la façon anglaise ». Charles et Eugénie en avaient fait un eux aussi après leur mariage en été 1804, séjournant plusieurs mois à Paris, jusqu'au printemps 1805. Voir Charles Stier à Henri Stier, octobre 1804.

⁵⁷⁸ Emily est le petit nom de leur cadette, Amelia (1816-1820).

Rosalie Calvert à Henri Stier, Riversdale, 22 novembre 1819, N° 90 ⁵⁷⁹

Cher Père,

[...] Je vous remercie pour les conseils que vous me donnez au sujet de Caroline et suis entièrement de votre avis sur son établissement. Je vous suis aussi bien reconnaissante de l'offre que vous avez la bonté de nous faire de nous aider pour sa dot, mais cela serait déraisonnable de notre part. Ayant sept enfants à pourvoir, vous pouvez penser que nous sommes aussi économes que notre situation et condition le permettent (je crains, dans les yeux du public, peut-être trop), mais je trouve un vrai plaisir à économiser pour mes enfants. Ainsi, lorsque Caroline décidera de s'établir, nous trouverons le moyen d'y pourvoir sans profiter de votre généreuse offre. Mon plan est de lui donner une pension pour commencer ; cela est le meilleur [sic] dans ce pays sous tous les rapports ou bien, si elle épouse un planteur, de lui acheter une terre dans notre voisinage, mais il est impossible de rien décider à ce sujet avant que de savoir quel sera son choix. Chez vous [à Anvers] tout est réglé, il n'y a qu'une manière de vivre, mais ici, vous le savez, c'est bien différent.

Dans ce moment elle n'a pas d'amoureux, ayant donné son congé au fils de Mr Tayloe. Vous vous trompez, cher Père, sur le caractère de cet individu. Il y a peu de personnes aussi économes et sa femme est absolument avare. Il ne s'occupe plus, depuis plusieurs années, de courses de chevaux ; ils ont de beaux équipages et font belle figure dans la société, mais font tout cela avec la plus grande économie. Le fils aîné a épousé, contre le gré de ses parents, une très charmante fille mais qui n'avait pas un sou.⁵⁸⁰ Son père lui a cependant donné une belle plantation, mais je crains qu'il aime mieux de boire que tout autre chose, mauvaise habitude qu'il a contracté dans la Marine, où il était lieutenant pendant la dernière guerre. La fille aînée a épousé un homme de fortune.⁵⁸¹ Je ne sais ce qu'elle a reçu de son père, peut-être une pension, ou je crois que plus probablement il lui fait des présents de temps en temps. Il y a une autre fille de dix-huit ans, extrêmement aimable, industrielle et sage et deux fils, auxquels il a donné à chaque une plantation fournie avec tout ce qu'il faut et ils lui payent (au père) 2% par an. Voilà une longue histoire d'une famille qui désire beaucoup de s'allier avec la nôtre, mais je ne prévois pas que cela aura lieu. Le père est un homme que personne n'aime et je crains que plusieurs de ses enfants lui ressemblent.

Acceptez, cher Père, les remerciements de Caroline, joints aux miens, pour votre cadeau de Nouvel An que vous m'ordonnez de lui donner ainsi que pour votre promesse du beau cadeau de noces. Lorsque je vois la probabilité qu'elle s'établisse [sic], je vous en ferai part. Dans ce moment, je n'en vois pas. Vous me demandez s'il y a des bijoutiers en diamants ici. Il y en a plusieurs à Philadelphie et l'un d'eux travaille extrêmement bien et on peut s'y fier. Je lui ai fait monter une paire de boucles d'oreilles d'améthystes et des diamants que feu ma mère m'avait donnés et il l'a fait extrêmement bien. A moins que ma fille n'épouse un homme extrêmement riche, je crois qu'il n'est pas désirable de lui donner des diamants. Je préférerais de lui donner un petit service ou quelques articles d'une vaisselle d'argent, ce qui

⁵⁷⁹ Van Havre-S.

⁵⁸⁰ John Tayloe IV (1793-1824) épousa en 1817 Maria Forrest (1799-1870).

⁵⁸¹ Henrietta Hill Tayloe (1794-1832) épousa en 1815 Henry Greenfield Sothorn Key (1790-1872) de famille fortunée. Son frère, Francis Scott Key (1779-1843) composa en 1814 les paroles de ce qui deviendrait plus de cent ans plus tard les paroles de l'hymne national américain, *The Star-Spangled Banner*. Les Stier avaient rencontré Francis Scott Key à Annapolis, où il avait épousé la fille de leurs amis Lloyd.

serait plus utile. Caroline est très sage et très modérée dans ses désirs. Elle n'aime pas ce qui n'est qu'ostentation.

Vous avez bien raison, cher Père, en disant que nous avons la réputation d'être dix fois plus riches que nous ne le sommes. En effet, toutes les fortunes ici sont toujours exagérées au double, quelquefois au quadruple de leur valeur réelle ; la nôtre infiniment plus par raison des fonds, qui à chaque quartier me passent par les mains, vous appartenant.

George est depuis un mois à l'université de Cambridge, près de Boston. J'espère qu'il y fera bonne figure. Il devra y rester trois années pour passer par toutes les classes. Cambridge est, de l'avis de tout le monde, la meilleure université de l'Amérique.

Je ne vous envoie pas aujourd'hui, cher Père, la continuation de votre compte, parce que, ayant envoyé à McEwen une note des méprises que vous me dites être dans les recettes sur dividendes dans le dernier compte, il ne m'en a pas encore donné une explication, mais j'espère de le faire avant la fin de ce mois. [...]

Nous avons eu un été extrêmement chaud et sec. Tous nos légumes étaient entièrement desséchés. Nous avons fait une bonne récolte de blé et une grande d'*Indian corn* [maïs], mais par la grande sécheresse on ne put planter le tabac, de sorte que cette récolte n'a pas été aussi bonne. Nous envoyons cette semaine à Mr Murdoch de Londres notre tabac de l'an 1818. J'espère qu'il en fera une bonne vente. Nous n'avons pas trouvé avantageux de le vendre ici par la confusion générale des banques, qui ne discomptent pas. Les marchands sont tout en détresse. Le 1^{er} novembre [1818] il y eut une convocation générale des *stockholders* de la Banque des États-Unis et ils appointèrent un comité pour examiner la conduite des directeurs de la banque ; je vous envoie ci-joint le rapport du comité. Par la conduite infâme du président et des directeurs, elle n'a pas donné de dividendes en juillet dernier. A présent, elle a un bon président et j'espère que la reprise en sera bonne par la suite.⁵⁸²

Mon papier, cher Père, me force de finir. Je vous écrirai encore au commencement de janvier. Mon mari et mes enfants se joignent aux sentiments affectionnés avec lesquels je suis

Votre obéissante fille,
R. E. Calvert

Rosalie Calvert à Isabelle van Havre, Riversdale, 29 février 1820 ⁵⁸³

Ma chère Sœur,

Jamais je ne me suis mis à vous écrire avec un tel serrement de cœur. Plaignez, ma chère Sœur, votre pauvre amie—en une semaine je viens de perdre deux de mes enfants. Le 4 de ce mois, mon cher Henri fut attaqué d'un mal de gorge et fièvre maligne, et expira le 6, deux jours après. Ma charmante petite Amélie et sa sœur Eugénie furent attaquées de la même maladie. Il a plu au Tout-Puissant de me conserver Eugénie, mais ma chère Amélie me fut ravie en trois jours. Vous seule, ma chère amie, pouvez concevoir une idée de ma douleur. Ces deux enfants promettaient beaucoup ; ils avaient toujours joui de la meilleure santé et étaient d'un caractère extrêmement aimable et intéressant. J'en attendais tant de satisfaction, mais [que] la volonté de Dieu soit accomplie--il me les donna, pour me rendre heureuse pendant quelques années, et il les a repris. La seule consolation que j'éprouve est de savoir

⁵⁸² Langdon Cheves (1776-1857) dirigea la deuxième Banque des États-Unis de 1819 à 1822 et restaura quelque peu la confiance des actionnaires. Browning, *The Panic of 1819*, p. 165-169.

⁵⁸³ Cal S-V.

qu'ils sont bien plus heureux maintenant qu'ils ne pouvaient jamais l'être dans ce malheureux monde ci.

La dernière lettre que je reçus de vous est datée d'Aix-la-Chapelle, le 22 août [1819].⁵⁸⁴ Acceptez et faites agréer à ma chère Louise et à son époux les vœux les plus ardents que nous faisons pour leur bonheur. [...]. Dites bien des choses à papa de ma part et que je lui écrirai bientôt, mais que je ne veux pas le faire aujourd'hui, puisque je ne ferais que l'affliger. [...]

Mon mari et mes cinq enfants se portent bien, mais hors de neuf enfants en perdre quatre n'est-ce pas bien malheureux ? Je vous prie d'embrasser les vôtres pour moi et qu'ils continuent longtemps à vous rendre heureuse par leur bonne conduite et prospérité est le souhait bien sincère de

Votre affectionnée sœur,
R. E. Calvert

Rosalie Calvert à Henri Stier, Riversdale 17 avril 1820, N° 91 ⁵⁸⁵

Cher Père,

Je n'ai pas eu le courage de vous écrire depuis ces deux mois. Vous aurez appris, par ma lettre à ma sœur de février, les cruelles pertes que j'ai faites. En une semaine je me suis vu ravie de deux de mes enfants [...] Je ne veux pas m'arrêter sur ce sujet, ce ne serait que vous affliger, ainsi je commence par les affaires. Toutes les recettes depuis mon dernier compte ont été investies en 6%, ceux d'avril aussi. Je ne vous en envoie pas le compte aujourd'hui parce qu'il n'est pas copié, mais j'espère de le faire dans peu de jours. [...]

Mon Eugénie, qui a été si malade au commencement de février, est presque entièrement rétablie, mais elle est encore faible et doit se ménager. J'espère que le mois de mai lui rendra ses forces et en juillet nous comptons faire un petit voyage aux eaux minérales de Pennsylvanie ou de Virginie. Le reste de ma famille se porte bien. Caroline avait commencé sa campagne d'hiver avec beaucoup d'éclat, mais nos malheurs l'ont arrêtée et depuis le 6 février nous avons été complètement en retraite. Elle avait plusieurs adorateurs, le principal était le consul général d'Angleterre.⁵⁸⁶ C'est un homme qui se conduit très bien, d'environ trente ans. Il reçoit \$10 000 de son gouvernement par an et est très sage et économe, mais cet emploi peut lui être ôté. Je ne désire pour mon gendre aucun homme qui dépend sur un emploi ou sur la faveur des ministres ou gens en place. Le cœur de Caroline est encore aussi libre que lors de son premier début et j'en suis bien aise. George est toujours à l'université de Cambridge. Je crois qu'il fera une bonne figure dans le monde. Il avait un mois de vacances en janvier et je l'ai mené à quelques bals particuliers, où il s'est bien tiré d'affaires. J'ai un précepteur pour mes trois autres enfants jusqu'à octobre prochain et j'espère alors envoyer Eugénie à Philadelphie à la même école où Caroline a été. [...]

Votre dévouée et obéissante fille.
R. E. Calvert

⁵⁸⁴ Isabelle avait accompagné Louise et son beau-fils en Suisse lors de leur voyage de noces à la fin de l'été 1820. Isabelle avait écrit à sa sœur d'Aix-la-Chapelle, mais ni cette lettre ni la copie de cette lettre dans le carnet de lettres d'Isabelle ne subsistent.

⁵⁸⁵ Van Havre-S.

⁵⁸⁶ Anthony St John Baker (1785-1854), précédemment secrétaire de l'ambassadeur britannique Augustus J. Foster, nommé consul en 1816.

PS Le Vicomte de Quabeck vient de quitter Washington dans l'intention de s'embarquer à Philadelphie pour Anvers. Il vint nous faire une visite et m'offrit de vous porter de mes lettres, mais comme je pensais que d'après ce que vous m'en avez dit vous ne voudriez pas faire sa connaissance, je ne lui en ai point donné. Il s'est très bien conduit pendant son séjour à Washington.

Rosalie Calvert à Charles Stier, Riversdale, 1 juin 1820 ⁵⁸⁷

Cher Frère,

Je vous ai écrit en date du 24 mai ; dans cette lettre était votre compte jusqu'à cette date et par la même occasion j'ai envoyé à Messieurs Van Neck une lettre de change pour £89-8-5 sterling, étant la balance de votre compte d'avril.

J'espère que vous avez reçu en bon ordre la pièce de vin de Madère, envoyé par le *Pacific* pour Anvers, et que vous l'aurez trouvé bon. Le prix n'en est pas haut. J'ai chargé McEwen de vous envoyer le meilleur et ai aussi prié trois messieurs qui s'y connaissent bien de le choisir, ce qu'ils ont fait. Cette pièce fut importée trois années passées. Il n'y a que très rarement que des vaisseaux fassent voile de Baltimore pour Anvers, ce qui m'a décidé de l'expédier de Philadelphie pour ne pas perdre la bonne saison.

Au sujet du dividende de \$150 d'octobre 1816 et de janvier 1817 sur vos *Louisiana* 6% que vous croyez ne vous avoir point été compté, j'ai examiné tous les comptes de McEwen de cette date et les ai comparés avec mon livre et je pense que vous vous êtes trompé et qu'il vous a été compté, quoique peut-être j'aurai de la difficulté à vous le prouver par lettre sans transcrire ces comptes, ce qui ferait un trop grand paquet, je tâcherai donc de le faire aussi bien que possible. En juillet 1816, vous aviez \$10 000 *Louisiana* et \$18 500 6% de 1812. En septembre 1816, je souscrivis pour vous dans la nouvelle Banque des États-Unis pour \$25 000. Il fallait payer sur le premier instalement [sic] \$2500 de *specie* qui était à 14 points au-dessus du *par*, comme vous l'aurez vu par le compte envoyé alors à papa, que je l'ai prié de vous communiquer. Donc, en septembre 1816, j'ai vendu \$10 000 de vos 6% de 1812 pour faire la somme de \$9213,22 qui était le premier instalement (avec la commission [...]) et \$786, 98 fut réinvesti en 6%. Ainsi, le 1^{er} octobre 1816, vous n'aviez que \$8500 6% de 1812, ce qui je suppose a occasionné votre méprise. Si vous ne le trouvez pas comme cela, écrivez-le-moi immédiatement.

[...] Je vous prie de me croire, cher Frère, avec bien des compliments à votre chère épouse et à tous ceux de la famille qui se souviennent encore de moi

Votre affectionnée sœur,

R. E. Calvert

PS Veuillez dire à ma sœur que je lui ai écrit le 24 mai et le ferai encore dans peu.

J'écris à papa aujourd'hui.

Rosalie Calvert à Henri Stier, Riversdale, 5 juin 1820, N° 92 ⁵⁸⁸

Je vous ai écrit, cher Père, le 17 avril et j'ai depuis écrit une lettre à ma sœur et deux lettres à Charles. Je suis dans ce moment très occupée à faire mes préparatifs pour un voyage

⁵⁸⁷ Calvert, CU-NYC.

⁵⁸⁸ Van Havre-S.

de deux mois que nous allons entreprendre afin de rétablir entièrement la santé d'Eugénie pendant cet été. En septembre j'espère la placer à Philadelphie à la même école où Caroline a été. Vous pouvez penser que pour moi, qui sort si peu, cela me donne beaucoup d'ouvrage de préparer pour une absence de deux mois. [...]

Vous vous rappelez la plaine au nord de la maison que vous aviez, la première année de votre demeure à Riversdale, semé en avoine ? Mon mari la sema en prés et il a eu de bonnes récoltes de foin pour plus de dix années, mais comme l'herbe y était devenue mauvaise, il vient de la labourer pour y faire une récolte de tabac. Il a couvert cette plaine entière de fumier et en octobre la sèmera encore une fois en herbe. Nous avons acheté une pièce de la terre de Cramphin qui était entre nous et la route allant à Baltimore et aussi la petite plantation de Peggy Adams que nos terres entouraient. Mon mari est plus que jamais absorbé dans ses cultures, il va cette année bâtir un grand moulin.

Il y a bien longtemps que je n'ai pas reçu de vos lettres, la dernière était du 25 juin, c'est exactement un an ce mois.⁵⁸⁹ Quel plaisir j'éprouve en recevant vos lettres [...]

Votre dévouée fille,
R. E. Calvert

Rosalie Calvert à Isabelle van Havre, Riversdale, 12 juillet 1820 ⁵⁹⁰

Chère Sœur,

Nous sommes sur le point de nous mettre en voyage pour Bath et de là nous comptons aller par Philadelphie et New York à Saratoga, et peut-être voir la cascade de Niagara. Cela nous prendra jusqu'au milieu de septembre, je pense.

Je n'ai que peu de temps pour vous écrire aujourd'hui, mais je dois vous remercier pour l'admirable manière dont vous avez encore une fois exécuté mes commissions. Nous avons reçu les deux boîtes la semaine passée par la voie de New York. Les pelisses nous vont à ravir, sont bien jolies, et exactement ce que je désirais. L'étoffe en est tout à fait nouvelle ici ; je n'en ai jamais vu de pareille. Il est singulier que les habits que nous faisons faire ici ne nous vont pas, à beaucoup près, aussi bien que ceux que vous nous envoyez, malgré que nous les essayions plusieurs fois. Nous sommes très contentes des chapeaux et souliers et les deux robes de danse sont charmantes, surtout la rose qui sied extrêmement bien à Caroline. Voudriez-vous, chère Sœur, prier papa d'accepter les remerciements de Caroline et les miens pour cette jolie robe. Les guirlandes sont aussi exactement ce que je désirais ; je les destine à quatre de nos nièces. Je ne puis vous remercier assez, chère Sœur, pour toutes les peines que vous vous êtes données pour nous envoyer tous ces objets et les emballer si bien, surtout à un moment où vous deviez avoir tant d'ouvrage par le mariage de Louise.

Écrivez-moi, je vous prie, beaucoup d'elle ; est-elle heureuse dans son nouvel état ? Et Edward n'a-t-il pas encore rencontré la belle qui puisse l'attacher ? Je crois que Caroline suivra l'exemple de sa cousine et ne se mariera pas jeune. Jusqu'ici elle ne paraît y avoir aucune inclination. J'ai été bien surprise d'apprendre le mariage de notre oncle Antoine, mais il paraît avoir fait un choix prudent. A-t-il espérance d'avoir famille ou non ?⁵⁹¹ [...] George est à l'université de Cambridge, où il aura trois semaines de vacances vers la fin août et nous

⁵⁸⁹ Le carnet de lettres d'Henri Stier ne contient en effet plus aucune copie de lettre depuis juin 1819. Sa dernière lettre à Rosalie, de février 1821, n'atteint plus sa fille.

⁵⁹⁰ Cal S-V.

⁵⁹¹ Antoine Stier (1750-1823), veuf deux fois, d'abord d'Hélène Wellens (1760-83) et ensuite de Marie-Jeanne de la Bistrate (1769-1819), épousa le 8 janvier 1820 Isabelle Lunden (1774-1854). Il mourut sans laisser de postérité.

joindra alors à Saratoga. Nous plaçons Charles à une école à dix *miles* de Baltimore, et nos trois filles sont avec nous.⁵⁹² En revenant je laisserai Eugénie à Philadelphie à la même école où Caroline a été. Voilà, chère Sœur, tous mes projets, s'il plaît à Dieu de me les laisser exécuter. [...]

Votre affectionnée sœur,

R. E Calvert

PS Je vous écrirai pendant notre tournée. [...]

Rosalie Calvert à Isabelle van Havre, Riversdale 24 septembre 1820 ⁵⁹³

Nous voici, chère Sœur, de retour de notre voyage. Nous avons été absents deux mois et en ce temps nous avons traversé entre onze et douze cents *miles* de pays. Cela m'a fait du bien au-delà de ce que j'en avais espéré et m'a rajeuni de dix années. Eugénie aussi a entièrement rétabli sa santé et Julia s'est fortifiée et se porte mieux qu'elle n'a jamais fait. C'est dommage que voyager coûte si cher dans ce pays. Nous avons, avec la plus grande économie et avec un seul domestique, dépensé au-delà de \$1700.

Nous partîmes d'ici le 15 juillet et allâmes en Virginie aux nouvelles eaux minérales de Shanandale. C'est une charmante situation, sur les bords de la rivière Shenandoah. Ces eaux ont une grande vertu et j'aurais désiré les boire pendant une semaine, mais toutes les maisons étaient remplies. Nous aurions dû retourner le même jour, sans la civilité d'un monsieur qui avait dîné chez nous passé quelques années et qui nous céda sa chambre. Mais cela était si incommode que nous ne restâmes que deux jours. De là nous allâmes voir Harpers Ferry à la jonction du Potomac et Shenandoah, c'est une vue sublime et pittoresque. Puis nous allâmes à Bath, dans le *county* [comté] de Berkeley en Virginie, où les bains sont supérieurs à tout ce qu'il est possible d'imaginer. L'eau sort de terre d'une chaleur modérée, extrêmement agréable pour se baigner. Après y avoir [sic] resté dix jours et fait usage des bains deux fois par jour, nous sommes revenus par Baltimore et Philadelphie à Long Branch dans l'État de New Jersey, sur le bord de la mer. Je m'attendais à recevoir beaucoup de bien des bains de mer, mais cela est si dangereux et en tout point si désagréable que nous n'y restâmes que dix jours. De là, nous allâmes par New York à Ballston et Saratoga, les eaux de cette dernière place me firent beaucoup de bien.⁵⁹⁴

Ce fut là que George nous rejoignit, car il avait une vacance de quatre semaines. De là, nous allâmes voir le beau lac George et deux superbes chutes d'eau qui sont dans la rivière Hudson et qui surpassent en beauté et grandeur de paysage tout ce que j'avais [sic] jamais vu en ce genre.⁵⁹⁵ De là, nous allâmes aux eaux de Lebanon dans l'État de Massachussets, qui ressemblent beaucoup à celles de Bath en Virginie. C'est là qu'est établie une société de Trembleurs.⁵⁹⁶ C'est une secte bien singulière. Ils vivent dans de grandes maisons, tenues

⁵⁹² Les Calvert avaient retiré Charles Benedict de l'école française à Germantown où son frère aîné avait étudié, parce qu'ils trouvaient que la qualité de l'éducation s'y était détériorée. Ils l'inscrivirent ensuite à la Bladensburg Academy.

⁵⁹³ Cal S-V. Cette lettre, non signée et ne contenant pas de salutation finale, ne fut pas expédiée en septembre 1820, quand elle fut écrite, mais en décembre 1820 avec sa prochaine lettre à Isabelle.

⁵⁹⁴ Ballston Spa et Saratoga Springs, villes thermales dans l'État de New York.

⁵⁹⁵ Lac George, situé au sud-est des monts Adirondacks ; le fleuve Hudson y prend source.

⁵⁹⁶ New Lebanon, aujourd'hui dans l'État de New-York, non loin de la frontière du Massachussets. Dans les années 1780 s'y établirent une centaine de Shakers [Trembleurs],

d'une propreté exquise, hommes et femmes dans la même maison, en différents appartements et dans un état de célibat continu. Ils renforcent leur société en adoptant des pauvres enfants, qu'ils élèvent et qui peuvent s'en aller, s'il leur plaît, lorsqu'ils sont majeurs. Ils font tous bourse commune, tous travaillent pour le bien commun, ils sont très charitables envers tous ceux qui le méritent hors de leur société, leur habillement est extrêmement simple, beaucoup comme celui des Quakers. Nous les vîmes à leur église ; leur service consiste en un chant extrêmement haut et très désagréable, puis à danser tous à la fois, en mesure, en avant et en arrière et retournant. Cela paraît très ridicule et a l'air d'une danse de morts. Il y a beaucoup de simplicité dans leurs manières.

De là, comme la saison était trop avancée pour aller à Niagara, nous sommes retournés par New York, Philadelphie, et Baltimore, à Riversdale. Une partie de cette tournée se fit dans le *steamboat* [bateau à vapeur], une manière de voyager extrêmement rapide. Nous nous embarquâmes à New York à dix heures du matin et déjeunâmes à Albany le lendemain à la même heure, 160 milles en 24 heures !⁵⁹⁷ Le Hudson est une charmante rivière et ses bords présentent sans cesse les plus beaux paysages.

Je regrette que nous n'avons pas pu aller à Niagara, mais tout le monde nous dit que le mois de septembre était trop tard pour y aller et que nous risquerions de gagner la fièvre tierce, de sorte que nous avons cru meilleur de le différer jusqu'à l'été prochain, quand j'espère de l'aller voir. Nous partirons d'ici vers le milieu de juillet et irons tout droit à Niagara et de là, en descendant les lacs, à Montréal et Québec. Je voudrais que vous nous envoyiez Edward pour nous accompagner. Ce voyage serait très intéressant pour lui et j'aurai soin de lui comme de mon propre fils. Je me suis trouvée si bien de voyager cette année et les mois d'août et septembre sont si malsains à Riversdale que je le crois absolument nécessaire à ma santé de n'y pas rester pendant ces mois.

Rosalie Calvert à Henri Stier, Riversdale 25 septembre 1820, N° 94 ⁵⁹⁸

Cher Père,

Je vous ai écrit une courte lettre en juillet à la veille de mon départ pour voyage et comptais vous écrire encore à Philadelphie, mais comme la fièvre jaune y faisait un grand ravage nous n'avons pas cru prudent d'y rester même un seul jour.

Je vous envoie ci-joint votre compte, qui aurait dû vous avoir été envoyé bien longtemps passé. Je vous ai inclus dans une de mes lettres un exposé de la Banque des États-Unis. Cette Banque est à présent bien dirigée et donnera, j'espère, un bon dividende en janvier. Vous observerez sur le compte que j'ai inséré le paiement d'intérêts de la seconde année sur la ferme d'Oatland. En juillet nous avons envoyé le tabac en Europe et n'en reçûmes les comptes que le 1^{er} septembre, parce que le vaisseau ayant souffert d'une tempête avait été obligé d'aller réparer en un port d'Irlande. Cet envoi a très mal réussi, nous en aurions reçu presque le double si nous l'avions vendu ici. J'ai cru qu'il serait mieux si je vous payais des intérêts de 6% sur la somme que la terre d'Oatland a coûté à l'achat. Dites-moi je vous prie si vous approuvez cet arrangement. Vous observerez aussi que le *Baltimore and Frederick Road stock* n'a pas donné de dividende, parce qu'ils ont fait de grandes réparations

membres d'une branche du protestantisme issue des Quakers. En 1820 elle était sous la direction de Lucy Wright (1760-1821) qui acquit une certaine notoriété pour avoir prôné, entre autres principes égalitaires, l'égalité des sexes.

⁵⁹⁷ La navigation du Hudson en bateaux à vapeur de New-York à Albany était gérée par la North River Steamboat, Co., entreprise fondée en 1807.

⁵⁹⁸ Van Havre-S.

de ponts, etc. Il donnera un dividende en janvier. Dans la suite ce fonds augmentera en valeur annuellement, comme le font toutes les routes publiques en ce pays, surtout celle-là parce que les États-Unis l'ont continué de Frederick jusqu'aux montagnes d'Alleghany.

Les observations, cher Père, que vous m'avez faites sur les comptes d'avril et de juillet 1819 et octobre 1818, je les ai révisées avec attention et je crois que vous êtes en erreur par le transport des 6% sur *stock* dans la Banque des États-Unis. J'ai fait réviser les comptes par McEwen, Hale & Davidson et ils m'assurent qu'il n'y a point d'erreur. Cependant, si vous croyez qu'il y en a, je le rembourserai sans délai.

[...] Je vais mener Eugénie le mois prochain à Philadelphie si la fièvre y est subjuguée, à la même école où Caroline a été ; deux des nièces de mon mari y sont aussi. En été, l'école se transporte à Germantown, où il n'y a pas de danger de fièvre. Tenir trois de nos enfants à l'école nous coûtera au-delà de \$1800 par an.

Je vous prie de dire à ma sœur que [...] je lui écrirai dans peu de jours une description de notre voyage, mais je trouve mon ménage si dérangé que je devrai travailler bien fort pour le remettre en ordre. Vous direz à Charles que j'ai reçu sa lettre du 3 juillet, je lui écrirai aussi dans peu et que j'ai envoyé à Messieurs Van Neck le 7 août de Philadelphie une lettre de change de £29-18 sterling.

Veillez, cher Père, me rappeler au souvenir de notre famille. Mon mari et mes enfants me chargent de les rappeler au vôtre. Nous faisons sans cesse des vœux pour votre bonheur.

Daignez me croire

Votre dévouée fille

R. E. Calvert

Rosalie Calvert à Isabelle van Havre, Riversdale, 6 décembre 1820 ⁵⁹⁹

Cette lettre, ma chère Sœur, fut commencée immédiatement après notre retour de voyage, et je croyais qu'elle avait été expédiée avec une à papa aussi écrite en septembre. Je ne conçois pas comment j'ai pu faire une telle méprise. Je viens de recevoir votre lettre du 13 août, bien longue et bien intéressante par tous les détails que vous m'y donnez, mais comme celle-ci est déjà très remplie je vous l'enverrai aujourd'hui et demain je commencerai une autre en réponse à la vôtre.

Je suis depuis treize jours confinée à mon lit, non par la maladie, car ma santé est meilleure qu'elle n'a été depuis bien longtemps, mais par une jambe raide. Dix-huit mois passés j'observai une petite enflure dans l'aine de la grosseur d'une noix. Ne sachant ce que c'était, je consultai notre médecin qui me donna plusieurs remèdes qui ne me firent aucun bien pendant quatre mois ; alors je consultai le plus célèbre médecin de Philadelphie, Dr Physick, par lettre.⁶⁰⁰ Il me répondit qu'il ne pouvait m'aviser sans faire une examination [sic]. Cela, vous pouvez juger, n'était pas agréable et comme je pensais que ce n'était rien de dangereux et [que je] n'en souffrais aucun inconvénient, je crus que les bains de Bath ou de la mer m'en guériraient. Mais peu après mon retour de voyage l'enflure dans l'aine augmenta considérablement et la cuisse aussi enfla tellement qu'elle est à présent le double de l'autre. Sur cela je pris le parti d'aller à Philadelphie et Dr Physick m'examina et me dit d'y

⁵⁹⁹ Cal S-V ; cette lettre, accompagnée de celle d'août 1820, est la dernière lettre conservée de Rosalie et vraisemblablement la dernière qu'elle écrivit.

⁶⁰⁰ Elle était déjà allée consulter ce médecin quatre ans auparavant. Rosalie Calvert à Isabelle van Havre, Philadelphie 29 août 1816.

appliquer des sangsues et vésicatoires alternativement, mais qu'il fallait absolument rester au lit et me tenir bien tranquille. À présent je ne puis marcher sans beaucoup de peine et ne puis du tout plier le genou, qui est très enflé aussi bien que la cuisse.

Je me rappelle que notre grand-mère Peeters ne pouvait marcher sans soutien et tirait sa jambe après l'autre, exactement comme moi. Je me rappelle aussi d'avoir vu dans la cave, sous la remise dans la maison de papa, une chaise d'une singulière construction, sur des roues, et qu'on me dit que notre grand-grand-père s'en servait parce qu'il ne pouvait marcher. Voudriez-vous prendre toutes les informations que vous pouvez sur cela et m'en écrire le résultat immédiatement. Je désire de savoir, s'il est possible, qu'elle était la cause qu'ils ne pouvaient marcher. Peut-être mon cas est semblable au leur ? Il semble qu'ici il n'y a pas d'exemples et j'ai consulté quatre médecins, tous de beaucoup d'expérience. Peut-être est-ce un mal particulier à notre famille (mais je vous prie que tout ceci reste entre nous) ?

Vous me demandez si les robes envoyées dans les dernières caisses n'étaient pas endommagées. Pas le moins du monde, elles étaient si bien emballées que je crois qu'on aurait pu les jeter dans la mer sans que l'humidité y aurait pénétré. Toutes les choses étaient aussi fraîches que le jour où elles furent emballées. Vous êtes absolument la meilleure des commissionnaires et je vous prie d'accepter encore mes remerciements pour tous vos soins.

J'ai placé Eugénie à Philadelphie à la même école où Caroline était. Elle y est très contente et désire beaucoup d'apprendre et de se perfectionner. L'école où George était n'est plus si bonne, il y a un trop grand nombre de garçons à présent, ce qui m'a engagé à placer Charles à dix *miles* de Baltimore. Je crois [cette] école beaucoup meilleure, mais il n'y apprend pas le français. Vous voyez que j'ai trois de mes enfants loin de moi. Il ne me reste que Caroline et Julie à la maison. Quelle différence de l'année passée ! Ah, ma chère amie, je ne me consolerais jamais de la perte de ces deux charmants enfants.

Veillez faire mille compliments à votre mari et lui dire que je lui aurais envoyé son compte aujourd'hui mais, quoique je puis aisément écrire une lettre couchée dans mon lit, transcrire un compte est plus difficile. Je le ferai faire à Caroline demain et je vous l'enverrai dans peu. Je vais aussi écrire à papa et peut-être sa lettre ira par la même occasion que celle-ci. Mille amitiés à Charles et à tous vos enfants et croyez-moi

Votre affectionnée sœur,

R. E. Calvert

PS Voudriez-vous m'envoyer une demi-douzaine de ces dessins d'habillements, les plus nouveaux, comme ceux que vous nous envoyâtes dans les caisses. En coupant le papier blanc qui est à l'entour, ils iront aisément dans un paquet comme une lettre.

Henri Stier à Rosalie Calvert, Anvers, février 1821 ⁶⁰¹

J'ai reçu votre lettre N° 94 du 25 septembre. J'y vois avec plaisir que vous êtes contente de votre voyage et qu'il a eu un bon résultat pour votre santé et a été avantageux pour vos enfants.

J'ai trouvé le compte inclus dans votre lettre exact. Vous me demandez si j'approuve votre projet de me payer annuellement pour le prix d'achat de Oatland à raison de 6% d'intérêt. Par votre lettre N° 89 du 13 mars 1819 vous m'y faites la même proposition, si j'ai bien compris, de me payer un taux de 6% d'intérêt par an sur le capital de \$24 000 depuis l'époque de l'achat. Je consens volontiers à cet arrangement, si cela ne vous est pas onéreux, mais alors il faudrait calculer les intérêts tout au plus à 5% au lieu de 6%, car certainement je ne voudrais pas que vous souffriez de pertes en me payant plus que vous n'auriez reçu.

⁶⁰¹ Cal S-V, copie du carnet de lettres d'Henri Stier.

Aujourd'hui votre sœur vous écrit par la même occasion que moi et par conséquent vous donne sans doute des nouvelles de notre famille, ainsi je n'ai rien à vous écrire. Je pense continuellement à la vôtre et j'en recevrai toujours des détails avec le plus grand plaisir.

Le pays que vous habitez est toujours dans un état croissant de prospérité, tandis que le reste du monde est en dissension. Cependant, notre coin de la mappemonde est paisible et tranquille.

Écrivez-moi si vous avez besoin de quelque chose d'ici, si vous désirez quelques objets de toilettes pour vous ou pour Caroline pour l'hiver prochain, pour qu'on puisse vous l'envoyer à temps.

Je finirai par dire un mot sur nos affaires de finance. Je trouve que McEwen fait l'applicat [sic] de nos intérêts en certificats de 6%, au taux de 6 points d'avance, peu avantageux. Si les prix publics des 6% continuent à rester élevés—et même dans tous les cas—je crois qu'il sera plus avantageux d'employer l'argent à l'achat d'actions de la Banque des États-Unis ou tout autre [banque], qui par un dérangement momentané de la direction sont à un bas prix et qui par cela-même se trouveront, dans la suite, mieux surveillées. Je ne doute pas que toutes les banques monteront à 5 points au-dessus du *par*.

George Calvert à Henri Stier, Riversdale, 18 mars 1821 ⁶⁰²

Cher Monsieur,

Il m'incombe la douloureuse tâche de vous informer du décès de mon épouse bien-aimée, votre fille chérie. Après une maladie de quatre mois, l'ayant confinée au lit tout ce temps et lui ayant occasionné de grandes douleurs qu'elle a supportées avec fortitude et la plus grande résignation, elle nous a quittés le 13 de ce mois à 13 heures. Ma seule consolation est que ses derniers moments furent aisés et qu'elle semblait apaisée, car elle me dit : « Oh, comme Dieu est miséricordieux avec moi. Je n'aurais jamais supposé que mourir serait si facile. »

La santé de ma chère Rosalie était mauvaise depuis plus de six ans déjà. Je ne me souviens pas qu'elle jouît d'une seule semaine de bonne santé d'affilée. Nous consultâmes les meilleurs médecins dans ce pays, dont le Dr Physick, le plus éminent, ainsi que six autres, mais aucun ne put rétablir sa santé. À la demande expresse de mon épouse regrettée, j'écrirai à Mme van Havre et lui enverrai la description de son cas, rédigée par le Dr Sim qui soigna Mme Calvert pendant de nombreuses années et l'accompagna constamment pendant les derniers mois de sa maladie. Soyez assuré, cher Monsieur, que rien n'a été omis par son mari affligé qui eût pu la soulager ou la réconforter pendant toute sa maladie.

Veillez agréer mes sentiments d'estime et de respect.

Votre

G. Calvert

Caroline Calvert à Henri Stier, Riversdale le 5 mai 1821 ⁶⁰³

Mon cher Grand-père,

Je désirais beaucoup de vous écrire il y a une mois [sic], mais je ne pouvais que vous affliger. Vous aurez appris [sic] par la lettre de papa la cruelle perte que nous éprouvâmes par

⁶⁰² Van Havre-S (lettre traduite de l'anglais par JL).

⁶⁰³ Cal S-V.

la morte [sic] de ma chère Mère. Une malheureuse fille ne pouvait pas offrir presque aucune consolation, mais permettez qu'elle pleurait [sic] avec vous. Mais comme c'était la volonté de Dieu, j'espère que je suis résignée à mon sort. La seule consolation que je trouve est de penser qu'elle est bien plus heureuse qu'elle ne pouvait jamais être dans le monde, où elle avait tant souffert. C'est mon devoir d'être tranquille pour soulager mon père qui est bien malheureux et de faire mes efforts pour être une mère à mes frères et mes sœurs. Voulez-vous, mon cher Grand-père, m'écrivait [sic] quelquefois. Il n'y a rien qui me donnerais [sic] plus de plaisir que d'apprendre que vous jouissez de la bonne santé et de bonheur. Je crains que vous trouverez plusieurs défauts dans ce [sic] courte lettre mais j'espère que vous l'excusez. Mon père se joignant ces sentiments [sic] d'affection et daignez me croire

Votre dévouée petite-fille,
Caroline Calvert

Charles Stier à George Henry et Caroline Calvert, 15 [?] mai 1821 ⁶⁰⁴

Mon cher Neveu,

J'inclus celle-ci dans une lettre à votre cher père, si justement affligé de la perte trop sensible que lui, vous et nous tous avons faite par le décès prématuré de votre chère mère, dont nous avons reçu l'annonce avec une douleur inexprimable par la lettre de votre père du 18 mars.

Depuis la plus tendre enfance j'avais été attaché par l'affection la plus vive à cette digne sœur. Témoin de son mariage et des premières années de son bonheur au milieu d'une famille naissante, je m'éloignai d'elle avec des regrets qui ne furent adoucis que par la pensée que son mari et ses enfants lui tiendraient lieu de tout. Sans doute vous avez rempli cette destination, mon cher ami, et transporterez à votre père et à vos sœurs et frères tout l'attachement que vous aviez pour une mère qui le méritait si bien.

Donnez aussi quelques parts de votre affection, mon cher George, à vos parents en Europe, qui sans avoir jusqu'à ce moment la satisfaction de vous connaître personnellement, vous aiment comme l'enfant d'une sœur bien-aimée.

Un jour, peut-être à la fin de vos études, votre père pourrait trouver bon et vous auriez du plaisir à visiter le lieu natal de votre famille. Je ne puis vous exprimer tout le plaisir que cette visite nous ferait à tous et particulièrement à moi dont les sentiments sont tout entier à mes sœurs et à leurs familles.

Dans le malheur qui nous afflige tous en ce moment, mon ami, rien ne soulagerait davantage nos peines que de nous entretenir souvent ensemble. C'est sur vous, mon cher George, et sur votre sœur Caroline que j'ose compter pour avoir le plus souvent possible des nouvelles de la santé de votre père et de vous tous ainsi que le détail de ce qui vous intéresse. Maintenant votre père sera souvent surchargé de soins. Soulagez-le tous ensemble et soyez sa consolation dans un malheur inattendu et auquel on ne peut apporter que la résignation chrétienne et ces marques d'affection mutuelle qui font le bonheur [...] d'une famille.

En vous assurant de la plus tendre amitié de ma part et de celle de votre tante Eugénie, je suis

Votre affectionné oncle,

⁶⁰⁴ Calvert, CU-NYC. Ces deux lettres, très raturées, sont probablement des brouillons de lettres conservés par Charles Stier. Ces copies de lettres furent par la suite transmises à George Henry Calvert, avec quelques trente lettres que Rosalie lui avait écrites et cinq lettres que Charles reçut de son neveu en 1825. Ces lettres composent aujourd'hui une partie du fonds Calvert dans les archives de l'Université Columbia (New York).

C. J. S

Chère Nièce,

La nouvelle de la perte irréparable que vous avez faite en la personne de la meilleure des mères a causé à vos parents une douleur qu'il m'est impossible, chère Caroline, de vous exprimer. Je perds en elle une sœur chérie. Le seul soulagement que je puis [sic] espérer après ce malheur si grand est de transporter sur les enfants de ma sœur et de leur digne père toute l'affection que j'avais pour elle. C'est vous surtout, Caroline, que j'aimerai par prédilection, comme nièce et comme filleule. Vous êtes l'aînée et ce titre, en vous plaçant au premier rang dans l'affection de vos parents, vous apporte des devoirs qu'il vous sera sans doute bien doux de remplir. Vous serez la consolation de votre père, l'exemple et le soutien de vos frères et sœurs plus jeunes. Acquitez-vous de ces devoirs avec un zèle dont vous serez récompensée par l'amitié de tout ce qui vous entoure. Je réclame aussi présentement, chère Caroline, une petite part dans votre affection et dans vos soins. J'aurai une grande satisfaction d'être informé de tout ce qui peut vous intéresser ainsi que votre cher père et vous prie de me faire l'amitié de m'écrire souvent. Je fais la même prière à votre frère George, mais c'est vous, ma chère, qui étant déjà rentrée dans la maison paternelle pourrez me donner les nouvelles les plus intéressantes sur la santé et le bonheur dont j'espère que vous jouirez lorsque la résignation chrétienne aura soulagé une affliction que je partage avec vous du fond du cœur.

Vous me donnerez une satisfaction particulière, chère Caroline, en me donnant les détails les plus intéressants sur la dernière maladie et la fin de votre digne et bien aimée mère. N'oubliez pas de me dire le lieu de sa sépulture.

Mon épouse, votre tante, qui est assez courageuse pour m'avoir souvent proposé de vous faire une visite en Amérique, me prie de vous assurer de l'affection sincère qu'elle a pour vous et de la part qu'elle prend à notre affliction commune.

Cette lettre, chère Caroline, vous...

Caroline Calvert à Isabelle van Havre, Riversdale, 5 mai 1821 ⁶⁰⁵

J'espère, ma chère Tante, que les émotions d'une fille affligée excuseront que je ne vous ai pas écrit plus tôt. La lettre de mon père, que je suppose vous avez reçue depuis longtemps, vous annonça notre perte irréparable dans la mort de ma mère bien-aimée le 13 mars. Bien que j'aurais voulu vous écrire alors, ma propre détresse ne me permettait pas de tenter de vous offrir cette consolation dont vous auriez eu tant besoin en apprenant de façon si soudaine et inattendue la perte d'une personne si chère à sa famille et à ses amis. Seule la religion peut nous reconforter dans une affliction aussi grave ; c'était la volonté de notre Père Céleste de l'enlever de cette scène de douleur et de détresse ici-bas vers des royaumes de félicité éternelle. Bien que je ne puisse réprimer l'immense et constant regret de son absence—sa société et ses conseils étaient si essentiels à mon bonheur—je sais que c'est un sentiment égoïste. La santé de ma chère mère ces six ou sept dernières années était si précaire qu'elle n'eut que peu de moments de plaisir.

Le temps écoulé depuis la dernière fois que nous avons reçu des lettres de vous ou de nos autres amis à Anvers nous afflige. L'arrivée de chaque navire nous fait espérer que nous aurons de vos nouvelles, mais à chaque fois nous sommes déçus. Plus de six mois se sont écoulés depuis que nous avons reçu de vos lettres. Je m'adresse à vous en anglais, ma chère

⁶⁰⁵ Cal S-V (lettre traduite de l'anglais par JL).

Tante, mais je sais que de vous écrire en français serait beaucoup plus apprécié. Hélas, j'ai honte de l'avouer, mais je ne peux plus, en ce moment, m'exprimer en français avec un quelconque degré de justesse. Différentes circonstances m'ont amenée à négliger honteusement cette langue ces deux ou trois dernières années. J'ai écrit une courte lettre en français à Grand-père, sachant qu'il le préférerait. Vous pouvez vous faire une idée par les nombreuses erreurs qui, je crains, y figurent, à quel point je serais incapable d'exprimer en français tout ce que je souhaite vous dire en anglais. Cependant, comme j'ai maintenant plus de loisirs, je m'efforcerai de regagner par l'étude tout le français que j'ai perdu.

J'ai rendu visite il y a peu à ma sœur Eugénie, qui va à l'école à Philadelphie. Elle est contente de sa situation et fait de grands progrès dans ses études. La petite Julia est ma compagne permanente et généralement ma seule compagne. Elle est si intelligente et vive, que je lui dois d'avoir égayé maintes heures de mélancolie. Papa s'efforce par une occupation constante dans ses plantations de bannir ses souvenirs douloureux, mais par moment il est très affligé. J'espère que vous m'écrirez souvent, ma chère Tante. Vous ne pouvez vous imaginer à quel point je serai toujours heureuse d'apprendre que vous et votre famille êtes bien portants. Même si je ne me risque pas encore à vous écrire en français, je le comprends parfaitement quand je lis et je préfère recevoir des lettres en français de vous. Ma chère mère m'a toujours permis de lire celles qu'elle recevait et peu de choses me donnaient plus de plaisir. Je me ferai une joie de recevoir des nouvelles de mon oncle Charles et de ma cousine Louise. Je ne connais personnellement aucune de ces relations de ma mère, mais elles me sont infiniment chères à travers elle. Papa se joint à moi pour vous prier de nous rappeler affectueusement à votre souvenir et celui de Grand-père, de mes oncles et cousins. Adieu, ma chère Tante. Puissiez-vous jouir d'une bonne santé et de tous les autres avantages qui vous peuvent vous rendre heureuse est le vœu sincère de

Votre affectionnée nièce,
Caroline Calvert

Charles Stier à George Calvert, Anvers, 25 juin 1821 ⁶⁰⁶

Cher Monsieur,

Nous ne savons guère quels mots employer pour vous annoncer l'un des plus grands malheurs qui puisse s'abattre sur notre famille, la perte de notre cher Père. Tombé malade le 8 juin dans la soirée, il est décédé à deux heures du matin le 22 de ce mois, dans sa campagne du Mick, entouré de ses enfants. Ayant eu le bonheur de préserver sa présence d'esprit jusqu'à la fin, il eut le temps de se préparer à ce fatidique moment et reçut les Sacrements avec une véritable piété chrétienne. Il a été enterré ce matin à Aertselaer dans la sépulture familiale, où repose notre chère Mère.

La douleur de ce deuxième coup du destin se ressent intensément, mais est difficile à décrire. Nous voudrions pouvoir vous offrir quelques mots de consolation, mais ne nous en sentons pas capables en ce moment. Dans quelques jours, quand nous serons un peu plus tranquilles, nous vous écrirons à nouveau. En attendant, nous demeurons, cher Monsieur, vos frères affectionnés et affligés.

C. J. Stier
J. M. A. van Havre

⁶⁰⁶ Carter MS-MHS (lettre en anglais traduite par JL).

Caroline Calvert à Charles Stier, Riversdale, 27 juillet 1821 ⁶⁰⁷

Mon cher Oncle,

[...] Vous me demandez des détails sur la dernière maladie et la fin de ma mère bien-aimée. Elle fut alitée dès le début de l'hiver à cause de cette perte de mouvement dans la jambe que, je crois, elle avait décrit à ma tante van Havre. Au début nous espérions qu'elle guérirait, mais je crois qu'elle-même sentait que sa fin était proche. Cela ne faisait pas peur à une personne qui depuis maintes années réglait sa vie sur les lois des Saintes Écritures.

Pendant les intervalles où la douleur de ne se faisait pas trop sentir, elle donnait des instructions au jardinier et sélectionnait même des semences en indiquant où et comment elle désirait les voir planter. À nous, elle donna des directives précises sur le ménage. La veille de son décès elle remit un souvenir à chacun de ses amis et de ses domestiques, et confia la garde de ses enfants à son mari et au Tout Puissant.

Elle fut enterrée dans l'enclos funéraire non loin de la maison où reposaient déjà quatre de ses enfants. Mon père commanda d'un sculpteur italien une pierre tombale en marbre blanc qui est presque achevée. C'est une figure en bas-relief montrant ma mère montant au ciel sur un nuage au-dessus duquel quatre anges, ses enfants, tendent leurs bras pour la recevoir dans la Cité céleste.⁶⁰⁸ [...]

Votre affectionnée nièce,
Caroline Calvert

Isabelle van Havre à Caroline Calvert, Anvers, juillet 1821 ⁶⁰⁹

Votre lettre du [5 mai] m'est parvenue à un moment bien douloureux, deux jours avant la mort de votre cher grand-père. Il y avait alors un mois que nous avons reçu la lettre de votre père nous annonçant la perte de ma pauvre sœur. Je suis, ma bonne amie, toute étourdie du chagrin que cet événement malheureux vous aura causé. Vous êtes, parmi vos frères et sœurs, celle qui se trouve dans le cas d'apprécier la lourdeur de la perte d'une telle mère, il ne s'en trouve pas beaucoup comme elle. Tâchez, ma chère Caroline, de la prendre pour modèle et de ne jamais oublier les principes et conseils qu'elle vous a donnés et de les répéter à vos frères et sœurs, car c'est un legs qui vous est confié. Vous avez une grande tâche à remplir : vous devrez la remplacer auprès de vos frères et sœurs, surtout pour ce qui regarde la religion dans laquelle vous avez été élevés. Vos petites sœurs auront besoin de vos soins jusqu'à ce qu'elles seront grandes. Vous aurez aussi à donner des soins à votre cher père. Il n'a que vous pour le secourir dans tout ce qui concerne les soins du ménage.

Lorsque vos oncles ont écrit à votre père pour lui annoncer la perte de notre père, ils n'ont pas eu le temps ni la tête assez à eux pour lui donner quelques détails sur sa maladie.

⁶⁰⁷ Carter Trans-MHS (cette lettre, sans doute écrite en français à l'origine, mais dont l'original fut perdu après sa traduction en 1905, est traduite par JL).

⁶⁰⁸ Giovanni Andrei (1770-1824) exécuta les bas-reliefs pour la tombe de Rosalie Calvert et ses enfants. Il s'était déjà distingué par les sculptures décoratives pour la reconstruction du Capitole à Washington.

⁶⁰⁹ Cal S-V ; copie de lettre, intitulée « ma première lettre à Caroline après la mort de sa mère, juillet 1821 ». Joint à cette lettre l'annonce imprimée du décès d'Henri Stier, daté du 22 juin 1821.

Comme je pense que ce détail peut vous intéresser, je vais vous l'écrire. La lettre de vous à votre grand-papa et moi était arrivée quelques jours avant mon retour de Paris. Grand-papa avait été incommodé quelque temps auparavant et n'était pas encore bien rétabli. Notre arrivée lui fit beaucoup de plaisir, mais le lendemain nous fûmes obligés de l'informer de la malheureuse nouvelle. Il y fut plus sensible qu'on ne peut l'imaginer. Il me dit qu'il ne pouvait s'en consoler que par l'idée de séjourner bientôt dans un meilleur monde. Depuis ce moment, il s'occupa sans relâche à mettre toutes ses affaires dans le plus grand ordre par soin de ses petits-enfants, surtout ceux de l'Amérique. La lettre que vous aurez reçue avant celle-ci est la dernière qu'il a écrite.⁶¹⁰

Il était à sa campagne ; nous y étions auprès de lui. Ayant dû partir deux jours à la ville, j'y suis retournée le 5 juin. Je l'ai trouvé au coin de son feu, se plaignant de malaise et de faiblesse, et disant qu'il perdait beaucoup de force. Le lendemain il gagna la fièvre. Le vendredi il se manifesta un abcès à la cuisse. Le dimanche un excellent médecin anglais, qui demeure ici depuis quatre ans, vint le voir et dit qu'il craignait que les forces d'avant ne reviennent pas suffisantes pour terminer heureusement, mais il appliqua des cataplasmes sur l'abcès [...] jusqu'à lundi. [Notre père] nous avait toujours recommandé de lui dire aussitôt qu'il y avait danger, [parce] qu'il désirait de recevoir les sacrements le plus tôt possible. Les médecins étaient d'avis que, vu son grand âge, il pouvait être administré, quoiqu'il n'y avait pas encore de danger pour le moment. En conséquence, il a demandé de lui administrer de suite les sacrements de la Sainte Église. Le lundi il était bien mal ; on craignait qu'il serait mort le mardi. Cela a duré ainsi jusqu'à une heure la nuit du mercredi au jeudi de la fête du Saint Sacrement. Notre cher père a gardé sa présence d'esprit jusqu'au dernier soupir, désirant depuis trois jours le moment de rendre son âme à son Créateur et répandant toujours également joie et bonne humeur au milieu de ses souffrances, se recommandant aux prières et souvenirs de ses amis. Peu de moments avant sa mort, il dit après un moment d'assoupissement qu'il voyait déjà le Ciel. Sa vie exemplaire, sa patience et sa résignation dans sa maladie nous font espérer qu'il jouit dans ce moment du Bonheur éternel. Il s'était depuis longtemps préparé à la mort.

Maintenant, ma chère Caroline, je vous demanderai à mon tour le plus ample détail sur tout ce qui regarde la longue maladie de ma pauvre sœur, dont vous, ni votre père n'avez parlé que très superficiellement dans vos lettres. Vous ne nous informez pas si elle a été confessée et administrée, enfin si elle a reçu les sacrements, si elle a été présente jusqu'à la fin. Je crois qu'elle a eu une maladie très extraordinaire à en juger par la dernière lettre que j'ai reçue d'elle à son retour de voyage, au mois de novembre. Elle me parlait d'une grosseur extraordinaire d'une cuisse et genou et d'un gonflement local qui avait précédé celui de la cuisse longtemps avant ; qu'elle avait consulté plusieurs médecins qui paraissaient ne pas connaître son mal. Si on ne le connaît pas encore, donnez-moi au moins les détails : quelle marche sa maladie a tenu depuis le temps qu'elle m'a écrit de son lit, où elle était déjà confinée. Depuis ce moment, j'ai toujours craint que tout cela se devait terminer d'une manière fâcheuse. La déclaration d'un médecin que votre père a envoyée ne dit rien de sa maladie formative ; il ne donne de détails que de l'hypertrophie [pariétale], maladie qui s'est terminée et qui n'est que la suite d'une autre maladie.

Caroline Calvert à Isabelle van Havre, Riversdale, 29 septembre 1821 ⁶¹¹

⁶¹⁰ La lettre mentionnée, d'Henri Stier à Caroline Calvert, ne semble pas avoir subsisté.

⁶¹¹ Cal S-V. Contrairement à sa précédente lettre à sa tante du 5 mai 1821, Caroline écrit celle-ci en français. Pas plus que dans sa lettre à son grand-père du 5 mai 1821, je n'ai corrigé

Je vous remercie, ma chère Tante, pour votre long [sic] lettre. Il m'est parvenu [sic] douze jours après cela [sic] de mon oncle nous annonçant la nouvelle de la perte irréparable que nous avons fait en la mort de mon cher Grand-père. Il m'est impossible de vous exprimer la douleur que cet événement imprévu nous a causé. Il m'avait toujours témoigné tant d'affection qu'il faut que je toujours regrette [sic] que je n'aurai pas jamais la plaisir [sic] de lui [sic] soulager dans sa vieillesse. Mais la pensée qu'il était [sic] à présent si heureux dans le Ciel avec ma bien-aimée Mère nous doit consoler pour tout ce que nous perdons. La détail [sic] que vous m'avez donné des derniers jours de mon cher Grand-père m'intéresse beaucoup. Vous me dit [sic] que la lettre que j'ai reçu [sic] de lui est la dernière qu'il a écrit. Oh combien cette lettre m'est chère.

Vous me demandez, ma chère Tante, les détails sur tout ce qui regarde la longue maladie de ma mère. Chaque [sic] de ses derniers jours sont toujours présentes [sic] à ma mémoire quoiqu'il n'avait [sic] que bien peu de différence. Elle s'affaiblit par degrés depuis le temps qu'elle vous a écrit la lettre dans laquelle elle parlait de la [sic] gonflement local ; quelques une [sic] des médecins que nous consultait [sic] ont assigné plusieurs causes pour la maladie, mais non pas une qui nous paraissait satisfaisante [sic]. Elle avait toujours dans ses derniers jours beaucoup de sùreté [sic] et était quelquefois en délire et elle n'était pas présente le matin qu'elle expire [sic].⁶¹² Mais elle fut sensible quelques mois [sic] auparavant que sa fin approchait. Elle avait reçu les sacrements et était toute résignée. Un jour quand elle fut un peu mieux, je lui dis que j'espérais que dans quelques jours elle serait tout à fait guérie. Elle me répondit qu'elle ne désirait pas de vivre, qu'elle était préparée à la mort et heureuse.

En vous parlant, chère Tante, des derniers moments de ma chère Mère, il faut que je vous instruisse qu'elle avait depuis dix ans professé la religion protestant [sic] épiscopale, sous la conviction elle me souvent dit [sic] que c'était la meilleure de toutes les religions. Nous étions tous baptisés par un prêtre catholique, mais élevés dans la religion protestante. Je suis surpris que vous n'avez pas été informé [sic] par ma bien-aimée mère elle-même de tout ceci, mais elle avait sans doute quelque bon raison [sic] pour sa silence [sic]. J'espère, ma chère Tante, que cet [sic] information ne vous afflige pas, car après tout si nous étions bons et sincères, les petites formes de la religion ne sont pas d'importance.

Mes frères George et Charles sont à présent avec nous et dans un ou deux jours, je faites [sic] une visite à ma sœur Eugénie qui est encore en pension à Philadelphie. Toute la famille se porte bien et j'espère que la santé de mes cousins Louise et Édouard était rétablis [sic]. Adieu, ma chère Tante. Daignez me croire

Votre affectionnée nièce,
Caroline Calvert

ses erreurs afin de montrer que, si elle ne maîtrisait pas entièrement la langue, elle connaissait bien les conventions épistolaires inculquées par sa mère.

⁶¹² Le mot anglais *seizure* signifie crise ou convulsion.